

**Homme parfait,
bonheur
imparfait**

Mansell, Jill

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jill
Mansell

Homme parfait,
bonheur imparfait

roman

1

3

2

17

3

24

5

32

6

48

7

54

8

62

9

68

10.

74

11.

86

12.

89

13.

97

14.

107

15.....

116

16.....

124

17.....

130

18.....

136

19.....

143

20.....

150

21.....

158

22.....

165

23.....

173

24.....

180

25.....

186

26.....

194

27.....

201

28.....

207

29.....

213

30.....	223
31.....	233
32.....	242
33.....	252
34.....	262
35.....	270
36.....	274
37.....	283
38.....	292
39.....	298
40.....	303
41.....	309
42.....	317
43.....	325
44.....	332
45.....	339

46.....	345
47.....	352
48.....	359
49.....	367
50.....	375
51.....	384
52.....	390
53.....	396
54.....	403
55.....	413
56.....	422
57.....	431
58.....	437
59.....	444
60.....	451
61.....	459

62.....	467
63.....	475
64.....	487
65.....	495
66.....	499

Résumé:

C'est dans les Cotswolds que vit Lottie Carlyle, trente ans, deux enfants. Divorcée, elle est restée en bons termes avec son ex-mari, et son célibat ne lui pèse pas. Elle s'épanouit dans son travail, aux Cottages de Hestacombe, charmante résidence de villégiature dirigée par Freddie. Un jour, celui-ci lui annonce qu'il a vendu son affaire à un certain Tyler Klein. Pourquoi cet Américain est-il venu s'enterrer au coeur de la campagne anglaise ? Pour changer de vie, paraît-il. Quoi qu'il en soit, cet homme est exactement ce qu'il faudrait à Lottie. Le bonheur aurait-il frappé à sa porte

? C'est compter sans Nat et Ruby, ses enfants, qui, au premier regard, ont détesté cet étranger !

1

— You maaaaake me feeeeeel like a natural womaaaaan...

L'avantage qu'il y avait à chanter les oreilles dans l'eau, même à tue-tête, c'était qu'on ne s'entendait pas. Ou plutôt que ce que l'on entendait semblait bien plus juste que dans la réalité, quasiment à la hauteur d'un Joss Stone ou d'une Barbara Streisand. Quasiment seulement. En l'occurrence, les mots qui venaient à l'esprit auraient plutôt été « cochon qu'on égorge » ou « chat qui s'est pris la queue dans la porte », mais Lottie Carlyle, en donnant tout ce qu'elle avait dans les poumons, était pratiquement sûre qu'elle n'aurait pas fait pleurer des enfants. Ce qui s'était déjà produit sur la terre ferme.

Du coup, cet après-midi d'août sur le lac de Hesta- combe en était d'autant plus agréable. Il faisait une chaleur écrasante, elle était de repos, et faisait la planche sous un ciel bleu de cobalt sans aucun

nuage à l'horizon.

Enfin, presque sans nuage. Quand arrivait la fin de l'après-midi et qu'on était mère de deux enfants, il y avait toujours un petit nuage agaçant qui pointait au loin et posait la question : « Que faire à dîner? »

De préférence quelque chose qui se prépare vite tout en ayant l'apparence d'un vrai repas avec, tant qu'à faire, quelques vitamines dedans.

Et surtout, quelque chose que Nat et Ruby daigneraient manger.

Des pâtes, peut-être?

Mais Nat, sept ans, ne consentait à manger les pâtes que si elles étaient accompagnées d'olives et de sauce à la menthe, et Lottie savait qu'elle n'avait plus d'olives.

Risotto au bacon et aux champignons, alors? Mais Ruby grimacerait devant les champignons en les accusant de ressembler à des limaces gluantes et refuserait de manger le bacon, parce que le bacon, c'était...

beurk... du cochon.

Sauté de légumes ? Stop, ça suffisait avec les fantasmes. De mémoire d'homme, en neuf ans d'existence, Ruby n'avait jamais avalé un légume.

Chez la plupart des bébés, le premier mot est « maman » ou « papa ». Ruby, elle, avait commencé par beurk face à une fleur de brocoli.

Lottie soupira et ferma les yeux. Le clapotis léchait doucement ses tempes. D'un geste lent, elle chassa un insecte qui s'était posé sur son poignet. Faire la cuisine pour une clientèle aussi peu motivée, c'était vraiment une plaie. Peut-être que si elle restait suffisamment longtemps au milieu du lac, quelqu'un finirait par appeler les services sociaux, et un fonctionnaire de la protection de l'enfance déboulerait pour emmener Ruby et Nat et les placer dans quelque foyer pour enfants maltraités, où on les forcerait à manger du foie pas même déneuvé et de la soupe de navet froide. Au bout de deux semaines de ce traitement, sans doute finiraient-ils par apprécier l'ingratitude de la tâche qui était la sienne : trouver jour après jour comment nourrir deux enfants difficiles.

Freddie Masterson se tenait devant la fenêtre du salon de Hestacombe

House. De cet endroit, la vue le mettait toujours de bonne humeur. Pour autant qu'il sache, c'était d'ailleurs la vue la plus splendide de toute la région des Cotswold. De l'autre côté de la vallée s'arrondissaient les collines arborées où paissaient vaches et moutons. À leur pied, le lac bordé de roseaux scintillait sous le soleil. Et au premier plan, son propre jardin, en pleine floraison, avec sa pelouse émeraude fraîchement tondue descendant en pente douce jusqu'au bord de l'eau, les buissons de fuchsias ployant sous l'assaut des abeilles qui bourdonnaient d'une fleur à l'autre. Deux piverts qui picoraien énergiquement le sol à la recherche de vers relevèrent la tête et s'envolèrent à l'approche d'une silhouette humaine.

Cette fois, c'était peut-être la bonne, donc. Il suivit Tyler Klein du regard. Ce dernier fit une pause près du pavillon d'été pour admirer la vue, et Freddie comprit que l'Américain était lui aussi impressionné. Leur entretien s'était bien passé. Tyler était de toute évidence quelqu'un de bien, le courant était tout de suite passé entre eux. Il avait les fonds nécessaires au rachat de l'affaire et, jusqu'ici, semblait aimer ce qu'il voyait.

Comment aurait-il pu en être autrement?

Tyler Klein se dirigeait maintenant vers le portail qui donnait dans l'allée. Avec sa veste de costume bleu sombre négligemment jetée sur l'épaule et sa chemise lilas dont il avait ouvert le col, il avançait sans peine, plus comme un athlète que comme un homme d'affaires. Il a les cheveux de Clark Gable, pensa Freddie. Plaqués en arrière, avec juste une boucle rebelle tombant sur son front. Ou alors d'Errol Flyntn. Mary, sa chère épouse, avait toujours eu un faible pour Clark Gable et Errol Flynn. La pauvre chérie, pensa Freddie en passant une main sur son crâne dégarni, dire qu'elle s'est retrouvée avec moi...

Dans un coin de son champ de vision, un éclat turquoise attira son regard. L'espace d'un instant, il crut qu'un martin-pêcheur survolait la surface du lac. Puis il sourit car, lorsque ses yeux un peu fatigués eurent fait leur mise au point, il vit que c'était Lottie, en bikini bleu turquoise, qui faisait la planche au milieu du lac comme une tortue cherchant le soleil. S'il lui racontait qu'il l'avait prise pour un martin-pêcheur, Lottie répondrait d'un ton taquin :

— Freddie, il faudrait peut-être songer à aller chez l'ophtalmo.

Elle ignorait que c'était déjà fait.

Et elle ignorait le reste.

Le chemin qui courait le long du jardin de Hestacombe House était étroit, bordé de part et d'autre de talus assez hauts sur lesquels proliféraient coquelicots, carottes sauvages et buissons de mûres. Tyler Klein s'était arrêté à une fourche. Tourner à gauche le conduirait au village de Hestacombe, il en était presque sûr. S'il prenait à droite, il aboutirait directement au lac. Alors qu'il optait pour la droite, Tyler entendit une cavalcade accompagnée d'un fou rire.

En abordant le premier virage, il aperçut deux enfants, à une vingtaine de mètres de là, qui grimpaient par-dessus le portail d'une clôture. Tous deux en short, tee-shirt et casquette de base-bail, le premier portait sous le bras une serviette rayée jaune et blanc, tandis que son compagnon serrait contre lui des vêtements roulés en boule. Apercevant Tyler, ils éclatèrent de rire avant de se laisser tomber de l'autre côté de la clôture et de s'éloigner en courant à travers le champ de maïs. Lorsqu'il arriva au portail qu'ils avaient escaladé, ils avaient disparu, ayant sans doute emprunté quelque raccourci pour rejoindre le village après leur bain dans le lac.

Le chemin débouchait sur une petite anse sablonneuse, au bord du lac.

Freddie Masterson avait fait aménager cette plage plusieurs années auparavant, essentiellement pour le confort des visiteurs qui lui louaient les cottages bordant le lac, mais aussi, comme Tyler venait de le voir, pour le bénéfice des habitants de Hestacombe. Une main en visière pour se protéger du soleil, Tyler aperçut une jeune femme en bikini turquoise qui faisait la planche au milieu du lac. Une étrange plainte s'élevait, sans qu'il sût dire d'où elle venait exactement. Puis le bruit - un chant, peut-être? -

cessa. Quelques instants plus tard, la jeune femme se mit à nager en direction de la rive.

Tyler ne put s'empêcher de penser à la scène du film James Bond contre Dr No, où Sean Connery observe Ursula Andress émergeant, telle une déesse, d'une mer tropicale. Sauf qu'il n'était pas caché dans un buisson, et que ses cheveux étaient bien les siens. Et puis la jeune femme n'avait pas de couteau de chasse attaché à la cuisse.

Elle n'était pas blonde, non plus. De longues mèches brunes et bouclées se plaquèrent sur ses épaules comme elle sortait de l'eau. Son corps, aux courbes particulièrement harmonieuses, était couleur pain d'épice.

Impressionné, car une rencontre comme celle-ci était bien la dernière

chose qu'il avait envisagée, Tyler salua la nageuse d'un petit mouvement de tête tandis qu'elle s'arrêtait pour essorer ses cheveux.

— Elle est bonne ?

La jeune femme le fixa un instant, puis regarda tout autour d'elle sur la plage. Enfin, elle demanda :

— Où sont mes affaires ?

Pris de court, Tyler jeta lui aussi un coup d'œil circulaire sur la plage.

— Quelles affaires ?

— Celles qu'en général on laisse au bord de l'eau avant d'aller se baigner.

Quelques vêtements. Une serviette. Des boucles d'oreilles en diamant.

— Où les aviez-vous posées ? demanda Tyler.

— Où vous vous trouvez. Exactement là, répondit la jeune femme en pointant un doigt sur les chaussures noires impeccablement cirées de Tyler. C'est une blague ? ajouta-t-elle en plissant les yeux, méfiante.

— Probablement, oui, mais pas de mon fait. J'ai aperçu deux gamins, là-haut, qui portaient des affaires, expliqua Tyler en se retournant pour indiquer le chemin.

Elle le regarda, incrédule, mains sur les hanches.

— Et il ne vous est pas venu à l'idée de les arrêter ?

— J'ai cru qu'il s'agissait de leurs affaires. Je me suis dit qu'ils venaient de se baigner et rentraient chez eux.

— Vous vous êtes dit qu'une robe tee-shirt rose taille 42 et des sandales argentées taille 37, c'est un accoutrement normal pour des gamins ?

Dans sa voix, le sarcasme, cette forme d'humour si particulière aux Britanniques, était flagrant.

— Les sandales étaient emballées dans quelque chose de rose. Je n'ai hélas pas eu le loisir de jeter un œil aux étiquettes : ils étaient à plus

de trente mètres.

— Mais vous vous êtes dit qu'ils s'étaient baignés. Dites- moi un peu...

poursuivit-elle en le fixant d'un regard intense, étaient-ils mouillés ?

Les gamins n'étaient pas mouillés. Il aurait fait un bien piètre détective. Ne s'avouant pas pour autant vaincu, Tyler objecta :

— Ils auraient pu faire du canoë. Les boucles d'oreilles en diamant, vous les aviez laissées avec vos vêtements?

— J'ai l'air d'une idiote à ce point ? Non, bien sûr que non. Le diamant ne se dissout pas dans l'eau, répliqua- t-elle en rejetant ses cheveux en arrière, laissant apparaître ses oreilles, aux lobes desquelles scintillaient deux brillants. Bon, ils ressemblaient à quoi, ces enfants ?

Tyler haussa les épaules.

— À des enfants. Je n'en sais rien, moi. Ils étaient en tee-shirt, je crois. Et, euh... en short.

La jeune femme leva les yeux au ciel.

— Incroyable ! Vous avez un sens de l'observation phénoménal. Bon, il y avait un garçon et une fille ?

Il aurait penché pour deux garçons mais, en y réfléchissant bien, l'un avait les cheveux plus longs que l'autre.

— Peut-être. Je les ai vus de loin, vous savez. Ils escaladaient une clôture.

— Cheveux bruns? Fins et raides? Genre deux bohémiens ?

Tyler fut instantanément sur le qui-vive. Lorsque Freddie Masterson lui avait chanté les louanges de Hesta- combe, il n'avait pas parlé de bohémiens.

— Oui. C'est... comment dirais-je, un souci, par ici?

— Ça, pour être un souci, c'est un souci. Ce sont mes enfants.

Devant son regard horrifié, la jeune femme eut un sourire espiègle.

— Pas de panique, ils ne sont pas romanichels. En d'autres termes, vous ne venez pas de m'offenser à mort.

— Vous m'en voyez ravi, répondit Tyler.

— Je n'ai rien vu de leur petit manège, à ces galopins. Ils ont dû s'approcher en rampant et ont pris mes affaires à un moment où je ne regardais pas dans cette direction. Voilà ce qui arrive quand on a des enfants dont le rêve est de s'engager dans les fusiliers marins. Mais là, ça ne me fait plus rire, conclut-elle d'un ton impatient. On n'a pas idée de faire un truc aussi stupide. Qu'ont-ils dans la tête, je me le demande ! Parce que le résultat, c'est que je suis coincée ici sans vêtements de rechange..

— Je peux vous prêter ma veste.

— ... et sans chaussures.

— Je ne vous prêterai pas les miennes, rigola Tyler. Vous auriez l'air ridicule. En plus, je me retrouverais pieds nus.

— Poule mouillée, va. Bon, écoutez. Pourriez-vous au moins me rendre un service ? Retournez au village. Ma maison est la troisième sur la droite après le pub. Piper's Cottage, ça s'appelle. La sonnette est cassée, donc il faudra que vous frappiez. Demandez à Ruby et à Nat de vous donner mes vêtements, puis vous me les rapporterez. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Une multitude de gouttelettes glissaient sur son visage et sur sa peau bronzée. Elle avait de très belles dents, et un aplomb qui la rendait persuasive.

— Et si les enfants ne sont pas là ? demanda Tyler.

— Vous avez l'air honnête, alors je vais vous faire confiance. Je n'ai pas le choix, de toute façon. S'ils ne sont pas là, prenez la clé qui est cachée sous le pot de géranium, sous le porche, et entrez. Ma chambre est sur la gauche à l'étage. Vous n'aurez qu'à prendre le premier vêtement venu dans mon placard. Pas question de farfouiller dans mes petites culottes, hein?

Contentez-vous d'une robe et d'une paire de chaussures. Vous devriez en avoir pour dix minutes, tout au plus.

— Non, je ne peux pas faire une chose pareille, décréta Tyler en secouant la tête. Vous ne me connaissez même

pas. Il est hors de question que j'entre chez quelqu'un comme ça. Et si vos enfants sont là...

La jeune femme prit sa main et la lui serra.

— Bonjour, je m'appelle Lottie Carlyle. Voilà, maintenant, vous me connaissez. Et ma maison n'a rien d'extraordinaire. Un peu sens dessus dessous, peut-être, mais c'est permis, non ? Et vous êtes... ?

— Tyler. Tyler Klein. Et c'est toujours non.

— Pff... Vous ne m'aidez pas beaucoup, hein. Je vais avoir l'air fin, moi, à traverser le village dans cette tenue.

— Je vous ai proposé ma veste.

Dans la mesure où Lottie était trempée, et sa veste griffée doublée en soie, il avait même le sentiment que c'était une proposition plutôt généreuse.

Son interlocutrice ne semblait pourtant pas impressionnée.

— J'aurais quand même l'air fin. Vous pourriez me prêter votre chemise, dit-elle d'un ton enjôleur. Ce serait mieux.

Tyler était ici pour affaires, il n'avait aucune intention d'oter sa chemise.

— Je ne crois pas, non, rétorqua-t-il fermement. C'est la veste ou rien.

Lottie comprit qu'il ne changerait pas d'avis. Elle prit la veste qu'il lui tendait et la passa.

— Vous êtes dur en affaires... Voilà, j'ai bien l'air complètement ridicule

?

— Oui.

— Vous êtes trop aimable.

Elle baissa les yeux sur ses pieds nus avant d'ajouter :

— Vous me prendriez sur votre dos ?

Tyler esquissa un sourire.

— Ne tirez pas trop sur la corde.

— Vous voulez dire que je suis trop grosse?

— Je veux dire que j'ai une image à soigner en public.

Intéressée par cette remarque, Lottie demanda :

— On peut savoir ce que vous faites par ici ? En costume élégant et chaussures cirées ?

De toute évidence, le costume ne faisait pas partie du quotidien de beaucoup d'habitants de Hestacombe.

Comme ils se dirigeaient vers le chemin, Tyler jeta un regard au lac. Juste au-dessus de sa surface, des libellules iridescentes se propulsaient de façon saccadée. Une famille de canards venait d'apparaître.

— Je visite, répondit-il simplement.

Avançant d'un pas hésitant sur le chemin, Lottie fit la grimace et lâcha, avec un regard lourd de reproches :

— Aïe, mes pieds !

Lottie Carlyle ne passa effectivement pas inaperçue en traversant Hestacombe. Mais, selon Tyler, cela aurait été le cas quelle que soit sa tenue. Les conducteurs des voitures dans la rue avaient le sourire jusqu'aux oreilles en la reconnaissant, et klaxonnaient en passant à leur hauteur.

Ceux qui jardinaient se redressaient pour agiter la main dans leur direction et lancer des commentaires amusés. En réponse, Lottie leur expliquait dans le détail le traitement qu'elle réservait à Ruby et Nat dès qu'elle leur mettrait la main dessus.

À l'approche de Piper's Cottage, ils aperçurent les enfants qui jouaient avec un arrosoir, dans le jardin devant la maison. Le jeu consistait, chacun son tour, à prendre l'arrosoir à bout de bras et à tourner sur soi-même pour asperger l'autre.

— Les âmes sensibles sont maintenant priées de détourner le regard, annonça Lottie. C'est le moment où je passe en mode « mère en colère ».

Haussant la voix, elle lança à l'intention de ses enfants :

— Dites donc, vous deux ! Posez cet arrosoir. Immédiatement.

Les enfants regardèrent leur mère, lâchèrent promptement l'arrosoir et, en éclatant de rire, grimpèrent dans le pommier dont les branches ployaient au-dessus du mur du jardin.

— Je sais très bien ce que vous avez fait, enchaîna Lottie en allant se placer sous l'arbre. J'aime autant vous prévenir, ça ne va pas se passer comme ça !

Depuis les profondeurs de ce havre feuillu, une petite voix innocente lâcha

:

— On arrosait juste les fleurs. Sinon, elles vont mourir.

— Je vous parle de mes vêtements. Ce n'est pas drôle, Nat. Voler les vêtements de quelqu'un n'a rien de drôle.

— C'est pas nous, rétorqua immédiatement Nat.

— Non, c'est pas nous, ajouta Ruby dans la foulée.

Tyler regarda Lottie. Il s'était peut-être trompé, après tout. Devant son expression dubitative, elle leva les yeux au ciel.

— Je vous en prie, ne les croyez pas. C'est ce qu'ils disent toujours. Vous pouvez prendre Nat la bouche pleine de chocolat, il vous jurera haut et fort qu'il n'en a pas mangé.

— Mais c'est pas nous ! répéta Nat.

— C'est pas nous qu'on l'a fait, c'est vrai, confirma Ruby.

— Plus ils sont coupables, plus ils nient, continua Lottie qui sentait l'hésitation de Tyler. La semaine dernière, ils jouaient avec une catapulte dans la salle de bains et, comme par hasard, le miroir a été brisé. Devinez quoi? Ce n'était pas eux.

— Maman, cette fois, c'est vrai, on n'a pas pris tes affaires, assura Ruby.

— Ah bon? Pourtant cet homme, là, m'a dit le contraire. Il vous a vus et, contrairement à vous deux, ce monsieur ne raconte pas de mensonges.

Alors je vous conseille de descendre de cet arbre au plus vite et d'aller me chercher mes vêtements.

— On sait pas où ils sont ! lâcha Ruby d'un ton outré.

Sans un mot, Lottie disparut à l'intérieur de la maison. Par les fenêtres ouvertes leur parvinrent les claquements et les grincements de portes et de tiroirs que l'on ouvre et que l'on ferme sans ménagement. Quelques instants plus tard, elle ressortit, triomphante, avec entre les mains une robe rose complètement froissée, une paire de sandales couleur argent et une serviette de bain rayée blanc et jaune.

— C'est pas nous, répéta Nat en faisant la moue.

— Vraiment ? Alors c'est très amusant, parce que je les ai trouvés dans le jardin, derrière la maison.

Tout en parlant, Lottie avait ôté la veste de costume et la rendit à Tyler avant de passer sa robe toute fripée.

— Maintenant, écoutez-moi bien, vous deux. Me prendre mes vêtements, ce n'était déjà pas une bonne idée, mais raconter des mensonges et nier l'évidence, c'est encore pire. Vous pouvez faire une croix sur le festival des ballons ce week-end et sur votre argent de poche de la semaine.

— Mais c'était quelqu'un d'autre ! gémit Ruby.

— Cet homme m'a dit que c'était vous. C'est drôle mais, de vous trois, c'est lui que je crois. Alors descendez de cet arbre et filez ranger vos chambres. Je ne le répéterai pas deux fois. Sinon, c'est plus d'argent de poche pendant six semaines.

Ruby apparut la première, suivie de Nat. Le regard rageur, ils dévisagèrent Tyler. Et comme elle passait devant lui d'un pas traînant, Ruby lâcha :

— Sale menteur.

— Ruby, je ne veux pas t'entendre !

Nat, qui avait des brindilles dans les cheveux, leva les yeux vers Tyler et fronça les sourcils.

— Je vais tout dire à mon papa.

— Ouh, comme il a peur ! se moqua Lottie en le poussant par les épaules.

Allez, ouste ! À la maison.

Les deux enfants disparurent à l'intérieur. Cette fois, Tyler était très mal à l'aise.

— Écoutez, il est possible que j'aie fait une erreur...

— Ce sont des enfants, et faire des bêtises, c'est leur boulot, répondit Lottie d'un air entendu. J'en déduis que vous n'en avez pas.

— Non, en effet, admit Tyler en secouant la tête.

— Alors laissez-moi vous expliquer : ils vous détestent parce que vous les avez démasqués, dit Lottie, le regard rieur. Ils font de leur mieux pour que vous vous sentiez coupable. Vous ne les reverrez jamais, n'est-ce pas ?

Alors peu importe.

À l'intérieur de la maison s'élevèrent de lourds sanglots.

— Ça, ce doit être Nat, debout devant la fenêtre ouverte pour être sûr qu'on l'entend bien. Je suis étonnée qu'il ne m'ait pas dit qu'un aigle avait emporté mes vêtements et les avait largués dans notre jardin. Enfin.. Bon, il faut que j'y aille. Merci pour la veste. J'espère qu'elle n'est pas trop mouillée.

Elle se tut un instant, passa une main dans ses cheveux encore humides, puis, avec un sourire éclatant, conclut :

— C'était sympa de faire votre connaissance.

— Ouiiiiiiiiin ! brailla Nat, de toute évidence inconsolable.

— Oui, c'était sympa, en effet, répliqua Tyler, haussant la voix pour se faire entendre malgré les vagissements.

— Hin-hin-hin-ouiiiiiiiiiiiiin !

— Et... encore merci. Au fait... est-ce que... vous m'avez entendue chanter? demanda Lottie d'un ton hésitant.

— C'était vous ? fit Tyler en souriant. Ou plus précisément : vous chantiez ?

Une lueur amusée brilla dans les yeux noirs de Lottie.

— Sous l'eau, je chante encore mieux.

Dans la maison, les sanglots redoublèrent.

— Je vous crois sur parole, dit Tyler.

14

2

Lottie s'était changée. En veste de lin couleur citron vert et pantalon blanc, elle monta jusqu'à la large terrasse qui s'ouvrait à l'arrière de Hestacombe House, et où Freddie, assis à la table, s'occupait de déboucher une bouteille de vin.

— Ah, te voilà ! Parfait. Assieds-toi, dit-il en lui mettant un verre dans les mains. Bois un coup. Tu vas en avoir besoin.

— Vraiment ?

Lottie ignorait pourquoi il lui avait demandé de passer le voir ce soir.

D'ordinaire peu cachottier, Freddie avait semblé très occupé ces derniers temps, toujours à droite à gauche, sans donner d'explications. Ce soir, avec son polo blanc et son pantalon de toile au pli parfaitement marqué, il semblait hâlé et en pleine forme, peut-être même un peu plus tiré à quatre épingles que d'ordinaire. Tiens, et s'il avait enfin rencontré une petite amie

?

— À la tienne ! lança-t-il en faisant tinter son verre contre celui de Lottie.

Il y avait indéniablement un secret derrière toute cette mise en scène.

Un secret qui brûlait de sortir au grand jour.

— À la vôtre.

N'y tenant plus, Lottie, ravie pour son employeur, leva une main.

— Ne dites rien. Je crois que j'ai deviné.

— Probablement pas, répondit Freddie en s'installant confortablement sur sa chaise pour allumer un cigare, tout en lui souriant. Vas-y, dis-moi à quoi tu penses.

— Je pense... qu'il se pourrait bien... qu'il y ait de l'amour dans l'air, jeta-t-elle en agitant les doigts d'un geste léger. Oui, je crois que l'atmosphère est au romantisme.

— Lottie, je suis trop vieux pour toi.

Elle lui fit la grimace.

— Je pensais à quelqu'un de votre âge. Je me trompe, alors ?

— Juste un peu, répliqua Freddie en tirant sur son cigare, sa chevalière brillant au soleil.

— Vous devriez, vous savez. Trouver quelqu'un de gentil.

Depuis la mort de Mary, Freddie n'avait pour ainsi dire pas posé le regard sur une autre femme. Pourtant, Lottie était persuadée qu'il aurait pu être heureux avec quelqu'un d'autre. Il le méritait.

— Ce n'est pas à l'ordre du jour. Bon, tu le bois ou tu le laisses évaporer, ce vin ?

Obéissante, Lottie avala deux grandes gorgées.

— Comment tu le trouves ? demanda Freddie d'un air amusé.

— Quelle drôle de question ! Il est rouge, à bonne température, pas bouchonné. Je le trouve bon, évidemment.

— À la bonne heure. Dans la mesure où c'est un châ- teau-margaux 1998.

Lottie, qui s'y connaissait en vin autant que Benny Hill en gymnastique rythmique, approuva d'un air entendu.

— Oui, c'est bien ce que je me disais.

— Deux cinquante la bouteille, ajouta Freddie, les yeux brillants.

— Bonne affaire, dites donc ! C'était une promo moitié prix du supermarché ?

— Deux cent cinquante livres la bouteille, espèce de béotienne !

— Non ! Vous plaisantez ?

Manquant s'étrangler et renverser le reste de son vin sur son pantalon

blanc, Lottie posa son verre sur la table. Puis, voyant qu'il ne plaisantait pas, gémit :

— Mais ça ne va pas, de me donner un truc pareil à boire? C'est complètement idiot!

— Pourquoi ?

— Parce que vous savez que je n'y connais rien. Donc c'est du gâchis !

— Tu as dit que tu le trouvais bon, fit remarquer Freddie.

— Seulement, je ne l'ai pas apprécié, vous avez bien vu ! J'ai descendu ça comme un soda parce que vous m'avez demandé de boire, c'est tout ! Vous pouvez finir mon verre, maintenant, parce qu'il n'est pas question que j'en boive une goutte de plus.

— Ma chère Lottie, j'ai acheté ce vin il y a dix ans. Il a passé tout ce temps dans ma cave, à attendre une occasion spéciale.

Lottie leva les yeux au ciel.

— Ah ça, c'en est devenu une, d'occasion spéciale ! Le jour où votre assistante a craché du château-margaux mille neuf cent je sais pas combien sur votre terrasse. Vous auriez mieux fait de le laisser à la cave encore dix ans.

— Oui, peut-être, mais peut-être aussi que je n'en avais pas envie. Et puis tu ne m'as toujours pas demandé quelle était cette occasion spéciale.

— Allez-y. Je vous écoute.

Freddie se carra sur son siège et produisit un rond de fumée absolument parfait avant de lâcher :

— J'ai vendu mon affaire.

Lottie, stupéfaite, le fixa un instant.

— C'est une autre plaisanterie ?

— Non.

— Mais pourquoi ?

— J'ai soixante-quatre ans. Un âge où beaucoup aspirent à la retraite,

non

? Le moment est venu pour moi de passer la main et de faire ce que j'ai envie de faire. Il se trouve par ailleurs que le genre d'acheteur que j'avais en tête s'est justement présenté. Par hasard. Et tu n'as pas à t'inquiéter, tu ne perdras pas ton boulot. À vrai dire, précisa Freddie avec un petit air espiègle, je pense que vous devriez très bien vous entendre.

Dans la mesure où tout cela se passait à Hestacombe, et non dans quelque mégapole bouillonnante d'animation, il ne fallait pas être un génie pour comprendre.

— L'Américain, dit Lottie en soupirant. Le type en costume.

— Lui-même. Et ne fais pas semblant de ne pas te souvenir de son nom.

— Tyler Klein.

Freddie avait raison. Quand un inconnu était aussi beau, son nom ne pouvait pas vous échapper.

— On s'est rencontrés cet après-midi, au bord du lac.

— Il m'en a parlé, en effet.

Ravi de son effet, Freddie tira une nouvelle bouffée de son cigare.

— Une rencontre pour le moins intéressante, d'après ce que j'ai cru comprendre.

— Ouais. Dites, que va-t-il se passer, exactement? Il a tout racheté? Vous allez vous en aller? Freddie, je ne peux pas imaginer cet endroit sans vous.

Lottie était sincère. Freddie et Mary Masterson s'étaient installés à Hestacombe House vingt-deux ans auparavant. Freddie l'avait surprise en train de voler des pommes dans son verger lorsque Lottie avait neuf ans, l'âge de Ruby aujourd'hui. Il faisait partie du village et manquerait à tout le monde s'il s'en allait.

En plus, c'était un patron en or.

— Je n'ai pas vendu la maison. Juste mon affaire.

— Ah, bon ! Alors ce n'est pas si catastrophique, dit Lottie, soulagée.

Vous serez encore ici, ce ne sera pas si différent d'avant.

La société Les Cottages de Hestacombe avait été fondée par Mary et Freddie, qui en avaient fait avec les années une petite entreprise florissante.

Huit maisons déjà existantes, situées soit autour du lac, soit, pour les amateurs de grand calme, dans les bois, avaient été rénovées avec soin. Les clients, de vrais habitués pour la

22

plupart, louaient ces ravissants petits cottages pour la durée de leur choix, de quelques nuits à plusieurs mois par an, sûrs que pendant leur séjour, leur moindre souhait serait exaucé, leur moindre besoin comblé afin qu'ils puissent jouir pleinement de leur séjour au cœur des Cotswold.

— Bois encore un peu, l'encouragea Freddie en poussant son verre sur la table. Tyler Klein est quelqu'un de bien. Il n'y a rien à craindre. Tu es en de bonnes mains, conclut-il avec un œil taquin.

Voilà une image qui méritait qu'on s'y attarde, pensa Lottie.

Elle but, une petite gorgée, cette fois, et fit de son mieux pour apprécier la valeur du château-margaux.

— Où va-t-il s'installer?

— Au Fox Cottage. Nous n'aurons que quelques réservations à changer.

Du moment que les clients seront logés dans quelque chose de mieux, ils ne trouveront rien à y redire.

Le Fox Cottage, sa plus récente acquisition, avait été entièrement rénové.

C'était une des plus petites maisons de la société, le premier étage ayant pratiquement été supprimé au profit d'une seule grande chambre dont les immenses baies vitrées offraient une vue à couper le souffle sur le lac.

— Ce n'est pas très grand. Sa femme risque de s'y trouver un peu à l'étroit, non? demanda Lottie d'un ton innocent.

— Dois-je en déduire que la question que lu essaies de poser est : «

Est-il marié ? »

Décidément, la subtilité et elle faisaient trois. Ôtant ses sandales pour poser ses pieds nus sur le coussin de chaise, elle se contenta de répondre :

— Alors ?

— Il est célibataire.

Génial ! songea Lottie. Quoique. En lui présentant Nat et Rubv, elle avait sans doute déjà réussi à le dissuader de l'approcher, elle, pour le restant de ses jours.

23

Une autre question la tarabustait.

— Comment l'avez-vous trouvé ? Vous ne m'aviez même pas dit que vous vouliez vendre votre affaire.

— C'est le destin, répondit Freddie en les resservant. Tu te souviens de Marcia et de Walter ?

Marcia et Walter Klein, de New York. Depuis cinq ans, ils venaient passer Pâques à Heslacombe, utilisant un des cottages comme camp de base pour explorer la région avec un enthousiasme typiquement américain, s'engouffrant avec un bonheur d'enfant dans tous les pièges à touristes qui se trouvaient sur leur route.

Le fils dont ils étaient si fiers, celui dont ils se vantaient tant était donc Tyler.

— Ce sont ses parents, alors ? Je croyais que c'était un genre de golden boy qui fait la pluie et le beau temps à Wall Street. Pourquoi lâcherait-il tout cela pour venir s'enterrer à Hestacombe ? C'est comme si Michael Schumacher avait abandonné la formule 1 pour conduire un triporteur.

— Tyler a envie de changer de vie. Je suis sûr qu'il te dira pourquoi exactement. Bref, Marcia a appelé il y a deux semaines pour réserver pour Pâques, et on s'est mis à parler retraite, expliqua Freddie. J'ai mentionné en passant le fait que j'envisageais peut-être de vendre. Deux jours plus tard, elle m'a rappelé pour me dire qu'elle en avait parlé à son fils, et qu'il était intéressé. Il avait bien étudié la chose sur Internet. Bien sûr, il avait déjà entendu parler de nous par Marcia et

Walter, qui lui avaient chanté nos louanges, tu imagines ? Et puis il m'a appelé. Je lui ai dit combien je pensais vendre, et je l'ai mis en contact avec mon comptable pour qu'il puisse jeter un œil aux comptes. Hier soir, il a atterri à Heathrow et est venu visiter. Il y a deux heures, il m'a fait une offre acceptable.

— Que vous avez acceptée.

— Que j'ai acceptée.

— Êtes-vous sûr que c'est vraiment ce que vous voulez?

Était-ce son imagination, ou Freddie ne semblait pas aussi heureux que ce qu'il prétendait être?

24

— Absolument sûr.

— Dans ce cas, toutes mes félicitations. À votre retraite, alors, reprit-elle en levant son verre. Qu'elle soit longue et heureuse ! Vous verrez, ça va être formidable. Vous imaginez, tout ce que vous allez pouvoir faire ?

Pour le taquiner, parce qu'elle savait que Freddie détestait ce sport, elle ajouta :

— Vous pourriez même vous mettre au golf. Cette fois, le sourire de Freddie ne parvint pas tout à

fait jusqu'à ses yeux.

— Il y a autre chose.

— Oh, non ! Vous n'allez pas vous mettre à la danse folklorique, quand même !

— À vrai dire, c'est pire que la danse folklorique. Les doigts serrés autour du pied de son verre, Freddie lâcha simplement :

— J'ai une tumeur au cerveau.

3

Lottie le regarda. Cela ne pouvait décemment pas être une plaisanterie.

Pourtant il fallait que c'en soit une. Comment Freddie pouvait-il dire une chose pareille, là, assis sur sa terrasse ? Elle sentit son cœur s'emballer, taper fort dans sa poitrine. Comment était-ce possible ?

— Mon Dieu, Freddie. .

— Je sais, ça jette un froid. Tu m'en vois désolé. Même si, je dois avouer, je n'aurais jamais pensé te voir sans voix un jour, ajouta-t-il d'un ton plus léger, visiblement soulagé d'avoir pu lui annoncer la terrible nouvelle.

Lottie se reprit.

— Pour un choc, c'est un choc. La médecine peut faire tant de choses aujourd'hui, ça va bien se passer. Les chirurgiens les anéantissent d'un coup de scalpel, non ? Vous verrez, vous serez sur pied en un rien de temps.

C'était ce qu'elle avait envie de croire mais, alors que les mots sortaient de sa bouche, Lottie avait compris que la situation était très grave. Il ne s'agissait pas de câliner un enfant qui s'est éraflé le genou, de lui mettre un pansement décoré de personnages de Disney et de lui assurer que, dans une minute, il n'y paraîtra plus.

— Bon, je vais te dire une chose, et j'aimerais que tu le gardes pour toi, déclara Freddie. La tumeur n'est pas opérable, donc les chirurgiens ne peuvent pas l'anéantir. La chimio et la radiothérapie ne me guériront pas, mais pourraient rallonger mon espérance de vie. Bizarrement, cela ne me tente pas.

— Mais...

27

— J'aimerais aussi que tu ne m'interrompes pas, poursuivit calmement Freddie. J'ai commencé, je voudrais pouvoir finir. Bref, j'ai décidé pratiquement tout de suite que, s'il ne me restait plus longtemps à vivre, je préférerais le faire à ma façon. Nous savons tous les deux par quoi Mary est passée. Opération sur opération pendant deux ans, des traitements aussi cauchemardesques qu'interminables. Sans parler de la douleur. Au bout du compte, elle est morte quand même. D'après mon médecin, j'ai peut-être un an devant moi. Ça me va très bien. Je vais en profiter le mieux possible, et je verrai comment les choses évoluent. Il m'a prévenu que les derniers mois pouvaient être assez durs.

Cela faisait beaucoup pour une seule conversation. Lottie, les mains tremblantes, voulut saisir son verre, mais son geste fut trop brusque et elle le renversa. Cinq minutes plus tôt, elle aurait presque léché la table pour ne pas perdre le précieux vin. Là, elle se contenta de se resservir, et remplit son verre à ras bord.

— J'ai le droit de poser des questions ? demanda-t-elle.

Freddie hocha gracieusement la tête.

— Je t'écoute.

— Depuis quand êtes-vous au courant ?

— Une quinzaine de jours, répliqua-t-il avec un sourire un peu crispé.

Au début, ça a été un choc, mais on s'y habitue très vite, c'est étonnant.

— Je ne savais même pas que vous étiez malade. Pourquoi n'avoir rien dit avant ?

— C'est justement ça, je ne me sens pas malade du tout. J'avais de temps en temps mal à la tête, et voilà tout. Je croyais avoir besoin de nouvelles lunettes, alors je suis allé voir mon ophtalmo. Quand elle a examiné mon œil avec cet instrument qui fait de la lumière, là, elle a vu que j'avais un problème. Ensuite, c'est allé très vite, elle m'a recommandé à un neurologue, qui m'a fait passer une batterie de tests, un scanner, et le diagnostic est tombé. Lottie, si tu te mets à pleurer, je te balance mon vin à la figure. Arrête ça tout de suite.

28

Lottie ravala prestement ses larmes, renifla un grand coup et s'intima l'ordre de se ressaisir. Freddie se confiait à elle parce qu'il la pensait solide.

Pleurer n'était pas son genre.

— Oui. D'accord, dit-elle en reniflant une nouvelle fois, avant de boire une gorgée. Excusez-moi, mais ce n'est pas juste. Vous ne méritez pas cela.

— Je sais, je suis un être merveilleux. Pratiquement un saint, plaisanta Freddie en écrasant son cigare.

— Surtout après ce qui est arrivé à Mary.

La gorge de Lottie se serra. C'était trop dur.

Freddie se pencha par-dessus la table, prit sa main entre les siennes et la serra, comme pour la rassurer.

— Doucement, ma chérie. Mary n'est plus là. Son absence rend tout cela plus facile, finalement. Découvrir la présence de cet horrible truc dans ma tête n'est pas la pire des choses qui me soient arrivées. Loin de là. Perdre Mary et devoir continuer sans elle, c'était trop dur.

Cette fois, Lottie était sur le point d'éclater en sanglots.

— C'est la chose la plus romantique que j'aie jamais entendue.

— Romantique.. répéta Freddie avant d'émettre un petit rire. C'est drôle que tu dises cela. Mary prétendait toujours que j'étais aussi romantique qu'un marcel en coton. Oh, elle savait à quel point elle comptait pour moi, mais tous les deux, on fonctionnait plutôt sur le mode taquin que sur le mode roucoulement, avec les fleurs et les petits cœurs.

Ça n'a jamais été notre truc.

Lottie s'en souvenait. Ils avaient toujours été foncièrement heureux ensemble, beaucoup auraient aspiré à former un couple comme le leur.

Leurs échanges verbaux avaient toujours été riches, inventifs, et aussi divertissants qu'une bonne comédie. Elle imaginait sans peine combien sa chère épouse avait dû manquer à Freddie.

C'était donc pour cela que Mary l'appelait « Marcel ».

L'injustice du destin frappa à nouveau Lottie.

29

— Oh, Freddie, mais pourquoi faut-il qu'il vous arrive un truc pareil ?

— Il y a une autre façon de voir les choses, c'est de se dire qu'on a de la chance que ce ne soit pas arrivé il y a quarante ans. Là, ça m'aurait vraiment mis en colère. J'ai tenu jusqu'à soixante-quatre ans, et ce n'est pas si mal.

Il compta sur ses doigts avant de reprendre :

— Quand j'avais sept ans, je suis tombé d'un arbre et je me suis cassé

le bras. J'aurais pu tomber sur la tête et mourir. À seize ans, j'ai été renversé par un camion alors que je faisais du vélo, ça m'a coûté quelques côtes cassées. J'aurais pu y rester, là aussi. Et puis il y a eu la fois où Mary et moi sommes partis en vacances à Genève. Avec un groupe d'amis, on a pris une telle cuite le dernier soir qu'on a raté notre avion. Et l'avion s'est écrasé.

Il s'emportait, maintenant. Lottie avait entendu cette histoire plusieurs fois.

— Il ne s'est pas écrasé, corrigea-t-elle. Il a perdu une roue et s'est affaissé sur la piste avant le décollage. Personne n'a été tué.

— Ça aurait pu. Il y a eu des blessés.

— Quelques bosses et quelques bleus. Ça ne compte pas.

Lottie refusait de céder. Un principe était en jeu.

— Ça dépend de leur gravité, répondit Freddie, amusé. On ne serait pas en train de se chamailler?

— Non.

Lottie eut honte d'elle-même et changea de registre. Se chamailler avec un homme qui allait mourir, comment avait-elle pu tomber si bas?

Lisant dans ses pensées, Freddie sourit.

— Mais si. Et je t'interdis de céder. Si tu ne te chamailles plus avec moi, je trouverai quelqu'un d'autre pour le faire. Si je t'ai expliqué la situation, c'est uniquement parce que je savais que je pouvais compter sur toi pour encaisser. Je ne veux pas qu'on me ménage et qu'on me traite comme un enfant-bulle.

30

— Vous ne voulez pas qu'on vous traite, point à la ligne, s'enflamma Lottie. Alors que la chimio et la radiothérapie, ça marcherait peut-être !

— Tu as le droit de ne pas être d'accord, rétorqua Freddie d'un ton ferme, mais tu n'as certainement pas le droit de me crier après. Si tu le fais, je me verrai dans l'obligation de te licencier.

— De toute façon, vous avez vendu la société.

— Je pourrais te licencier maintenant. Ma chérie, je suis un grand garçon.

J'ai pris ma décision. S'il me reste six bons mois à passer sur cette terre, alors je veux en profiter. À vrai dire, c'est là que tu intervien.

Il était plus détendu, maintenant, et chassa d'un geste souple une abeille venue vrombir au-dessus des verres.

— Il y a une chose que je ne peux pas faire tout seul, Lottie. J'aimerais que ce soit toi qui m'aides.

L'espace d'un moment, Lottie crut qu'il voulait parler de l'aider à mourir.

Choquée, elle demanda :

— Vous... vous voulez vous y prendre comment?

— Doux Jésus, pas ce genre d'aide, non ! s'exclama Freddie, lisant une fois de plus dans ses pensées - ou, plus probablement, lisant l'expression absolument horrifiée de son visage.

Puis il éclata de rire.

— Je t'ai vue tirer des pigeons en terre. La seule chose que tu as réussi à toucher, c'était un arbre. Si j'ai besoin d'aide le moment venu, je demanderai à une meilleure gâchette que toi, tu peux me faire confiance !

— Ne plaisantez pas là-dessus, ce n'est pas drôle.

— Excuse-moi. Mais la pensée de me savoir visé par toi avec un fusil de chasse l'est. Drôle.

Voyant qu'il ne la faisait pas rire, il reprit d'un ton plus sérieux :

— Écoute, je m'occuperai tout seul de cet aspect-là des choses. Il faut bien qu'on s'en aille tous à un moment ou à un autre, non ? Je pourrais faire une crise cardiaque et mourir demain. Comparé à ça, avoir six mois devant soi

31

est un vrai luxe. C'est bien pour cela que je ne veux pas les gâcher.

— Alors, qu'allez-vous faire ?

— J'y ai beaucoup réfléchi. En fait, ce n'est pas aussi facile qu'on l'imagine.

C'est vrai, que ferais-tu, toi, si l'argent n'était pas un problème ?

Tout cela était surréaliste. Surréaliste et morbide.

— Eh bien, je sais que ça fait cliché, mais je crois que j'emmènerais les enfants à Disneyland.

— Exactement.

Visiblement satisfait, Freddie approuva d'un vigoureux mouvement de tête.

— Tu ferais ça parce que tu sais que c'est ce qu'ils voudraient par-dessus tout.

— Moi aussi, ça me plairait ! se défendit Lottie.

— Bien sûr, je ne dis pas le contraire. Mais si les enfants ne pouvaient pas venir, est-ce que tu irais toute seule ?

Elle comprit enfin où il voulait en venir et culpabilisa d'être aussi peu perspicace. Elle aurait aimé prendre Freddie dans ses bras et le serrer très fort, là, tout de suite.

— Non, sans doute que non, répondit-elle à la place avant de boire une nouvelle gorgée de vin.

— Tu vois ? C'est exactement mon problème. Il y a des années, avant que Mary ne tombe malade, on rêvait de prendre notre retraite un jour et de parcourir le monde. Elle voulait marcher sur la grande muraille de Chine, voir les chutes Victoria et explorer la cité perdue de Machu Picchu. Moi, je visais une quinzaine au palais Gritti, à Venise, puis un voyage en Nouvelle-Zélande et en Polynésie. Ensuite, on se disputait parce que je disais que, lorsque voyager ne serait plus de notre âge, on s'achèterait une villa en Toscane alors que Mary disait que, si elle devait vieillir quelque part, ce serait à Paris et pas ailleurs.

Freddie se tut un instant, fixant la bouteille de vin presque vide.

— Tout cela partait du principe que nous vieillirions ensemble, justement. Aujourd'hui, j'ai les moyens d'aller

où bon me semble, mais je n'en vois plus l'intérêt parce que ça ne m'amuse pas d'y aller seul ou en compagnie d'un groupe d'inconnus. Ces endroits, je ne voulais les visiter qu'avec Mary.

Lottie l'imagina face à quelque panorama spectaculaire, sans personne avec qui partager ses émotions. Seule dans un wagonnet du train fantôme à Disneyland, elle savait qu'elle éprouverait la même chose. Sans Nat et Ruby à ses côtés, comment en profiter?

— On laisse tomber les voyages, donc.

Freddie acquiesça.

— J'ai décidé aussi de laisser de côté les sports dangereux. Le parachute, l'escalade, le rafting... pas mon truc, conclut-il avec une moue.

Le détachement avec lequel il parlait de tout cela stupéfiait Lottie.

— Qu'allez-vous faire, alors ?

— Eh bien, c'est pour cela que j'ai besoin de ton aide, déclara Freddie.

Vois-tu, j'ai un plan.

5

Nat et Ruby avaient été envoyés chez leur père pour la soirée. Lorsque Lottie vint les chercher vers vingt et une heures, ce fut Nat qui lui ouvrit. Il se jeta dans ses bras en lui annonçant :

— On s'est super amusés !

— Excellente nouvelle !

Ces dernières heures ayant été particulièrement difficiles, avec l'annonce de la maladie de Freddie, elle le serra particulièrement fort.

— Eh, maman ! Tu m'étouffes ! Tu sais quoi ? Papa nous a parlé du veau d'or.

— Ah bon ? Vraiment ?

Elle fronça les sourcils. Mario avait décidé de leur enseigner l'Ancien Testament ? Auquel cas, depuis quand s'y connaissait-il dans ce domaine?

Était-il en pleine crise mystique ?

— C'est génial, j'adore ! s'exclama Nat en se dégageant des bras de Lottie pour l'entraîner vers la cuisine. Tu vas Toir, je vais en faire plein. Le veau d'or, c'est trop bien.

— Pas veau d'or, espèce de nul, fit Ruby en levant les yeux au ciel avec toute sa supériorité d'aînée de neuf ans. Vaudou.

— Je suis pas un nul. C'est toi la nulle.

— Pff, même pas vrai, d'abord...

— Donc, le vaudou, intervint Lottie. Et peut-on savoir pourquoi papa vous a parlé de ça ?

— On lui a parlé du monsieur méchant de cet après- midi. Hein, papa ?
lança Nat alors que Mario entra

35

dans la cuisine. Celui qui a menti sur nous. Et papa a dit que ce qu'il fallait qu'on fasse, c'était nous venger, et qu'on n'avait qu'à essayer le vaudou.

Mario eut un large sourire.

— En général, ça marche, pour moi.

— Le vaudou, répéta lentement Lottie, incrédule.

— Le vaudou, oui. Alors papa nous a expliqué comment on fabriquait des personnages qui représentent les gens qu'on n'aime pas, et on piquait des aiguilles dedans ! C'est ce qu'on a fait !

Nat se rua vers la table de la cuisine et brandit triomphalement un petit personnage en pâte à modeler hérissé de piques à cocktail.

— Ça, c'est le monsieur, tu vois ? Chaque fois qu'on lui plante une pique dedans, il a très mal pour de vrai à l'endroit où on l'a plantée. Comme ça...

Joignant le geste à la parole, il transperça la jambe gauche de la figurine d'une pique à cocktail.

— En vrai, là, il est en train de sauter sur une jambe en criant : « Aïe !

Lottie regarda son ex-mari.

— Rappelle-moi quel âge tu as ?

— Oh, tu vas pas en faire un drame, rigola Mario. On se marre un peu, c'est tout.

— Et toc ! lâcha Nat en poignardant gaiement la figurine en plein estomac. Ça lui apprendra à dire des mensonges sur nous !

Lottie se demandait parfois si Mario possédait la moindre once de bon sens.

— Tu ne peux pas leur apprendre des trucs pareils ! dit-elle, exaspérée.

C'est complètement irresponsable !

— Pas du tout, c'est super, intervint Ruby, dont la figurine était littéralement couverte de piques. Et puis on n'avait pas pris tes habits, alors c'est bien fait pour le méchant monsieur !

— Le méchant monsieur en question va devenir mon patron, soupira Lottie. Il va bien falloir que vous vous habituiez à lui.

36

— Tu vois ? Toi aussi, tu dis qu'il est méchant. C'est pour ça que tu as pleuré ? demanda Nat en scrutant le visage de sa mère.

— Je n'ai pas pleuré. C'est juste mon rhume des foins.

Lottie tenta de se ressaisir, réalisant qu'il allait être difficile de garder pour elle l'annonce de la maladie de Freddie.

— Bon, allez, les monstres. Il est temps de rentrer.

— Il n'y a rien qui presse. Laisse-les jouer encore un moment dans le jardin, dit Mario en poussant les enfants dehors.

Puis il prit Lottie par les épaules et l'entraîna doucement jusqu'à une chaise.

— Tu m'as l'air d'avoir besoin d'un verre, toi. Je vais nous chercher deux bières.

Château-margaux et Heineken, le mélange était osé. Après tout, pourquoi pas ?

Ôtant ses sandales, elle allongea ses jambes et s'appuya sur le dossier de sa chaise. Puis elle regarda Mario sortir deux bières du frigo et des verres du placard. Elle ne regrettait pas d'avoir divorcé, mais cela ne l'empêchait pas d'admirer cet homme élégant et son corps naturellement musclé. À vrai dire, c'était même plus facile maintenant qu'avaient disparu l'aspect émotionnel de leurs liens et l'angoisse permanente qui lui avait noué l'estomac à l'idée qu'il puisse partager ce corps avec une autre femme.

Ce qui, au bout du compte, était effectivement arrivé, même si, bien sûr, ce n'était pas la faute de Mario.

Rien ne l'avait jamais été...

— Tiens. À la tienne.

Il lui tendit un verre et la surveilla du regard tout en buvant.

— Alors, tu vas me dire pourquoi tu as pleuré ?

Non.

— Pour rien. Freddie et moi, on s'est mis à parler de Mary. Emportés dans nos souvenirs, on s'est laissé submerger par nos émotions, éludat-elle en prenant une

37

des figurines posées sur la table, dont elle entreprit d'ôter les piques. Elle lui manque tellement. Je crois qu'on ne peut pas imaginer comme c'est dur.

— Et moi qui pensais que tu étais toute chose parce que aujourd'hui c'est notre anniversaire de mariage, la taquina Mario.

Non, pas possible... Le 6 août. Comment avait-elle pu oublier ? Et surtout, comment se faisait-il que Mario s'en soit souvenu ?

— Ce n'est pas notre anniversaire de mariage. Ça l'aurait été si on était restés mariés.

— Oui, mais tu m'as quitté. Tu m'as brisé le cœur, fit Mario avec un air malheureux relativement convaincant.

— Pardon ? Je t'ai quitté parce que tu me trompais.

— Ça fait dix ans aujourd'hui. C'était un beau jour, non ?

À l'évocation de ce souvenir, elle eut une expression attendrie.

Il avait raison. Ce jour avait été beau. Lottie sourit. Elle avait vingt ans, et Mario vingt-trois. Beaucoup trop jeunes. La mère italienne de Mario avait invité une horde de parents venus de Sicile spécialement pour l'occasion, et les copines de Lottie avaient été instantanément sous le charme du regard charbon de ces cousins et de leur look. Tout le monde s'était joyeusement entendu, le soleil était radieux et on avait dansé jusqu'à l'aube. Lottie, tout en blanc et enceinte d'à peine quelques semaines, s'était demandé s'il existait plus grand bonheur. Elle avait Mario, attendait un bébé, rien ne pouvait aller mieux. Sa vie était officiellement parfaite.

Et soyons juste, elle l'avait été pendant les premières années. Mario était un homme charmant, irrésistible, avec qui on ne s'ennuyait jamais et qui ne s'ennuyait jamais non plus. C'était aussi un père fantastique qui adorait ses enfants et qui - ça, c'était vraiment un plus - ne rechignait pas à changer leurs couches.

Mais le charme légendaire de Mario allait de pair avec un goût immodéré pour le flirt. Bientôt, Lottie avait

38

découvert les inconvénients qu'il y avait à vivre avec un homme qui aimait être regardé. D'autres filles s'étaient mises à manifester ouvertement leur intérêt pour lui. Lottie, qui n'était pas du genre à s'effacer, avait prévenu Mario : son attitude devait changer. Mais cela n'était tout simplement pas dans sa nature. Les disputes avaient alors commencé. Découvrir que l'homme qu'on avait épousé n'était pas fait pour être marié - ou, du moins, pas fait pour le rester et pratiquer la monogamie - avait été difficile à accepter. La jalousie ne menait à rien et n'était de toute façon pas un sentiment que Lottie pratiquait. Elle avait trop d'amour-propre. Si Mario ne pouvait lui être fidèle, il ne la méritait pas. Rester avec quelqu'un en qui elle ne pouvait pas avoir confiance était inenvisageable. Tôt ou tard, elle savait qu'ils se détesteraient.

Rester, c'était courir le risque de la voir un jour lui planter dans le ventre quelque chose de beaucoup plus gros qu'une pique à cocktail.

Pour Nat et Ruby, et avant que la haine et l'amertume ne prennent le

dessus, Lottie avait annoncé qu'elle comptait divorcer. Mario en avait été bouleversé et avait tenté de l'en dissuader, mais elle avait tenu bon. C'était la seule solution.

— Mais je t'aime, avait protesté Mario.

Et c'était vrai, elle le savait.

— Moi aussi, je t'aime. Mais tu as une liaison avec ta réceptionniste.

— Non, pas du tout ! Ce n'est pas une liaison ! Jenni-fer n'est rien pour moi !

Et cette dernière remarque était sans doute vraie aussi.

— Peut-être, mais tu es tout pour elle. Je viens de passer une heure au téléphone avec elle, en larmes, qui m'expliquait à quel point elle t'aimait.

Une heure... avait soupiré Lottie. Et ne me dis pas que tu vas changer, parce que nous savons tous les deux que ce serait un gros mensonge. Alors je t'assure, c'est la meilleure solution. Ce que je te propose, c'est de nous asseoir et de décider de qui va vivre où.

39

Heureusement, l'argent n'avait pas été un problème. Mario était le gérant d'une concession de voitures de luxe à Cheltenham et, cela allait sans dire, vendeur hors pair, avec les revenus de rigueur. Ils s'étaient mis d'accord pour que Lottie reste avec les enfants à Piper s Cottage, tandis que Mario achèterait une maison dans un nouveau lotissement, à l'autre bout du village. Pas une seconde ils n'avaient envisagé que l'un d'eux quitte Hestacombe. Nat et Ruby pouvaient continuer à voir Mario quand bon leur semblait, et il pouvait continuer à jouer son rôle de père.

Tout s'était arrangé incroyablement bien. Rompre un mariage ne se faisait jamais sans douleur et sans peine, mais très vite elle avait compris qu'elle avait pris la bonne décision. Mario Carlyle avait été loin d'être le mari idéal ; comme ex-mari, on ne faisait pas mieux.

Sauf, bien sûr, lorsqu'il montrait à ses enfants comment piquer des épingles dans des figurines à l'effigie de son nouveau patron.

— Eh, reste avec nous. .

Mario agitait une main devant son visage. Lottie émergea de ses pensées avec un sursaut.

— Pardonne-moi. Je me disais juste que c'est vraiment beaucoup mieux de ne plus être mariée avec toi.

— De ne plus être mariée tout court, tu veux dire, souligna Mario, qui ne perdait jamais une occasion de la taquiner sur son absence de vie amoureuse. Il faut que tu fasses attention : d'ici peu, tu vas te retrouver vieille ☐lie. Ça s'appelle se laisser aller. Dans dix ans, les enfants partiront et tu le retrouveras toute seule à te balancer dans ton rocking-chair tout en grommelant après la télé, refusant de laisser entrer l'employé du gaz pour relever le compteur simplement parce que ce sera un homme.

Lottie lui lança la boule de pâte à modeler qu'elle venait de façonner.

— Dans dix ans, j'aurai quarante ans.

Mario poursuivit sur sa lancée.

— Et tu agiteras ta canne sous le nez de tous les hommes qui oseront s'approcher à moins d'un kilomètre. Tu seras la vieille qui fait peur et dont la maison est bourrée de poupées. Tu leur feras des petits costumes au crochet, elles auront chacune un prénom et tu leur enverras une carte pour leur anniversaire.

— Pas à quarante ans. Je n'envisageais pas de faire ça avant au moins cinquante-six ans, plaisanta Lottie. De toute façon, je n'ai pas envie de mettre le grappin sur le premier homme venu. Le célibat me va bien. Il me per

41

met de profiter du reste, à vrai dire. Tu devrais essayer, un jour, conclut-elle avec un sourire radieux.

Dans la mesure où suggérer une chose pareille revenait à lui proposer de gravir le mont Blanc en chaussons de danse, Mario ignore cette dernière remarque.

— Non, je ne plaisante pas. Depuis qu'on s'est séparés, tu n'es sortie qu'une seule fois avec un autre homme, dit-il en pointant un doigt, au cas où elle n'aurait pas compris combien ce chiffre était honteux. Et regarde ce que ça a donné. Lottie, c'est pas normal.

Ah bon? Vraiment? Peut-être, mais elle refusait de se laisser entamer le moral pour autant. Il était beaucoup plus simple, à son sens, d'être libre et célibataire que de devoir se forcer à se rendre à des rendez-vous aussi désastreux que celui de l'année précédente. Elle n'avait accepté de dîner avec Melvyn le Tic que parce qu'il le lui avait demandé trois fois et qu'elle n'avait pas eu le cœur de refuser une quatrième. De plus, c'était un type gentil, attentionné, incapable de faire du mal à une femme. Et il ne s'agissait que d'un dîner, après tout. Où était le risque ?

Malheureusement, partout. Les nerfs de Melvyn avaient sans aucun doute joué un rôle important dans le déroulement de la soirée, mais il était difficile d'apprécier la compagnie d'un homme - d'accord, un inspecteur du fisc - qui souffrait d'un tic terriblement dérangeant et avait passé la première heure de la soirée à lui donner un cours sur la façon de remplir correctement sa déclaration d'impôts. Lottie, qui avait soigné presque toute la nuit Nat - gastro, pas ragoûtant -, s'était presque décroché la mâchoire en s'empêchant de bâiller. Après les entrées, n'y tenant plus, elle avait prétexté une envie pressante pour courir bâiller de tout son soûl aux toilettes.

Toilettes où, au bord de l'épuisement, elle s'était promptement endormie.

Se réveiller une heure et demie plus tard, assise sur les toilettes, avait déjà été difficile. Retourner dans la salle du restaurant et découvrir que Melvyn avait payé

42

l'addition et quitté les lieux avait été encore pire. Supposant qu'elle l'avait planté là, tant il était ennuyeux, il n'avait même pas demandé à une serveuse d'aller voir si elle était toujours au petit coin.

— Il n'arrêtait pas de dire que c'était sa faute, l'avait informée obligeamment la serveuse. Que c'était parce qu'il n'avait parlé que de son boulot. Entre vous et moi, si je me souviens bien, ce n'est pas la première fois qu'une fille le plante là. Le pauvre, j'étais vraiment désolée pour lui, il avait l'air dans le trente-sixième dessous. J'ai été franche avec lui : un mec ne peut pas s'attendre à faire craquer une fille en la soûlant avec une conversation sur les taux d'intérêt et la TVA.

Pour finir, humiliation suprême, Lottie avait réalisé qu'elle n'avait même pas sur elle de quoi prendre un taxi. Elle avait été obligée

d'appeler Mario pour qu'il vienne la chercher. Mourant de faim, elle avait fini par se laisser offrir un triple cheeseburger et des frites chez Burger King sur la route du retour.

Et pour se moquer, ça, il s'était moqué d'elle.

Au moins, Melvyn ne l'avait plus rappelée. Il faut savoir apprécier les petits bonheurs comme celui-ci.

— Un seul rendez-vous, avec Melvyn le Tic, répéta Mario, le sourire jusqu'aux oreilles. Et encore, même pas une soirée entière, une demi-soirée. Franchement, tu es une cause perdue.

— C'est parce que j'ai été ta femme. Être mariée avec toi m'a vaccinée à vie, répondit tranquillement Lottie.

— C'est parce que tu es trop difficile.

— Ce qui n'est pas ton cas.

— Je te remercie. Je répéterai ça à Amber. D'ailleurs, ajouta Mario en tournant la tête au son d'une voiture qui s'engageait dans l'allée, je vais le lui dire tout de suite.

— Amber mise à part, précisa Lottie.

Cela faisait trois ans que Mario et elle étaient séparés, et depuis, un flot incessant de petites amies avait occupé le paysage amoureux de Mario.

Cela n'aurait pas gêné Lot- de - après tout, il était libre désormais - s'il n'y avait pas

43

eu Ruby et Nat. Or la plupart de ces conquêtes n'étaient pas présentables.

Lottie ne tenait pas à jouer le rôle de la femme jalouse qui brise toutes les nouvelles liaisons de son ex-mari, mais comment pouvait-elle faire semblant d'être ravie de les rencontrer, lorsqu'il existait la possibilité qu'elles jouent un rôle un jour dans la vie de ses enfants ?

Non pas que ces filles fussent méchantes, cruelles ou délibérément malfaisantes, non, elles étaient justes écer- velées, insouciantes ou tout simplement pas à la hauteur. Chaque fois, elles déclaraient adorer Nat et Ruby, parce qu'elles ne souhaitaient qu'une chose : impressionner

Mario.

Elles gagnaient leurs faveurs et leur amitié avec force bonbons et glaces.

Une blonde particulièrement à côté de la plaque avait proposé à Ruby de lui faire un balayage pour lui éclaircir les cheveux - crises de larmes et caprices avaient suivi quand Lottie avait informé sa fille que c'était hors de question. Une autre avait offert à Nat un lance-pierre pour adulte, particulièrement performant. L'année précédente, sans consulter Mario ni Lottie, une certaine Babs, petite brune bavarde comme une pie, avait promis à Ruby que pour son neuvième anniversaire elle l'emmènerait à Cheltenham lui faire faire un piercing au nombril.

Aucune de celles-là n'avait vraiment pu s'installer dans la vie de Mario.

Amber était, à ce jour, celle qui avait duré le plus longtemps, et elle n'était pas comme les autres. Elle appréciait réellement les enfants, et Lottie la trouvait sympathique. Très sympathique, même. Si elle avait pu organiser la vie des autres - Dieu que ce serait bien ! -, elle aurait choisi Amber pour dompter Mario et devenir la belle-mère de Nat et Ruby. Il était possible, bien sûr, qu'elle doive faire opérer Mario, comme on opère un chien. Au diable les préjugés, elle était prête à tout pour qu'il reste dans le droit chemin !

En tout cas, elle était prête à encourager leur relation. Tout plutôt qu'une nouvelle Babs tortillant du popotin pour devenir Mme Carlyle numéro 2.

44

La porte d'entrée s'ouvrit puis se referma en claquant, et Amber apparut dans la cuisine. Blonde, assez petite, avec un sourire tonique et un penchant pour les jupes très courtes et les talons très hauts, elle ne frappait pas au premier abord comme étant l'archétype de la belle-mère idéale.

Mais sous les hauts riquiqui et moulants battait un cœur d'or. Amber était pleine d'entrain, travailleuse, et fan de bijoux clinquants. Mario et elle sortaient ensemble depuis déjà sept mois, et ce n'était pas à genre de fille à supporter les écarts. Jusque-là, il avait réussi à bien se tenir. Lottie n'espérait qu'une chose : ru'il continue. Pour elle et pour les enfants.

— Salut ! Les monstres sont dans le jardin ?

— Ne t'inquiète pas, j'allais les remmener, dit Lottie en lui offrant la bière qu'elle avait à peine touchée. On vous fout la paix. La journée a été bonne?

Amber possédait son propre salon de coiffure à Ted- buiy, employait quatre coiffeuses à temps partiel, et s'était fait une clientèle fidèle et suffisamment nombreuse pour que le salon ne désespisse pas.

— Pas mauvaise. On m'a offert des vacances gratuites dans le midi de la France.

— Oh, c'est rien ! intervint Mario. Dans mon courrier œ matin, on m'a offert vingt-cinq mille livres et un voyage en Australie. Ça s'appelle du courrier poubelle direct, ma chérie. En fait, on ne te donne rien de tout ça gratuitement.

— Comme tu es drôle ! Je te parle d'une vraie proposition, moi.

De son sac à dos rose incrusté de strass, Amber tira une brochure d'agence de voyages et s'assit à côté de Lottie.

— Attendez que je vous montre. Une de mes clientes i réservé quinze jours à Saint-Tropez pour elle et son petit ami, mais ils ont rompu la semaine dernière. Elle m'a demandé si ça m'intéressait... Voilà, page 37. Ça a l'air génial, il y a une piscine privée, et c'est à moins de cinq minutes du port où les milliardaires amarrent leurs yachts.

45

— Waouh ! Et l'appartement, grand standing, approuva Lottie en regardant-les photos. Avec vue sur la baie!

Intéressé, Mario s'approcha pour regarder lui aussi.

— Je ne suis jamais allé à Saint-Tropez. C'est réservé pour quand ?

— Début septembre. Apparemment, en juillet et août, c'est bourré de gens, donc septembre c'est mieux pour visiter.

— Toutes les femmes sont topless sur la plage, lança Lottie à Mario. Tu détesterais.

Déjà, ce dernier s'était emparé de la brochure.

— Tu sais, je pense que je pourrais prendre deux semaines. Il m'en

reste trois à solder avant Noël. Ça nous ferait du bien à tous les deux, non ? Il faut juste que je révise un peu mon français avant de partir, dit-il en regardant Amber. Voulez-vous coucher avec moi, mon ange, mon petit chou...

Lottie fit la grimace.

— Mon petit chou. Je n'ai jamais compris comment ils pouvaient dire un truc pareil. Pourquoi pas chou-fleur, pendant qu'on y est ? Moi, un mec m'appelle comme ça, et c'est deux baffes !

— En fait, intervint Amber, elle n'a invité que moi.

Mario eut l'air surpris.

— Mais tu as dit...

— Mandy a rompu avec son petit ami, mais elle part quand même. Elle m'a demandé si j'avais envie de partir avec elle à la place de son copain.

— Ah, bon ! Et c'est une cliente ? questionna Mario, dépité.

— Oui, mais c'est aussi une amie. Elle vient au salon une fois par semaine depuis trois ans, on a toujours plein de choses à se raconter. Le séjour est réservé et payé, et elle l'attend depuis des mois. Elle n'a pas envie d'y aller seule, et aucune de ses autres amies n'est disponible à si court terme. Alors elle me l'a proposé. Et je me suis dit : Youpi, des vacances gratis, pourquoi pas ? conclut Amber d'un ton enjoué.

46

Cette fois, Mario semblait abasourdi.

— Donc tu as déjà accepté.

— Oui. Je ne pouvais pas laisser passer une offre pareille, quand même !

Patsy et Liz feront des heures supplémentaires pour assurer le service au salon, je n'ai aucune raison de ne pas y aller. J'ai hâte d'y être !

Lottie était contente pour Amber, qui bossait dur et méritait des vacances, mais elle en voyait une, elle, de raison de ne pas y aller. Si Mario se retrouvait seul, livré à lui-même pour deux semaines entières, qui sait ce qui allait arriver ? Sans s'en rendre compte, Amber mettait leur couple en danger.

Pourtant, quand bien même elle aurait voulu empêcher cela, ce n'était pas à elle d'en parler. Elle pouvait difficilement dire à Amber que, si elle tenait à ce que Mario lui reste fidèle, il valait mieux qu'elle annule ses vacances, ou qu'elle s'arrange pour qu'il soit arrêté et placé en détention pendant ces quinze jours - en s'assurant qu'il n'y avait aucune gardienne de prison.

— Aaaargh, beurk ! Des monstres ! Ne les laissez pas s'approcher ! Ils sont horribles !

Feignant l'horreur et le dégoût, Amber s'abrita derrière la brochure tandis que Nat et Ruby faisaient irruption dans la cuisine.

— Arrête, dit Nat, le sourire jusqu'aux oreilles. En fait, ni nous n'aimons bien. T'as promis de jouer au Uno avec nous la prochaine fois que tu viendrais.

— Oui, c'est vrai. Malheureusement, votre maman doit s'en aller, et vous avec elle. Ouf! Enfin, je veux dire, quelle tragédie ! Je suis tellement déçue !

— On y jouera la prochaine fois. Tu nous as apporté des bonbons ?

— Non. Les bonbons abîment les dents, et après elles tombent. Vous faites déjà bien assez peur comme ça.

Avec beaucoup d'adresse, Amber se mit à chatouiller Nat, le réduisant progressivement à une petite boule agitée de soubresauts et de fou rire, avant de claquer dans "jes mains et de lancer à l'intention de Ruby : 47

— Devine qui est venue au salon aujourd'hui ?

— Buffy!

— Pas tout à fait. Il n'y a pas beaucoup de vampires à chasser dans mon salon, tu sais. Non, mais une dame a mentionné par hasard le fait qu'elle enseignait à l'école primaire d'Oklea. Je me suis dit que je connaissais deux petits monstres qui vont là-bas.

— C'était qui ? demanda Ruby, tout excitée.

D'une voix de conspiratrice, Amber répondit :

— Mme Ashton.

— Mme Ashton ! C'est ma maîtresse !

— Je sais ! Je lui ai dit que tu passais toutes les grandes vacances à réviser tes tables de multiplication.

— Elle t'a crue ? fit Ruby en rigolant.

— Pas un instant. Elle m'a dit que je devais parler d'une autre Ruby Carlyle.

Au comble de l'excitation, Ruby demanda :

— Et tu lui as fait quoi, à ses cheveux ?

— Eh bien, il m'a fallu des heures pour les teindre en rose. Puis j'ai dû y mettre au moins un million d'extensions blond platine. Certaines frisées, d'autres tressées. Et à la fin, elle était magnifique, on aurait dit Christina Aguilera dans Moulin-Rouge. Elle a pris rendez-vous pour dans deux semaines, parce que tout doit redevenir normal avant la rentrée des classes.

La prochaine fois que tu la verras, elle sera comme d'habitude, cheveux bruns courts et frange. Comme si elle n'avait rien changé.

Ruby et Nat se regardèrent, hésitant entre ravissement et incrédulité.

— Vraiment ? s'enquit Ruby.

— Comment ça, vraiment ? Tu ne me crois pas ? Tous les maîtres et toutes les maîtresses le font. Pendant l'année, ils doivent être coiffés sérieusement mais, quand arrivent les vacances, je peux te dire qu'ils se défoulent !

— M. Overton peut pas se défouler, il a pas de cheveux, objecta Nat.

— Ah, oui, mais tu devrais voir ses perruques de vacances !

48

Cet échange si naturel emplît le cœur de Lottie d'un bonheur sans égal.

Tout ce qu'elle voulait, c'était que ses enfants soient heureux. Si elle disparaissait et que Nat et Ruby viennent vivre à plein temps chez leur père, elle ne pouvait envisager meilleure belle-mère qu'Amber.

Mon Dieu, je vous en prie, ne laissez pas Mario tout fiché en l'air !

Tiens, et si elle lui cassait les deux jambes pour le forcer à rester

allongé pendant l'absence d'Amber ?

6

Comment perdre des amis et déranger les gens, pensa Cressida, frémissant de gêne à l'idée de ce qu'elle s'apprêtait à faire.

D'un autre côté, il était évident qu'elle allait rendre service à cet homme. Et puis, quelque chose chez lui donnait vraiment envie de l'aborder, même s'il semblait pour l'instant complètement éreinté.

Du moment qu'il ne la prenait pas pour une folle.. Passant prestement une main dans ses cheveux châtain clair, Cressida se répéta ce qu'elle avait décidé de lui dire.

Ted, qui tenait la boutique, était occupé à servir un client, et tapait les prix sur sa caisse enregistreuse tout en commentant, d'un ton juste assez bougon pour être sympathique, les derniers résultats de cricket. Au fond de la boutique, l'homme que Cressida envisageait d'aborder passa en revue une nouvelle fois, et sans enthousiasme aucun, les cartes disposées sur un présentoir qui tournait en grinçant, et finit par murmurer à l'adresse de son fils :

— Ce n'est pas la peine, il n'y a rien ici. Il ne nous reste plus qu'à aller à Stroud pour en trouver une digne de ce nom.

Le garçon eut l'air affligé. Il émit un grognement.

— Mais, papa, on devait aller à la pêche. T'avais promis.

— Je sais, mais il faut qu'on s'occupe de cette carte d'abord. C'est l'anniversaire de mamy demain, et tu sais combien elle tient à sa petite carte.

51

Le garçon, qui devait avoir onze ans, en prit une au hasard sur le présentoir et la tendit à son père.

— Eh ben, t'as qu'à lui acheter celle-là, alors.

Du coin de l'œil, Cressida vit qu'il avait pris un dessin de lapin rondouillard tenant entre ses pattes une brassée de fleurs.

— Mamy va la trouver horrible, répliqua son père. Elle pensera qu'on a fait ça pour s'en débarrasser, et elle n'aura pas tort. Écoute, si on va à Stroud maintenant, on pourra être rentrés pour midi.

— Non, s'il te plaît, papa, pas à Stroud. Tu dis toujours qu'il n'y en a pas pour longtemps et ça prend des heures, et ensuite, tu diras que ça ne vaut plus le coup d'aller pêcher parce qu'il est trop tard, et...

— Hmm...

Cressida se racla la gorge tout en s'assurant que Ted était toujours occupé à la caisse, et reprit à mi-voix :

— Je peux peut-être vous aider.

Cette fois, ça y était. Le point de non-retour était franchi. Elle venait d'aborder un inconnu dans un lieu public et de lui proposer ses services.

L'homme et son fils se retournèrent, visiblement surpris.

— Je vous demande pardon ?

Cressida s'approcha, tentant de lui faire comprendre que la discrétion était de mise.

— Je vous prie de m'excuser. Je ne devrais pas faire une chose pareille, c'est un peu culotté de ma part. Mais si vous le désirez, je peux vous en faire une, de carte.

— Quoi ? fit le garçon.

La porte se referma avec un claquement sourd comme l'autre client sortait.

Rester au fond de la boutique à murmurer avec deux inconnus risquait d'éveiller les soupçons de Ted.

— Je fabrique des cartes. C'est mon travail, expliqua Cressida, que l'attitude du garçon avait un peu agacée. J'habite un peu plus loin, et j'y serai dans deux minutes, si cela vous intéresse. Sinon, pas de souci. Il y a plein de boutiques de cartes à Stroud.

52

Et voilà que maintenant, elle avait l'impression de trahir Ted tout en se mettant dans une situation gênante. Consciente d'être rouge comme une tomate, Cressida prit une bouteille de liquide vaisselle et s'éloigna. Dans l'armoire réfrigérée, elle se servit de lait et de beurre, avant de se diriger vers la caisse.

— Foutus vacanciers, grommela Ted alors que la porte se refermait derrière l'homme et son fils.

Entrer dans la boutique et en ressortir sans avoir rien acheté était considéré par Ted comme un affront personnel.

Cressida tenta de se convaincre qu'elle n'avait pas à se sentir coupable de quoi que ce soit : l'homme n'aurait pas acheté de carte, de toute façon.

Mais sa conscience n'avait pas dit son dernier mot.

— Je sais. Ils sont pénibles, hein ? Vous me mettez aussi un paquet de chewing-gums aux fruits, Ted?

— Et un gâteau aux noix? Ils sont frais de ce matin.

Avec un mouvement de tête approbateur, Ted avait

déjà saisi un gâteau.

— Eh bien... oui, tiens, pourquoi pas? Va pour un gâteau aux noix, céda Cressida.

Résister au boniment des vendeurs n'était pas son fort non plus.

Dehors, sous le soleil, l'homme et son fils attendaient, un peu gênés, à une vingtaine de mètres de la boutique.

— Je vous prie de m'excuser, dit Cressida en les rejoignant. Vous avez dû me trouver bizarre, mais je vous promets que ce n'est pas le cas. Ma maison est juste là, à côté de la place du village.

— Tout cela fait effectivement un peu film d'espionnage, commenta l'homme d'un ton qui avait du mal à être vraiment humoristique, tandis que Cressida regardait sur les côtés et derrière eux avant d'ouvrir sa porte.

— Ted est un peu susceptible. Et je n'ai pas envie de me retrouver bannie à vie de la seule boutique du village. Entrez, mon atelier est au bout du couloir.

Cressida leur indiqua ce qui avait été la salle à manger, une grande pièce baignée de lumière, peinte dans les tons jaune et blanc et encombrée de cartons empilés. Contre un mur se trouvait son bureau,

avec l'ordinateur.

C'était grâce à Internet qu'elle décrochait la majorité de ses commandes.

Juste à côté, sur une longue table, se trouvait le projet qu'elle venait de démarrer.

— Bon, je ne vais pas vous retenir longtemps. Je sais que vous avez hâte d'aller à la pêche, déclara-t-elle avec un coup d'œil en direction du garçon qui traînait les pieds, comptant visiblement chaque seconde. Si vous me dites ce qui plairait à votre mère, je peux vous faire une carte tout de suite.

Du sur-mesure, en quelque sorte.

L'homme s'approcha de la table. La vibration de ses pas fit se rallumer l'écran de l'ordinateur. Il embrassa du regard les feuilles de papier cartonné, les rouleaux de rubans en soie et en velours, les coupes de pétales séchés, de plumes et de perles de verre coloré, puis il regarda de nouveau l'écran et lut :

— « Les cartes Cressida Forbes. » C'est votre nom ?

— Oui, c'est moi. La carte qu'il vous faut, où il faut, quand il faut, ajouta-t-elle d'un ton enjoué.

Le garçon étouffa un ricanement signifiait clairement : « Quelle idiote !

» Elle commençait à le trouver franchement déplaisant.

Son père tenta de rattraper le coup.

— Cressida. C'est un joli nom.

— Pas quand on est à l'école et que tout le monde vous appelle Cresson.

Nouveau ricanement du côté du garçon qui, avec un sourire moqueur, lâcha :

— Ou Soupe de Cresson.

— Oui. Ça aussi. Mais passons.

Cressida posa la main sur la souris et cliqua sur son site Web pour

faire apparaître un échantillon des cartes qu'elle proposait.

— Je peux vous faire n'importe laquelle, et la personnaliser si vous le désirez.

54

— Ça va prendre longtemps ? demanda le garçon, méprisant.

— Non, parce que je suis très douée. Une demi-heure tout au plus.

— Une demi-heure !

— Celle-là me plaît bien, dit l'homme en pointant un doigt sur une carte mauve avec un motif floral impressionniste réalisé à l'aide de tulle descent vert pâle, de perles de quartz roses, de ruban argenté et de petits arbres dessinés à l'encre verte. Vous pourriez rajouter «Très bon anniversaire, maman» ?

— Bien sûr. Ce que vous voulez.

— Une demi-heure !

— Tenez.

Sur une des piles alignées sur son bureau, Cressida prit une carte lilas déjà pliée et une enveloppe assortie et la tendit à l'homme, ainsi que son stylo plume noir.

— Écrivez ce que vous voulez à l'intérieur, rédigez l'adresse, et allez à la pêche. La carte sera faite et postée avant midi.

— Comment on sera sûrs que vous l'aurez envoyée ?

Ce garçon avait sérieusement besoin d'une claque.

— Quand tu appelleras ta grand-mère demain pour lui souhaiter bon anniversaire, tu pourras lui demander si elle a aimé la carte, répondit Cressida avec un gentil sourire.

— Qu'est-ce que c'est que ces façons, Donny? Je vous prie de l'excuser, dit l'homme en reposant le stylo pour sortir son portefeuille. C'est très gentil à vous. Ma mère va adorer cette carte. Combien vous dois-je ?

De sa fenêtre, Cressida regarda s'éloigner ses deux clients, qui montèrent dans une Volvo bleu foncé. La carte que l'homme avait choisie se vendait habituellement quatre livres mais, gênée de les

avoir pratiquement pris en otage et entraînés jusque chez elle, elle n'en avait demandé que deux.

Par-dessus le marché,

55

elle allait devoir fournir le timbre et marcher jusqu'à la poste.

Autant se l'avouer tout de suite, jamais elle ne deviendrait riche au point de devoir s'exiler dans un paradis fiscal.

Tout de même, cet homme avait l'air d'être quelqu'un de bien.

Domage qu'elle n'ait pas réussi à découvrir son nom ! Tout ce qu'elle savait, c'était que sa mère s'appelait Mme E. Turner, vivait dans le Sussex et fêlerait le lendemain son soixante-dixième anniversaire.

Ah, et aussi que son petit-fils était un galopin mal élevé.

Apercevant son reflet dans la vitre, Cressida réalisa que ses cheveux avaient une nouvelle fois décidé de n'en faire qu'à leur tête. Au fond de sa poche, elle mit la main sur deux peignes en écaille de tortue, dont elle se servit pour dégager son visage et maintenir ses mèches folles. Puis, remontant les manches de son chemisier blanc, elle s'attela à la réalisation de la carte de Mme Turner. Il n'était pas question de manquer la levée du courrier.

7

Il était dix-neuf heures lorsqu'on sonna à la porte. Assise devant la télévision, un plateau sur les genoux, Cressida réglait son sort à une barquette de poulet à l'indienne et pensa qu'il s'agissait de Lottie, qui passait à l'improviste pour prendre un verre et discuter un peu.

— Oh!

Terriblement consciente d'avoir une haleine qui empestait le curry, elle fit un pas en arrière quand elle constata qu'il ne s'agissait pas du tout de Lottie.

— Vous m'avez fait un prix, ce matin, et je n'ai même pas eu l'occasion de me présenter.

Le fils de Mme Turner était de nouveau sur son perron, avec un coup de soleil, une chemise propre bleue, un grand sourire et un bouquet de freesias.

— Je m'appelle Tom Turner, reprit-il.

La vue d'un homme avec des fleurs avait toujours eu tendance à faire perdre ses moyens à Cressida. Ne sachant que dire, elle tendit la main :

— Tom, quel plaisir de vous revoir ! Je m'appelle Cressida Forbes.

Tom pencha la tête sur le côté.

— Je le sais déjà.

— Mais oui, bien sûr, où avais-je la tête... Hmm... au fait, j'ai posté la carte pour votre mère.

Le sourire se fit plus amusé.

— Je savais aussi que vous le feriez. Vous avez un visage honnête.

57

Honnête, Cressida n'en savait rien, mais rouge, certainement. Essayant désespérément de ne pas fixer le bouquet de freesias, elle lâcha :

— Bon, alors le moment est peut-être mal choisi pour vous annoncer que je dévalise les banques.

— Tenez, j'ai pensé qu'elles vous plairaient, dit-il en lui tendant les fleurs.

C'est pour vous remercier de m'avoir porté secours ce matin.

— Oh. Oh ! s'exclama Cressida en feignant de les voir pour la première fois avant de les sentir avec enthousiasme. Elles sont magnifiques. Merci beaucoup. Il ne fallait pas.

— Comme je vous l'ai dit, vous m'avez fait un prix. J'ai vu vos tarifs sur votre site Internet. Et puis je voulais aussi m'excuser pour l'attitude de Donny. Il n'était pas dans son meilleur jour, j'en ai peur.

Ce n'était rien de le dire. Regardant par-dessus l'épaule de Tom, Cressida dit :

— Oh, c'est l'âge ! Il vous attend dans la voiture ?

— Non, je l'ai laissé à la maison. Concentré sur sa Game Boy.

Il y eut un silence. Tom se tenait toujours là, sans faire mine de partir.

Désireuse de briser ce silence qui la mettait mal à l'aise, Cressida s'enquit d'un ton enjoué :

— Alors, vous avez attrapé quelque chose ?

Tom tressaillit.

— Je vous demande pardon ?

Génial ! Maintenant, il avait le sentiment qu'elle le questionnait sur les MST.

— Vous alliez à la pêche, non ? ajouta-t-elle précipitamment. Est-ce que vous avez attrapé des poissons ?

— Oh! Oui, pardon. Oui, oui, nous avons réussi à...

— Entrez donc prendre un verre !

Du coin de l'œil, Cressida avait aperçu Ted, de l'épicerie du village, qui remontait High Street dans leur direction, probablement en route pour le Flying Pheasant et ses six pintes de Guinness quotidiennes, qu'il ne manquait pas de boire en maugréant sur l'état du pays, ces 58

foutus supermarchés qui envahissaient le monde, et cette bande d'amateurs qui se faisait appeler équipe d'Angleterre de cricket.

Elle se surprit elle-même en prenant sans réfléchir Tom par le bras pour l'attirer dans son entrée et claquer La porte derrière eux. Quelque chose lui disait qu'il n'y voyait pas vraiment d'inconvénient.

L'air amusé, il lâcha :

— J'ai cru que vous ne me le proposeriez jamais.

— Je vous demande pardon. C'est Ted, de l'épicerie. Venez, entrez.

Elle ouvrit prestement les fenêtres de la cuisine, jeta à la poubelle le récipient en plastique qui avait contenu son repas indien - au moins avait-elle pris le temps de verser le tout dans une assiette, après l'avoir fait chauffer au micro-ondes.

— Désolée pour l'odeur de curry, dit-elle. Je vais les mettre dans quelque chose. Thé, café ou vin ?

Tom regarda les freesias qu'elle avait entrepris de libérer de leur emballage.

— Je pense qu'elles préféreraient de l'eau.

Cressida secoua la tête, réalisant qu'une fois de plus, elle avait parlé sans réfléchir.

— Bon. Alors de l'eau pour les fleurs, et du vin pour nous. Je suis désolée, ce n'est pas un grand cru.

Tom sourit.

— Arrêtez de vous excuser.

Ils s'installèrent dehors, dans le patio. Cressida apprit que Tom et son fils venaient de Newcastle et avaient loué un des cottages de Freddy. En vacances pour deux semaines, ils étaient là depuis trois jours et avaient encore de nombreuses parties de pêche prévues. L'après-midi même, ils avaient pris six truites et cinq perches.

— Donny était aux anges, vous ne pouvez pas imaginer, expliqua Tom.

C'est aussi pour cette raison que je voulais vous revoir, je crois. Pour vous dire que mon fils n'est pas toujours aussi soupe au lait que ce matin. C'est 59

un gentil gamin, en réalité. Ces deux dernières années ont été dures pour lui.

— Vous avez divorcé ?

C'était une conclusion à laquelle il n'était pas difficile d'arriver. Un père et son fils en vacances tous les deux, pas d'alliance en vue...

Tom acquiesça.

— Ma femme est partie avec un autre homme.

— Je suis désolée.

Il haussa les épaules.

— Ça a été très dur pour Donny. Nous ne nous y attendions pas du tout.

Elle a juste laissé un mot, ne lui a même pas dit au revoir. Elle vit dans le Sussex, maintenant, avec son nouveau compagnon. Moi, je vis avec Donny.

Je fais de mon mieux, on s'en sort à peu près, mais ce n'est pas pareil, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas pareil, confirma Cressida, honteuse d'avoir pensé le matin même que Donny aurait mérité une bonne claque. Cela a dû être terrible pour vous aussi, non ?

— Comment vous dire ? Je n'avais pas le choix, il fallait continuer.

Ramasser les morceaux et continuer. J'ai quarante-deux ans et je suis père célibataire. Jamais je n'avais imaginé une chose pareille, mais c'est arrivé...

Seigneur, écoutez-moi ! fit Tom avec une grimace avant de retrouver le sourire. À mon tour de m'excuser. On fait plus gai, comme conversation.

Bon, allez, on change les rôles, d'accord ? Parlez-moi de vous !

Cressida sentit un petit pincement au creux de son estomac. Tom était un homme sympathique, au visage ouvert, au contact facile. Sans vraiment le faire exprès, elle l'avait abordé ce matin chez Ted, et voilà qu'il était assis dans son patio, un verre de vin à la main, et lui demandait de parler d'elle.

Or l'expérience, assez désastreuse, qu'elle avait des hommes lui avait appris au moins une chose : en général, ils préféraient de loin parler d'eux.

Mais force était de reconnaître qu'elle avait toujours eu le don de fréquenter des membres du sexe opposé à l'ego surdimensionné.

60

Quel dommage que celui-ci vive à Newcastle !

— Eh bien, j'ai trente-neuf ans, je suis divorcée...

Mince, on aurait dit une petite annonce du courrier du cœur.

Avec un geste de la main signifiant que cette dernière précision avait peu d'importance, elle enchaîna :

— Ça fait très longtemps. Je vis à Hestacombe et j'adore cet endroit. J'ai démarré ma petite affaire il y a peu. Au départ, c'était un hobby, j'étais secrétaire dans un cabinet d'avocats, et puis j'ai commis l'erreur stupide de sortir avec mon patron. Évidemment, au bout de quelques mois, notre histoire s'est terminée - mal - et continuer de travailler pour lui est devenu assez difficile.

Assez difficile était un doux euphémisme en l'occurrence, mais Cressida préférait garder pour elle les détails sordides de ce que l'on ressent lorsque votre patron vous plaque pour la pétasse de dix-neuf ans qui n'attendait que ça au bureau.

— Alors j'ai tout lâché et j'ai décidé de tenter ma chance avec les cartes.

Les premiers mois ont été angoissants. Je passais mon temps sur la route, à supplier les boutiques du coin de bien vouloir prendre mes cartes. Peu à peu, ça a démarré. Et aujourd'hui... c'est super. Je ne serai jamais riche, mais j'en vis, et l'horaire est souple. Si j'ai envie de prendre ma journée pour aller faire du saut à l'élastique, je peux. Et s'il faut que je passe la nuit à faire en urgence cinquante faire-part de mariage ou de baptême, je le fais. Je ne sais jamais ce qui m'attend, et j'adore ça.

Bon, c'était du positif et de l'enthousiaste, ça, non? Tom ne pouvait décemment plus penser qu'elle n'était qu'une pauvre fille esseulée, mais au contraire une femme libre, indépendante, spontanée et impulsive...

— Du saut à l'élastique ?

— Pourquoi pas ?

Avec cette impression d'être libre et indépendante - le vin y était peut-être pour quelque chose -, Cressida lui adressa un sourire étincelant et, d'un mouvement de tête,

61

rejeta ses cheveux en arrière. Bling, bîing, blong, firent les peignes en écaille en dégringolant sur sa chaise, puis à terre.

— Bon, concéda-t-elle, réalisant qu'elle n'avait pas la carrure d'une amazone. Peut-être pas du saut à l'élastique. Mais si j'en ai envie, je peux prendre ma journée et aller faire du shopping.

— Ce qui me paraît très naturel, approuva Tom. Mon ex-femme pensait d'ailleurs qu'une semaine sans nouvelle paire de chaussures était une semaine fichue.

— C'était quelqu'un de très chic ?

Cressida aurait rêvé d'être une femme chic, mais elle savait que cela n'arriverait jamais. Le chic n'était pas à sa portée. Souvent, elle avait décidé d'acheter des vêtements élégants, bien taillés, et chaque fois elle s'était retrouvée attirée inexorablement par les longues jupes un peu gitanes, les blouses en coton indien bordées de velours et de dentelle, et les vestes brodées.

— Chic ? Pas vraiment. En fait, Angie aimait posséder tous les vêtements possibles, dans toutes les couleurs disponibles. Toutefois je dois reconnaître qu'elle était élégante. D'ailleurs, elle l'est toujours.

Encore une chose que je ne serai jamais non plus, pensa Cressida, pour qui la notion d'élégance impliquait forcément de connaître le maniement d'un fer à repasser, ce qui n'était pas son cas. Un homme qui avait été marié à une femme toujours tirée à quatre épingles pouvait-il s'intéresser à quelqu'un qui ne possédait même pas de table à repasser ?

Houlà, elle allait un peu loin. Le pauvre homme était juste passé la remercier d'avoir envoyé une carte en son nom.

— Donny n'appréciait guère, continua Tom. Sa mère cherchait toujours à l'habiller à son goût, alors que tout ce qu'il souhaitait, c'étaient des polos troués et des treillis trop larges. Aujourd'hui, je le laisse porter ce qu'il veut.

Les enfants ont des idées très précises sur ce qu'ils veulent porter, de toute façon. Vous devez le savoir aussi.

62

— Eh bien.. euh...

— Je vous prie de m'excuser, reprit Tom, constatant sa gêne. Je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer les photos de votre fille et de vous, dans la cuisine. Du coup, j'en ai conclu que vous comprendriez, pour Donny, comme vous élevez seule votre fille, vous aussi.

Que faire, sinon rire en guise de réponse ? C'était ridicule, mais Cressida ressentit une certaine fierté, mêlée à de la tristesse car la

douleur avait beau être enfouie, elle n'avait jamais vraiment disparu. Du coup, les mots restèrent bloqués dans sa gorge, et elle se contenta d'avaler un peu de vin.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda Tom.

À cela, elle pouvait répondre.

— Jojo.

— Et elle a quoi, le même âge que Donny, je dirais, non ?

Ce n'était pas grave. Elle n'était pas obligée de lui raconter toute l'histoire.

Après tout, c'était peut-être la dernière fois qu'elle le voyait.

— Jojo a douze ans. C'est mon bébé adoré, dit-elle en se forçant à sourire, consciente de la rudesse des dalles sous ses pieds nus. Ce n'est pas ma fille.

Je m'en occupe beaucoup, c'est tout.

8

Tyler Klein les aperçut en traversant Hestacombe le lendemain matin.

Deux enfants, sortant d'une maison moderne en bordure du village, vêtus d'un tee-shirt, d'un short et d'une casquette de base-bail. Il n'était pas certain que ce soit eux, mais pouvait s'en assurer aisément. Il freina et s'arrêta le long du trottoir.

La chaleur l'assaillit quand il descendit de l'habitable climatisé de sa voiture de location. À leur regard lorsqu'ils l'aperçurent, il comprit qu'il avait vu juste. Le premier avait les cheveux plus longs que le second, mais Tyler ne s'était pas trompé sur le moment : il s'agissait bien de deux garçons.

— Bonjour, dit-il avec un sourire avenant. Est-ce que c'est vous que j'ai repérés il y a quelques jours, au bord du lac ?

Ils le fixèrent d'un air inquiet.

— Non, finit par répondre le plus grand des deux.

— Tu en es sûr ? Vous ne filiez pas en emportant les vêtements de quelqu'un ?

— Non, c'étaient pas nous.

— Écoutez, je ne vous veux pas d'ennuis, je vous le promets. J'ai juste besoin de connaître la vérité.

— On n'a pas pris de vêtements, déclara le plus jeune avec emphase.

Cela lui rappela quelqu'un. Mais cette fois, Tyler savait qu'il ne se trompait pas.

— Très bien. Vous savez qu'il y a toujours un moyen de savoir qui a fait quoi. Grâce aux empreintes digitales.

65

Sur le perron de la maison apparut la mère des enfants. Elle était jeune et tout en rondeurs, et portait sur la hanche un bébé plus potelé encore. Elle les regarda sans rien dire tandis que le plus jeune bredouillait :

— On les a pas volés, elle les a récupérés. On les a jetés par-dessus le mur, dans son jardin.

— Je sais, dit Tyler. Et je te remercie de me le confirmer.

— Ouille ! cria le gamin alors que son frère lui enfonçait un coude dans les côtes.

— Espèce d'idiot, tu pouvais pas te taire ?

— Tu m'as fait mal !

Croisant le regard de leur mère, Tyler lança :

— Je vous prie de m'excuser.

— Ne vous inquiétez pas. Les voyous! Je vais leur don-; ner de quoi s'excuser, moi, tiens. Ils ont pris les vêtements de qui ?

— Peu importe, répondit Tyler en secouant la tête.

— Pour vous, peut-être, mais pas pour moi. Harry, Ben, rentrez à la maison.

Comme les deux garçons passaient devant leur mère, sous le regard placide du bébé, elle leur pinça chacun une oreille. Le plus âgé, une main sur l'oreille, se retourna et jeta un regard noir à Tyler avant de

disparaître dans le couloir.

Aux yeux de la population des moins de onze ans du village de Hestacombe, Tyler réalisa qu'il était définitivement l'ennemi public numéro un.

Voilà qui commençait bien.

Lottie travaillait sur l'ordinateur, dans le bureau, lorsqu'elle entendit le gravier crisser sous les pneus de la voiture de Tyler Klein. Pas mécontente de faire une pause, elle prit son Orangina et sortit à sa rencontre.

— Le costume est de repos, aujourd'hui, on dirait.

Adossée à la porte de l'annexe, de l'autre côté de l'allée principale de la maison, elle le regarda descendre de voiture. Il portait une chemise rose à rayures et un jean

66

délavé. Force était de constater que, pour un nouveau patron, il était carrément beau gosse.

Ce qui pouvait être fantastique ou cauchemardesque. Seul le temps le dirait.

Il vint lui serrer la main, et son regard sombre s'alluma d'une étincelle.

— Je déteste les costumes. J'ai été obligé d'en porter ces douze dernières années. Dorénavant, si vous me voyez en costume, c'est que je serai en route pour un mariage ou un enterrement.

L'évocation d'un enterrement fit grimacer Lottie. Mais ce n'était pas la faute de Tyler, qui ignorait l'état de santé de Freddie. Sa poignée de main était ferme mais ne broyait pas les doigts, et Lottie sentit une nouvelle fois son après-rasage, le genre qui vous donne envie d'inspirer à pleins poumons.

— Bien, dit-elle en reprenant ses esprits, je crois qu'aujourd'hui, nous sommes livrés à nous-mêmes, vous et moi. Freddie est parti à Cheltenham pour la journée, mais il m'a dit que vous vouliez faire un peu le tour du propriétaire. On est en train de nettoyer Teacher's Cottage avant l'arrivée des locataires suivants, voulez-vous que je vous montre en quoi consiste la

« préparation » ?

Tyler haussa les épaules.

— Je vous suis.

Teacher's Cottage était une maisonnette pour quatre personnes, nichée dans un adorable jardin. Lottie présenta Tyler à Liz, la femme de ménage qui venait de tout nettoyer, puis lui fit visiter les lieux.

— Nous mettons des produits frais dans le réfrigérateur, et un gâteau fait maison sur la table, pour souhaiter la bienvenue aux nouveaux arrivants. Des fleurs coupées dans le salon et dans les chambres. Les magazines et les livres disparaissent souvent, donc nous les remplaçons régulièrement.

— En parlant de disparaître, je dois des excuses à vos enfants, intervint Tyler en faisant la moue. J'ai découvert qui avait pris vos vêtements.

67

— Oh, ne vous inquiétez pas pour ça ! J'ai fini par les croire.

Tout en parlant, Lottie s'occupa de redresser tel cadre, regonfler tel coussin et remettre droite la table basse. Tous les cadres étaient droits, et les coussins bien rebondis, mais il n'y avait pas de mal à faire preuve d'efficacité et de conscience professionnelle devant son patron.

— Alors, qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Deux jeunes garçons, dit Tyler, sans vouloir donner leur nom. Je pense qu'ils ne sont pas près de récidiver.

— Je vois. Ben et Harry Jenkins, alors.

L'expression de stupéfaction qu'elle lut sur le visage de Tyler la fit sourire.

— On n'est pas à New York, ici. Tout le monde se connaît. Leur mère nous donne parfois un coup de main pour le ménage. Je peux vous poser une question ?

— Tout ce que vous voulez, répondit Tyler en ouvrant les mains.

— Est-ce que vous allez vraiment vivre ici et diriger l'affaire vous-même, ou est-ce que vous viendrez faire un saut tous les quinze jours,

histoire de garder un œil sur votre placement ?

— Je vais vivre ici et diriger l'affaire. D'où voudriez- vous que je fasse un saut, sinon ?

— Je ne sais pas. De Londres ou de New York. Vous travaillez dans la banque. Ça va vraiment vous faire du changement, non? Je pensais que vous auriez gardé votre ancien travail et que vous vous seriez occupé des cottages pendant vos vacances.

— Parce que vous ne me croyez pas capable de m'en sortir en travaillant à plein temps ?

— Parce que ça ne va pas être aussi lucratif que la haute voltige boursière, où l'on jongle avec les milliards pour acheter et vendre des actions, des entreprises et je ne sais quoi encore.

Consciente du fait que sa perception des marchés financiers était relativement floue, Lottie se baissa brus

68

quement pour remettre les magazines en ordre, une nouvelle fois, sur la table basse.

— Et si vous êtes assez riche pour vous acheter toutes ces maisons de vacances, est-ce que ça ne va pas vous faire bizarre, de vivre dans Fox Cottage ? Je veux dire, vous devez être habitué à des endroits plus spacieux, plus luxueux, avec terrasse et vue sur Central Park, par exemple.

Travailler ici va être vraiment différent de ce que vous connaissez.

Sans savoir pourquoi, Lottie se sentait obligée de le mettre en garde.

— Que ferez-vous quand un client vous appellera à trois heures du matin pour vous signaler qu'il y a une fuite et que l'eau coule du plafond ?

Ou que les toilettes sont bouchées ? Ou qu'il vient de trouver une souris dans la cuisine ? Vous comprenez ? Comment allez-vous faire face à tout ça ?

Tyler leva les bras, comme s'il se rendait.

— D'accord, d'accord. L'idée, quand on pose des millions de questions, c'est de s'arrêter de temps en temps pour laisser les autres répondre.

— Je vous prie de m'excuser. Je m'occupe de ce qui ne me regarde pas et je parle trop.

Pour prouver qu'elle n'en était pas moins une employée exemplaire, Lottie arrangea le bouquet sur la table du salon.

— Et vous me prenez pour un idiot de banquier chichiteux, qui ne sait pas faire la différence entre une clé anglaise et une ventouse. Écoutez, laissez ces fleurs tranquilles, Freddy m'a déjà dit que vous étiez indispensable.

De son propre chef, Tyler se dirigea vers la cuisine, où il entreprit d'inspecter le contenu des placards.

— Je ne suis pas un cas désespéré, je vous assure. Le travail physique ne me fait pas peur, les souris non plus. En cas d'urgence, si je ne suis pas capable de résoudre le problème, je ferai ce que tout être normalement constitué ferait : j'appellerai un homme de l'art.

69

L'avait-elle vexé en sous-entendant qu'il n'était pas à la hauteur de la tâche ?

— Je ne vous prenais pas pour un idiot de banquier chichiteux, se défendit-elle. Je me demandais juste pourquoi vous ne vouliez plus être banquier.

Ayant inspecté l'ensemble de la cuisine, Tyler s'adossa au plan de travail en granit, les mains dans les poches de son jean.

— Bon, laissez-moi vous tracer les grandes lignes. Je vous parle d'une vie à mille à l'heure, sous pression en permanence. Debout tous les matins à cinq heures, un tour au gymnase avant d'attaquer le boulot, puis douze heures de travail non-stop. Des réunions qui s'enchaînent, des concurrents ou des associés qui vous poignent dans le dos, des décisions à prendre qui peuvent faire avancer ou faire mourir des entreprises - parfois, faire mourir leurs propriétaires. Ensuite, il faut se demander si on a pris la bonne décision, et gérer les conséquences quand tout foire. En résumé, vous n'avez plus de vie à vous. Vous pensez que la pression vous stimule, vous fait faire toujours plus, toujours mieux, mais c'est faux. Plus rien ne compte sinon le prochain marché, le prochain million. Vous devenez une machine. Pour finir, ça peut vous tuer, conclut-il après un silence, d'une voix blanche.

Dans son regard, Lottie lut une vraie lassitude, une grande fatigue.

Seigneur! pensa-t-elle. Pas lui, aussi?

9

— Voulez-vous que je vous dise ce qui est arrivé ? demanda Tyler.

D'un mouvement de tête, elle fit signe que oui.

— Cette existence a tué mon meilleur ami.

Alors ce n'était pas si grave. Enfin... si, ça l'était, évidemment... mais bon.

— Il s'appelait Curtis Segal, reprit Tyler. On se connaissait depuis l'âge de six ans, on avait grandi dans la même rue. On était plus proches que des frères. Pendant les vacances, quand on était étudiants, on partait bosser dans le même ranch dans le Wyoming. Après la fac, on s'est lancés dans le même métier. Curtis avait le vent en poupe, il décrochait promotion après promotion dans sa boîte, gagnait un argent fou et dormait de moins en moins. C'était un gars costaud et, lorsqu'on a la trentaine, on ne pense jamais qu'il peut vous arriver un pépin de santé, n'est-ce pas ? Jusqu'à ce jour où Curtis avait une présentation très importante à faire. Pas la plus importante qu'il ait jamais eu à faire, mais quand même, un gros truc. Cinq minutes avant le début, il a dit à sa secrétaire qu'il avait une douleur dans le bras gauche. Elle a voulu appeler le médecin de l'entreprise, mais Curtis a refusé, parce que tout le monde l'attendait en haut, dans la salle du conseil d'administration.

Tyler se tut quelques instants, perdu dans ses pensées. Enfin, il reprit :

— Alors il est monté, et il l'a faite, sa présentation. Plus exactement, il en a fait la moitié. Et puis il s'est effondré

71

et il est mort, là, sur la moquette. Les gars du SAMU ont essayé de le réanimer pendant quarante minutes, mais cela n'a servi à rien. Il était parti.

Et devinez ce qui s'est passé ensuite ?

— Quoi ? demanda Lottie.

— Sa boîte a perdu le budget. Les clients ont décidé qu'ils ne voulaient pas travailler avec une banque dont les cadres supérieurs cassaient leur pipe sous votre nez. Vous savez quoi, encore ?

— Quoi ?

— Le P-DG s'est excusé, pour l'enterrement. Il avait d'autres clients potentiels à divertir du côté de Long Island. Des clients très importants, évidemment. Il n'aurait jamais manqué les funérailles de Curtis pour un client normal et, comme il me l'a fait remarquer quelque temps après, il avait tout de même fait porter une couronne de trois mille dollars.

Une expression de dégoût marqua son visage. Lottie se sentit pleine de compassion pour Tyler. Dans la mesure où elle pouvait difficilement le prendre dans les bras pour le réconforter, elle se contenta de demander :

— Ça s'est passé il y a longtemps ?

— Il y a cinq mois. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte que ça aurait pu être moi. Ou plutôt que je pouvais être le suivant. Alors j'ai pris ma décision. Comme ça, dit-il en claquant des doigts. Le lendemain de l'enterrement de Curtis, j'ai donné ma démission. Tout le monde m'a traité de fou, mais moi, je savais que je ne me trompais pas. Il y avait forcé-

ment autre chose dans la vie que de faire le forçat à Wall Street. J'ai pris l'avion pour le Wyoming, je suis retourné dans le ranch où nous avions travaillé tous les deux, et je me suis dit que peut-être je pourrais refaire la même chose. C'est un endroit incroyable, vous savez. Il n'y a que les montagnes, l'immensité et le ciel. Sans Curtis, ce n'était plus pareil.

Quelque temps plus tard, je suis allé voir mes parents, et ils m'ont montré les photos qu'ils avaient prises pendant

72

leurs vacances ici. Ils aiment tellement cet endroit, vous n'avez pas idée, dit-il, plus détendu tout à coup. Ma mère n'arrêtait pas de dire que je devais aller en Angleterre, prendre de longues vacances et découvrir la beauté du paysage.

— Alors vous avez fait comme elle vous a dit, mais vous l'avez acheté, le paysage, commenta Lottie avec un sourire. Au fait, je voulais vous dire, j'aime beaucoup vos parents. Ce sont des gens adorables.

Tyler hocha la tête en souriant à son tour.

— Un peu fous, tous les deux. Ou joyeusement excentriques, comme vous diriez, vous, les Anglais. Mais oui, vous avez raison, j'ai acheté le paysage. Je savais que ce pays me plaisait. Il y a quelques années, j'ai travaillé à Londres pour une des filiales de ma banque. Je n'y ai passé que six mois, et j'ai beaucoup travaillé, mais j'ai tout de même eu le temps de me rendre compte que c'était un endroit où j'aurais pu vivre et me sentir bien. Et puis il y a quelques semaines, j'ai eu ma mère au téléphone. Elle m'a dit qu'ils venaient de réserver un cottage ici pour les vacances de Pâques, et a mentionné que Freddie envisageait de

vendre son affaire.

Deux minutes plus tard, elle a lâché que ce serait bien si je l'achetais, parce que mon père et elle pourraient venir y passer des vacances gratis.

Comme il secouait la tête, amusé, à l'évocation de sa mère, Lottie sentit combien il lui était attaché.

— Vous pouvez remercier votre bonne étoile qu'elle n'ait pas eu des vues sur le Taj Mahal.

— C'est ce que je lui ai dit. Je lui ai demandé si elle ne préférerait pas que j'achète Buckingham Palace, répondit Tyler en levant les yeux au ciel. Mais ce soir-là, je suis tout de même allé faire un tour sur votre site Internet, par curiosité, et soudain j'ai pensé que c'était peut-être le changement qu'il me fallait. C'est un endroit fantastique, ça, mes parents m'en avaient déjà convaincu. Et si le prix était juste, je ne prenais pas beaucoup de risques.

Avec des propriétés comme celle-là... comment

73

dire, on ne peut pas se tromper. Alors j'ai pris mon téléphone et j'ai appelé Freddie.

Il se tut un instant avant de reprendre :

— C'était il y a deux semaines. Et me voilà. Une affaire pareille conclue en si peu de temps, c'est du jamais vu. Wall Street peut aller se recoucher.

La capacité de Tyler à prendre une décision aussi radicale - changer de vie - et à agir aussitôt pour la rendre effective - acquérir la propriété de Freddie - impressionnait réellement Lottie. Il avait acheté huit maisons de vacances, comme ça. Elle mettait plus de temps à choisir un nouveau manteau.

— À vous entendre, ça a l'air tellement facile... dit-elle. Les services d'immigration ne vous ont rien demandé?

— Une fois qu'ils ont su combien j'étais sur le point d'investir ici, le consulat britannique n'a eu plus qu'une hâte, me fournir le visa nécessaire, répondit un peu sèchement Tyler.

Houlà, songea-t-elle. C'est qu'il doit être blindé, alors. Et d'ici quelques années, s'il s'ennuie, il est probable qu'il revendra l'affaire pour passer à autre chose. L'élevage du mouton en Australie, peut-être.

— Vous êtes sûr que Fox Cottage vous conviendra ? demanda Lottie, curieuse.

— Non mais dites donc, vous me prenez pour une chochette? lança Tyler, hilare. De toute façon, c'est l'affaire de quelques mois, tout au plus.

Je devrais pouvoir supporter.

Quelques mois, donc. La déception fut rude pour Lottie, mais elle tenta de n'en rien laisser paraître.

— Et ensuite ? s'enquit-elle d'un air aussi dégagé que possible.

— Freddie ne vous a pas dit? Il a prévu de déménager de Hestacombe House après Noël. Si je suis intéressé, il me la vendra à ce moment-là.

Cette fois, Lottie se sentit défaillir. Elle n'avait pas encore accepté l'idée que Freddie allait mourir, avait prévu de déménager.

74

— Cela n'a pas l'air de vous réjouir beaucoup, remarqua Tyler.

Il ne savait rien. Il ne savait rien et elle ne pouvait rien lui dire.

— Non, ce n'est pas ça, c'est juste que...

Un bruit de moteur, dehors, lui évita de se lancer dans une explication embarrassante. Soulagée, elle jeta un œil à sa montre.

— Ah, ce doit être les Harrison !

Tyler la suivit sur le perron. Les portières d'un break marron s'ouvrirent de concert, laissant la voie libre à Glinys et Duncan Harrison, et leurs cinq enfants débordant de vitalité.

— La voilà qui nous attend ! s'exclama Glinys avec délice. Bonjour, Lottie

! Vous avez l'air en pleine forme ! dit-elle en la serrant énergiquement dans ses bras, l'enveloppant d'effluves parfumés à la violette. C'est si bon de se retrouver ici...

— Et c'est si bon de vous voir. Vous avez fait bon voyage ?

Lottie était sincère. Les Harrison venaient depuis dix ans, et elle s'était attachée à eux, comme à la plupart des clients de Freddie.

— Des travaux sur la M5 et les enfants qui s'entre- tuaient à l'arrière, mais on a l'habitude. Et ce monsieur, c'est qui ?

Lâchant Lottie pour jauger Tyler d'un air appréciateur, Glinys lâcha :

— Vous avez enfin trouvé un prince charmant, ma chérie ? Alors là, bravo !

Impatiente d'être présentée, elle tendit la main à Tyler et, visiblement ravie, déclara :

— J'en parlais justement à Duncan sur la route, n'est- ce pas, Duncan ? Il est temps que Lottie se trouve un jeune homme bien.

Lottie ouvrit la bouche pour expliquer la situation, mais Tyler fut plus rapide. Serrant vigoureusement la main de Glinys Harrison, il se présenta avec un sourire en coin.

75

— Tyler Klein. Je suis ravi de faire votre connaissance. Et je suis tout à fait d'accord avec vous : il est temps que Lottie trouve l'homme de sa vie.

10

Cressida se faisait couler un bain lorsque son téléphone portable émit sa petite rengaine enjouée. Piochant sous la pile de vêtements qu'elle venait de jeter sur le lit, elle s'en saisit avant d'aller dans la salle de bains choisir quelle lotion ajouter à l'eau.

— Cressida ? Salut, c'est Sacha.

— Salut, Sacha, comment vas-tu ?

Comme si elle ne connaissait pas déjà la réponse à sa question.

— Pff... j'arrête pas, c'est la course. Un boulot dingue. C'est quoi, ce bruit, chez toi ?

— C'est mon bain qui coule.

D'une main, Cressida versa une généreuse lampée de bain moussant sous le jet, puis en rajouta une goutte pour faire bonne mesure.

— Quelle chance tu as ! Prendre un bain à cinq heures de l'après-midi !

s'exclama Sacha. Je rêverais de pouvoir en faire autant. Bon, écoute, Robert est coincé à Bristol pour une réunion, et j'ai des clients par-dessus la tête.

Est-ce que Jojo peut venir chez toi ?

Ce n'était pas la première fois que Sacha lui posait cette question. Ni même la deux centième fois. Sacha passait son temps à être ballottée sur une mer de clients, on ne voyait jamais que le sommet de son crâne.

— Pas de problème, répondit Cressida en remuant l'eau de son bain de sa main libre pour répartir la mousse. D'accord. Je lui fais à dîner, et elle pourra m'aider un peu

77

dans le jardin. À quelle heure tu penses passer la chercher ?

— En fait, le problème c'est qu'on m'a fait comprendre que ce serait bien que j'emmène dîner ces nouveaux clients, alors je ne sais pas vraiment jusqu'à quelle heure j'en ai. Et Robert pense qu'il ne sera pas là avant minuit...

— Et si Jojo couchait à la maison? Ce serait plus simple peut-être, non ?

Cressida se demanda quelle serait la réaction de Sacha si elle lui disait qu'elle n'était pas disponible. Un jour, il faudrait qu'elle essaye, tout de même. Sacha aurait préféré se couper un bras plutôt que de rater une occasion de soigner ses précieux clients et faire une vente mirobolante de plus.

Ça pouvait être drôle. Juste pour voir.

— Cressida, t'es géniale ! C'est super. Je vais appeler Jojo pour lui dire.

Bon, écoute, c'est le chaos ici, alors...

Ayant obtenu ce qu'elle voulait, Sacha avait retrouvé sa voix «

je-suis-super-à-la-bourre ».

— Alors, tu ferais mieux d'y aller, termina Cressida pour elle.

— Oui, vraiment. Et toi, retourne à ton bain ! Ciao !

Cressida raccrocha en se demandant si elle était la seule à trouver insupportable cette habitude qu'avait Sacha de conclure toutes ses conversations téléphoniques d'un ciao suraigu. Qu'est-ce qui pouvait bien pousser une femme née et élevée en pleine campagne anglaise à dire

«ciao»? Peut-être était-ce quelque chose qu'on vous enfonçait dans le crâne lorsque vous appreniez à devenir représentante en photocopieuses...

Mais après tout, peu importait. Cressida avait Jojo pour la soirée et pour la nuit.

Allongée dans son bain, elle fit glisser ses doigts sur la fine cicatrice qui lui barrait l'abdomen. Quelle aurait été sa vie si cette cicatrice n'avait pas eu à être pratiquée ? Les yeux clos, elle imagina qu'elle avait à nouveau vingt-trois ans et qu'elle était toujours l'heureuse 78

Epouse de Robert. La perspective d'avoir un enfant les avait réjouis tous les deux à tel point que, même s'ils saient que c'était trop tôt, ils n'avaient pu s'empêcher de courir acheter toutes sortes de choses pour le bébé. Dans le souvenir de Cressida, jamais elle n'avait fait du îkopping avec un tel bonheur. Être maman, elle en avait toujours rêvé.

De retour chez eux ce soir-là, au milieu des barboteuses, ces petits bonnets, penchée sur un moïse doublé de satin, bercée par un mobile musical, Cressida avait ressenti une série de douleurs fulgurantes dans le ventre. À quatre pattes, elle avait atteint le téléphone, paniquée, pour appeler Robert, parti jouer un match avec son équipe de cric-iet. Ne réussissant pas à le joindre, elle avait essayé d'appeler les secours, mais la douleur s'était intensifiée et elle avait perdu connaissance. Lorsque Robert était enfin rentré, vers vingt-deux heures, il l'avait trouvée par terre dans la salle de bains, inconsciente, respirant à peine. Prise en charge en urgence, elle avait été opérée dans la nuit, il y allait de sa vie. La grossesse était extra-utérine et le tube de Fallope s'était rompu. L'hémorragie avait été telle qu'une hystérectomie complète avait dû être pratiquée.

Lorsque Cressida avait ouvert les yeux sur Robert pleurant en silence à côté de son lit, elle avait compris que sa vie était finie. Leur enfant

tant attendu était perdu, et avec lui, la possibilité d'être mère un jour.

Cressida aurait voulu mourir. Ils avaient tenté le destin. Les choses auraient-elles été autrement s'ils n'avaient pas acheté toutes ces affaires de bébé ?

Y penser la bouleversait. Submergée par la culpabilité et le chagrin, elle était tombée dans une profonde dépression. Elle était prisonnière au fond d'un puits aux parois glissantes et froides. Personne n'arrivait à la reconforter, rien ne pouvait l'aider à aller mieux. Autour d'elle, on se mit à évoquer l'adoption sur un ton apaisant, encourageant, mais Cressida n'était pas prête. Partout où elle allait, elle croisait des femmes enceintes arborant fièrement leur ventre rond, des parents avec leurs enfants, des 79

mères tenant leur nouveau-né et des pères disputant des parties de foot acharnées avec leurs fils.

Quand il lui arrivait de croiser des femmes au foyer épuisées, qui perdaient leur calme et hurlaient après leurs jeunes enfants, la douleur fulgurante qui lui avait déchiré les entrailles la reprenait, et il lui fallait s'éloigner au plus vite pour éviter de réagir de façon démesurée.

Au moins, comme tout le monde le lui répétait, au moins avait-elle Robert, et inversement. Leur couple était solide. Ensemble, ils retrouveraient de l'énergie et surmonteraient cette épreuve.

En réalité, leur couple était tellement solide que onze mois après la nuit où leur vie avait basculé, Robert l'avait fait basculer une nouvelle fois en quittant leur maison de Hestacombe. Il avait annoncé à Cressida qu'il désirait divorcer, et elle avait accepté. Comparée à la perte de leur bébé, celle de Robert lui semblait insignifiante. Sur l'échelle de son chagrin, ce départ n'était rien. Et comment lui en vouloir ? Qu'est-ce qui aurait pu pousser un homme normal, sain de corps et d'esprit, à rester marié à une jeune femme de vingt-quatre ans sans utérus ?

Ce qui ne l'empêcha pas d'être profondément blessée par l'attitude de Robert dans les mois qui suivirent. Installé dans un petit appartement de Cheltenham, il s'était lancé dans une aventure échevelée avec une jeune commerciale ambitieuse prénommée Sacha, qui arrivait de Liverpool pour travailler dans la même entreprise que lui. Quatre mois après le divorce officiel de Cressida et Robert, il avait épousé Sacha. Six mois plus tard, il avait annoncé à Cressida que Sacha et lui allaient acheter une maison dans le nouveau lotissement construit aux abords

du village.

— Ici, à Hestacombe ? avait demandé Cressida, stupéfaite.

— Oui, pourquoi pas ?

— Mais pour quoi ?

— Mon appartement est trop petit, on a besoin de plus de place. Cette maison, c'est exactement ce qu'il

80

nous faut. Écoute, on est divorcés, d'accord, mais ça ne nous empêche pas d'être voisins et d'avoir des rapports civilisés, si ?

Le cœur lourd, Cressida avait soupiré.

— C'est vrai. Tu as raison, excuse-moi. Bien sûr que nous pouvons être voisins.

Elle avait eu honte. Robert avait souffert, lui aussi. Elle aurait dû être heureuse qu'au moins l'un d'entre eux parvienne à reconstruire quelque chose.

Robert avait paru soulagé. Et puis, l'air de rien, il avait ajouté :

— Ah, et il faut que je te dise, Sacha est enceinte. C'est aussi pour cela que nous déménageons. Pour avoir de la place pour le bébé et une fille au pair.

Cette fois, Cressida avait eu le sentiment d'être plongée dans un tonneau d'eau glacée. La gorge serrée, elle avait balbutié :

— Ah. F.. félicitations.

— Ce... ce n'était pas vraiment prévu, avait lâché Robert sans enthousiasme. Sacha voulait se concentrer sur sa carrière pendant encore quelques années. Mais "bon, voilà, c'est arrivé. Et je suis sûr qu'elle s'en sortira très bien. Comme elle dit toujours, les femmes peuvent tout réussir de nos jours, non ?

Ses paroles avaient été autant de coups de couteau dans la poitrine.

Cherchant son souffle, Cressida était parvenue à sourire, sans savoir comment.

— Tout à fait. Tout faire et tout réussir, c'est la femme d'aujourd'hui.

Et la douleur, encore et toujours.

Réalisant peut-être qu'il avait manqué de tact, Robert avait enfoncé ses mains dans ses poches et adopté une attitude défensive.

— Écoute, je suis désolé, mais tu ne t'attendais tout de même pas à ce que je renonce à avoir des enfants ? Tu devais bien t'attendre à ce que j'en fasse avec elle, non ? Ce n'est pas parce qu'il t'est arrivé ce malheur..

Il f'est arrivé ce malheur, avait remarqué Cressida. Pas il nous est arrivé ce malheur.

81

— Je ne m'attendais à rien du tout.

— J'ai rencontré, quelqu'un d'autre. On va avoir un enfant. Ne cherche pas à me faire culpabiliser, Cressida. Tu sais à quel point je désirais fonder une vraie famille.

Elle avait hoché la tête, ne souhaitant plus qu'une chose, qu'il s'en aille.

Elle avait besoin d'être seule.

— Je sais, oui. Ne t'en fais pas, ça ira.

Soulagé, Robert s'était à nouveau détendu.

— Parfait. La vie continue, quoi...

Allongée dans son bain, Cressida se perdit dans la contemplation de ses orteils aux ongles vernis de rose orangé. La vie avait effectivement continué. Elle s'était jetée à corps perdu dans le boulot, tout en refaisant la totalité de la décoration de sa maison, parce que toute forme d'activité valait mieux que de s'asseoir et penser à la famille qu'elle avait perdue.

Cinq mois plus tard, elle avait appris que Sacha avait donné naissance à un bébé de trois kilos cinq, une fille. Elle se souvenait de ce jour comme d'une journée difficile. Robert et Sacha avaient appelé leur fille Jojo, et Cressida leur avait envoyé une carte de félicitations, qu'elle avait fabriquée elle-même.

Un nouveau cap avait été franchi.

Deux mois après la naissance de Jojo, une nounou avait été embauchée, et Sacha avait repris le travail. Astrid, une Suédoise qui adorait la vie au grand air, avait bientôt fait partie du paysage du village, où on la voyait presque tous les jours pousser le landau dernier cri. Désireuse d'améliorer son anglais, elle s'arrêtait pour parler avec tous les gens qu'elle rencontrait, et c'est de cette manière qu'un soir, en rentrant du bureau, Cressida s'était retrouvée à discuter un peu malgré elle des caprices de la météo. Astrid ayant dû lire dans quelque manuel d'anglais que les Britanniques avaient une prédilection particulière pour ce sujet, elle entamait toujours la conversation de la même manière.

— Les nuages, là-haut dans le ciel, sont comme d'importants oreillers blancs, ne trouvez-vous pas ?

82

— Euh.. oui. Comme... de gros oreillers blancs, avait répondu Cressida en sortant ses courses du coffre de sa «oiture.

— Mais je pense qu'il y aura quelques gouttes un peu ptus tard.

—

Oui, de la pluie, probablement.

— Je m'appelle Astrid, avait-elle ensuite annoncé fièrement. Je travaille comme nounou chez Robert et Sacha Forbes.

Cressida, qui le savait déjà, avait eu le tact de ne pas répliquer : « Bonjour, Astrid. Je m'appelle Cressida Forbes, e suis l'ex-femme de Robert. Ravie de faire votre connaissance. »

Astrid avait alors retourné le landau de manière que Cressida voie le bébé.

— Il faut aussi que je vous présente Jojo.

Retenant son souffle, Cressida s'était penchée sur le bébé. Jojo l'avait fixée d'un regard impénétrable. Cressida s'était attendue à ressentir cette douleur désormais familière au creux de l'estomac, mais non, rien. Elle avait redouté d'en vouloir à ce bébé de n'être pas le sien mais, devant ce regard si profond, elle avait compris qu'en vouloir à ce nourrisson de onze semaines était impossible.

— Elle est tellement belle, ne trouvez-vous pas ? avait dit Astrid en se penchant à son tour pour lui chatouiller le menton.

— Oui, elle est belle, avait admis Cressida, dont le cœur avait fondu lorsque, en réponse au chatouillement, le bébé avait affiché un large sourire édenté.

— Et tellement gentille, aussi. J'adore beaucoup m'occuper d'elle.

Avez-vous des enfants ?

La douleur était revenue. Ses doigts s'étaient refermés sur le sac de supermarché qui contenait des plats préparés pour une personne, un paquet de biscuits et un demi-litre de lait.

— Non. Non, je n'ai pas d'enfant.

— Ah, bon. Tant pis ! Vous êtes encore jeune, avec plein de temps pour vous amuser et profiter de la vie avant,

83

n'est-ce pas ? Comme moi ! Nous pourrions avoir des enfants dans quelques années. Quand on veut !

Pendant neuf mois, Astrid avait été la nounou idéale. Par la suite, Cressida se dit souvent qu'elle devait sa relation à Jojo à un moment d'inattention de la part de sa mère.

Un matin, Cressida sortait de la boutique de Ted avec son journal et un sachet de caramels, lorsqu'elle avait aperçu la voiture de fonction de Sacha descendre High Street dans sa direction. Freinant brusquement à sa hauteur, Sacha avait sorti la tête par la vitre et lancé :

— Cressida, tu veux bien me sauver la vie ?

Elle paraissait sur les nerfs. Or, les rares fois où elles s'étaient rencontrées jusque-là, Cressida avait toujours été impressionnée par son air calme et efficace. Elle s'habillait efficace, se coiffait efficace - cheveux courts, coupe nette, quelques mèches discrètes. Ce jour-là, le contraste était étonnant. Il y avait des taches de lait sur son sweat-shirt, elle n'était pas coiffée.

Derrière elle, sanglée dans son siège auto, Jojo portait un tee-shirt, une couche visiblement pleine, et hurlait tout ce qu'elle savait.

— Que se passe-t-il ? avait demandé Cressida, inquiète. Jojo est malade

?

— La mère d'Astrid est à l'hôpital avec plusieurs fractures, sa voiture a heurté une pile de pont. Astrid est partie en Suède pour la voir et ne sait pas quand elle reviendra, parce qu'il n'y a personne d'autre pour s'occuper de son petit frère.

Derrière, Jojo hurlait de plus belle. Les mains de Sacha agrippaient le volant avec une telle force qu'elles en étaient blanches.

— Pour couronner le tout, Robert est en stage à Édimbourg. Dans deux heures, je dois être à Reading pour décrocher le budget le plus important de ma carrière. Si

84

je n'arrive pas là-bas à temps, je ne sais pas ce que je irai...

— Et là, tout de suite, où vas-tu? avait interrompu Cressida, alarmée par le ton hystérique de sa voix.

— Au dispensaire. Les infirmières pourraient garder un œil sur Jojo si je leur donne de quoi les dédommager. moins que tu ne connaisses quelqu'un

? C'est pour ça que je me suis arrêtée en te voyant, tu connais plus de gens que moi dans le village. J'ai fait toutes les maisons de notre rue ce matin, mais personne n'a voulu la prendre. Tu ne connaîtrais pas quelqu'un qui pourrait la surveiller pour la journée ?

Elle parlait de Jojo comme du hamster de l'école qu'il fallait caser pendant les vacances. Abasourdie, Cressida la regarda sans rien dire.

— Alors ? avait insisté Sacha, de plus en plus nerveuse.

— Euh... non, je ne vois pas.

— Oh, mais c'est pas possible! s'était écriée Sacha, au bord des larmes.

Saleté d'Astrid ! Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?

Jojo hurlait, et Sacha était coincée.

— À moins que.. que je la prenne, moi, avait proposé Cressida d'un

ton hésitant. Si ça peut te dépanner. Je veux dire, je ne suis pas une nounou qualifiée, mais j'ai fait beaucoup de baby-sitting, dans ma jeunesse.

Les yeux de Sacha s'étaient écarquillés, incrédules.

— Toi?

Cressida, qui avait vu le film *La Main sur le berceau*, comprenait parfaitement sa réaction.

— Non, excuse-moi, c'était juste une idée comme ça. Je me doute bien que jamais tu ne voudrais...

— Mon Dieu, mais tu plaisantes ? Je n'arrive pas à y croire ! Tu ne travailles pas, aujourd'hui ?

— Ce... c'est mon jour de congé.

— Génial ! Tu ne pouvais pas le dire plus tôt?

Sacha s'était penchée pour ouvrir la portière côté passager.

— Allez, vite ! Monte !

85

Et voilà. Une fois chez Sacha et Robert, Cressida avait découvert que, si Jojo hurlait, c'était parce qu'elle n'avait été ni changée ni nourrie de la matinée. D'ordinaire, avait expliqué Sacha tout en se préparant vitesse grand V, c'était un bébé calme et souriant. Sur le perron, elle avait laissé les clés de la maison à Cressida et avait promis d'être de retour pour dix-huit heures.

De toute évidence, elle n'avait jamais vu *La Main sur le berceau*.

Mais après tout, si elle n'était pas tombée sur Cressida, elle aurait laissé Jojo dans les bras de la réceptionniste du dispensaire, qu'elle ne connaissait que pour lui avoir demandé des rendez-vous avec le médecin.

Ce qui n'empêcha pas Cressida d'être complètement paniquée lorsqu'elle réalisa la situation dans laquelle elle s'était fourrée. Pour la journée, elle se retrouvait responsable du bébé de son ex-mari. Et s'il arrivait quelque chose à Jojo? Si elle s'étouffait? Si un camion percutait la maison ? Si Jojo buvait de l'eau de Javel, se cassait une jambe ou tombait dans les escaliers ? Tout le monde penserait qu'elle

n'était qu'une pauvre fille qui martyrisait les bébés pour compenser le fait qu'elle ne pouvait pas en avoir. Non, non, jamais elle n'y arriverait !

Sauf qu'elle n'avait pas le choix, puisqu'il n'y avait personne dans les parages pour prendre le relais.

Cressida avait regardé Jojo, qui était assise dans le salon et mâchonnait une biscotte avec le plus grand sérieux. Au bout de quelques secondes, le bébé avait lâché sa biscotte et souri, révélant deux petites dents nacrées, au centre de sa mâchoire inférieure. Visiblement, se retrouver chez elle en compagnie d'une quasi-inconnue ne la troublait guère, ce qu'elle avait confirmé en tendant les bras vers sa nouvelle nounou.

— Qu'y a-t-il, ma chérie? avait demandé Cressida en s'approchant, le cœur battant.

Sans cesser de sourire, Jojo s'était mise à quatre pattes pour se mouvoir laborieusement jusqu'à la jambe de

86

Cressida, à laquelle elle s'était agrippée afin de se mettre à genoux. Là, elle avait de nouveau levé les bras, à la manière du pape. Et Cressida l'avait prise dans ses bras.

11

— Tante Cressida ? C'est moi !

La porte de derrière s'ouvrit et se referma avec un grand clac, annonçant l'arrivée de Jojo. Cressida, occupée dans la cuisine à la préparation d'un risotto aux champignons, lança :

— Je suis là, ma chérie !

Puis elle se retourna, bras écartés, pour accueillir Jojo, qui lui sauta au cou et l'embrassa.

— Tessaies de voler? lui demanda la fillette en voyant qu'elle ne refermait pas ses bras autour d'elle.

— J'essaie surtout de ne pas te parfumer à l'ail et à l'oignon, répondit Cressida en lui montrant la planche à découper. Tu as passé une bonne journée ?

— Super. On est allés se baigner, et puis on a fait du tennis, et des gâteaux. Je voulais t'en apporter un morceau mais on a tout mangé.

Sacha et Robert travaillant à plein temps tous les deux, ils avaient inscrit Jojo à un centre aéré tenu par une des écoles privées de Cheltenham.

Heureusement, celle-ci s'y plaisait beaucoup. En la regardant boire un grand verre d'eau fraîche devant l'évier, Cressida ressentit une bouffée d'amour pour celle qui lui avait apporté plus de bonheur que quiconque.

Jojo avait douze ans, aujourd'hui. Brune, les cheveux toujours en bataille, elle avait les traits fins de sa mère et les longues jambes de son père.

— Ils viennent du jardin ? demanda-t-elle en montrant les freesias posés dans un vase sur la table de la cuisine.

— Non, on me les a offerts.

89

— Oh ! fit Jojo en haussant les sourcils. Un homme ou une femme ?

— Un homme, répliqua Cressida en jetant les oignons émincés dans une poêle avant de monter le feu au maximum.

— C'est ton nouveau fiancé ?

— J'ai fait une carte pour sa mère. Il voulait me remercier, c'est tout.

— Mais il t'a apporté des fleurs. Des vraies, d'un magasin, souligna Jojo. Et il n'était pas obligé, si ? Alors, est-ce que ça veut dire qu'il aimerait être bientôt ton amoureux ?

Le moment était venu de détourner la conversation. Remuant vigoureusement les oignons dans la poêle, Cressida répondit :

— Je ne pense pas, non. Bon, tu m'aides pour les champignons ?

— Arrête de changer de sujet !

— Bon, d'accord, si tu y tiens. Non, il n'a aucune envie de devenir mon amoureux. C'est aussi bien, dans la mesure où il vit à trois cents kilomètres d'ici. Et ces champignons ont vraiment besoin d'être coupés en lamelles, tu sais.

— Mais..

— Tu sais, j'ai passé un très bon après-midi moi aussi. J'ai repensé à la première fois où je t'avais gardée. Tu avais dix mois et tu ne parlais pas.

— Dix mois ! Et je marchais, au moins ?

Cette fois, c'était gagné. Jojo adorait que l'on évoque l'époque où elle était bébé.

— Non, mais à quatre pattes, tu aurais mérité la médaille olympique. On aurait dit un petit train. Tu n'as marché qu'à onze mois.

Après cette première journée couronnée de succès, Sacha avait compris qu'elle jouait sur du velours. Moins de quinze jours plus tard, elle avait demandé à Cressida si elle pouvait garder Jojo à nouveau, et Cressida avait accepté avec joie. Une semaine après, Sacha et Robert

90
étaient invités à un mariage très chic dans le Berkshire, et Jojo et Cressida avaient passé une journée merveilleuse toutes les deux, dont le point culminant avait été trois petits pas hésitants et maladroits sur le tapis du salon, avant un plongeon triomphant dans les bras de Cressida.

Astrid n'était pas revenue. Elle avait été remplacée par une série de nounous qui n'avaient pas fait l'affaire, puis par des filles au pair tout aussi incompétentes. Si Sacha avait demandé à Cressida de laisser tomber son boulot à plein temps pour s'occuper de Jojo, elle l'aurait fait sans hésiter.

Cela ne s'était pas produit. Peut-être une telle situation aurait-elle été trop bizarre. Peut-être aussi était-ce dû au fait qu'une fois, par accident, Jojo avait appelé Cressida «maman». Toujours est-il que Cressida avait continué à faire du baby-sitting chaque fois qu'on le lui avait demandé, et à dépanner en cas d'urgence. Pour la plus grande satisfaction de tous.

— C'est quoi, la pire chose que j'aie faite quand j'étais petite ? s'enquit Jojo, tout en éminçant les champignons.

— La plus embarrassante, tu veux dire ? Je crois que c'est quand tu as enlevé ta couche au supermarché et que tu l'as laissée en plein milieu du rayon pâtes fraîches. Je précise que la couche n'était pas propre.

— Beurk! fit Jojo en riant. Bon, et la chose la plus chouette que j'aie faite, alors, c'est quoi ?

Cressida grimaça.

— Je n'en vois aucune...

— C'est même pas vrai ! Allez, dis-moi !

— Oh, mon cœur ! La chose la plus chouette ?

Laissant un instant ses oignons grésiller dans la poêle, Cressida prit Jojo dans ses bras et la serra fort.

— Je n'arrive pas à choisir. Il y en a tellement.

12

Comme Tyler se garait devant Piper's Cottage, un amas de matière molle d'un blanc laiteux mêlé de vert vint s'écraser sur son pare-brise, juste à l'endroit, évidemment, où l'essuie-glace ne parvenait pas à nettoyer la vitre. Il leva la tête juste assez vite pour apercevoir un gros oiseau, sans doute ravi de son effet, qui s'éloignait au-dessus des toits.

Fallait-il prendre cela comme un signe ? Et si oui, était-ce un bon ou un mauvais signe ?

Lottie lui ouvrit la porte. Elle était toute rouge et semblait essoufflée.

— Ah, c'est vous !

— Je ne vous dérange pas ? questionna Tyler avec un petit sourire, même si la tenue de Lottie - débardeur blanc et jean - ne laissait rien présager de très compromettant. Sinon, je peux repasser à un autre moment...

Lottie le regarda comme s'il racontait des inepties et s'effaça pour le laisser entrer.. et découvrir le Dyson qui se trouvait derrière elle.

— Vous me prenez en flagrant délit de rattrapage de ménage. Six semaines de relâche à faire tenir en trente minutes, c'était perdu d'avance.

Entrez, dit-elle en s'es- suyant le front du revers de la main. Faites attention au fil. Il y a un problème au boulot ?

Elle était splendide. Des courbes partout où c'était nécessaire,

intelligente, et débordante de vitalité. En la regardant se baisser pour ramasser une canette de limonade, un chiffon à poussière et un flacon de Cif, Tyler répondit simplement :

93

— Non, je me demandais juste si vous accepteriez de dîner avec moi ce soir.

— Ah bon ? s'étonna Lottie.

— Si vous êtes libre, cela va de soi.

— Eh bien... je peux demander à Mario de prendre les enfants, ça ne devrait pas poser de problème. Mais, euh... c'est pour parler du travail ?

— Nous pouvons en parler si vous voulez. Nous pouvons parler de toutes sortes de choses, en fait, répliqua Tyler en souriant. Je passe vous prendre vers vingt heures, ça vous convient ?

— D'accord, très bien. Vingt heures, dit Lottie, les yeux brillants. Mais attendez, je vais vérifier avec Mario, pour être sûre. Donnez-moi deux minutes.

Elle disparut dans la cuisine pour appeler son exmari. Afin de ne pas risquer d'entendre leur conversation, Tyler patienta dans le salon. Son regard s'arrêta sur le chiffon gris qu'elle avait de toute évidence utilisé pour faire la poussière sur la télévision, et oublié sur le rebord de la fenêtre. Sans hésiter, il s'en empara et ressortit par la porte, restée ouverte.

Quelques instants plus tard, son pare-brise nettoyé, il jeta le chiffon dans une des poubelles sorties devant la maison et retourna à l'intérieur.

— Ah, vous voilà ! s'exclama Lottie. J'ai cru que vous aviez filé en douce.

— Non, je suis juste allé...

La sonnerie de son téléphone portable l'interrompit.

— Flûte. Je vous prie de m'excuser, dit-il en le tirant de sa poche de chemise.

— Pas de problème. Mario prend les enfants ce soir, on se voit à vingt

heures.

Impatiente de reprendre son ménage frénétique, elle le raccompagna à la porte. Comme Tyler s'apprêtait à décrocher, il entendit le Dyson se remettre en marche dans le salon.

Il sourit, enthousiaste à l'idée de cette soirée. En l'espace de quelques jours, sa vie avait changé du tout au

94

:out, et il avait rencontré Lottie Carlyle, une jeune femme sexy, belle et différente de toutes les filles qu'il avait connues jusque-là. L'horizon s'éclairait indéniablement.

Tyler l'entendit avant même de descendre de voiture, à dix-neuf heures cinquante-cinq ce soir-là. Une sorte de longue plainte lugubre qui venait de la maison de Lottie. Un peu inquiet - pouvait-il s'agir de Lottie ? -, il remonta l'allée et sonna.

Un homme assez grand, l'air résigné, ouvrit et lui tendit la main.

— Bonsoir, vous devez être Tyler. Moi c'est Mario. Désolé pour le raffut, on est en pleine crise.

Bien. L'ex-mari, donc. Tyler le suivit jusqu'au salon, au centre duquel une énorme boîte de Lego avait été retournée et vidée. Lottie, visiblement harassée, toujours en débardeur blanc et jean, était assise dans un des fauteuils, son fils dans les bras, et le berçait doucement. Nat sanglotait à fendre l'âme et, à en juger par la tache mouillée sur le haut de Lottie, il pleurait ainsi depuis un moment. En voyant Tyler, il brailla de plus belle et enfouit son visage dans le cou de sa mère. Dans un coin de la pièce, Mario ouvrait les housses de coussins une à une pour fouiller à l'intérieur.

— Que s'est-il passé ? demanda Tyler, imaginant le pire.

De l'étage, Ruby hurla :

— Il est pas dans la buanderie non plus !

— Nat a perdu son nounou, expliqua Lottie avant de grimacer en entendant les pleurs redoubler à l'évocation de la catastrophe. Chut, chut..

calme-toi, mon cœur. On va le retrouver, ne t'inquiète pas. Il est

forcément quelque part.

— Qu'est-ce que c'est, un nounou ? questionna Tyler, interdit.

— C'est un vieux linge. Un peu comme une couverture fétiche. Nat le garde avec lui depuis qu'il est bébé. Il ne

95

peut pas dormir sans. Mon Dieu, ajouta-t-elle en regardant sa montre, je suis navrée, je n'ai même pas eu le temps de me changer ! Écoutez, on devrait le retrouver d'un instant à l'autre, et je serai prête en cinq minutes, je vous le promets.

D'en haut, la voix de Ruby annonça :

— Il est pas dans la salle de bains non plus !

Tyler sentit que pour lui, c'était l'occasion ou jamais de se refaire une réputation.

— Eh, mais il n'y a pas de problème ! Je vais vous aider à chercher le nounou. C'est un peu comme une couverture, alors ? Au moins il n'a pas de pattes, donc il ne peut pas aller bien loin.

— On est certains qu'il est dans la maison, dit Lottie avec un regard reconnaissant pour Tyler. Nounou finit toujours par réapparaître. Nat a dû le laisser dans un endroit sûr quelque part, et l'endroit s'est avéré un peu trop sûr, voilà tout.

Bon, une sorte de couverture. Imaginant un petit carré de cachemire douillet bleu pâle, Tyler s'enquit doucement :

— Dis-moi, Nat, on va lancer les recherches, d'accord ? Est-ce que tu pourrais nous donner des indices ? Par exemple, est-ce que tu te souviens de l'endroit où tu l'as vu pour la dernière fois ?

Nat, la poitrine toujours soulevée par les sanglots, hoqueta :

— S-s-sur le b-b-bord de la f-f-fenêtre, là.

Et il montra l'autre côté de la pièce.

Ô mon Dieu !

Non, non, sûrement pas...

L'estomac noué - pour la première fois de sa vie ! -, Tyler se racla la gorge.

— Ah... euh... et... il est de quelle couleur, ton nounou ?

Lottie, sans cesser de bercer son fils, haussa les épaules :

— On ne peut pas vraiment parler de couleur.

— Il est pas d'une couleu-eu-eu-eur, sanglota Nat. C'est mon nounou.

96

Oh, purée de purée !

— Pas ici, conclut Mario qui avait terminé l'inspection de l'intérieur des coussins du canapé. En fait, c'est un morceau de tissu en jersey de coton, expliqua-t-il. Ça vient d'une grenouillère qu'il avait lorsqu'il était bébé. Ça doit faire trente centimètres sur trente, un genre de gris, un peu dégoûtant, faut reconnaître.

— Il est pas dégoûtant ! rugit Nat. C'est mon nounou !

Tyler pria pour que son visage ne le trahisse pas. Il avait pas mal joué au poker en son temps, à la fac, mais là, c'était un tout autre niveau. Il sentait ses paumes devenir moites et...

— Vous êtes passé, cet après-midi, dit Lottie. Vous ne l'auriez pas remarqué sur le rebord de la fenêtre, par hasard ? demanda-t-elle, le regard plein d'espoir.

Aïe. Il n'allait pas arriver à nier, il le sentait. Il ne pouvait lui mentir. Mais il ne se sentait pas d'admettre les faits non plus. En tout cas, pas devant Nat.

La bouche sèche, il hocha imperceptiblement la tête en direction de la porte du salon, pour faire comprendre à Lottie qu'il désirait qu'elle le suive.

Elle déposa Nat sur le fauteuil et suivit Tyler dans le couloir.

— Écoutez, je suis vraiment désolée. Vous avez sans doute réservé une table au restaurant, mais je ne peux pas le...

— C'est moi. J'ai pris le nounou.

Les mots - des mots que jamais il n'aurait imaginé prononcer un jour -

étaient sortis d'une traite.

— Quoi ?

— J'ai cru qu'il s'agissait d'un vieux chiffon à poussière. Comme vous faisiez le ménage ce matin, je me suis dit que vous aviez oublié de le ranger.

— Bon, et il est où ? questionna Lottie dans un soupir qui laissait deviner qu'elle n'imaginait guère de fin heureuse à cet épisode.

— Je m'en suis servi pour nettoyer une mer... une crotte d'oiseau sur mon pare-brise, répondit Tyler à voix

97

basse. Vos poubelles étaient sorties, alors j'ai jeté le chiffon dedans.

— Oh non... gémit Lottie en enfouissant son visage dans ses mains. Et les éboueurs sont passés, maintenant. Seigneur, qu'est-ce qu'on va faire ?

— Je suis navré, vraiment. C'est un accident. Et puis, je ne pouvais pas savoir que ce n'était pas un chiffon à poussière.

— Mais vous l'avez pris ! Si vous m'aviez posé la question, j'aurais pu vous en empêcher. Si vous me l'aviez dit après, j'aurais pu aller le récupérer dans la poubelle.

— J'en avais l'intention, mais mon téléphone s'est mis à sonner, et vous vouliez terminer votre ménage... Écoutez, je sais que Nat est malheureux, c'est normal. Mais il a sept ans, peut-être que c'est l'occasion pour lui de renoncer à toutes ces histoires de nounous et de dou-dous, non ?

— Pff... fit Lottie. Vous n'avez vraiment aucune expérience des enfants, vous, hein ?

— Mais..

— Vous avez le nounou de Nat ! hurla une voix haut perchée juste au-dessus de leurs têtes.

L'instant d'après, Ruby dégringolait l'escalier en pointant un doigt accusateur en direction de Tyler, qui sentit sa cote, déjà fort basse, chuter encore un peu plus.

— Vous avez volé le nounou de Nat et vous l'avez jeté ! Nat, tu sais, c'est lui qui a raconté des bobards sur nous, en plus ! Et il dit que tu es trop grand pour avoir un nounou, que tu as sept ans et que les nounous c'est que pour les bébés, et tu ne le reverras plus jamais !

Esquivant les bras écartés de sa mère qui essayait de faire obstruction, la fillette avait réussi à se ruer dans le salon pour informer son frère.

— Nat, il n'a pas dit ça, s'empessa de rectifier Lottie. Et il ne l'a pas fait exprès, tu comprends ?

Quitter la maison, monter dans sa voiture et démarrer aurait été tentant, mais Tyler préféra suivre Lottie dans le salon, songeant que rien ne pouvait être pire que

98

les sanglots de Nat. Pourtant, le silence stupéfait qui l'accueillit les dépassa de loin en intensité. Le petit garçon, blême, tremblant, semblait avoir oublié de respirer. Incrédule, il fixa Tyler et murmura :

— Vous l'avez jeté ?

Tyler fit oui de la tête et soupira doucement.

— Je suis vraiment désolé.

— À la poubelle ! précisa Ruby non sans une certaine délectation.

— Il ne l'a pas fait exprès, répéta Lottie.

— Mais il n'est pas tombé dans la poubelle par accident, quand même, souligna Ruby avec passion. Et Nat, qu'est-ce qu'il va faire maintenant, sans nounou ? Il va mourir, si ça se trouve !

— Il ne va pas mourir, lâcha platement Mario tandis que Lottie reprenait Nat dans ses bras.

Tout en sachant qu'il ferait mieux de se taire, Tyler demanda :

— Et... on ne peut pas en faire un autre, de nounou ? Un encore mieux, même, peut-être ?

Tous les regards convergèrent sur lui, horrifiés. Il grimaça.

— Non, peut-être pas, alors. Écoute, reprit-il en sortant son portefeuille, au moins, je peux te donner quelque chose pour

compenser. Tu pourrais t'acheter...

— C'est inutile, intervint Mario. Vraiment. On va trouver une solution.

Allez, Nat, lâche maman, il faut qu'elle aille se préparer pour son dîner.

— Pas avec lui, lâcha Nat, dont le corps s'était raidi. Maman, tu vas pas aller avec lui, hein ? Je veux que tu restes ici avec m-m-moi. Je veux mon nounou- ou-ou !

De toute évidence, Lottie ne savait que faire.

— Écoutez, dit Tyler, je pense qu'il vaut mieux que vous restiez. Nous dînerons ensemble une autre fois. J'aurais aimé pouvoir faire quelque chose pour arranger la situation mais, visiblement, je ne peux pas. Alors je vais vous laisser, d'accord ?

99

De toute façon, la soirée n'aurait pas été une réussite, il le devinait.

Impatient désormais de prendre congé, il se dirigea vers la porte.

— Et, Nat, sache que je suis vraiment désolé. Si je peux faire quoi que ce soit...

— Allez-vous-en... sanglota Nat en cachant une nouvelle fois son visage rougi par les larmes dans le cou de Lottie. Re-retournez en A-a-amérique.

Pour toujou-ou-ours.

13

— C'est vraiment une invention géniale, l'ordinateur, dit Freddie.

— Oui, je trouve aussi, approuva Lottie avec un mouvement de tête.

— Mais je déteste m'en servir.

— Je sais. C'est parce que vous avez la flemme d'apprendre, lui rappela Lottie. Si seulement vous me laissiez vous montrer. .

— Non, merci.

— Mais c'est tellement...

— On arrête tout de suite ! s'emporta presque Freddie, levant les bras et secouant la tête. Toute ma vie j'ai détesté les trucs techniques, quels qu'ils soient. Toutes les machines me donnent des boutons. J'ignore comment fonctionne ma voiture et je ne sais pas comment fait un avion pour tenir en l'air. Ce n'est pas un problème, parce qu'il y a des garagistes et des pilotes qui savent, eux. Avec les ordinateurs, c'est la même chose. S'il me reste six mois à vivre, la dernière chose à laquelle je vais passer mon temps n'est pas d'apprendre à pêcher sur Internet.

— À surfer.

— À surfer non plus. Et à faire du ski nautique, je n'en parle même pas. Je ne m'appelle pas James Bond, merde !

— Non, je voulais dire...

— Attends, je vais t'expliquer, dit Freddie à Lottie, qui se demanda si elle allait pouvoir finir une phrase un jour. Je ne veux pas apprendre à me servir de cette bon

101

Dieu de machine, et je n'apprendrai pas, pour la simple et bonne raison que tu vas t'occuper de cet aspect-là des choses pour moi. Je vais te poser les questions, tu vas te débrouiller pour me trouver des réponses, que tu me donneras. C'est aussi simple que cela.

— Parfait. Je vais faire ce que je peux. Quel genre de questions ?

Le soir où Freddie lui avait annoncé qu'il allait mourir, il avait également parlé d'un plan mais avait refusé d'en dire plus. Sans doute cela avait-il un rapport avec ce qu'il allait lui demander.

En guise de réponse, il lui tendit une feuille de papier qu'il avait tirée de la poche de sa veste.

— Je voudrais retrouver ces gens.

Sur la feuille, de ses pattes de mouche si particulières, Freddie avait écrit quatre noms. Lottie eut tout juste le temps de déchiffrer le premier que, déjà, il avait replié le papier.

— Est-ce que je peux savoir pourquoi ? finit-elle par dire.

— Parce que je voudrais les revoir.

— Qui sont ces gens ?

— Des gens qui comptaient pour moi. Des gens que j'aimais, répondit Freddie avec un demi-sourire. Des gens qui, d'une façon ou d'une autre, ont fait de ma vie ce qu'elle est aujourd'hui. Seigneur, c'est cucul à souhait, ce que je viens de dire, non ?

— Un peu. Ça me fait penser à ces films gnangnan qui ne sont diffusés que dans la journée, quelques jours avant Noël.

Sans oser l'avouer, Lottie adorait ce genre de téléfilms.

— Eh bien, si cela peut te consoler, c'est moi qui veux les revoir, et rien ne garantit que ce sera un désir partagé.

— Et... j'ai droit à toute l'histoire? Vous allez me raconter pourquoi ils ont tant compté pour vous ?

— Pas tout de suite, répliqua Freddie avec un sourire amusé. Je préfère attendre que tu les aies retrouvés.

102

vés. Comme ça, je sais que tu vas vraiment faire de ton mieux.

Lottie fit la moue. Elle était d'une curiosité malade, et il le savait.

— Peut-être, mais j'ai quand même besoin d'un peu plus de détails. Leur âge, où ils habitaient, ce qu'ils faisaient comme métier.

— Je te donnerai tous les renseignements que j'ai.

— Il est malgré tout possible qu'on ne les retrouve pas.

— Essayons quand même, nous verrons bien, d'accord?

— Si vous ne me dites pas qui sont ces gens, reprit Lottie d'un air dégagé, je vais devoir le deviner.

Le visage de Freddie se fendit d'un large sourire.

— Devine, ma petite, devine. Il n'empêche que tu ne connaîtras la vérité que lorsque tu les auras dénichés pour moi. Allez, ne fais pas cette tête. Si ça se trouve, c'est du gâteau, ce que je te demande.

— Et si ça se trouve, c'est super dur, rétorqua Lottie, à court d'arguments.

— Alors je suggère qu'on s'y mette. Le plus tôt sera le mieux, dit

Freddie en allumant un cigare. Il ne faudrait tout de même pas que je casse ma pipe avant que tu aies terminé.

La première personne de la liste fut ridiculement facile à localiser. En moins de cinq minutes, Lottie découvrit que M. Jeff Barrowcliffe tenait un garage spécialisé dans les motos à Exmouth.

— C'est forcément lui, confirma Freddie, fixant l'écran par-dessus l'épaule de Lottie. Jeff a toujours eu la passion des motos.

Pour s'en assurer, Lottie lui envoya un e-mail :

Cher monsieur Barrowcliffe,

Je vous écris de la part d'un ami à moi qui essaie de retrouver une personne portant votre nom. Pouvez-vous me dire si votre date de naissance est bien le 26 décembre

103

1940 et si, il y a de nombreuses années de cela, vous avez vécu à Oxford?

En vous remerciant,

L. Carlyle

Comme par magie, une minute trente plus tard, une réponse fit clignoter sa boîte de réception.

Oui, c'est moi. Pourquoi ?

— Ce vieux Jeff, qui sait se servir d'un ordinateur et envoyer des e-mails

! s'émerveilla Freddie. Qui l'eût cru?

— Qui eût cru que vous n'en seriez pas capable ? répliqua Lottie. Espèce d'Homo ignorant us. Je lui dis que c'est vous ? ajouta-t-elle en faisant mine de taper sur le clavier.

— Non, je lui passerai un coup de fil, décréta Freddie, qui avait déjà noté l'adresse et le numéro du garage qui apparaissaient sur l'écran.

Quittant le bureau, il précisa, avec son éternel demi- sourire :

— En privé.

— Vous pensez qu'il sera content d'avoir de vos nouvelles ?

Freddie agita son portable.

— Je ne vais pas tarder à le savoir.

Il fut de retour dix minutes plus tard, avec une expression totalement énigmatique qui ne manqua pas de faire bouillir Lottie.

Elle le fixa, l'air de dire : «Bon, allez, ça va, maintenant lâchez le morceau », mais n'osa qu'un :

— Alors?

— Alors quoi ?

— Jeff Barrowcliffe. Vous avez promis de me dire, vous vous souvenez?

Vous allez le rencontrer?

Freddie acquiesça.

— Je vais à Exmouth ce week-end.

104

— Vous voyez? s'exclama Lottie, ravie, en claquant des mains. Donc il était content d'avoir de vos nouvelles ! Pourquoi étiez-vous persuadé du contraire ?

— Parce que je lui ai pris sa moto. La prune de ses yeux, pour ainsi dire.

— Tout de même... il n'y a pas de quoi en faire un plat.

— Et je l'ai bousillée. Complètement foutue, elle était.

— Ah!

— Sa petite amie était derrière. Celle qu'il devait épouser.

— Mon Dieu ! Et elle est.. ?

— Non, non, Giselle n'est pas morte. Juste quelques coupures et des bleus. Une sacrée veine.

— Alors ça va, fit Lottie, soulagée.

— C'est ce que s'est dit Jeff. Jusqu'à ce que je la lui pique, elle aussi, lâcha Freddie avec un petit sourire gêné, avant d'ajouter devant l'expression de stupéfaction sur le visage de Lottie : Et voilà. Toi qui m'avais toujours pris pour quelqu'un de bien... Tu vois, hein, on n'est jamais sûr de rien, dans la vie.

Dans le jardin du Flying Pheasant, accessible par l'arrière-salle, se déroulait une partie de boules. Passant sous la treille qui disparaissait sous un chèvrefeuille, Lottie vit que Mario prodiguait moult conseils à une jeune fille sur la meilleure façon de pointer.

Elle s'immobilisa pour les observer discrètement. Mario, qui s'était arrêté au pub à son retour du travail, portait une élégante chemise blanche au col ouvert et un pantalon de costume sombre. Non loin de là, sur une table, se trouvait sa pinte de Guinness, posée à côté de ses clés de voiture.

Sa veste de costume avait été glissée sur le dossier d'une chaise. La jeune fille au secours de laquelle il avait volé était grande, mince et, les lunettes de soleil dans les cheveux, battait furieusement des cils lourds de mascara tout en pouffant comme une collégienne. Mario essayait de la guider pour envoyer sa boule correctement.

105

Franchement, pensa Lottie, c'était à se demander comment fonctionnait Mario. Le réflexe « C'est une fille, donc je dois la draguer » allait-il se désactiver un jour, ou passerait-il sa vie entière à aller voir si l'herbe était plus verte ailleurs ?

Buvant une gorgée de son jus d'orange et remarquant les regards envieux des autres filles qui jouaient aux boules, elle se dirigea vers Mario et sa jeune élève.

— Tiens, Lottie. Salut, dit-il en se redressant brusquement, un sourire un peu crispé aux lèvres.

La brune se retourna pour la fixer d'un regard peu amène, et Lottie sentit aussitôt qu'elle passait pour une concurrente. Juste pour rire, et aussi pour voir la tête de la fille, elle embrassa Mario sur la joue et lâcha, décontractée

:

— Salut, toi. On fait une partie, ensuite? Je sais que tu adores quand je le bals.

Mario éclata de rire, tout à fait conscient du jeu qu'elle joiait.

— Qui c'est? demanda la brune, vexée. Ta copine?

— En fait, dit Lottie, je suis sa femme.

— Ex-femme, précisa Mario en levant les yeux au ciel. Mais elle ne peut toujours pas s'empêcher de se mcler de mes affaires.

— Il faut bien que quelqu'un s'en mêle, rétorqua Lottie. Où est Amber?

Entre eux, la tête de la brune allait et venait comme celle d'un juge-arbitre à Wimbledon.

— Elle fait un trek dans l'Himalaya, où veux-tu qu'elle soit ? Elle bosse au salon, répondit Mario. Elle a eu une urgence et elle en a jusqu'à vingt heures, alors je suis passé prendre un verre en rentrant. Si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Qui est Amber ?

Les cils de la brune ne battaient plus. Lottie regarda Mario, qui soupira et répliqua :

— Ma copine.

— Sa compagne, déclara Lottie pour que les choses soient bien claires.

106

— Je te remercie, dit Mario lorsque la fille et ses amies eurent abandonné le terrain de boules et disparu dans le pub, avec force mouvements de cheveux en arrière.

— Je t'en prie, répondit gaiement Lottie. On la fait, cette partie ? À moins que tu n'aies peur de perdre..

— Bof.. Trop chaud, grommela Mario en prenant son verre. Je finis ma bière et je rentre, de toute façon.

— Je crois que j'ai bien fait de passer, moi. Tu aurais fait quoi avec cette fille, si je n'étais pas arrivée ?

— Rien, dit-il en prenant l'air offusqué. Elle ne savait pas pointer, c'est tout. Je lui montrais comment s'y prendre.

— Oh, c'est quoi, ça? fit Lottie en montrant le ciel. Un éléphant rose...

Mario secoua la tête.

— Tu sais, j'ai du mal à comprendre. Quand on était mariés, jamais tu ne me prenais la tête comme ça. Et maintenant qu'on ne l'est plus, c'est la scène de ménage à tous les coups. Et d'abord, où sont les enfants ?

— Au karaté. Jusqu'à dix-neuf heures. Ne change pas de sujet, s'il te plaît. C'est pour eux que je te prends la tête, comme tu dis. Amber n'est pas du genre à s'accrocher, tu sais. Si tu commences à la mener en bateau, elle te larguera. Tu peux me croire, insista Lottie en voyant un sourire pointer au coin des lèvres de Mario. Tu n'es pas aussi irrésistible que tu le penses.

— Tu n'as pas toujours dit ça.

— Oui, mais j'étais jeune et crédule. Aujourd'hui, on est divorcés. Tu en conclus quoi, exactement ?

— J'en conclus que tu n'es plus si jeune.. aïe ! pas si fort ! dit-il en se frottant l'épaule. Et puis je ne mène personne en bateau, d'accord ? Si tu veux tout savoir, j'ai toujours été fidèle à Amber.

«Jusque-là» ne fut pas prononcé, mais s'entendit assez intelligiblement.

— Alors, fais en sorte que cela continue. Parce qu'il faut penser à Nat et à Ruby, dit Lottie. Et si toi et Amber rompez parce qu'elle découvre que tu vas voir ailleurs,

107

tu auras plus d'un problème à résoudre. Tu dois penser à eux et...

— Je pense à eux, vraiment, assura Mario, l'air blessé, même si, pour Lottie, lui demander d'arrêter de draguer revenait à demander à une panthère de se mettre au régime carottes et brocolis. Je pense à eux tout le temps. Et si tu veux bien me laisser en placer une et arrêter de me remonter les bretelles, j'aimerais savoir comment va Nat.

Nat et son nounou. Le nounou qui, tragédie, n'était plus.

— Mieux, soupira Lottie.

Ces deux derniers jours n'avaient pas été faciles, et la première nuit un vrai cauchemar. Nat s'éveillait en sursaut toutes les heures pour hurler, avant de se mettre à sangloter.

— Il était plus gai, aujourd'hui, reprit-elle. Je lui ai dit qu'Arnold Schwarzenegger avait perdu son nounou à sept ans. Du coup, il veut lui écrire parce que Arnie sait ce qu'il ressent.

L'expression de Mario s'adoucit.

— Ça va aller, alors. Dans deux semaines, il n'y pensera plus.

— Seigneur... deux semaines ! fit Lottie en songeant aux nuits agitées qui l'attendaient.

— C'est pas la mort. Je suis sûr que ton nouveau patron doit être embêté, non ?

— Il est reparti pour les États-Unis ce matin, pour régler des affaires. Il ne rentre que la semaine prochaine.

Mario regarda sa montre et se leva.

— Et si je prenais les enfants, ce soir ? Je passe les prendre au karaté et je les ramène chez moi. On achètera une pizza et on jouera à la X-Box.

Qu'est-ce que tu en dis ?

— Que tu n'es pas un type si mal que ça, finalement, répondit Lottie, touchée par l'attention.

— Ça m'arrive, oui, fit Mario avec un clin d'œil. Bon, j'y vais. Comme ça, je pourrai voir un peu comment se

108

passe le cours de karaté. Et toi, tu ne parles pas aux messieurs que tu ne connais pas, d'accord ? Et tu te couches tôt.

Il pouvait être fantastique, quand il le voulait. Absolument insupportable à d'autres moments, évidemment, mais généreux et attentionné quand on en avait besoin. L'espace d'un instant, Lottie songea à lui confier le lourd secret de Freddie, mais se retint - même si elle redoutait, le jour où la nouvelle se répandrait, la réaction des autres qui la regarderaient, incrédules, et lui hurleraient : « Quoi ? Tu ne l'as pas forcé à se soigner ? Mais à quoi pensais-tu ? Comment as-tu pu rester comme ça, à le regarder mourir ? »

De toute façon, elle ne pouvait rien dire à Mario. Freddie avait été intraitable : il ne voulait pas que les gens sachent, avant que cela soit

absolument nécessaire et tant qu'aucun signe physique ne trahirait le développement de la maladie. À vrai dire, la perspective de retrouver Jeff Barrowcliffe le week-end suivant lui avait redonné un tonus d'enfer. Il était...

•— Tu es sûre que ça va ?

Mario semblait inquiet, et Lottie réalisa que, depuis quelques instants, elle fixait le terrain de boules d'un regard vide. Elle se força à se ressaisir.

— Oui, oui, ça va. Beaucoup de boulot, c'est tout.

— Bon. Alors c'est parti pour le club de karaté. Quant à toi, prends soin de toi, conclut Mario en déposant un baiser sur sa joue. J'y vais.

14

Samedi en début d'après-midi, Jojo prenait un bain de soleil dans le jardin de Cressida. Absorbée par la lecture du dernier numéro de Waouh !, son magazine préféré, elle écoutait Avril Lavigne sur son baladeur CD. Ses parents avaient organisé un grand barbecue aujourd'hui, ce qui signifiait que leur maison et leur jardin avaient été pris d'assaut par les traiteurs et les loueurs de tentes. Un barbecue chez Sacha et Robert n'avait rien à voir avec la joyeuse réunion de copains et de voisins qui se termine par une danse des canards endiablée autour du jardin. Les parents de Jojo voyaient en cette fête l'occasion de nouer de nouveaux contacts importants pour leurs affaires. Impressionner des clients potentiels était l'ordre du jour.

Passer un bon moment, s'amuser - non mais, vous voulez rire ! - ne figurait pas sur la liste des objectifs. Lorsque Jojo avait suggéré qu'elle aille passer la journée chez Cressida, sa mère avait poussé un soupir de soulagement :

— C'est une excellente idée, ma chérie. De toute façon, tu ne t'amuserais pas beaucoup, ici.

Jojo avait été ravie de s'en aller, et Cressida enchantée de la recevoir. Le soleil étant de la partie, la fillette s'était installée dans le jardin tandis que celle qu'elle appelait tante Cressida était sortie se ravitailler en denrées aussi indispensables que la glace au citron meringué, le pop-corn au chocolat et plus de Mister Freeze à la framboise que deux êtres humains pourraient en consommer en une semaine. Même si, à en croire leurs exploits dans ce

domaine, il était probable que la provision serait épuisée dans la soirée. -

Jojo termina de lire un article sur une élève qui avait le béguin pour son prof de physique. Avril Lavigne commençait à se répéter et ses autres CD

étaient dans son sac, dans la cuisine. Posant son magazine par terre, elle se leva, arrêta son baladeur et ôta ses écouteurs. Alors seulement, elle entendit que l'on sonnait à la porte.

Le temps qu'elle ouvre, les visiteurs avaient renoncé et redescendaient l'allée en direction de la rue. Jojo les observa un instant, se demandant si elle devait les rappeler. Puis, comme s'il avait senti qu'elle les regardait, l'homme se retourna et la vit. Il dit quelque chose à l'adolescent qui l'accompagnait et rebroussa chemin d'un pas vif, juste comme Jojo se souvenait qu'elle avait de l'écran total blanc sur le nez. Elle essaya de l'ôter en frottant du bout des doigts, sans parvenir à autre chose qu'à s'en mettre partout.

— Bonjour! lança l'homme, qui avait l'air sympathique. On a cru qu'il n'y avait personne, j'ai sonné plusieurs fois.

— Désolée, j'étais dans le jardin, avec mon baladeur, précisa Jojo en montrant ses oreilles.

— Mon fils en a un, aussi, dit l'homme en montrant le garçon resté près du portail qui faisait les cent pas. Remarque, il n'a pas besoin de le brancher pour m'ignorer. Sitting Bull.

— Pardon? s'étonna Jojo. C'est son nom?

— Non, non ! Je voulais dire que tu me fais penser à Sitting Bull, avec ces traits blancs sur le visage. Enfin, bref, tu dois être Jojo, n'est-ce pas?

Est-ce que ta... euh.. Cressida est là ?

— Elle est allée faire des courses. Vous êtes le monsieur des fleurs ?

Cressida n'était pas célèbre pour avoir des hordes d'inconnus venant frapper à sa porte, et Jojo avait oublié d'être une idiote, aussi avait-elle eu assez vite une idée de la personne à qui elle avait affaire.

Ce fut au tour du visiteur de paraître étonné.

— Le monsieur des fleurs ?

— Celui qui a acheté une carte et a apporté des fleurs à ma tante l'autre jour, pour la remercier.

— Ah, oui, bien sûr ! Oui, c'est moi. Tu penses qu'elle sera de retour vers quelle heure ?

— Quatorze heures. Vous vouliez lui acheter une autre carte ? demanda Jojo, qui voulait se rendre utile.

— Eh bien... pas vraiment, en fait.

— Alors vous vouliez quoi ? Si vous me laissez un message, je le lui transmettrai, vous pouvez me faire confiance. Attendez, il y a un bloc-notes et un stylo près du téléphone, là.

Tendant le bras sans quitter l'encadrement de la porte, elle s'en saisit et, stylo en main, se planta devant l'homme telle une serveuse attendant la commande.

— Allez-y, je vous écoute.

— Hmm... en fait, je crois que je vais plutôt lui passer un coup de fil.

L'homme avait rougi, et Jojo réalisa qu'il était gêné. Comme il s'apprêtait à tourner les talons, elle comprit soudain qu'il était venu pour inviter sa tante à dîner. Mince ! Elle l'avait taquinée là-dessus après l'histoire du bouquet de fleurs, mais elle avait visé juste ! Galvanisée par cette révélation, et par la rubrique courrier de Waouh ! dans laquelle elle avait lu la lettre d'une jeune fille voulant savoir pourquoi les garçons disaient toujours qu'ils allaient appeler mais ne le faisaient jamais, Jojo résolut qu'elle ne devait à aucun prix laisser filer cet homme.

— Ou je pourrais noter votre numéro et demander à ma tante de vous appeler, rétorqua-t-elle du ton efficace qu'elle avait entendu sa mère adopter chaque fois qu'elle traitait une affaire importante au téléphone.

— Eh bien...

— À moins que vous ne préfériez fixer un rendez-vous tout de suite. Je

peux déjà vous dire que ma tante est libre ce soir.

— C'est que...

113

Ne sachant plus que faire pour le retenir, Jojo lui fourra le bloc-notes entre les mains et bredouilla :

— Tenez, vous... vous n'avez qu'à écrire votre nom et votre numéro de téléphone, et elle...

— Excuse-moi, mais...

Le fils du visiteur, toujours adossé au portail, sa casquette de base-bail vissée sur le crâne, la regardait d'un air moqueur.

— ... t'es toujours aussi autoritaire ?

Jojo se raidit.

— Donny, tu n'es pas obligé d'être impoli, remarqua son père en se tournant vers lui.

— Je suis pas impoli, répliqua Donny en haussant les épaules. J'ai juste posé une question sensée.

— Je ne suis pas autoritaire, dit Jojo, mâchoires serrées.

— T'en es bien sûre ? Tu t'es entendue, un peu ?

— Donny !

Ignorant son père, Donny poursuivit :

— Mon père est venu ici pour inviter ta tante à dîner.

— Je le sais, rétorqua Jojo. J'essayais de l'aider, c'est tout!

— De l'aider! Mais Lu lui as foutu les jetons ! Comme s'il n'avait déjà pas assez de mal comme ça.

Stupéfait, le père du garçon se tourna vers Jojo.

— Tu savais ?

Mais Jojo avait un compte à régler avec le garçon, maintenant.

— Écoute, lui lança-t-elle sèchement, c'est pas ma faute si ma tante n'est pas là. Si ton père dit qu'il appelle et qu'il appelle pas, qu'est-ce qu'on fait ?

Tout ce que j'essayais de faire, c'était d'organiser un truc, de manière à l'empêcher de se défiler.

— Mon père est pas du genre à se défiler, d'accord ?

— Sauf que j'ai bien eu l'impression que c'est ce qu'il s'appêtait à faire.

— Parce que tu l'agresses, avec toutes tes questions.

— Holà ! intervint le visiteur en tapant dans ses mains, et sur un ton qui indiquait plus la détermination que la panique, cette fois. Vous allez arrêter, vous deux ?

114

— C'est elle qui a commencé, marmonna Donny.

— Donny, je t'en prie. Bien, reprenons. Jojo, tu as raison, j'étais venu inviter ta tante Cressida à dîner, mais. .

— Ce soir ?

— Quand elle voudra. Comme elle n'est pas là, je repasserai. Je te le promets.

— Ce soir, ce serait bien.

Toujours décidée à arriver à ses fins, Jojo ajouta :

— En fait, ce serait même parfait. Vous connaissez un bon restaurant, dans le coin ?

— Alors là, je dois avouer.. commença le visiteur, amusé.

— La cuisine est très bonne au Red Lion. C'est à Gre- sham, pas très loin d'ici. J'y suis allée avec mes parents la semaine dernière. Ils ont un fondant au chocolat à se rouler par terre. Vous passez la chercher à dix-neuf heures

?

— Mais je n'ai même pas encore pu lui poser la question, protesta-t-il,

époustouflé. Si ça se trouve, elle n'aura pas envie de dîner avec moi.

— Oh que si, elle en aura envie ! dit Jojo, sûre d'elle. Ça fait des lustres qu'elle n'est pas sortie avec quelqu'un. Elle n'a pas beaucoup de chance avec les hommes.

Une esquisse de sourire se dessina sur le visage de l'homme.

— Je suis certain qu'elle serait ravie de te l'entendre dire.

— C'est la vérité. Elle choisit toujours le mauvais. Bon, alors, dix-neuf heures ? Je ferai en sorte qu'elle soit prête, ne vous inquiétez pas.

Cette fois, il avait vraiment l'air de s'amuser.

— Et toi?

— Moi ? Oh, je n'ai pas encore choisi, je n'ai que douze ans, répondit Jojo d'un ton docte. D'une manière générale, tous les garçons sont des crétins.

Du côté du portail, Donny ricana.

— Ce que je voulais te demander, c'est : est-ce que tu as des projets pour ce soir, ou aimerais-tu te joindre à

115

nous ? s'enquit l'homme en montrant son fils. Pour qu'on soit un nombre pair Je suis sûr que Donny serait ravi d'avoir quelqu'un de son âge avec qui parler.

Donny semblait en avoir autant envie que de faire la danse des canards sur scène à la fête du collège. Pour Jojo non plus, la perspective d'un tel dîner n'était guère alléchante. D'un autre côté, elle n'avait que douze ans et savait que c'était un âge où les adultes hésitaient à vous laisser seul plus de quelques heures. Et si sa tante refusait l'invitation du père de Donny uniquement parce qu'elle ne voulait pas la laisser seule ? L'autre solution était pour Jojo de rentrer chez elle et d'endurer la soirée barbecue d'enfer.

Bon, il n'y avait pas photo.

— C'est une bonne idée. Merci, répliqua-t-elle, radieuse, tandis que Donny laissait échapper un nouveau ricanement. On sera vos chaperons.

— Donc, c'est réglé. Je réserve pour dix-neuf heures trente, déclara le père de Donny, visiblement soulagé et ravi. Fondant au chocolat pour tout le monde !

— Pff, grommela Donny en traînant des pieds. C'est pour les filles, le fondant au chocolat.

— Tu as quoi ?

Cressida laissa tomber les sacs sur la table de la cuisine et regarda Jojo, bouche bée.

— Je t'ai décroché un rendez-vous galant, répéta Jojo, visiblement très contente d'elle.

Mon Dieu !

— Avec qui ?

— Le monsieur qui t'avait apporté des fleurs.

— Quoi?

— Arrête... C'est pas comme s'ils se bousculaient au portillon, dit Jojo, le sourire jusqu'aux oreilles. Tu vois très bien de qui je parle. Et tu dînes avec lui ce soir au Red Lion, à Gresham.

— Ce soir? Là ? Aujourd'hui ?

116

Cressida se laissa choir sur une chaise. Elle avait les jambes en coton.

— Mais.. et toi ? Je ne peux pas te laisser toute seule.

— T'inquiète pas, je viens aussi, répliqua Jojo en rangeant les surgelés dans le congélateur.

— Ah bon ? fit Cressida d'une petite voix.

— Avec Donny. Le gamin qui boude tout le temps, tu te rappelles ? On vient pour vous surveiller un peu, être sûrs que vous vous tenez correctement. Parce que même les grands peuvent faire des bêtises, tu sais.

Enfin voilà. C'est le programme de ce soir. Pas mal, non ? Je t'avais dit que tu lui plaisais. Je peux prendre de la glace ?

Cressida fit oui de la tête, l'esprit ailleurs. Ce n'était qu'un dîner, tout de même. Et à quatre, en plus. Mais son cœur un peu fou n'en bondissait pas moins. Tom Turner avait occupé ses pensées beaucoup plus que de raison, ces derniers temps.

— Qu'est-ce que je vais mettre ! Il faut que je me remaquille, et mes cheveux sont horribles. Si je mets de l'autobronzant sur les jambes, est-ce que ça se verra ce soir?

Plus l'âge avançait, moins on sortait, et plus il fallait de temps pour se préparer, c'était terrible...

— À l'école, on a appris qu'autrefois, les femmes se mettaient du bouillon cube sur les jambes parce qu'elles n'avaient pas les moyens d'acheter des bas. Tu as fait ça, toi ? demanda Jojo d'un ton innocent.

— C'était pendant la guerre, espèce de gredine ! Et je suis sûre que, si j'essayais ça, tous les chiens du village viendraient me lécher les mollets.

Tant qu'à sortir avec un homme, je préfère ne pas être poursuivie par une meute de museaux baveux. Mince, ma chemise blanche, elle a une tache de sauce tomate et je ne l'ai pas lavée.

Jojo avait abandonné le rangement et se régala de glace au citron meringué, qu'elle mangeait à même le pot, adossée au réfrigérateur.

— Tante Cressida, tu sors pas avec Johnny Depp, non plus. Pas la peine de paniquer.

117

— Je sais, dit Cressida en passant une main dans ses cheveux, qui avaient bien besoin d'une coupe. Mais si je pouvais éviter de le faire partir en courant, j'aimerais autant.

— Il ne s'attend pas à un top model. Alors fais de ton mieux, et ça ira.

Si jeune, si cruelle, si lucide.

— D'accord, soupira Cressida.

— Et puis vraiment, t'as pas à t'inquiéter, j'ai ce qu'il te faut, conclut Jojo, très sûre d'elle. Je vais te prêter mon numéro de Waouh ! Tu verras, ils expliquent tout comme il faut, là-dedans.

15

Le magazine de Jojo proposait une double page réunissant les « Vingt conseils les plus mégatop pour le séduire ! ». Cressida l'ayant lu sans en perdre une miette - Jojo lisant par-dessus son épaule -, elle savait désormais que, pour son dîner avec Tom, elle devait porter un petit haut moulant pour faire ressortir son ventre plat (et tes abdos si tu en as !), passer ses baskets à la machine la veille (parce que personne n'aime les vieilles baskets puantes !) et qu'elle ne devait sous aucun prétexte lui faire un suçon (beurk, carrément la mort!). On lui avait également fermement conseillé de ne pas dénigrer les copains de son élu, de ne pas mettre trop de gloss épais (parce que même si un mec a envie d'embrasser une fille, rester collé ne fait pas partie de ses dix fantasmes les plus mortels) et de ne pas envoyer de texto à d'autres garçons, même sexy, pendant la durée du rendez-vous.

Et, bien sûr, il y avait les classiques : rire à ses plaisanteries, mais pas trop fort (pour ne pas passer pour une hyène!), cacher ses tampons de secours bien au fond du sac (pour qu'ils ne s'en échappent pas par accident, aaaargh, l'horreur!), et enfin, y aller doucement avec le Coca (parce que tout plutôt que de lui roter à la figure !).

Eh bien, songea Cressida, sans Waouh !, j'étais sur le point de commettre une série de bourdes absolument irrattrapables. Merci, la presse ado !

— Bien, alors. Si on commandait à boire, pour commencer ?

119

Au bar du Red Lion, Tom se frotta les mains et se tourna vers Cressida.

— Qu'est-ce que vous prenez ?

— Un Coca, répondit-elle d'un ton innocent, avant de croiser le regard de Jojo qui secoua la tête, l'air désespéré. Euh... non, en fait, je crois que je préférerais un verre de vin blanc.

Elle vit que Jojo se détendait.

— Excellente idée. Donny ?

— Coca.

— Jojo ?

— Je vais prendre un Coca, moi aussi, merci, répliqua cette dernière avec un grand sourire.

— T'étais obligée de faire ça ? grogna Donny. On s'emmerde, ici.

Jojo leva les yeux au ciel et se demanda comment on pouvait être aussi bouché. Dès qu'on leur avait servi leurs Coca, elle avait insisté pour que Donny la suive dans le jardin du pub.

— On s'emmerde là-bas aussi. J'essayais juste de leur laisser le champ libre. Si on reste avec eux, ton père va me demander si j'aime l'école, quelle est ma matière préférée, et patati et patata, et ma tante Cress va essayer de te faire parler de tes jeux, et de ce que tu veux faire quand tu auras terminé l'école, parce qu'ils se sentiront obligés de nous faire la conversation. Alors que ce qui les intéresse vraiment, c'est de se parler tous les deux. Donc, pourquoi les gêner ? Ici, en plus, on peut faire ce qu'on veut.

— Et on n'a pas à répondre à un tas de questions stupides, reconnut Donny à contrecœur. OK, t'as raison sur ce point. Par contre, y a rien à faire, ici. À moins que t'aies envie de faire du toboggan, ajouta-t-il avec un soupçon d'ironie.

— Non, je te remercie. Tu pourrais tomber et te mettre à pleurer, rétorqua Jojo avant de boire une gorgée de Coca. On peut toujours parler.

120

Il écarquilla les yeux.

— De quoi ?

— Oh, mais j'en sais rien, moi ! Ça ne te tuerait pas, de faire un effort, pour une fois, non ? s'impatienta Jojo. Tu habites à Newcastle, c'est pas comme si tes potes risquaient de te voir en train de parler à une fille, quand même.

— J'ai pas peur de parler aux filles.

— Ah bon ? On ne peut pourtant pas dire que tu t'en sois bien tiré jusque-là, si ?

— Peut-être que ça dépend de la fille, lâcha Donny avec un sourire narquois.

Jojo eut beaucoup de mal à résister à l'envie de finir son Coca d'un trait et de lui roter en pleine figure. Pas étonnant qu'elle ne s'intéresse pas aux garçons, s'ils étaient toujours aussi bêtes...

— Écoute, dit-elle, en colère, je ne suis pas en train d'essayer de te draguer. Tu ne me plais pas. Je pensais juste qu'on pouvait laisser ton père et ma tante passer un peu de temps seuls, c'est tout.

— Ouais, ouais, fit Donny en soupirant bruyamment. Mais à quoi ça va servir, de toute façon ? On est ici en vacances. On se tire la semaine prochaine.

— Et alors? Ils se plaisent, y a pas de mal, quand même ! Tu n'as jamais entendu parler d'une aventure de vacances ?

Donny frissonna et détourna la tête comme si elle venait de lui cracher dessus. Ce qui était assez tentant.

— Écoute, essaya à nouveau Jojo. Je sais bien que ça ne va rien donner parce que vous habitez loin, et tout ça. Mais qu'est-ce qui les empêcherait de se revoir une ou deux fois ici, et basta? Faut voir ça comme un exercice d'entraînement. Ma tante a vraiment eu que des déboires avec les mecs, alors ça change un peu de la voir avec quelqu'un de bien. Et ton père manque sûrement aussi d'entraînement.

Elle se tut un instant avant d'ajouter :

121

— À moins que ce soit justement le problème ? Tu ne veux pas le voir avec quelqu'un d'autre ?

Donny baissa le nez sur ses chaussures.

— C'est pas ça, non, dit-il enfin. Ça me fait un peu bizarre, c'est tout. Ma mère est partie il y a deux ans.

— Je sais, ma tante m'a raconté.

— Il se remariera probablement un jour. Mais si je n'aime pas sa femme ?

On me demandera pas mon avis, je le sais. Mon pote Greg, ses parents ont divorcé et se sont tous les deux remariés, et Greg peut pas sentir ni sa belle-mère ni son beau-père.

— Mais il est possible que ton père épouse quelqu'un que tu aimeras, aussi, dit Jojo, compatissante. Ça foire pas à tous les coups. Dans mon cas, c'est le contraire qui s'est passé, mais mon père était marié avec ma tante Cressida, avant, et je l'aime à un point que tu peux pas

imaginer.

— Ton père était marié avec elle? Comment ça, avant que tu sois née ?

Ça craint, non ?

— Ça craint pas du tout. Elle est géniale. J'ai beaucoup de chance, insista Jojo.

Sourcils froncés, Donny entreprit de tirer sur les fils de son jean passablement élimé.

— Moi j'en aurai pas, de la chance. J'ai jamais...

— Souris !

— Quoi ?

Levant la tête, il vit que Jojo le regardait avec le sourire jusqu'aux oreilles.

On aurait dit une dingue.

— Prends l'air content, lui ordonna-t-elle sans cesser de sourire. Ma tante est en train de nous regarder par la fenêtre, pour voir si tout va bien. Fais comme si.

— Pourquoi ?

— Franchement, t'es carrément à la masse. Parce que comme ça, ils pourront se détendre et profiter de leur soirée sans s'inquiéter pour nous.

— Merde, j'aurais dû apporter ma Game Boy, marmonna Donny, non sans essayer, malgré tout, d'amorcer un semblant de sourire. T'es sérieusement barrée, toi.

122

— Tout va bien. Ils discutent et rigolent comme deux vieux copains, annonça gaiement Cressida.

— Vraiment ? Ils ont l'air de s'entendre ?

Tom parut soulagé.

— Comme larrons en foire. Vous voyez, on se faisait du souci pour rien.

Ils sont probablement bien mieux dans le jardin que coincés ici avec les vieilles branches. Non pas que vous soyez une vieille branche, ajouta prestement Cressida en voyant les sourcils de Tom remonter d'un cran.

— Vous non plus, dit-il en souriant.

— Même si je suis certaine que Donny et Jojo nous classent dans cette catégorie.

— Cela va sans dire. En ce qui les concerne, de toute façon, passé vingt-cinq ans, on est de l'autre côté de la pente.

Cressida ne se considérait pas comme une vieille branche - enfin, pas tout à fait - mais trouvait tout de même plus agréable d'être installée dans le pub, à une jolie table de la salle de restaurant, avec des petits lumignons dont la lumière flattait le teint. Elle s'appuya au dossier de sa chaise, et sentit une agréable onde de chaleur se répandre dans ses veines. C'était le vin. Tom paraissait bien conservé, lui aussi. À vrai dire, il était bien, point à la ligne. Et les effluves parfumés qui leur parvenaient de la cuisine la faisaient saliver.

— Je suis contente d'être venue ici, dit-elle. Vous avez fait le bon choix.

— Ne me remerciez pas, remerciez Jojo. C'était son idée, répliqua Tom avec un sourire. Elle sait ce qu'elle veut, cette petite, elle ira loin. Elle m'a dit à quelle heure passer vous prendre, et où vous emmener. Je n'ai fait qu'obéir aux ordres.

— Eh bien, je suis contente. À moins que vous ne regrettiez ce choix ?

— Et pourquoi donc ? Jamais je n'aurais pensé passer de si bonnes vacances. Imaginez, enchaîna-t-il en se penchant, que l'anniversaire de ma mère n'ait pas

123

été cette semaine. Nous ne nous serions jamais rencontrés.

Se sentant délicieusement prête à tout, et aussi un peu pompette, Cressida leva son verre.

— Dans ce cas, buvons à votre mère.

— À ma mère ! Et à vous ! ajouta Tom, les yeux brillants.

— À moi ! Et à vous !

Plongeant son regard dans celui de Tom, Cressida regretta de tout son cœur qu'il habite si loin. Puis elle s'intima l'ordre d'arrêter de boire tant qu'elle n'aurait pas mangé parce que, partie comme elle était, elle allait commettre un impair.

— Peut-être qu'on devrait commander. Et ensuite, vous me parlerez de Newcastle.

— C'est une ville qui n'a rien d'exotique, vous savez, l'avertit Tom, amusé.

C'est la ville que vous habitez, pensa Cressida avec, dans l'estomac, le petit pincement d'excitation qu'elle n'avait plus ressenti depuis son adolescence.

— La voilà, dit Jojo comme Cressida apparaissait dans le jardin, une main en visière pour se protéger du soleil, deux menus dans l'autre, qu'elle agita dans leur direction.

— Ben, c'est pas trop tôt, marmonna Donny. J'ai la dalle, moi. Ça fait une heure qu'on est là.

— Arrête de te plaindre tout le temps, c'est fatigant. Et souris, gronda Jojo en lui donnant un coup de pied sous la table, auquel un autre, plus fort, répondit aussitôt. Coucou, tante Cress. Comment ça va ?

— Très bien, ma chérie, ça va très bien, répondit Cressida, radieuse, en leur tendant les menus. On est en train de commander. Et vous, tout se passe bien ?

— Super, oui ! s'empressa d'assurer Jojo. Je vais prendre les fajitas au poulet et un fondant au chocolat. Et toi, Donny ?

Donny lut le menu vitesse grand V.

124

— Hamburger frites, s'il vous plaît.

— Oh non, ne prends pas ça ! gémit Jojo. C'est toujours pareil. Essaie plutôt les l'ajitas au poulet.

— Moi, j'aime les hamburgers et les frites. Je peux prendre ce que j'aime, quand même, non?

— Mais bien sûr! s'exclama Cressida en se penchant vers lui. Ne fais pas attention à Jojo, elle croit toujours tout savoir. Et en dessert, tu veux quoi

? Le fondant au chocolat ?

— Euh..

Donny jeta un coup d'œil en direction de Jojo, qui lui fit signe que sa bouche était hermétiquement close.

— Bon, va pour le fondant, finit-il par soupirer.

— Est-ce qu'on peut manger dehors ? demanda Jojo. Regarde, on n'est pas les seuls. Vous pouvez rester à l'intérieur, vous, si vous préférez.

— Mais sans problème ! Je vais prévenir le serveur. Oh, je suis tellement contente de voir que vous vous entendez bien, tous les deux!

s'enthousiasma Cressida. D'ailleurs, Donny, ton père a suggéré qu'on aille au parc animalier de Longleat tous ensemble, demain ! Qu'est- ce que vous en dites ?

Jojo était ravie. Donny esquissa une grimace qui se termina laborieusement en sourire forcé.

— Alors c'est réglé ! s'exclama Cressida, visiblement aux anges. Bon, je ferais mieux de rentrer passer votre commande !

— Manquait plus que ça, souffla Donny lorsqu'ils furent à nouveau seuls.

La

famille

Tout-le-monde-est-

beau-tout-le-monde-est-gentil,

maintenant.

— C'est

toujours

mieux

que

la

famille

Tout-le-monde-

s'engueule-tout-le-monde-fait-la-tête, non? rétorqua Jojo, avant de lui donner un petit coup de coude. Allez, quoi, souris. Ça va être chouette, tu verras. Il y a un château, aussi.

— Un château, grogna Donny. Toute la journée avec toi.

— Longleat, c'est super beau, fit Jojo, prenant un malin plaisir à le taquiner - à l'agacer, en réalité. Et tu verras,

125

les lions adorent quand des gamins mal embouchés tombent accidentellement de leur voiture, juste devant eux. Grrrrroaaaaarnr!

conclut-elle en mimant un félin toutes griffes dehors.

Donny la fixa un moment, impavide. Puis il baissa la tête et se tapa lentement le front, trois fois, sur le plateau de la table.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça?

16

Freddie prit la route le dimanche matin, juste après le petit déjeuner. S'il n'y avait pas trop de circulation, il serait à Exmouth en deux heures tout au plus. Il ouvrit sa vitre et alluma un cigare, bien décidé à ignorer le mal de tête persistant qui, ces derniers temps, enveloppait chaque matin son crâne d'une sorte de casque de plomb. Dehors, la campagne était drapée de brume et le soleil peinait à percer. Il était impatient de revoir Jeff, mais appréhendait aussi ces retrouvailles. Au téléphone, Jeff lui avait paru taciturne, de toute évidence surpris par cette voix du passé, une voix pas exactement bienvenue, qui plus est.

Freddie espérait qu'ils parviendraient à dépasser ce malaise, à laisser derrière eux les mauvais souvenirs et retrouver ne serait-ce qu'un

semblant de cette amitié qui les avait liés toute leur enfance. À l'époque, les liens qui les unissaient avaient semblé indéfectibles. Qu'ils ne soient pas proches pour toujours était hors de question. Une seule nuit fatidique avait suffi à tout briser, à l'issue de laquelle leurs vies avaient été changées à tout jamais.

Jeff avait souffert à l'époque, c'était indéniable. Mais avait-il continué à souffrir pendant les quarante années qui avaient suivi ? Freddie ignorait la réponse à cette question, qu'il s'était délibérément refusé à poser durant leur brève conversation téléphonique.

Un panneau annonçait qu'on approchait d'une station-service, et Freddie envisagea quelques instants de s'y arrêter pour prendre un café et deux autres cachets

127

d'aspirine. Mais non, il préférait poursuivre son chemin, arriver le plus vite possible à Exmouth et voir Jeff.

Il n'avait pas non plus posé la question qui le taraudait, l'autre jour, et était impatient d'en connaître la réponse.

— Il est ivre, avait dit Giselle avec un geste de dégoût. Rond comme une queue de pelle. Il n'arrive même pas à tenir sur ses jambes, alors conduire la moto, tu imagines. Mais il en a besoin pour aller travailler demain, et si Derek le ramène, la moto va rester ici, et moi avec. Ça fait douze kilomètres, je ne peux quand même pas marcher..

Pauvre Giselle, elle était à bout, et il était difficile de lui en vouloir !

Freddie ne savait que trop bien ce que n'était pas la première fois que Jeff buvait et se mettait dans une situation impossible. Ils avaient grandi dans des maisons voisines à Oxford et étaient les meilleurs amis du monde, mais Jeff, avec les années, s'était fait un autre ami, l'alcool, avec qui il entretenait une liaison orageuse et passionnée.

Ce soir-là, ils étaient à une fête à Abingdon. Freddie, avec trois autres copains, avait fait le chemin dans la Mini Morris de Derek. Jeff et Giselle étaient arrivés sur la moto de Jeff, la Norton 350 qu'il chérissait tant.

Et Jeff n'avait pas pu repartir.

Freddie avait regardé Giselle, en robe rouge à pois blancs, avec sa queue-de-cheval relevée bien haut, visiblement inquiète. C'était

compréhensible, il fallait absolument qu'elle soit au travail le lendemain matin. De plus, il était minuit passé, et ses parents devaient s'inquiéter, ne voyant pas rentrer leur fille adorée, âgée d'à peine dix-huit ans. Ni lui ni elle n'avait assez d'argent pour un taxi.

— Jeff n'a qu'à rentrer avec Derek et les autres, avait dit Freddie. Je vais ramener la moto, et je te déposerai en passant. Qu'est-ce que tu en penses

?

128

— Tu ferais ça? s'était exclamée Giselle, soulagée. Freddie, ce serait génial ! Ma mère va piquer une crise si je rentre trop tard. Tu me sauves la vie.

Jeff avait été porté et installé dans la voiture.

— T'as pas intérêt à dégueuler sur mes sièges, l'avait prévenu Derek.

— Mais pourquoi fait-il ça ? avait demandé Giselle tandis que les feux arrière de la Morris disparaissaient dans la nuit. Il est tellement gentil, le reste du temps. Quand il ne boit pas, il est parfait. Tous les deux mois environ, il craque, et plus rien d'autre ne compte. C'est tellement stupide et vain.

Ça l'était, mais Freddie ne pouvait se résoudre à l'admettre. Jeff, c'était Jeff, et il n'était pas question de lui être déloyal.

— Allez, demain, tout sera oublié, avait-il répondu avec un enthousiasme forcé. On a tous nos moments de faiblesse. Viens, je te ramène.

Ils se dirigeaient vers Oxford, sur une route déserte, lorsqu'un renard avait traversé devant leur roue. Voulant l'éviter, Freddie avait fait une embardée et, comme il maîtrisait mal la puissance de la Norton, il n'avait pas réussi à redresser la moto. À partir de là, tout lui avait semblé se dérouler au ralenti. Il avait senti les bras de Giselle se serrer autour de sa taille, avait entendu son cri, puis il avait vu le muret.

L'impact avait été violent. Giselle avait été propulsée par-dessus le muret, retombant de l'autre côté dans un bruit sourd qui laissait présager le pire. Freddie, par chance, était tombé sur le côté pour échouer sur le talus herbeux. Il avait mal partout mais, s'il sentait la douleur, c'était toujours mieux que de ne pas la sentir. Alors il s'était

relevé et, titubant, était allé voir de l'autre côté du muret.

— Giselle, avait-il lancé d'une voix rauque. Ça va?

Rien. Un silence sinistre, entrecoupé de sifflements de vapeur s'échappant du moteur de la Norton. Repérant Giselle, il était parvenu à escalader le muret.

129

À son approche, elle avait remué, avait tenté de se redresser.

— Merde, Giselle, je suis désolé...

— Ça va. Enfin, je crois. Je suis tombée sur des cailloux. Ma jambe me fait mal. Et mon dos, aussi.

Freddie lui avait touché le bras et, découvrant qu'il était poisseux de sang, avait manqué tourner de l'œil. Il avait failli tuer la fille qu'il aimait, celle qui était fiancée à son meilleur ami. En lui prenant la main, il sentit la minuscule bague de fiançailles lui mordre la paume.

— Seigneur, mais qu'est-ce que j'ai fait..

— Tu as bousillé la moto de Jeff, si j'en crois les bruits de Cocotte-Minute déglinguée qui viennent de l'autre côté, avait murmuré Giselle avec difficulté. À mon avis, il ne va pas être content.

Quelques instants plus tard, Freddie avait réussi à arrêter une voiture, qui les avait conduits jusqu'aux urgences de l'hôpital de Radcliffe. Tandis qu'ils attendaient un médecin, Giselle lui avait répété que ce n'était pas sa faute, qu'il n'avait rien fait de mal.

— S'il t'était arrivé quelque chose, je ne l'aurais pas supporté, avait répondu Freddie en secouant la tête, les larmes aux yeux.

Ensuite, le souvenir qu'il conservait, c'était Giselle, les bras en sang, sa robe pleine de boue et déchirée, qui l'embrassait fougueusement. À la fin de ce premier baiser, elle avait gardé son visage entre ses mains, lu dans son regard la vérité si longtemps tue.

— Freddie, tu ne comprends donc pas ? Il m'est déjà arrivé quelque chose.

Puis les parents de Giselle étaient apparus, très inquiets, et elle leur avait présenté Freddie avant d'expliquer ce qui s'était passé et de conclure que le jeune homme n'y était pour rien.

Après l'avoir jauté du regard, le père de Giselle avait demandé d'un ton sec :

— Et le joli cœur, il est où ?

— Il est rentré avec Derek, avait répondu Giselle d'un ton calme.

130

— Tu veux dire qu'il a encore dépassé les bornes, côté bibine ?

— Oui. Et aussi que je ne l'épouserai pas. J'ai rompu mes fiançailles.

Giselle avait baissé les yeux sur le brillant taché de sang qui ornait sa main gauche.

Sa mère avait éclaté en sanglots, de soulagement.

— Eh bien ça, au moins, c'est une bonne nouvelle, avait dit son père. Ce n'était pas un garçon pour toi, de toute façon.

Giselle avait regardé Freddie, dont le cœur s'était mis à battre d'une furieuse envie de l'aimer et de la protéger pour toujours. Elle avait glissé sa main dans la sienne et, se tournant vers son père, avait ajouté :

— Non, il n'était pas pour moi. Mais je connais quelqu'un qui l'est.

Voilà, c'était arrivé comme ça. En une nuit, la vie de Freddie avait changé.

Pendant huit mois, il avait fait de son mieux pour cacher les sentiments qu'il éprouvait envers Giselle, et y était parvenu. Voilà qu'il se retrouvait sur le point de devoir l'annoncer au monde entier en général, et à Jeff en particulier.

Comme ils quittaient les urgences vers trois heures du matin, soignés, recus, pansés, Giselle lui avait soufflé :

— Je le dirai à Jeff, d'accord ? Je lui dirai que tout est fini entre nous et que désormais je suis avec toi.

— Tu... tu ne penses pas qu'on devrait attendre un peu ? s'était entendu répondre Freddie d'une petite voix.

— Pourquoi ?

— Ben... tu sais... pour amortir un peu le choc.

Et aussi parce que Jeff avait le sang chaud, tout le monde le savait.

— C'est sa faute. Il n'a qu'à assumer, un peu, et je ne vais pas lui mentir, Freddie. Je ne suis pas comme ça.

De toute évidence, Giselle avait pris sa décision.

— Bon.

Freddie avait hoché la tête et dégluti avec difficulté. Dès le lendemain, Jeff découvrirait donc que sa fiancée

131

le quittait et que sa chère Norton 350 de 1959 était bonne pour la casse. Il découvrirait aussi pour qui Giselle le quittait. Cette nuit-là, Freddie avait assez mal dormi.

Le grand panneau bleu annonçant qu'il approchait de la sortie le tira de ses souvenirs. Freddie mit le clignotant et quitta l'autoroute derrière une caravane brinquebalante. Exeter, puis Exmouth, et la maison de Jeff, sur la route de Sandy Bay. Il y serait dans une demi-heure.

Du bout des doigts, il effleura l'arête de son nez et se demanda si Jeff avait toujours ce crochet du gauche si percutant.

17

Lottie passait un moment formidable au supermarché, à profiter de la climatisation tout en remplissant son caddie. Le trajet depuis Hestacombe l'avait laissée moite et collante, aussi la fraîcheur du magasin était-elle une bénédiction. Et surtout, ayant renoncé à prendre son petit déjeuner pour s'avancer dans la paperasse du bureau avant d'aller faire les courses, elle avait l'estomac vide et trouvait tout délicieusement tentant.

Enfin, à part les boîtes pour chat.

Pour l'heure, elle contemplait d'un œil gourmand les paniers de croissants et de pains au chocolat frais et se demandait combien en prendre

- une demi-douzaine, était-ce suffisant? - lorsqu'elle réalisa qu'on l'observait. Tournant la tête, elle croisa le regard d'un homme qui la

fixait sans cacher son amusement. Grand, mince, il portait une chemise en jean délavée par-dessus un short large en toile, et s'appuyait sur un chariot. Ses cheveux affichaient le blond délavé des surfeurs, ses dents étaient blanches et ses pieds nus étaient glissés dans une paire de tongs turquoise qui avaient connu des jours meilleurs. Pourtant, la montre qui ornait son poignet hâlé était indéniablement d'une marque de luxe.

Ce qui signifiait qu'elle avait probablement affaire à un voyou.

Tout en appréciant l'attention qu'on lui portait, Lottie prit deux sachets et les garnit de trois croissants et trois... non, quatre... bon, allez, cinq pains au chocolat. Ce n'était pas courant de voir un si bel homme au rayon 133

boulangerie du supermarché, un dimanche matin qui plus est. La regardait-il toujours ? Et pourquoi son chariot était-il vide ? Attendait-il sa femme et ses enfants, occupés pour l'instant au rayon fruits et légumes ?

Pas mécontente d'avoir mis sa robe rose à bretelles et pensé à se coiffer ce matin, elle posa les sachets dans son chariot puis, d'un mouvement très décontracté, elle le fit pivoter de façon à croiser une nouvelle fois le regard du beau blond, et peut-être gratifier l'intérêt qu'il lui avait porté d'un large sourire.

Sauf qu'il avait disparu. Ni lui ni son chariot n'étaient en vue, ce qui n'était pas exactement très flatteur. C'était bien la peine de se faire un film, tiens.

Flûte.

Vingt minutes plus tard, Lottie se trouvait au rayon vins et spiritueux et tâchait de faire la différence entre une très jolie bouteille bleue à étiquette argentée dont le contenu était annoncé avec « d'agréables notes boisées, un blanc parfait pour l'été » et le prix attrayant, et une autre, plus classique, qui affichait « un vin rouge fruité et rafraîchissant pour réveiller le gosier », mais un peu plus cher. Pourquoi ne promettait-on pas simplement de ne pas faire mal à l'estomac ou de ne pas vous faire un détartrage ? Au moins, on serait fixé. Restait l'aspect extérieur, et là, la bouteille bleue l'emportait sans conteste.

— Ne faites pas ça, dit une voix derrière elle.

Lottie faillit lâcher les deux bouteilles. Pas besoin d'avoir des antennes pour savoir à qui cette voix appartenait.

Elle se retourna et vit qu'il secouait la tête.

— Vous méritez mieux, ajouta-t-il.

— Je sais, répondit Lottie en tâchant de calmer sa nervosité. Le problème, c'est que mon banquier n'est pas du même avis.

— Un vin bon marché ne représente jamais une économie. Il vaut mieux une seule bonne bouteille que trois mauvaises.

— Je m'en souviendrai quand j'aurai gagné au loto.

134

Elle posa la bouteille bleue dans son chariot et remit l'autre en rayon.

L'homme s'approcha et, d'un geste rapide, intervertit les deux bouteilles.

— Ne jamais acheter un vin parce qu'il est dans une jolie bouteille, lâcha-t-il d'un air docte. C'est quasiment la garantie qu'il sera imbuvable.

— Vous avez perdu votre chariot, remarqua Lottie.

— Il est très mal élevé. Je devrais le garder en laisse, à vrai dire.

Sur ce, il mit ses doigts dans sa bouche et siffla, faisant sursauter tous les clients alentour.

— Il vient au pied? s'enquit Lottie, amusée.

— Il devrait, en tout cas. Tôt ou tard, lorsqu'il aura fini de courir après les autres chariots... Ah, vous voyez ce que je veux dire ?

Penchant la tête, il montra un chariot qui venait de sortir du rayon jus de fruits, poussé par une blonde très BCBG, impeccablement maquillée.

Re-flûte !

— Seb, te voilà ! s'impatientait-elle. Mais qu'est-ce que tu fais ? On est déjà passés par ce rayon ! Il ne nous reste plus que les piques à cocktail, et c'est bon. J'ai promis à maman qu'on serait de retour pour midi.

Lottie eut du mal à détacher son regard du contenu du chariot qu'elle

poussait. Au moins soixante bouteilles de Champagne, des dizaines de paquets de saumon fumé et de jambon de Parme, des boîtes d'oeufs de caille, et au moins douze litres de jus d'orange fraîchement pressé.

— Et puis c'est lourd, j'arrive pas à pousser, ajouta la jeune fille en lâchant le chariot devant ledit Seb. À ton tour, un peu.

— Petite fête, expliqua ce dernier à Lottie en suivant son regard. C'est l'anniversaire de Tiffany, aujourd'hui.

— Joyeux anniversaire ! dit Lottie par automatisme.

Tiffany poussa un soupir épuisé.

— Il le sera quand on sera sortis de cet endroit.

— Et si vous veniez ? proposa Seb à brûle-pourpoint. Si vous n'avez rien de prévu cet après-midi, bien sûr.

135

— C'est gentil, mais je ne peux pas.

C'était la vérité, elle devait aller au lac avec Nat et Ruby. De toute façon, le regard horrifié de Tiffany ne lui avait pas échappé. Elle fit prestement faire demi-tour à son chariot, regrettant qu'il ne contienne que des paquets de pâtes en forme de héros de bandes dessinées, de la sauce tomate et un paquet géant de rouleaux de papier toilette.

— Mais amusez-vous bien ! Au revoir !

Et elle se dirigea vers les caisses, l'air aussi dégagé que possible, comme si se faire inviter à une grande fête par un inconnu dans un supermarché était le genre de chose qui lui arrivait tous les jours.

Derrière elle, la voix haut perchée et très agacée de Tiffany parvint jusqu'à ses oreilles.

— Franchement, Seb, t'es lourd quand tu t'y mets. Tu penses toujours qu'à toi ! C'est ma fête, OK ? Tu peux pas inviter des gens comme tu veux.

Et puis qui c'est, d'abord, cette fille ?

Lottie ne put s'empêcher de ralentir.

— Aucune idée, répliqua Seb, imperturbable. Mais elle a un cul

sensationnel.

Comme toujours, Lottie réussit à choisir la caisse qui semblait être la plus rapide mais s'avéra la plus lente. Elle emballait encore ses paquets de pâtes Batman lorsqu'elle leva les yeux et vit Seb et Tiffany sortir du supermarché parce que, bien sûr, un couple comme le leur choisissait toujours la caisse qui allait vite. En plus, un chauffeur les attendait probablement, le coffre de la limousine ouvert.

— Vous avez votre carte de fidélité ? demanda la caissière sur le ton du plus profond ennui.

— Euh.. attendez.. Oui, la voilà!

Seb et Tiffany n'en avaient sans doute pas, eux. Quand on était aussi classe, une American Express Platinum suffisait amplement.

Cinq minutes plus tard, elle chargeait ses courses dans son coffre lorsqu'une voiture s'arrêta derrière elle.

— Coucou.

136

Elle se redressa. Seb avait très probablement eu droit à une vue plongeante sur son sensationnel derrière. Étonnamment, il était au volant d'une Golf verte poussiéreuse, Tiffany à son côté.

La limousine avec chauffeur, ce serait pour une autre fois.

— Coucou, répondit-elle.

Allait-il chercher à la faire changer d'avis et la convaincre de venir quand même à leur fête ? Son regard glissa en direction de la main gauche de Tiffany, histoire d'y constater ou non la présence d'un anneau lourd de sens.

Une fois encore, suivant son regard, Seb lança :

— C'est ma sœur.

— Pas de bol pour moi, fit Tiffany en levant les yeux au ciel.

Pour toi, oui, peut-être, pensa Lottie, toute guillerette à nouveau.

Mais non, de toute façon, elle était prise cet après-midi. Quoique, s'il s'était arrêté, ce soit forcément qu'il s'intéressait à elle. S'il lui demandait son numéro de téléphone, elle le griffonnerait sur le dos de sa main.

Comme ça, il pourrait l'appeler et...

— Tenez. Ne buvez pas ce gros rouge qui tache.

Interrompant ses douces élucubrations, Seb lui tendit une bouteille de Veuve Clicquot par la vitre baissée.

— Buvez plutôt quelque chose de bon, pour changer.

Prise par surprise, et parce qu'il tenait la bouteille du bout des doigts,

Lottie l'attrapa avant qu'elle ne tombe par terre.

— Pourquoi ?

— Parce que j'aime vos yeux.

— Et mon derrière.

Il éclata de rire.

— Aussi, oui.

— Merci, dit Lottie, attendant qu'il lui demande son numéro de téléphone.

— Je vous en prie. À votre santé ! Au revoir.

137

Éberluée, elle regarda la Golf s'éloigner et quitter le parking du supermarché. Il était parti. Parti! Non, ça ne pouvait pas arriver, un truc pareil... À moins que...

Elle étudia fébrilement l'étiquette de la bouteille, y cherchant un numéro griffonné à la hâte pour qu'elle puisse l'appeler et le remercier comme il faut. Mais, c'était incroyable, elle n'en trouva pas. Il venait de lui donner une bouteille de Champagne de grande marque et s'était éclipsé, sans lui laisser de quoi le contacter ni même savoir qui il était.

Pourquoi ? Pourquoi avait-il fait une chose pareille ?

Et surtout, flûte - c'était le cas de le dire.

18

Jeff Barrowcliffe vivait dans un bungalow des années 1930 dont la façade bleu ciel était joliment décorée de pots fleuris suspendus ou posés sur les rebords des fenêtres. En actionnant le loquet du portail d'entrée, Freddie aperçut Jeff dans l'allée, sur le côté de la maison, qui bricolait un moteur de moto. Il aurait été ridicule de dire qu'il n'avait pas changé d'un poil, mais il était recon- naissable au premier coup d'œil, en plus chauve, plus mince, et plus ridé.

Jeff se redressa, s'essuya les mains avec un chiffon gras- seux et attendit que Freddie le rejoigne. Ils ne s'étaient jamais embrassés - dans les années 1950, s'embrasser entre hommes, c'était pour les tantouses -, et Freddie ignorait s'il aurait le courage de se lancer

aujourd'hui. Heureusement, en tenant des deux mains son chiffon dégoûtant, Jeff fit en sorte que la question ne se pose pas.

— Jeff, je suis content de te voir.

— Moi aussi. Ça m'a fait un drôle de coup, l'autre jour, de t'entendre au téléphone, comme ça, sans crier gare. D'ailleurs, je ne comprends toujours pas pourquoi t'as appelé, lâcha Jeff en se passant une main sur le crâne.

— La curiosité, je suppose. Le temps passe, comme tu sais, répondit Freddie avec un haussement d'épaules. On n'est pas éternels. J'ai eu envie de retrouver les gens de mon passé, de savoir ce qu'étaient devenus mes amis.

— Tas perdu le contact avec un certain nombre d'entre eux, alors, hein ? fit Jeff d'un ton sec.

139

Freddie ne releva pas la pique.

— Il y avait une autre raison. Je voulais m'excuser.

— La dernière fois que je t'ai vu, tu étais allongé sur le dos, le visage en sang. Et moi j'avais mal au poing, rappela Jeff, non sans une esquisse de sourire. Il faut que je m'excuse aussi ?

— Non, je le méritais.

Le souvenir de cette journée était gravé dans la mémoire de Freddie.

Giselle avait raconté à Jeff l'accident de la veille, puis avait poursuivi en lui annonçant qu'elle rompait leurs fiançailles et que désormais Freddie et elle sortaient ensemble. Freddie, qui fumait clope sur clope dans sa chambre, avait entendu les éclats de voix depuis la maison de Jeff, juste à côté de la sienne. Et l'instant d'après, il avait entendu Jeff tambouriner chez lui, exigeant de le voir, menaçant de le réduire en miettes. Freddie lui avait ouvert. Étant donné les circonstances, il lui avait semblé que c'était la moindre des choses.

Plus personne n'avait jamais revu Jeff. Ce même soir, il avait fait sa valise et quitté Oxford avant de s'engager dans l'armée.

D'une certaine manière, cela avait été un soulagement.

— Tu entres boire une tasse de thé ? proposa Jeff.

— Avec grand plaisir.

Freddie avait tant de choses à lui demander qu'il ne savait par où commencer. Devant l'abondance de fleurs qui décoraient la maison, il s'enquit :

— Tu es marié ?

— Euh, oui. Depuis trente-trois ans. Deux enfants, quatre petits-enfants.

Ma femme n'est pas là aujourd'hui, expliqua Jeff en entrant. Je me suis dit qu'il valait mieux qu'elle ne soit pas par là, tant que tu serais dans les parages. Des fois que t'aies des envies de te tirer avec...

Freddie vit qu'il plaisantait et se détendit.

— Elle est bien révolue, cette époque...

— Et toi, alors ? T'as fini par te marier aussi ?

140

Dans la cuisine bien propre et visiblement rénovée de frais, Jeff entreprit de préparer le thé.

— Oui, répondit Freddie, mais pas avec Giselle.

— Alors tu t'es fait casser le nez pour rien.

— On n'était pas faits l'un pour l'autre, c'est tout. On n'était que des mômes. À vingt ans, tout le monde fait des conneries. Merci, dit Freddie en prenant la tasse que lui tendait Jeff.

Celui-ci s'alluma une cigarette.

— Ça, ça n'a pas changé, pas vrai ? Et on ne peut rien faire pour empêcher nos mômes de faire des conneries. C'est la vie.

— Nous n'avons pas eu d'enfants. Ça ne s'est pas présenté, lâcha Freddie la gorge serrée, se prenant à envier Jeff pour sa famille, et regrettant de ne pas la rencontrer. Mais j'ai épousé une fille formidable. On était tellement heureux... On allait fêter nos quarante ans de mariage quand elle est morte.

Je n'aurais pas pu espérer meilleure femme. J'ai eu beaucoup de chance.

— Finalement, on a tous les deux trouvé la bonne, hein? Je suis désolé, pour ta femme. C'était il y a longtemps?

— Quatre ans.

— T'as toujours tes cheveux et tes dents, tu vas peut-être rencontrer quelqu'un d'autre.

— Non, je ne pense pas.

Freddie n'avait aucune intention de parler de sa maladie à Jeff. 11 n'était pas venu pour qu'on le plaigne. Mais évoquer Mary l'avait ébranlé plus qu'il ne l'aurait imaginé. Mince, il devenait sensible, avec l'âge.

Devinant qu'il luttait pour contrôler son émotion, Jeff lança :

— Tu veux une goutte de cognac dans ton thé ?

— Excuse-moi, dit Freddie avec un petit mouvement affirmatif. De temps en temps, ça vient lorsqu'on ne s'y attend pas. C'est ridicule.

Il regarda Jeff aller chercher la bouteille de cognac et lui en verser une généreuse rasade.

— Tu n'en prends pas, toi ?

141

— Non. Je ne bois plus.

— Vraiment ? Depuis quand ?

Jamais il ne l'aurait imaginé. La nouvelle était suffisamment étonnante pour qu'il en oublie son émotion.

— Deux ans après qu'on s'est vus pour la dernière fois. À cette époque, j'avais déjà bu pour au moins vingt ans. Évidemment, c'était pour oublier le fait que Giselle m'avait quitté en me disant que je buvais trop. Ah bon? je me suis dit. Tu penses que ça, c'est trop ? Tu vas voir de quoi je suis capable...

— A l'armée ?

— Oh purée, oui ! Surtout à l'armée. Et puis j'ai rencontré une autre fille, et elle m'a quitté aussi, parce que j'étais qu'un bon à rien de poivrot.

La suivante, même topo. Et la suivante aussi. Pour finir, je suppose qu'un matin, je me suis demandé si elles n'avaient pas raison. En plus, ce matin-là, j'étais les bras en croix dans les plates-bandes de quelqu'un et un chien pissait sur mon manteau préféré. Ça a aidé.

— Alors tu as arrêté ? Comme ça ?

— Comme ça. Du jour au lendemain. Ce qui fait que je ne me souviens même plus de mon dernier verre d'alcool, ni de l'endroit où je l'ai bu.

J'avais compris qu'au train où j'allais, je ne passerais pas quarante ans. Alors je me suis accroché, et je m'en suis sorti. Je ne dis pas que ça a été facile, mais j'y suis arrivé. Et la vie me l'a bien rendu. Je suis toujours là, et heureux. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

— Et moi qui me demandais si je ne l'avais pas fichue en l'air, ta vie...

Pour Freddie, le soulagement était immense.

— Disons que pendant un temps, tu n'as pas fait partie de la liste de mes idoles. C'est même un euphémisme. Tout ça, c'est du passé, maintenant.

— Tu n'imagines pas combien je suis heureux de te l'entendre dire.

La page était tournée, réalisa Freddie. Et c'est ce dont il avait eu tant besoin. Se sentant mieux pour la première fois depuis des semaines, il sourit à son ami.

142

— Bon, j'espère que tu vas me laisser t'inviter à déjeuner.

Pour une bonne journée, ce fut une bonne journée.

Fatigué mais heureux, Freddie n'avait pas pu s'empêcher de passer à Piper's Cottage en rentrant ce soir-là. Lottie, qui venait de coucher Nat et Ruby, le serra dans ses bras et ouvrit la bouteille de Veuve Clicquot.

— Eh ben, regardez-moi ça ! dit-il en indiquant l'étiquette. Tu as recommencé le vol à l'étalage, ma chérie ?

Franchement, tout ça parce qu'une fois, elle était sortie d'un magasin

avec un ensemble slip soutien-gorge en imprimé zèbre violet et noir accroché au dos de son pull.. Un truc qui n'était même pas à sa taille, mais qui n'avait pas empêché Mario de l'appeler « la petite voleuse de dessous coquins » et de dire à tout le monde de faire gaffe à leur carte de crédit.

— La drague à l'étalage, plutôt. J'ai rencontré un type plutôt pas mal au supermarché, et figurez-vous qu'il est venu me voir sur le parking. J'ai cru qu'il allait m'inviter à dîner, et non ! Il m'a juste donné cette bouteille et il est parti !

— Il a perdu au change, si tu veux mon avis, mais pas toi. Enfin, pas nous. Bon, tu veux savoir, pour Jeff ?

Freddie raconta alors leur déjeuner, leur conversation à bâtons rompus sur absolument tout ce qui leur passait par la tête, leurs vies respectives.

L'alcoolisme de Jeff, son amour pour ses petits-enfants, et son garage spécialisé dans les motos n'eurent bientôt plus de secrets pour Lottie -

franchement, c'était plus qu'elle n'en demandait. L'important, c'était que leurs retrouvailles se soient bien passées, et que Freddie en revienne transformé d'une manière qui réchauffait le cœur.

Lorsque la bouteille de champagne fut vide, Lottie lança :

— Bon, on cherche qui, maintenant?

Freddie plissa les yeux et la regarda.

143

— Tu n'as pas une petite idée ?

— Giselle ?

— Giselle.

— Vous l'aimiez, mais vous l'avez quittée, dit Lottie, brûlant de curiosité. Pourquoi ?

— Ah... quelque chose est arrivé.

Ça, oui, de toute évidence.

— Mais quoi ?

Freddie se leva, prit ses clés de voiture et embrassa Lottie sur la joue.

— J'ai peur d'avoir été un méchant garçon. Une fois de plus.

— Si vous ne me le dites pas, je ne la chercherai pas pour vous.

Il sourit.

— J'ai brisé le cœur de Giselle. Elle pensait que j'allais la demander en mariage, et j'ai rompu.

— Pourquoi ?

Dans l'encadrement de la porte, Freddie se retourna.

— Parce que j'étais tombé fou amoureux de quelqu'un d'autre.

19

Le 1er septembre était arrivé, et Amber était sur le point de partir pour Saint-Tropez avec son amie Mandy. Mario était passé chez elle à Tedbury en sortant du bureau. Assis sur le lit du petit appartement qu'elle occupait au-dessus du salon de coiffure, il la regardait finir de préparer ses bagages.

— Bon, alors, dit Amber en comptant sur ses doigts. Maillots de bain, c'est fait. Paréos, c'est fait. Tongs argentées. Sandales roses. Produits pour les cheveux, crème solaire, antimoustique, pantalon blanc, bouquins, chapeaux.

— N'oublie pas les préservatifs.

— Ils sont déjà dans la valise.

— J'espère que non ! gronda Mario en attrapant Amber par le poignet pour l'attirer sur ses genoux. Soyez sages, les filles, hein ? Il n'est pas question de se laisser embarquer par un millionnaire au torse huilé sur son énorme yacht de m'as-tu-vu.

Elle passa les bras autour de son cou et l'embrassa.

— La même chose est valable pour toi.

— Ça fait un bail qu'un énorme yacht de m'as-tu-vu ne s'est pas arrêté à Hestacombe.

— Tu vois très bien ce que je veux dire. Je sais à qui j'ai affaire.

— Mais j'ai changé, protesta Mario d'un air offusqué. Je ne t'ai jamais trompée.

— Et je veux que ça continue, même quand je ne suis pas là. Parce que si tu me trompes, dit Amber en le regar

145

dant droit dans les yeux, c'est fini entre nous. Terminé. Tu es prévenu.

— Mais je ne vais rien faire !

— Parfait ! s'exclama Amber en l'embrassant sur le bout du nez. Fin du sermon, alors. Bon, tu crois que j'ai pris assez de hauts ?

Mario la regarda les compter, puis en rajouter deux. Il faisait confiance à Amber, mais aurait malgré tout préféré qu'elle ne parte pas en France sans lui. Elle allait lui manquer. À Nat et à Ruby, aussi. Peut-être qu'à son retour, le moment serait venu de lui proposer d'emménager avec lui.

Il consulta sa montre.

— Il est sept heures et quart. À quelle heure vous partez ?

— À neuf heures. J'ai dit à Mandy que je passerais la chercher à moins le quart. Pourquoi ? Tas faim ? Je peux descendre te chercher quelque chose, si tu veux.

Amber avait décliné la proposition de Mario de les conduire à l'aéroport de Bristol, disant qu'il était plus simple de laisser sa voiture au parking longue durée, afin de l'avoir au retour.

Mario se leva et l'attira une nouvelle fois contre lui, pour l'embrasser.

— Non, tu restes là et tu finis ta valise de fille. Moi, je descends chercher quelque chose à manger. Et ensuite, il ne nous restera plus qu'une chose à faire avant que tu partes.

— Ah oui ? rigola Amber. Et quoi donc ? Passer l'aspirateur ou faire la vaisselle ?

Elle était futée et vive. Elle allait lui manquer bien plus qu'elle ne le pensait. Laissant glisser ses mains jusqu'à sa taille dénudée, Mario murmura

:

— Nous dire au revoir comme il faut. Au lit.

Jeudi matin, Lottie était au bureau, occupée à trier un monceau de courrier, lorsque Tyler, de retour de New York, apparut dans l'encadrement de la porte.

146

Seigneur, que c'était bon de le revoir! En polo blanc et Levi's, il était bron/.é, séduisant, et absolument pas fatigué par le décalage horaire.

Aucun doute là-dessus : un patron agréable à regarder, c'était un plus.

Détail dont elle décida de ne pas parler à Freddie. Si charmant fut-il, elle n'avait jamais eu la gorge sèche et le cœur battant en le voyant entrer dans son bureau.

— Bonjour, dit Tyler.

Indiquant la pile de courrier d'un mouvement du menton, il ajouta :

— Vous avez l'air débordée.

— Vous êtes mon employeur, alors mon boulot, c'est de vous faire croire que je n'ai pas une minute à moi.

Le visage de Tyler s'éclaira d'un large sourire.

— Vous savez quoi ? Vous m'avez manqué.

Allons bon. Et qu'était-elle censée répondre à ça ? Elle n'allait tout de même pas dire qu'il lui avait manqué aussi, hein ?

— Et vous revoilà! lança-t-elle d'un ton enjoué, se demandant ce que contenait l'élégant sac en papier glacé bleu nuit qui se trouvait à ses pieds.

Suivant son regard, il se pencha pour le ramasser et chercher quelque chose dedans.

— Ah, j'allais oublier. Freddie m'a prévenu que vous ne parliez plus aux gens à moins qu'ils vous aient offert une bouteille de Champagne.

Les hommes étaient incroyables. Elle avait été suffisamment humiliée comme cela, non ? Freddie n'avait- il réellement pas compris que s'attendre qu'un bel inconnu vous invite à dîner et se retrouver plantée sur un parking avec une bouteille, même de Champagne, était un

incident qu'elle préférait ne pas voir étalé sur la place publique ?

D'un autre côté, si Tyler se sentait obligé de relever le défi, c'était plutôt bon signe.

— Oh non, dit-elle, vous n'auriez pas dû !

— Malheureusement, comme il m'a raconté cette histoire il y a cinq minutes à peine, j'ai dû improviser. Et

147

en plus, il est un peu chaud... Vous croyez que ça ira? s'enquit-il en se redressant, une canette de Pepsi à la main.

— Merci, rigola Lottie en la posant sur son bureau. Il est millésimé, je suppose.

— Cela va sans dire. Il est dans ma boîte à gants depuis six jours, je pense que sa maturation est à point.

— Excellent. Je vais le garder pour une grande occasion.

— Je suis aussi allé faire un tour chez FOA Schwarz pendant que j'étais à New York, et j'ai trouvé quelque chose pour Nat, pour réparer ma bêtise de la semaine dernière, annonça Tyler en sortant deux paquets rectan-gulaires soigneusement emballés et parés de magnifiques rubans. Et je me suis dit que, si j'apportais quelque chose à Nat, Ruby risquait de se sentir mise à l'écart, alors j'ai pris un truc pour elle aussi.

— Oh, vous n'étiez pas obligé, vous savez, dit Lottie, profondément touchée. Us vont être ravis.

— Je pense qu'on peut parler de corruption, répondit en souriant Tyler.

Mais si c'est nécessaire pour retrouver leurs bonnes grâces, j'assume.

Retrouver leurs bonnes grâces, Lottie n'était pas certaine que ce soit la formulation adéquate, dans la mesure où, aux yeux des enfants, Tyler n'avait jamais été digne de la plus petite grâce. Mais peut-être ces cadeaux allaient-ils marquer l'amorce d'un nouveau cap.

— En tout cas, c'est très gentil de votre part, assura-t-elle en tendant une main vers le sac. Je les leur donnerai ce soir.

Lottie réfléchit un instant - enfin, une nanoseconde - et acquiesça.

— Bonne idée.

C'était d'ailleurs une double bonne idée, puisque si Mario gardait les enfants ce soir, il ne pourrait pas aller faire de bêtises de son côté.

— On fait comme ça, alors. Dix-neuf heures trente, ça vous va ?

148

Ravie, Lottie se dit que, finalement, c'était aussi bien que Seb ne l'ait pas invitée à dîner. Quand vous plaisez à un homme, il vous invite à dîner et fixe une date et une heure. S'il fait cela sans perdre de temps, comme venait d'agir Tyler Klein, c'est que vous lui plaisez vraiment beaucoup.

Ce qui était une excellente nouvelle, dans la mesure où les sentiments étaient partagés.

— Maman, je l'aime pas, lui. Sors pas avec ce type, la supplia Nat lorsque Lottie lui annonça avec qui elle allait dîner.

— Mon chéri, je t'ai déjà dit que c'était quelqu'un de vraiment gentil, dit-elle sans cesser de jongler avec le tube de mascara, celui de rouge à lèvres, son poudrier et sa bouteille de parfum.

— Il est pas gentil. Il est cruel.

— Bon, écoute, soupira Lottie. Je ne voulais pas te le dire, mais Tyler t'apportera un cadeau. Est-ce qu'il est plus gentil, maintenant ?

Vénal, son fils?

Le visage de Nat s'éclaira instantanément.

— Quoi, comme cadeau ?

— Je ne sais pas, tu verras ce soir. Mais si tu le détestes, peut-être que tu ne devrais pas...

— Alors comme ça, Nat va avoir un cadeau de ce type?

Assise sur le rebord de la baignoire, Ruby faisait des essais avec l'ombre à paupières violette de sa mère, sans miroir. Elle semblait outrée.

— Mais c'est nous qui avons dû supporter les hurlements de Nat pendant un temps infini !

— Et Tyler en est tout à fait conscient, répliqua Lottie en reprenant son ombre à paupières avant qu'il n'y en ait plus. C'est la raison pour laquelle il t'a apporté quelque chose à toi aussi.

Vénale, sa fille ?

149

— C'est vrai ? s'exclama Ruby, surexcitée, en manquant tomber à la renverse dans la baignoire. C'est quoi ?

— Aucune idée. Il m'a juste dit qu'il était allé dans un magasin spécial à New York, Schwarz quelque chose, et...

— Schwarz ? FAO Schwarz ? s'écria Ruby, les yeux comme des soucoupes.

Elle se tourna vers Nat, qui répéta :

— FAO Schwarz, sur la Cinquième Avenue ?

— Mais comment vous connaissez ça, vous ? leur demanda Lottie, amusée.

— Maman ! C'est le meilleur magasin de jouets du monde ! Un truc carrément top du top ! dit Nat. On a vu un documentaire dessus à la télé.

C'est du délire !

— Mieux que Disneyland, précisa Ruby. On y trouve tout ce qu'on veut, et c'est plus grand que Buckingham Palace, et ils vendent absolument tout tout tout...

Aux étoiles qu'elle vit dans leurs yeux, Lottie comprit qu'ils imaginaient Tyler arriver au volant d'un camion- benne chargé de présents tous plus extravagants les uns que les autres.

— Les enfants, je vous préviens, il n'y aura qu'un cadeau pour chacun, annonça-t-elle pour rectifier le tir. En plus, comme je le disais tout à l'heure, si vous pensez que Tyler est si méchant, je me demande si vous méritez ces présents.

— S'il les a rapportés de New York, je pense qu'il vaut mieux le laisser

nous les offrir, déclara Ruby. Sinon, il pourrait se vexer.

— Et s'il les a achetés à FOA Schwarz, ajouta Nat avec le plus grand sérieux, ce sera forcément des cadeaux super qui auront coûté très cher.

Vénaux, ses enfants ?

— Alors je peux aller dîner avec lui ? demanda Lottie.

— Je crois que tu dois, oui, décréta Ruby tandis que Nat approuvait d'un mouvement de tête décidé.

150

— Alors youpi ! Mais attention, les enfants, je veux de bonnes manières !

Quels que soient vos cadeaux, vous ferez comme si vous étiez très contents et...

Levant les yeux au ciel, Nat et Ruby lâchèrent en chœur :

— On dira merci !

20

Le gang des petits corrompus attendait à la fenêtre de la chambre de Nat quand Tyler se gara devant le cottage.

À la porte d'entrée, il murmura à Lottie :

— Je crois qu'on a passé un cap. Ils ne m'ont pas hué et ne m'ont pas jeté de pierres.

Lottie était tendue. Elle tenait tant à ce que ses enfants surmontent leur antipathie envers Tyler. Les choses avaient mal commencé entre eux, mais avec un peu de chance tout allait s'arranger. Que ces trois-là s'entendent était très important pour elle.

Pourvu que les cadeaux aient l'effet escompté...

— Salut, vous deux, leur lança Tyler, tout à fait à l'aise, alors que deux têtes apparaissaient en haut de l'escalier, angéliques à souhait. Vous allez bien ?

— Ça va, dit Nat, presque hagard tant il faisait d'efforts pour ne pas

fixer les paquets que Tyler avait entre les mains.

— Très bien, je vous remercie, répondit Ruby. Avez- vous passé un bon séjour en Amérique ?

On aurait dit la politesse faite enfant.

— Excellent, répliqua Tyler, de toute évidence ravi de ce changement d'attitude. Mais je suis vraiment content d'être de retour. Et devinez quoi ?

Je vous ai rapporté un petit quelque chose.

Lottie retint un sourire tandis que Nat et Ruby feignaient de découvrir les deux paquets luxueusement enveloppés.

— Celui-là est pour toi, annonça Tyler en tendant le premier à Ruby, et celui-là pour toi, Nat.

153

Ils descendirent l'escalier pour prendre possession de leurs cadeaux.

— Merci, monsieur Klein, dirent-ils en chœur.

— Je vous en prie, répondit Tyler, qui semblait aussi content que s'il avait remporté un oscar. Et s'il vous plaît, appelez-moi Tyler.

Lottie les entraîna dans le salon en croisant les doigts. Nat et Ruby entreprirent de déballer leurs cadeaux. Tout se passait tellement mieux qu'une semaine auparavant, tellement mieux qu'elle n'avait osé l'imaginer. . Les choses allaient vraiment pouvoir...

Oh, non !

Non, pas ça.

— Comme je ne savais pas trop quoi t'offrir, j'ai demandé conseil à une vendeuse, expliquait Tyler à Ruby. Et elle m'a dit que ce serait parfait.

Lottie essaya la transmission de pensée. Je t'en supplie, fais comme si de rien n'était, lança-t-elle silencieusement à sa fille, figée devant un présentoir contenant une poupée en porcelaine au teint clair, vêtue d'une magnifique robe de style victorien.

Certaines fillettes aiment les poupées, certaines aiment même les

poupées de collection que l'on garde dans leur présentoir et avec lesquelles on ne peut pas vraiment jouer. Mais les seules poupées qui aient jamais intéressé Ruby, c'étaient les poupées vaudoues. Cinq minutes.

— Elle est belle, finit par lâcher courageusement Ruby, le menton tremblant, tant elle faisait d'effort pour cacher sa déception. Vous avez vu

? Elle ouvre et elle ferme les yeux quand on l'allonge. Merci, monsieur Klein.

— Tyler, appelle-moi Tyler, insista ce dernier, complètement inconscient du fait qu'il n'aurait pas pu choisir pire cadeau, même délibérément. Je suis content qu'elle te plaise.

— Elle est très belle, intervint Lottie d'une petite voix pour empêcher un silence gênant de s'installer. Regarde ses cheveux! Et ses chaussures! Tu en as, de la chance,

154

Ruby... Bon, et Nat, comment il s'en sort avec son paquet? Alors, tu as trouvé quoi, là-dedans ? ajouta-t-elle à l'intention de son fils.

Le papier cadeau se déchira enfin, et Lottie sentit son cœur défaillir.

— Le Seigneur des Anneaux, lâcha Nat d'une voix sourde. Merci, monsieur Klein.

Des figurines du fameux jeu de rôles, à monter et à peindre soi-même. Une activité requérant de la concentration, des doigts fins et agiles, et des monceaux de patience. Des qualités que le pauvre Nat ne possédait hélas nullement !

— La vendeuse m'a dit qu'ils en vendaient des tonnes chaque semaine.

Tous les gamins sont fous de ça, là-bas, expliqua fièrement Tyler. Ils passent des heures à coller leurs figurines et à les peindre. Selon elle, tu en as pour plusieurs semaines.

Nat semblait au bord des larmes. Lottie vint à son secours.

— C'est fantastique, hein ? Tu vas adorer faire ça, j'en suis sûre !

Un tout petit « oui » lui répondit. Nat était figé et caressait le couvercle de la boîte, n'ayant rien trouvé d'autre pour montrer à quel

point il aimait son cadeau.

— Me voilà !

La porte d'entrée s'était ouverte, et Mario apparut.

— Désolé, je suis en retard, mais Amber a appelé juste comme je m'en allais. Elle s'amuse comme une folle et vous embrasse. Eh, qu'est-ce qu'il se passe, ici ?

Il s'arrêta, interdit, devant le spectacle de ses enfants, cadeaux dans les bras, et apparemment malheureux comme les pierres.

— Je ne savais pas que c'était Noël.

— Mais ça l'est pas ! s'exclama Ruby en lâchant son cadeau pour courir dans les bras de son père. On peut aller grimper dans les arbres, papa ?

— Et chasser les serpents ? renchérit Nat.

— Bon, eh bien, nous, on va y aller, intervint Lottie. .Amusez-vous bien, les enfants.

155

— Toi aussi, fit Mario avec un clin d'œil. Ne rentre pas trop tard.

Horriifiée à l'idée qu'il puisse ajouter « Et pas de folie le premier soir » ou un commentaire du même genre, elle poussa Tyler dehors et referma la porte derrière eux.

Ce fut une soirée parfaite. Dans un petit restaurant chic de Painswick, Lottie en apprit un peu plus sur Tyler et le trouva décidément de plus en plus attirant. Et même si elle n'avait guère l'habitude de dîner en tête à tête avec un homme, pas un instant elle ne se sentit nerveuse.

Ils rentrèrent vers vingt-trois heures. Pensant que Nat et Ruby dormiraient à poings fermés, elle avait envisagé, une fois Mario parti, d'inviter Tyler à boire un café. Rien d'autre. Après tout, c'était aussi son patron, et elle ne tenait pas à passer à ses yeux pour une fille facile. Bon, un baiser ne pouvait pas faire de mal, mais pas plus, ça c'était certain.

Mais tout était allumé dans la maison, et les enfants étaient encore dans le jardin. J'ai bien fait de ne rien prévoir de coquin, songea Lottie.

Finalement, le contraceptif le plus naturel qu'elle connaisse, c'étaient Nat et Ruby. .

— Ils auraient dû être au lit, s'excusa-t-elle auprès de Tyler avant de descendre de voiture.

— Pas de problème. Ils ont l'air de s'amuser comme des fous. Peut-être qu'ils ont commencé à peindre les figurines et veulent me les montrer...

Et peut-être que leur nourriture préférée, c'est désormais la moutarde et les choux de Bruxelles, ne put s'empêcher de penser Lottie.

— Dites donc ! lança-t-elle. Il est tard, vous devriez être au lit !

— Papa a dit que comme la rentrée c'est que la semaine prochaine, on pouvait rester un peu. On s'est drôlement amusés, tu sais ! annonça Nat en bondissant pour embras

156

ser sa mère. Et devine ce qui est arrivé ! Tu devineras jamais, maman !

— Bon, alors il vaut mieux que tu me le dises.

— Non ! Toi, devine !

— Tu t'es lavé les dents sans qu'on te le demande ?

— Non!

— Bon, je donne ma langue au chat.

Comme Nat l'entraînait vers la maison, elle se retourna vers Tyler :

— Vous venez prendre un café ?

— Essayez de m'en empêcher ! dit-il en fermant sa portière. J'ai trop envie de savoir ce qui s'est passé !

— Deux choses! intervint joyeusement Ruby en attrapant l'autre bras de Lottie. Il s'est passé deux choses, ce soir!

Serrant ses enfants contre elle, Lottie adressa un regard navré à Tyler et murmura :

— Désolée.

— Mais de quoi ? répliqua-t-il. Je suis ravi. Je ne voudrais manquer ça pour rien au monde.

— Alors voilà, commença Nat lorsqu'ils furent dans le salon. Le téléphone a sonné, et papa a décroché, et il a dit que c'était un appel d'Amérique.

— Seigneur!

Lottie regarda Mario, assis sur le canapé.

— Et puis, papa m'a donné le téléphone en disant que quelqu'un de spécial voulait me parler. Alors je l'ai pris et j'ai dit : « Allô ! », et un monsieur m'a répondu : « Bonsoir, petit, tu es bien Nat Carlyle? » Il avait une drôle de voix, pas comme ici, et j'ai dit : « Oui, qu'est-ce que vous voulez ? »

Lottie leva un sourcil à l'intention de Mario, qui haussa les épaules.

— Alors il a dit : « Tu sais qui je suis, bonhomme ? » et moi j'ai dit : « Vous ressemblez à Arnold Schwarzenegger » et il a dit : « Oh, mais tu es très doué, petit, parce que je suis Arnold Schwarzenegger. » Et c'était luiiiii !

157

Nat était au comble de l'excitation, il trépignait, était rouge tomate.

— Alors je lui ai dit : « Mais comment vous avez eu mon numéro ? » et il a dit : « Mon petit Nat, j'ai reçu un e-mail de mon secrétaire particulier, qui avait reçu une lettre expliquant que tu avais perdu ton nounou et que tu étais très malheureux, et que peut-être un appel de moi te ferait du bien et te redonnerait le moral. »

— C'est incroyable ! commenta Lottie en lançant un clin d'œil à Mario, qui secoua la tête.

— Et c'était vraiment lui ! précisa Ruby. Parce que j'ai écouté aussi.

C'était exactement sa voix, comme dans les films !

A qui d'autre avait-elle parlé du petit mensonge qu'elle avait raconté à Nat concernant Arnie ? Incrédule, elle se tourna vers Tyler. Avait-il réussi à convaincre un imitateur d'appeler Nat ? Ou - mais non, c'était impensable - connaissait-il vraiment Arnold Schwarzenegger ? Après tout, dans son ancien milieu, il devait connaître beaucoup de monde.

— C'est vous qui avez organisé ça? murmura-t-elle à l'intention de Tyler.

— Chut, répondit-il sans la regarder. Il n'a pas fini. Vas-y, Nat, continue, on t'écoute.

Nat inspira un grand coup et reprit son récit.

Demandez-lui d'apprendre sa table de multiplication et vous y serez encore à Noël, mais se souvenir de sa conversation avec Schwarzy, c'est autre chose. Mot pour mot, tout était là. Comme pour certains épisodes des Simpson.

— Il a dit qu'il savait ce que je ressentais parce que, quand il était petit, il avait un nounou, et puis quand il avait sept ans, un homme cruel est arrivé et a jeté son nounou et après il ne l'a plus jamais retrouvé. Et il a dit

: « Oh, Nat, si tu savais comme j'ai été malheureux ! Je l'aimais tellement, mon nounou. J'ai pleuré toutes les nuits en me demandant où il pouvait être. Et puis un jour je me suis dit que non, je devais être courageux, fort et puissant

158

comme Superman, et je devais apprendre à vivre sans mon nounou, et je devais grandir, me faire beaucoup de muscles pour que plus personne ne puisse jamais me prendre mes affaires. » Et ensuite il m'a dit que je devais être courageux et fort, moi aussi, et il m'a fait promettre de ne plus jamais pleurer. Alors j'ai promis, et il m'a dit qu'il avait beaucoup de choses à faire et qu'il fallait qu'il y aille, et il m'a dit au revoir et il a raccroché.

— Eh bien...

Stupéfaite et très impressionnée - que Tyler ait réussi à convaincre le vrai Arnie ou seulement un imitateur, peu importait -, Lottie prit Nat dans ses bras et le couvrit de baisers.

— C'est fantastique, vraiment. Tu sais que tu as drôlement de la chance, pour un petit garçon ? Un appel d'Arnold Schwarzenegger, rien que ça !

— Je sais ! s'exclama Nat, extatique. Et en plus, il connaissait mon nom

!

Par-dessus l'épaule de Nat, Lottie regarda Tyler et tenta de lui exprimer sa gratitude. C'était une telle attention de sa part. Ils échangèrent un sourire et, une fois encore, elle sentit son cœur s'emballer.

— Maman, c'est pas fini ! Il est arrivé autre chose !

Cette fois, c'était Ruby qui lui secouait la manche et réclamait son attention.

21

— Quoi, ma chérie ?

Lottie caressa la joue de sa fille, qui trépignait d'impatience. Enfin, son tour était venu de raconter sa surprise. Qu'est-ce que cela pouvait être ?

Tyler avait-il fait en sorte que Beyoncé passe en coup de vent ce soir ?

Orlando Bloom, en ce même instant, attendait-il dans le jardin ?

— C'est une autre surprise, annonça solennellement Ruby. Dans la cuisine.

Ah... Orlando Bloom dans la cuisine. Voilà une bonne nouvelle. Mieux encore, Orlando Bloom faisant la vaisselle.

— Arrête, c'est trop, ce suspense. Dis-moi tout ! s'exclama Lottie. Tu me la montres, ta surprise, ou...

— Bon Dieu ! s'écria Tyler en donnant des coups de pied dans tous les sens.

Surprise, Lottie vit alors une forme sombre traverser son champ de vision et aller s'écraser contre le mur opposé en faisant un drôle de bruit, à mi-chemin entre la serpillière mouillée et la boule de pétanque qu'on lâche dans l'herbe. Plus rapide que l'éclair, Tyler attrapa Nat et Ruby et les poussa vers la porte.

— Les enfants, sortez de cette pièce, fermez la porte et montez là-haut.

— Que se passe-t-il ? cria Lottie, voyant que l'étrange forme inconnue avait glissé le long du mur et disparu derrière la bibliothèque.

— Oh, purée ! lâcha Mario en se passant une main dans les cheveux avant de se diriger vers la bibliothèque.

161

— Papa, papa, c'était Bernard ?

La voix cassée par la panique, Ruby bouscula Tyler pour courir à son tour vers la bibliothèque et en sortir frénétiquement les livres un à un.

— Bernard, Bernard ! Où tu es ? Tout va bien, tu peux sortir, maintenant.

— Non, je le crois pas, murmura Tyler, tout pâle.

Sentant que le pire était à venir, Lottie posa la question :

— Qui est Bernard, ma chérie ?

— C'est ma surprise ! J'allais te le montrer, répondit Ruby sans cesser de chercher. On l'a trouvé dans les bois ce soir, et papa a dit que je pouvais le garder. . Mais pourquoi il sort pas ? Bernard, où tu es ? Tout va bien, n'aie pas peur!

— Quelqu'un voudrait-il m'expliquer qui est Bernard ? insista Lottie.

— Un serpent, dit Tyler en secouant la tête. J'ai senti quelque chose sur mon pied et, quand j'ai baissé les yeux, j'ai vu un serpent. Je n'ai pas pu m'empêcher de donner un coup de pied. Quand j'étais jeune, j'ai passé pas mal de temps dans le Wyoming. Si on est mordu par un crotale, on peut en mourir.

— On n'a pas de crotales, ici, déclara Mario d'un ton neutre. Bernard est un orvet. Les orvets sont inoffensifs. Us ne mordent pas. D'ailleurs, ce ne sont même pas des serpents, mais des lézards sans pattes qui vivent dans...

Ah.

Il était inutile de demander ce que ce « Ah » signifiait. Lottie avait compris. Prenant Nat contre elle, elle regarda Mario glisser la main derrière l'étagère la plus basse et en retirer Bernard, lentement. Agenouillée à côté de son père, Ruby éclata aussitôt en sanglots. Elle prit Bernard dans ses mains et posa son petit corps inerte sur sa jambe pour le caresser.

— Oh non! soupira Tyler, livide. Merde. Ça recommence.

Lottie n'en pouvait plus. Juste au moment où tout semblait enfin rentrer dans l'ordre, il avait fallu qu'une

162

autre catastrophe se produise. Lui avait-on jeté un sort?

— Écoutez, je suis désolé, commença Tyler avec un soupir. Mais lorsque j'ai regardé mes pieds, je ne m'attendais pas à voir un serpent...

— Il n'aurait pas dû se trouver sur vos pieds ! s'indigna Lottie. Il était censé être dans la cuisine, non ? Pourquoi la porte de la cuisine était-elle ouverte?

— On l'avait mis dans un carton avec de la paille, expliqua Nat, les lèvres tremblantes. Il n'aurait pas dû sortir. J'ai juste un peu ouvert le couvercle pour qu'il puisse respirer.

— Ruby, je suis désolé, répéta Tyler. Je n'ai pas voulu le tuer. Est-ce qu'on vend des serpents dans les animaleries, ici? ajouta-t-il en désespoir de cause. Écoute, je t'en achèterai un autre. Celui que tu veux.

Le visage baigné de larmes, Ruby renifla un grand coup et toisa Tyler.

— Je veux pas que vous m'achetiez un autre serpent. Vous en prendriez un horrible, avec une tête en porcelaine, un bonnet en dentelle et des vêtements complètement démodés. Et même si vous m'achetiez un vrai python, j'en voudrais pas parce que je vous déteste, et je déteste cette horrible poupée que vous avez apportée, et vous avez tué Bernard. Alors je veux plus jamais que vous veniez dans ma maison !

Tyler resta songeur un instant, puis il hocha la tête.

— Tu sais, dit-il enfin, je crois que je n'en ai plus envie moi non plus. On se voit demain au bureau, ajouta-t-il à l'intention de Lottie, qui approuva d'un mouvement de tête absent.

— Et je veux plus que vous sortiez avec ma maman ! lança Ruby.

Tyler ne répondit pas.

— Et Nat a détesté ses figurines du Seigneur des Anneaux ! conclut-elle tandis qu'il atteignait la porte. Mais ça, c'est pas trop grave, papa

a dit qu'on pourrait toujours les revendre sur eBay.

163

Lottie ne prit pas la peine de raccompagner Tyler jusqu'à sa voiture. Ce n'était pas exactement le soir idéal pour un premier baiser.

Sur l'insistance de Ruby, Mario creusa une petite tombe étroite et allongée au fond du jardin, et une cérémonie, courte mais émouvante, éclairée à la bougie, marqua la mise en terre de Bernard. Vu de la fenêtre de la chambre des voisins, cela devait paraître un peu étrange, mais après tout ces derniers avaient un peu l'habitude avec les Carlyle. Et enterrer un orvet à minuit n'avait rien de si extraordinaire que cela, ils avaient connu pire.

Enfin, Nat et Ruby allèrent se coucher et s'endormirent quelques secondes à peine après avoir posé la tête sur l'oreiller.

Au moment de se retirer à son tour, Mario ne put résister à l'envie de poser quelques questions.

— Tu es sûre que tu as envie de bosser pour ce type ?

Lottie se raidit.

— Et pourquoi pas ?

— Attends, ne me dis pas que tu n'as rien remarqué. Ce mec est un danger ambulant. Tu imagines, vous êtes dans le bureau tous les deux, le téléphone sonne, tu fais mine de décrocher. John Wayne pense que tu vas dégainer ton six-coups et, avec ses réflexes aiguisés, tire le premier. Et là, je te préviens, c'est lui qui creusera ta tombe, parce que t'es autrement plus grande que Bernard.

— C'était un accident. Il a cru que c'était un serpent et les Américains ont l'habitude que les serpents soient dangereux. Et c'était quand même drôlement attentionné de sa part d'organiser ce coup de fil.

Le sourire de Mario s'élargit.

— Le coup de fil d'Arnie ? Tu ne penses quand même pas que c'était vraiment lui qui appelait ?

— Non, bien sûr, répliqua Lottie en cachant sa légère déception. Mais c'était quand même sympa de faire un truc pareil, non ? Et tu ne peux pas dire que ça n'a pas fait plaisir à Nat.

— Ah ça, non, je suis d'accord ! dit Mario en prenant ses clés.

— Alors pourquoi refuses-tu d'admettre que c'était gentil de la part de Tyler?

— Parce que je ne peux pas, OK ?

— Exactement ! triompha Lottie. Parce que tu es trop fier, trop tête, trop italien, pour accepter l'arrivée de quelqu'un de nouveau dans le paysage, quelqu'un qui s'entend bien avec tes enfants, qui plus est.

— Qui s'entend bien, tu dis ? Tu es sûre de ce que tu avances, là ?

— Bon, il s'entendrait bien avec eux si les choses arrêtaient de mal tourner. Mais il fait des efforts. C'est ça, l'important, non ? En tout cas, ça l'est pour moi.

— Je crois que tout le monde l'aura compris, ironisa Mario en ouvrant la porte d'entrée avant de se retourner. Juste un truc. Qu'est-ce qui te fait croire que c'est Tyler qui a organisé le coup de fil ?

Lottie serra le poing. Elle côtoyait Mario depuis onze ans, assez longtemps pour comprendre ce que le ton de sa voix impliquait. Flûte, et re-flûte. Il ne faisait pas particulièrement le fanfaron, mais elle était certaine qu'il buvait du petit-lait. Comment avait-elle pu être aussi bête et tirer cette conclusion hâtive ? Parce que l'appel venait des États-Unis et que Tyler rentrait de New York? Mais quelle cruche elle faisait !

Et on allait se charger de le lui rappeler.

— Il y a un nouveau gars, au boulot, Eamonn. Il imite super bien les différents accents et les gens connus. Je lui ai demandé de passer un coup de fil à Nat. Ce n'était pas gentil de ma part ? C'était pas attentionné et merveilleux d'avoir fait cet effort ?

Il savourait pleinement chaque seconde de cet instant.

— Ce sont tes enfants, rétorqua Lottie sans hausser le ton. Tu es leur père.

Tu es censé faire ce genre de choses. Ça ne fait pas de toi un héros.

— Mais ça en faisait un de Tyler Klein.

— Ce n'est pas leur père !

165

— Encore heureux ! Regarde les choses en face. Ce type est une catastrophe, avec les enfants.

Lottie se souvint d'une autre chose qui avait le don de la mettre hors d'elle, chez Mario. Il adorait avoir le dernier mot. Et il était clair que, en l'occurrence, c'était son intention.

— Mais il me plaît.

L'expression de Mario s'adoucit.

— Je sais. C'est bien le problème. Depuis qu'on s'est séparés, tu n'es sortie avec personne. Et le voilà qui débarque, un type pas mal de sa personne. .

Lottie ne put laisser passer cela.

— Excuse-moi, mais il est plus que pas mal, comme tu dis. Il est beau.

— Friqué à mort...

— Ce n'est pas pour ça qu'il me plaît !

— Mais tu ne peux pas dire que ça ne compte pas. Allez, sois honnête.

L'argent, c'est important. En plus, il a manifesté de l'intérêt pour toi, ce qui est flatteur. Mais je ne voudrais pas que tu t'emballes trop vite. Ce soir, tu as eu ton premier vrai rendez-vous galant depuis des années. Tu ne te rends pas compte à quel point tu es rouillée, de ce point de vue-là.

Lottie aurait voulu le gifler.

— Tu es sacrément gonflé. Qu'est-ce que j'aurais dû faire, toutes ces années ? Sortir tous les soirs ? Coucher avec tous ceux qui se seraient présentés, convenables ou pas ? Comme tu l'as fait, toi ?

— Ce n'est pas ça. Et puis, tu n'es pas du genre à coucher avec n'importe qui. Ce qui est un compliment, ajouta prestement Mario en se préparant à esquiver un coup. Je pense juste que tu ne devrais pas te dire que c'est le bon, à la minute où quelqu'un arrive et te prête un peu d'attention. Je sais que c'est flatteur, mais ça ne fait pas automatiquement de lui l'homme qui va changer ta vie. En plus, il y a

les enfants qui entrent en ligne de compte.

Comment vont-ils réagir si...

Lottie en avait assez entendu pour ce soir.

166

— Bon, ça va. Tu me soûles avec tes sermons, j'en ai ma claque.

Sur ce, comme elle ne pouvait pas avoir le dernier mot, et qu'assassiner son ex-mari ne lui vaudrait que des ennuis, elle se résolut à employer la méthode un peu expéditive, mais efficace, du claquage de porte en pleine figure.

De l'autre côté, elle l'entendit rire : - — Ça, ça signifie que tu sais que j'ai raison !

22

Assise devant son ordinateur, Cressida repensait au jour où elle avait reçu sa première carte de Saint-Valentin. Elle avait onze ans et se souvenait encore de son excitation devant l'enveloppe rouge, puis devant la carte -

un chaton serrant contre lui un cœur rouge en peluche, avec la mention : Mon cœur ronronne pour toi. Comme toutes les cartes de Saint-Valentin, celle-ci était anonyme, et Cressida n'avait jamais su qui la lui avait envoyée.

Ce jour-là et les jours suivants, elle avait laissé son imagination voguer au gré de son humeur. Le mieux était de se dire qu'elle pouvait venir d'un grand nombre de garçons, et c'était bien plus excitant que de savoir que Wayne Trapp, ce gamin boutonneux et maigre comme un coucou qui la reluquait toujours dans le bus, était son soupirant secret. Ou encore, comme elle l'avait longtemps suspecté par la suite, que l'expéditeur de cette carte si tendre était en réalité sa mère.

Parfois, il valait mieux ne pas savoir.

Seigneur, cela faisait presque trente ans... Et voilà que le même sentiment l'envahissait, mais cette fois elle était certaine que sa mère n'y était pour rien. D'abord, celle-ci n'était plus de ce monde, et ensuite Cressida était pratiquement sûre que, si elle avait vécu, sa mère ne serait jamais parvenue à maîtriser les arcanes du courrier

électronique.

Car c'était un e-mail qu'elle avait reçu. Et il était signé. De Tom. Un e-mail qu'elle relisait déjà pour la quatrième fois depuis son arrivée, quelques minutes plus tôt.

169

Bonjour, Cressida,

Juste un petit mot pour vous dire combien votre carte a fait plaisir à ma mère. Elle l'a montrée à tout le monde et l'a posée à un endroit de choix, sur la cheminée. Merci encore, donc, d'être venue à mon secours.

J'ai été ravi de vous rencontrer la semaine dernière et j'ai vraiment apprécié les moments que nous avons passés ensemble. Je suis sûr que Donny est de mon avis aussi, même s'il préférerait qu'on l'ampute d'un pied - ou qu'on le jette aux lions-plutôt que de l'admettre. J'espère que Jojo et vous avez passé un aussi bon moment que nous à Longleat.

Mais voilà, je suis de retour au bureau, et ce n'est pas de gaieté de cœur.

C'est le problème avec les vacances, n'est-ce pas ? Pour tout arranger, il pleut ici, à Newcastle. Je devrais peut-être écrire à Freddie, au domaine de Hes-tacombe, pour savoir si le cottage est libre pour les quinze jours à venir.

En lisant cette partie, le cœur de Cressida se remplissait d'espoir.

Plus sérieusement, j'espère le réserver pour Pâques prochain.

Cressida déchantait : c'était dans plus de sept mois.

S'il est libre, j'espère réellement que nous pourrons nous revoir.

Bon, il faut que j'y aille, le devoir m'appelle.

Bien à vous,

Tom Turner

Cressida souriait. C'était tellement agréable d'avoir des nouvelles de Tom. La semaine lui avait semblé interminable, maintenant qu'il n'était plus là. Il avait commencé en écrivant juste un petit mot, et finalement, c'était une vraie lettre qu'il lui avait écrite. Pour un e-mail,

carrément long ! Tout ça pour la remercier, alors qu'il l'avait déjà fait de visu.

Bref, l'un dans l'autre, Cressida ne pouvait s'empêcher de penser que cet e-mail était plein de promesses, montrait que Tom souhaitait rester en contact avec elle et que peut-être il...

— Tante Cress ! C'est quelqu'un qui veut commander des faire-part de mariage !

Cressida lit un bond de deux mètres lorsque la porte s'ouvrit en grand et que Jojo entra en agitant le combiné du téléphone. Perdue dans ses rêveries, elle ne l'avait même pas entendu sonner dans la cuisine. D'un geste rapide, elle saisit le combiné et se força à se concentrer sur les questions d'une future jeune mariée surexcitée de Bournemouth.

Après avoir raccroché et s'être assurée que Jojo était bien dans la cuisine, elle rouvrit sa boîte e-mail et relut le message de Tom. Puis, pour ne pas risquer de le perdre, elle l'imprima. De cette manière, le mot devenait vraiment une lettre, sur papier, à l'ancienne. Elle y répondrait, bien sûr, mais pas tout de suite. Répondre à un e-mail amical et décontracté quelques minutes après l'avoir reçu trahirait son impatience. Et puis, elle avait besoin de temps pour composer une réponse tout aussi amicale et décontractée.

La porte se rouvrit, et Jojo, avec de la farine sur le nez et le front, apparut.

— Alors ? Bonnes nouvelles ?

— Excellentes ! répliqua joyeusement Cressida.

— Combien ?

— Combien quoi ?

— De faire-part !

— Oh! Euh... vingt.

— Mais c'est pas beaucoup, ça, fit Jojo en fronçant les sourcils.

— Je sais. Mais il s'agit d'un mariage intime.

— Alors pourquoi est-ce que c'est une bonne nouvelle?

— Parce que les mariages intimes, je trouve ça très romantique, dit Cressida en glissant la lettre de Toir. dans un tiroir. Et parce qu'elle semblait vraiment très heureuse !

— Ah... moi j'aurais dit très ivre, mais bon.

Jojo regarda Cressida d'un drôle d'air.

— Ça va ?

— Moi ? Mais oui, ça va ! Ça va très bien !

Seigneur, comme il était difficile de se concentrer lorsqu'on rédigeait mentalement une réponse amicale et décontractée !

— Comment tu t'en sors, toi, avec tes petits gâteaux?

— Ils sont au four. Il ne reste plus que neuf minutes. Quand j'aurai fait le glaçage, tu veux des vermicelles en chocolat ou des cerises confites, dessus

?

Bonjour, Tom. Quel plaisir d'avoir de vos nouvelles.' Laissez tomber la location d'un cottage, pourquoi ne viendriez-vous pas tout simplement chez moi ce week-end ? Donny peut coucher dans la chambre d'ami et quant à vous, mon lit vous est grand ouvert, c'est une proposition qui ne se refu...

— Tante Cress ?

Émergeant brusquement de son rêve éveillé, Cressida se ressaisit.

— Oh, euh. . et si on mettait les deux?

Lorsque Merry Watkins avait repris le Flying Pheasant deux ans plus tôt, elle était bien décidée à en faire une entreprise rentable. Avec une idée assez précise de ce que devait être une auberge de campagne, elle s'était lancée dans les transformations. Au grand soulagement de la clientèle locale, elle était arrivée à ses fins, en grande partie grâce à son charme et à sa pugnacité. Tous ceux qui entraient dans le pub y étaient accueillis comme des amis absents depuis trop longtemps. Le bar avait été refait, mais restait traditionnel. Il offrait un havre confortable à ceux que le monde extérieur fatiguait un peu. La

bière y était bonne, et le jardin, à l'arrière, s'ouvrait aux familles. Mais l'idée la plus ingénieuse de Merry avait été de transformer la partie avant, un parking poussiéreux, en terrasse débordant de verdure et de fleurs, avec des tables et des chaises en bois, et un éclairage caché qui illuminait la façade du pub et donnait l'impression que les clients assis en terrasse étaient sur scène et jouaient une pièce à l'intention des passants.

Merry avait fait en sorte que les clients les plus raffinés ou les plus branchés s'installent en terrasse, de façon à renforcer l'image de son établissement. Les autres, les randonneurs pas très glamour en grosses chaussures et sac à dos, étaient servis au bar, puis fortement encouragés à prendre leurs verres pour s'installer dans le jardin. Les habitués, des agriculteurs le plus souvent, préféraient de toute façon boire au bar, dans leur petit coin mal éclairé. Et Merry était parvenue à ses fins. On n'hésitait plus à faire plusieurs dizaines de kilomètres pour venir au Flying Pheasant et s'installer dans sa version personnelle du carré VIP.

Prenant son verre et sa monnaie, Mario annonça qu'il allait s'asseoir dans le jardin.

— Il n'en est pas question ! lâcha Merry, qui n'était pas une femme avec qui on avait envie de discuter. Tu vas ramener tes fesses sur la terrasse, et plus vite que ça, espèce de monstre de séduction, et tu vas me faire rentrer des clients, voilà ce que tu vas faire !

Mario obtempéra sans tergiverser. Il échangea quelques mots avec des clients de sa connaissance, puis s'installa à la dernière table de libre et sortit son téléphone portable. Il composa le numéro d'Amber, tomba une nouvelle fois sur son répondeur et raccrocha. Il était vingt heures trente, elle et Mandy devaient dîner dans un restaurant où les portables étaient interdits.

Une semaine de passée, plus qu'une à attendre. En rangeant son téléphone, Mario réalisa à quel point Amber lui manquait. Il s'était parfaitement comporté, malgré tout. Au garage, quand Jerry et les autres gars avaient annoncé

qu'ils partaient faire une virée à Cheltenham, il avait refusé. Il connaissait trop bien ses collègues et savait que sous leur influence et celle de l'alcool, toujours consommé en grandes quantités lors de telles

occasions, il ne serait pas complètement en état de résister à la tentation.

— Excusez-moi, dit une petite voix hésitante sur sa gauche. Est-ce que ces places sont libres ?

Levant les yeux, Mario vit une jeune femme brune, mince, en robe verte, accompagnée d'une femme plus âgée, très chic, qui ne pouvait qu'être sa mère.

Ôtant ses lunettes de soleil, il leur décocha un sourire engageant et d'un geste indiqua les chaises.

— Je vous en prie.

— Juste deux consommations, cette fois ? demanda Merry.

Il était vingt-deux heures trente, et Mario revenait commander pour la troisième fois.

— Oui, juste deux. La mère était fatiguée, alors elle est rentrée se coucher. Elles ont loué un des cottages. Ça te va, comme explication ?

Merry le regarda en fronçant les sourcils.

— Ça me va, beau brun. J'encaisse, tout va bien. Est-ce que ça va à Amber, c'est la question que je me pose...

Ah, la vie dans un petit village, un pur régal !

— Je n'en sais rien. Je l'appellerai pour lui demander la permission, d'accord ? rétorqua Mario en empochant sa monnaie. De toute façon, je ne fais rien de mal. On est là dehors, au vu et au su de tout le monde. Elle s'appelle Karen, a rompu avec son fiancée et est venue se changer les idées ici avec sa mère pendant une semaine.

— Mmm.

C'était un « Mmm » lourd de sous-entendus.

— C'est la première fois qu'elles viennent dans cette région, continua Mario sur le même ton. Aujourd'hui, elles ont fait du shopping à Bath, c'est la raison pour laquelle Marilyn, la mère, est fatiguée. Karen ne l'est 174

pas, alors elle a décidé de rester et de prendre un autre verre. On ne couche pas ensemble sur ta terrasse, Merry.

— Ravie de te l'entendre dire. Surtout que je n'ai pas pris la licence pour ce genre d'activité.

— On discute, c'est tout. On ne fait pas de mal. C'est en général ce que font les gens dans les pubs. Et en plus, ce n'est pas moi qui ai entamé la conversation.

— Elle est jolie.

— Oui ! soupira Mario, exaspéré. Et c'est toi qu'il faut remercier pour cela, non? Dans la mesure où tu ne laisses pas les moches s'installer en terrasse.

— Si l'on excepte ce machin en pantalon orange qui ressemble à un cheval, lâcha Merry avec une grimace. Mais elle est avec le groupe qui carbure au Ballantine's, alors je n'ai pas pu l'envoyer derrière.

— Tu dérapes.

—

Toi aussi.

— Je me comporte en être civilisé, c'est tout ! Le fait qu'Amber ne soit pas là m'interdit de sortir, c'est ça ? J'aurais dû m'attacher au canapé et regarder des conneries à la télé en me nourrissant de soupes en sachet, sans oser sortir acheter de quoi manger, des fois que je me jette accidentellement dans les bras de la fille de la baraque de frites?

— Alors là, j'aurais aimé voir ça...

— Eh bien, je m'y refuse. Je sors, je me tiens correctement et je n'ai pas besoin qu'on me surveille.

— Allez, vas-y ! Ne la laisse pas se demander où tu es passé. Et au fait, c'était très bien dit, tout ça, lui lança Merry avec un sourire tandis qu'il s'éloignait. On aurait presque cru que tu le pensais !

23

Marilyn et Karen Crâne étaient logées au Pound Cottage, au bord du lac.

Lottie, en arrivant vers dix heures avec des serviettes de toilette propres, trouva la mère et la fille sur la terrasse, en peignoir de soie d'une grande élégance, devant un petit déjeuner tardif. Karen jetait des morceaux de croissant aux canards, tout en sirotant son jus

d'orange fraîchement pressé.

Marilyn feuilletait la dernière édition de Cotswold Life. Le soleil était déjà chaud, et un fond de musique classique s'échappait par les fenêtres ouvertes. On se serait cru dans une affiche pour Ralph Lauren.

Lottie avait chaud, était débordée et, pour tout dire, ne se sentait pas d'humeur très Ralph Lauren. Elle sortit les serviettes de sa voiture et monta les marches qui menaient à la terrasse. En guise de petit déjeuner, elle avait fini les céréales à la fraise de Ruby et les bords des toasts de Nat. Ce qui la situait plutôt du côté des canards, finalement. On ne vivait pas pareil, de part et d'autre de la barrière...

— Je vous apporte des serviettes propres ! annonça-t-elle d'un ton enjoué.

— Oh, c'est gentil ! Mettez-les à l'intérieur, vous voulez bien ? répondit Marilyn avec un sourire aimable. Et puis vous viendrez vous asseoir avec nous. Nous envisageons une excursion à Stratford aujourd'hui, et nous voulons savoir ce qui mérite d'être visité. En dehors des boutiques, bien évidemment !

Lottie s'exécuta et les rejoignit. Elle s'assit à côté de Marilyn.

177

— Du café ? proposa cette dernière.

— Je veux bien, merci.

Mmm... Du vrai café, qui sentait divinement bon. Le dernier croissant au beurre lui aurait bien dit aussi, mais au moment où elle allait oser demander, Karen le prit, le déchira en plusieurs morceaux qu'elle lança aux canards. Se lever pour tenter d'en intercepter un n'aurait pas été convenable : Lottie préféra s'abstenir.

— J'ai un guide, mais je n'ai pas envie de perdre du temps à voir des choses ennuyeuses, déclara Marilyn en recoiffant d'une main manucurée des cheveux qui ne connaissaient visiblement que les soins d'un coiffeur attitré. Nous voudrions nous arrêter à Stow-on-the-Wold au retour, et aussi manger dans un bel endroit. Avec des étoiles au Michelin, de préférence.

Des étoiles, pas une étoile. Notant le pluriel, Lottie se creusa la tête.

— Eh bien... vous avez le Manoir aux Quat'Saisons, à la sortie

d'Oxford.

Mais je connais un endroit vraiment bien, à Painswick. Il n'est pas ouvert pour le déjeuner, mais j'y ai dîné la semaine dernière et...

— Non, un restaurant à Stratford, intervint Karen. Et pour le déjeuner, pas le dîner. J'ai déjà quelque chose de prévu ce soir.

— D'accord. Ce que je peux faire, c'est aller sur Internet, trouver un site sur les restaurants gastronomiques à Stratford et...

— Allô?

Coupant Lottie, Karen venait de décrocher son portable.

— Oh, salut. Béa ! Oui, ça va. Je suis en train de nourrir les canards. Non, ce n'est pas aussi ringard que ce que je pensais, le cottage est vraiment mignon. Et maman m'achète plein de trucs pour me consoler.

— ... vous faire une liste...

Karen parut déçue.

— Vous ne pouvez pas m'en recommander un personnellement ?

178

— Non.

Lottie se retint de lui faire remarquer qu'elle avait un boulot très prenant, et pas vraiment le temps ni les moyens de faire le tour de l'Angleterre pour tester tous les restaurants à étoiles.

— Parce que ces sites, je ne sais jamais si on peut leur faire confiance.

Nous avons pris une suite une fois, dans un établissement de Knightsbridge supposé être sensationnel, et leur jus d'ananas n'était même pas frais !

Lottie but son café en admirant les ongles de Marilyn. Faux, de toute évidence, mais posés par une pro.

— ... et tu ne devineras jamais, j'ai un rendez-vous galant, ce soir!

continuait Karen au téléphone. Je sais, c'est incroyable, hein ? Je l'ai rencontré hier soir! Maman et moi, nous avons parlé avec lui à la

terrasse du pub du village, et puis maman s'est retirée, elle était fatiguée, et nous sommes restés tous les deux à discuter pendant deux heures. Je veux dire, tu vois, j'ai le cœur brisé à cause de Jonty, cet enfoiré, mais ce type était tellement drôle, j'ai vraiment passé un excellent moment ! Même maman a trouvé qu'il était charmant et, tu la connais, elle déteste tout le monde !

Son café terminé, Lottie se leva.

— Bien, il faut que j'y aille, donc...

— ... et devine comment il s'appelle ! Mario ! annonça Karen à son interlocutrice, d'une voix à fendre le cristal.

Lottie se rassit brusquement.

— ... Je sais, c'est fou, non ? Je lui ai demandé s'il vendait des cornetti !

Avec le sentiment d'avoir pris un coup de poing en pleine poitrine, Lottie reprit sa tasse et en but le fond, un mélange épais, amer et grumeleux.

— Non, il ne vend pas de cornetti, il dirige un show- room automobile.

Ce qui ne signifie pas qu'il est couvert de cambouis non plus, pouffa Karen.

Écoute, je te rappelle demain pour tout te raconter, d'accord ? Et si tu vois Jonty, dis-lui qu'il ne me manque pas du tout. Au passage, fais-lui comprendre que j'ai trouvé quelqu'un

179

de bien mieux que lui. Et dis-lui aussi que je veux récupérer mon baladeur CD. D'accord, à très vite, ma chérie ! Bisou !

Lottie aurait voulu battre Mario. À cause de lui, elle avait la bouche pleine d'un truc dégoûtant, et aucun moyen de le cracher. Lentement, elle avala.

Et d'abord, pourquoi était-elle surprise que Mario recommence à se comporter comme avant ? Mais surtout, que pouvait-elle faire pour l'en empêcher ?

Consciente du fait qu'agir vite était son seul salut - après tout, ayant

terminé son café, elle n'avait plus de raison de rester -, elle lâcha d'un air décontracté :

— Alors comme ça, vous voyez Mario ce soir?

Karen réagit aussitôt.

— Vous le connaissez ?

— Très bien, oui.

— Évidemment, réalisa Karen, il vit au village. Vous aussi, sans doute. Ne me dites pas que c'est un terrible psychopathe ! ajouta-t-elle comme Lottie acquiesçait.

— Eh bien, comment dire... non...

Lottie avait insisté lourdement sur le « non » pour laisser entendre que le problème était ailleurs. Marilyn, fort heureusement, saisit aussitôt l'allusion.

— Qu'y a-t-il, alors ? Il est marié ?

Lottie se refusa à parler de ses propres liens avec lui. Après tout, là n'était pas le problème.

— Il n'est pas marié, mais il a une petite amie.

— Ils vivent ensemble ?

— Non, pas exactement, mais...

— Alors ça va, dit Karen en se détendant. Pff... vous m'avez fait peur, pendant un moment.

— Mais ce n'est pas une relation épisodique, insista Lottie pour bien faire passer son message. Ils sont ensemble depuis huit mois, elle s'appelle Amber et elle est adorable.

Karen haussa les épaules, visiblement pas concernée.

— Si c'était sérieux, ils vivraient ensemble.

— Mais ils forment un couple. Ils...

Karen leva les yeux au ciel.

— Pas un vrai couple. Et puis je ne vais pas culpabiliser parce qu'il voit quelqu'un. Seigneur, trouver un homme qui ne soit pas marié ou en concubinage est déjà assez difficile comme ça ! Bon, il faut que nous nous préparions si nous voulons aller à Stratford.

Et, jetant les dernières bribes de croissant, elle se leva et rentra. Lottie la regarda s'éloigner. Marilyn posa une main sur la sienne et, d'un ton qui se voulait réconfortant, souffla :

— Je suis sûre que vous vouliez bien faire. Ne vous inquiétez pas, c'est juste une sortie sans conséquences. Karen est une grande fille.

Sans conséquences pour Karen, oui. Mais si Amber l'apprenait ?

Comment Mario pouvait-il être aussi stupide ?

De retour au bureau, elle l'appela.

— Salut, c'est moi. Qu'est-ce que tu fais, ce soir ?

— Oh, tais-toi, il vient de me tomber une réunion sur le dos, un truc rasoir au possible.

Comme il était doué, le bougre... Les mots lui sortaient tellement facilement de la bouche, c'en était presque effrayant. On ne pouvait pas ne pas le croire.

— menteur, dit Lottie en se demandant combien de milliers de fois il lui avait menti toutes ces années. Tu sors avec Karen Crâne.

— C'est bien ce que je t'ai dit. Une réunion de boulot rasoir, répliqua Mario sans la moindre hésitation. La nouvelle Audi Quattro la tente.

— Et moi, je suis Bill Gates. Nous savons tous les deux ce qui tente Karen Crâne, lâcha Lottie en griffonnant furieusement sur son bloc-notes. Non mais, tu as perdu la tête ou quoi ? Bon sang, qu'est-ce que tu cherches ? Tu veux qu'Amber te largue ?

Mario soupira.

— Arrête, écoute, c'est complètement idiot. Je suppose que tu as parlé avec Merrv ?

— Non, mais je vais m'empresse de le faire.

— On a discuté un peu hier soir, voilà tout. C'était amical, rien de plus.

Et non, je ne l'ai pas embrassée. Et je n'ai aucune intention de le faire.

— Mais tu l'as invitée à dîner ce soir.

— Non. C'est elle qui m'a invité. Elle avait besoin de compagnie, protesta Mario. De quelqu'un à qui parler. Alors j'ai accepté. C'est si grave?

— Tu as prévu de l'emmener où ?

— On doit se retrouver au Pheasant. En public, rien à cacher.

— Et après ?

— Une pizza à Cheltenham, peut-être, mais peut-être pas. Lottie, s'il te plaît, fais-moi confiance. Tout ça parce que c'est une nana. Si c'était un mec, jamais tu ne me poserais toutes ces questions.

C'était ça, son argument massue? Il rigolait?

— Peut-être. Mais tu m'as menti quand je t'ai demandé ce que tu faisais ce soir.

— Parce que je savais que tu me pourrais la vie. Écoute, il faut que j'y aille. Jeny est en train de rater une vente. On se voit bientôt, d'accord ? Et je te promets de bien me tenir, ce soir.

Lottie ne le croyait pas une seconde. Il était comme une fille devant un plateau de chouquettes, qui dit : « Non, il ne faut pas, non, vraiment, je suis au régime... oh, et puis allez, juste une. »

— Fais-moi confiance, reprit Mario pour répondre à son silence. Je serai impeccable.

Sur son bloc-notes, à force de traits rageurs, Lottie avait dessiné un hérisson. Elle rajouta un harpon juste au-dessus, sur le point de le transpercer.

— Tu as intérêt.

Tyler, désormais installé au Fox Cottage, était au téléphone lorsque Lottie entra avec le dossier des réservations pour l'année à venir. Tout en poursuivant sa conversation avec le comptable, il lui fit signe de rester.

Lottie en profita pour faire un tour dans le salon. Elle passa en revue sa collection de CD et de DVD, fut soulagée de constater qu'il n'était pas fan de musique coun- try ou de films de science-fiction.

Tyler étant de toute évidence quelqu'un d'ordonné, il n'y avait pas grand-chose d'autre à explorer dans le salon, aussi sortit-elle faire un tour dans le jardin. Les abeilles butinaient allègrement d'une fleur à l'autre, les papillons voletaient doucement, et le parfum du chèvrefeuille embaumait l'air. La petite pelouse était bordée de boutons-d'or et de marguerites, et un couple de pinsons sautillait à la recherche de nourriture. Lottie se pencha vers une longue tige de rose trémière. Au même instant, une abeille jaillit de la plus grosse fleur, presque dans son visage. Elle fit un bond en arrière, écartant la tige qui ploya sur le côté. L'abeille s'en fut et la tige revint à sa place, tel un punching-ball, effleurant le chemisier de Lottie et y répandant une large traînée de pollen jaune vif.

Son chemisier rose pâle, évidemment. La nature...

— Un problème ?

Tyler, son coup de fil terminé, l'avait rejointe dans le jardin.

— Je livre un combat inégal contre une plante sans merci, mais à part ça, ça va.

183

— Et on dirait que vous avez perdu.

— Attendez que je mette la main sur une machette, et on verra qui est la plus forte, dit Lottie en frottant énergiquement le devant de son chemisier, ne réussissant qu'à étaler la trace jaune. Il faut que j'aille me changer. Le dossier des réservations est sur votre table basse.

— Merci. Mais n'y allez pas tout de suite... Écoutez, je sais que jusqu'à présent, nos tentatives n'ont pas été couronnées de succès, mais que faites-vous ce soir ? Je me disais qu'on pourrait aller faire un tour à Bath et...

— Je ne peux pas, l'interrompit Lottie. J'ai un truc ce soir.

— Bien. Est-ce que c'est une façon polie de me dire d'aller me faire voir

? demanda Tyler après un silence.

— Non. Non, pas du tout ! J'ai vraiment une chose à régler, ce soir.

— Parce que je me rends bien compte que ce n'est pas facile pour vous, avec vos enfants qui me détestent à mort, admit-il avec un sourire maladroit. Mais je me disais que si j'évitais de me trouver sur leur passage pendant quelque temps, ça aiderait. Peut-être que si je fais en sorte de ne plus les voir du tout, même, avec un peu de chance, ils s'habitueront à la situation, et ensuite on pourra refaire les présentations. Qu'en pensez-vous

?

Un peu comme renoncer à certains aliments pendant un moment, puis en consommer à nouveau pour voir si on y est allergique, songea Lottie. Le problème, c'était que le corps humain ne pratiquait pas la compassion. Il était peu enclin à prendre pitié de vous et à décider de changer d'avis, cessant d'être allergique au chocolat parce qu'il savait combien vous aimiez cela.

Et Ruby et Nat ne l'étaient pas non plus. Enclins à changer d'avis.

Mais elle n'eut pas le cœur de le lui dire. Alors elle hocha la tête et répondit simplement :

— Oui... c'est une bonne idée.

184

— Vous êtes sûre ?

— Oui, oui.

— Et demain soir, alors ?

Seigneur, elle adorerait. Vraiment.

— Euh... comment dire.. est-ce qu'on peut attendre quelques jours ?

demanda Lottie, la bouche sèche, mais déterminée à résister. C'est juste que j'ai plein de trucs à faire d'ici la fin de la semaine.

Elle avait l'impression de refuser un séjour trois étoiles à l'île Maurice

pour une semaine en caravane dans un camping. De dire : « Oh, non, prends la côte de bœuf aux champignons sauvages, moi, le croque-monsieur me suffit. » D'avoir le choix entre une Porsche flambant neuve et une mobylette pourrie, et de...

— Si vous avez décidé de jouer à celle qui se fait prier, remarqua Tyler, je dois reconnaître que vous êtes très douée.

— Ce n'est pas ça du tout! s'indigna Lottie, sur le point d'ajouter qu'en ce qui la concernait, elle se sentait prête à céder avec une facilité ridicule, voire éhontée. Mais la semaine prochaine, vraiment, ce serait mieux, ajouta-t-elle, déjà impatiente.

— D'accord. Du moment que vous ne me menez pas en bateau, déclara-t-il avec un sourire qui semblait la mettre au défi. Lundi prochain, alors ?

Soulagée, Lottie acquiesça.

— Lundi prochain.

— Venez ici, vous avez du pollen sur le nez.

Elle obtempéra. Il lui effleura le nez du bout des doigts.

— Et là, dit-il en passant sur son sourcil gauche, ce qui eut pour effet de lui contracter délicieusement l'estomac. Et encore un peu là, poursuivit-il en caressant la pommette gauche.

Cette fois, Lottie sentit des picotements partout. Seigneur, où allait-il encore en trouver ?

— Ça y est? Il n'y en a plus? murmura-t-elle.

— Si, juste là.

185

Il descendit jusqu'à sa bouche, souligna la courbe de ses lèvres. Puis, franchissant la courte distance qui les séparait, ôta ses doigts et l'embrassa.

Un baiser léger, bouleversant. Woufff. Les yeux clos, Lottie sentit ses mains remonter derrière sa tête. Ses mains à elles se refermèrent autour de son cou. Cela faisait des années, des années qu'on ne l'avait pas embrassée comme cela. Elle avait oublié combien c'était bon.

— Voilà, c'est mieux, conclut Tyler en secartant pour détailler son visage, la bouche légèrement crispée. Enfin, c'est un début, en tout cas...

Hochant la tête, Lottie lutta pour maîtriser son souffle, ramener les battements de son cœur à un rythme plus supportable. Ça, pour un début, c'était un début. Derrière elle, elle entendit des écureuils s'amuser dans les branches. Des oiseaux se mirent à chanter et un couple de papillons voleta en tandem au-dessus de la pelouse. Elle avait le sentiment de se trouver dans un dessin animé de Walt Disney, tout à coup. Une famille de lapins déboulant d'un fourré pour venir se poser sous son nez et se mettre à parler ne l'aurait pas surprise.

— Cela fait des semaines que j'en avais envie, avoua Tyler.

— Moi aussi.

— Et je n'imaginais rien de plus plaisant que de continuer, ajouta-t-il, le regard brillant. Mais je pense que nous devrions essayer de rester très professionnels dans nos relations de bureau.

Lottie acquiesça vigoureusement, trop secouée pour trouver quoi dire, et déjà trop haut sur son petit nuage pour arriver à en redescendre.

— Tout à fait. Professionnels. Raisonables... Le boulot, c'est le boulot.

— Il va falloir que je me tienne correctement. Jusqu'à lundi prochain.

— Lundi prochain.

Déjà, elle avait hâte qu'il se laisse aller.

— Pas de Ruby, pas de Nat. Juste vous et moi.

186

— Oui. Oh, regardez ce que je vous ai fait !

Une belle tache de pollen décorait maintenant la chemise de Tyler. Elle la frota pour tenter de la faire disparaître, sans succès aucun.

Il haussa les sourcils, amusé.

— Je vous assure que ce n'est rien, comparé à ce que vous m'avez déjà fait. Mais je pense que je vais quand même me changer. Sinon, les gens risquent de se poser des questions.

Le petit nuage se dégonfla tout à coup. Avait-il honte d'elle?

— Vous ne voulez pas qu'on sache ?

Il sourit.

— Oups... Susceptible, un peu? Non, pas du tout. Je me disais juste que vous préféreriez peut-être que Nat et Ruby ne soient pas au courant. Au cas où ils risqueraient de vous en faire voir.

Lottie fut soulagée.

— Vous n'avez pas tort.

Dans le cottage, le téléphone sonna.

— Je ferais mieux d'aller répondre, dit Tyler.

— Et puis de changer de chemise. J'y vais aussi.

Il pressa brièvement sa main, puis rentra. Lottie, le sourire jusqu'aux oreilles, descendit l'allée du jardin. Ils venaient d'échanger leur premier baiser.

Vivement lundi soir !

Lorsqu'elle fut hors de portée, les branches du sycomore bougèrent. Les deux garçons Jenkins, Ben et Harxy, se donnèrent des coups de coude et ricanèrent. Lorsqu'ils se cachaient dans les arbres, il arrivait qu'il ne se passe rien et ils s'amusaient à graver des insanités sur les troncs. D'autres fois, ils jetaient des brindilles, des feuilles ou des insectes sur la tête des promeneurs à leur insu.

Mais là, c'était autre chose. Voir des adultes s'embrasser, c'était cent fois mieux que de balancer des insectes sur les gens. Et pas n'importe quels adultes, en plus. Le nouveau venu d'Amérique, ah, et la mère de Nat et Ruby, ah -ah !

187

Vérifiant que la voie était libre, Ben et Harry descendirent de l'arbre, tels des mini-Ninjas, et disparurent dans le sous-bois.

— Ils se papouillaient !

— Beuuuurk ! Ils se papouillaient !

— Eh ! Si on se cache lundi soir, peut-être qu'on les verra le faire !

— Faire quoi ?

— Bah, le faire, quoi ! Idiot ! rigola Harry, remuant les hanches en guise de démonstration.

— Ah, oui.

Danser, comprit Ben. Il n'avait peut-être que sept ans, mais il savait que les filles embrassaient les garçons, et puis dansaient avec eux.

— C'est génial.

Harry, dont la mission dans la vie était d'en mettre plein la vue à leurs rivaux, fendit l'air d'un poing triomphant et lança :

— Attends que Nat et Rubv apprennent ça !

25

— Salut!

Repérant Mario et Karen attablés dans un coin, Lot- tie lui fit un signe de la main et mit le cap sur eux.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda Mario, aussitôt méfiant.

— Eh bien, voilà un accueil charmant! Heureusement que je me suis déjà offert un verre ! se moqua Lottie.

Après un petit bonjour de la main à l'intention de Karen, elle tira une chaise et s'installa avec eux.

— Je peux? Au fait, c'était comment Stratford? Vous avez trouvé des choses intéressantes?

— Hem... eh bien... oui, répondit Karen, visiblement interloquée par cette intrusion.

— Où sont les enfants ? demanda Mario.

— Dans une cellule, au poste de police, fit Lottie d'un air sinistre, avant d'afficher un grand sourire. Cressida me les garde. J'avais besoin de me détendre, ce soir.

— Ça, je n'en doute pas, lâcha Mario en la regardant de travers.

— Et comme il faisait beau ce soir... Mmm... C'est vraiment sympa en plus, cette terrasse, hein ? On est bien, là, tous les trois, non ?

— Attendez. Excusez-moi, là, mais. . vous êtes la petite amie de Mario ?

s'enquit Karen, un peu tendue.

— Sa petite amie ? Seigneur, non ! Je suis sa femme.

Les yeux de Karen faillirent sortir de leurs orbites.

— Ex-femme, corrigea Mario d'un ton las.

189

— Ex-femme, et mère de ses enfants. Mais on s'entend bien quand même, non ? dit Lottie en donnant un petit coup de coude amical à Mario.

Enfin, pas dans ce sens, bien sûr. On est de bons amis, voilà tout. Tout comme je m'entends bien avec sa compagne, Amber. Elle est en vacances, en ce moment, mais elle est vraiment sympa. Si vous la rencontrez, vous l'aimerez aussi, vous verrez.

— Bon, d'accord, intervint Mario en levant les mains. Je crois que tu as fait passer le message, dit ce que tu avais à dire. Mais vraiment, tu t'es déplacée pour rien, tu sais. Je te l'ai déjà dit, je ne fais rien de mal. Karen et moi, on est juste amis.

Lottie, se demandant à quel point il la détestait, là, tout de suite, s'écria

:

— Je sais ! Bien sûr ! Et c'est super ! C'est pour cela que je me disais que je pouvais me joindre à vous, qu'on passe une chouette soirée tous les trois.

Entre amis !

Cette fois, Mario jeta l'éponge, et haussa les épaules d'un air détendu.

— Parfait, ça me va.

— Super. Karen ? Vous n'êtes pas contre, j'espère ? demanda Lottie avec un sourire éblouissant.

À en croire son expression, Karen était à peu près aussi enthousiaste à cette idée que si elle lui avait suggéré de se faire tatouer une petite moustache sur la lèvre supérieure. Mais, dans la mesure où Mario avait déjà accepté, elle fut forcée de céder à son tour.

— Non, bien sûr. Je ne suis pas contre du tout, mentit-elle, mâchoires serrées.

— Su-per, approuva Lottie.

Et là, comme si elle venait de se rappeler qu'elle avait tiré une carte «

Sortez de prison, ne payez pas d'amende » au tour précédent, Karen s'exclama d'un ton faussement déçu :

— Oh ! Mais on ne va pas pouvoir rester longtemps, de toute façon.

Nous allons à Cheltenham.

— Pour manger un morceau, oui, je sais, répliqua Lottie. Mario m'en avait parlé. Vous allez adorer le Trigiani,

190

on y sert les meilleurs spaghetti marinara du monde ! C'est bien pour cela que je n'ai pas encore mangé !

Franchement, pour une fille qui recherchait la compagnie et quelqu'un à qui parler, Karen fit vraiment peu d'efforts. Après leur dîner chez Trigiani, le retour à Hes- tacombe s'effectua dans le silence. Devant Piper's Cottage, lorsque Mario ralentit, Lottie se pencha vers le siège avant et suggéra qu'ils raccompagnent Karen en premier.

Dans le rétroviseur, le regard de Mario s'arrêta sur le sien.

— Écoute, on est là maintenant. Et puis j'aimerais parler à Karen en privé.

En voilà une surprise !

— Et moi j'aimerais te parler en privé, rétorqua Lottie. De Ruby et Nat.

Ça ne vous fait rien qu'on vous dépose en premier, n'est-ce pas, Karen ?

Carrément écoeurée et impatiente de se sortir de ce guêpier, Karen

agita son minisac Chanel - le premier véritable qu'ait jamais vu Lottie, habituée aux contrefaçons.

— Non, non, allez-y. Peu importe.

Lottie adorait cette expression. Elle voulait dire, en clair : « Vous avez gagné, je me rends. »

Quel pied.

— Je ne dirai qu'un mot, bravo, lâcha Mario en s'ar- rêtant devant Piper's Cottage pour la seconde fois, quelques minutes plus tard.

— Je te remercie, répondit Lottie, un sourire serein aux lèvres.

— Tu es contente de toi ?

— Ravie, oui.

— Ce n'était pas nécessaire, tu sais. Je n'avais pas besoin d'un chaperon.

— Bien sûr, fit Lottie en lui tapotant l'avant-bras. Jamais tu ne tromperais Amber.

191

— Alors pourquoi as-tu fait cela ?

— Pour en être vraiment, vraiment sûre. Coupe le contact.

Mario leva les yeux au ciel.

— Pourquoi ?

— Parce que tu couches ici ce soir. Avec nous.

— Tu veux faire des folies avec mon corps ?

— Non, mais je connais une fille qui en a très envie.

— Elle n'est plus là.

— Peut-être, mais elle peut encore t'appeler, arriver à te persuader de la retrouver quelque part, malgré tes bonnes résolutions. Et en tant que chaperon, il est de mon devoir de te protéger des méchantes femmes voraces. D'ailleurs, je pense que tu devrais rester avec nous

toute la semaine. Les enfants seraient aux anges.

— Et?

— Et lorsque Amber me demandera si tu t'es bien comporté, je pourrai lui dire que oui.

Mario secoua la tête, amusé malgré tout par le sourire de Lottie.

— C'est vraiment si important pour toi ?

— Je veux que mes enfants soient heureux. Voilà le plus important pour moi. Et ils adorent Amber. Le fait que vous soyez ensemble les rend heureux. Je n'ai pas envie que tu fiches ce bonheur en l'air.

— D'accord, d'accord. Si c'est aussi important que ça... je resterai la semaine.

Victoire ! Lottie descendit de voiture et esquissa quelques pas de danse jusqu'à la portière du conducteur. Quand Mario descendit à son tour, elle l'enlaça et déposa un baiser de reconnaissance sur sa joue. Ensemble, ils remontèrent l'allée. Il n'était que vingt-deux heures, ce qui signifiait que les enfants ne seraient pas encore couchés et les entraîneraient dans une partie marathon de Monopoly.

— Il y a une chose, tout de même, dit-il comme elle ouvrait la porte.

— Quoi ?

192

— Ton beau sermon sur le fait que je dois rester avec Amber parce que les enfants l'adorent et que si j'étais avec quelqu'un d'autre, ça ficherait leur vie en l'air et ferait d'eux des délinquants sniffeurs de colle.

— Oui?

Mario la regarda d'un air songeur.

— Comment tu expliques qu'il ne s'applique pas à toi quand tu sors avec Tyler Klein ?

Mario était à son bureau lorsqu'un long sifflement appréciateur lui fit lever les yeux. Il comprit aussitôt. Amber venait de passer les portes automatiques du show-room.

— Tu sais que t'es un fieffé veinard, toi.

Jerry, qui avait cessé de siffler, caressa son bouc de trois jours bien taillé et jaugea Amber de la tête aux pieds, à la façon d'un maquignon à une foire aux étalons.

— Si un jour tu décides de t'en défaire, fais-moi signe, je t'en débarrasse.

— Dans tes rêves, répondit Mario.

Jerry pesait au moins cent kilos et se teintait lui-même les tempes qu'il avait déjà grisonnantes. De plus, Mario n'avait aucune intention de se débarrasser d'Amber au profit de qui que ce soit. En la regardant traverser le show- room et venir dans sa direction, il fut frappé de voir combien elle resplendissait dans son haut bouton-d'or en soie et sa petite jupe qui flottait autour de ses jambes. Le soleil l'avait dorée à point, avait blondi ses cheveux. Elle rayonnait de vitalité.

— Te revoilà !

Sur le moment, le fait que Lottie se soit autoproclamée gardienne de sa moralité l'avait agacé. Mais là, il était heureux qu'elle l'ait fait. Il avait bonne conscience, n'avait rien fait de mal et se sentait bien. Il serra Amber dans ses bras, inspirant profondément l'odeur de sa peau, et l'embrassa.

— Tu m'as manqué.

193

— C'est vrai? s'enquit Amber avant de se retourner vers les collègues de Mario et de demander en plaisantant : Je lui ai vraiment manqué ?

— Pas du tout, répliqua Jerry. Je le larguerais, si j'étais toi. Ça te dirait qu'on sorte un soir tous les deux ?

— Eh, elle n'a pas l'air en manque à ce point, je te ferais remarquer, dit Mario. Allez, viens, allons dans un endroit plus calme.

— Attends une seconde. Jeriy, est-ce que mon petit ami s'est bien tenu ?

— Absolument. Il a été très poli avec les stripteases, leur a toujours demandé la permission avant de glisser un billet de vingt dans leur string, s'est toujours réchauffé les mains avant de...

— Licencier son personnel, termina Mario à sa place.

— Ce n'est peut-être pas à lui que j'aurais dû poser la question, commenta Amber avec un sourire triste.

— Allez, viens, dit Mario, on sera mieux dehors.

Sur le parking, il l'embrassa à nouveau.

— À quelle heure es-tu arrivée ? Je ne t'attendais que ce soir.

— On a atterri à treize heures, on était là à quatorze heures trente. Mais on ne peut pas se voir ce soir, une de mes grosses clientes a craqué et essayé de se faire ses mèches elle-même pendant mon absence. C'est la cata, on dirait un zèbre, et elle refuse de sortir de chez elle tant que je ne serai pas passée réparer tout ça. C'est pour ça que je suis venue au garage.

— Mais on t'attendait, nous, se désespéra Mario, qui comptait les heures depuis presque une semaine. J'ai préparé un mégabarbecue et les enfants sont impatients de te revoir.

— Et toi ? questionna Amber en cherchant son regard.

— Moi aussi !

Comment pouvait-elle lui poser la question ?

— Bon. C'est bien. Mais les mèches de Maisie sont vertes, il va me falloir des heures pour la tirer de ce pétrin et je sais qu'après, je serai crevée. Alors on se verra demain.

194

Amber ouvrit la portière de sa Fiat turquoise et y prit un carton.

— Tu donneras ça à Nat et à Ruby, ça leur remontera le moral.

Contrairement à Tyler Klein, Amber avait toujours été inspirée dans le choix de ses cadeaux pour les enfants.

— Ils préféreraient te voir, toi, grommela Mario comme elle lui lâchait le carton entre les mains.

— Us me verront demain. Allez, dit-elle après avoir jeté un œil à sa montre. J'y vais, j'ai du boulot. Bonne soirée, mon chéri. N'oublie pas d'embrasser les monstres pour moi.

Elle ponctua sa phrase d'un petit baiser sur sa joue, et monta dans sa voiture.

Mario resta planté là, regardant la Fiat s'éloigner à toute vitesse. S'il n'était pas sûr que ce soit impossible, il aurait pensé qu'elle avait rencontré un autre homme à Saint-Tropez.

Mais non, c'était ridicule, Amber ne ferait jamais une chose pareille.

Il avait pourtant ressenti quelque chose d'intrinsèquement différent chez elle. Ravalant sa déception, et ignorant la sensation de malaise qui l'oppressait un peu, il regagna son bureau.

Toute cette attente, toute cette impatience pour rien...

— Ouaiiiiiis ! hurla Jerry. Le revoilà, après un petit coup vite fait sur le parking. Et, mesdames et messieurs, je pense qu'on peut le dire, une minute quarante-trois secondes, c'est un record !

Mario traita avec le mépris qu'il méritait l'humour puéril de Jerry.

Seigneur, et il n'était que seize heures, vraiment ?

Après avoir compté les jours, restait maintenant à compter les heures..

26

— Ce soir je serai la plus belle.. talalilalère...

Lottie fredonnait doucement tout en observant son reflet dans le miroir.

Elle portait une robe en satin rouge sombre assortie à son rouge à lèvres, avait lâché ses cheveux qui formaient une imposante crinière noire et bouclée, et son regard brillait. Sous la robe, elle portait un slip et un soutien-gorge en dentelle noire, du style de ceux qu'on espère réellement montrer. Sous la robe encore, son cœur battait à toute vitesse, tandis qu'elle s'emparait du mascara pour terminer de se maquiller. Dans dix minutes, Mario et Amber viendraient chercher les enfants, qui devaient passer la nuit chez leur père. Mmm, cette soirée allait être inoubliable, elle le sentait. Se tournant sur le côté, elle examina sa silhouette puis, entendant le discret flap-flap des tongs de Ruby sur le palier, appela sa fille.

— Chérie, viens me dire ce que tu en penses. Est- ce que mes fesses sont bien rebondies, dans cette robe ?

Ruby apparut dans l'encadrement de la porte.

— Oui.

— Parfait.

Lottie se donna une petite tape satisfaite. En ce qui la concernait, son derrière était son meilleur atout. C'est alors qu'elle remarqua l'expression de sa fille.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Nat a mal au cœur. Il a vomi, et maintenant il pleure.

197

— Il a vomi ! s'alarma Lottie en se ruant vers la porte. Où ça ?

— Pas sur la moquette. Dans les toilettes. Il dit qu'il a très mal au cœur.

Ensemble, elles descendirent en courant dans le salon. Nal était allongé sur le canapé et se tenait le ventre en gémissant de douleur. Lottie s'agenouilla à son côté et lui caressa le visage.

— Oh, mon chéri. Depuis quand tu te sens mal comme ça?

— Depuis tout à l'heure. J'avais un peu mal au cœur, mais là, c'est pire.

Maman, ça fait vraiment très mal !

Lottie passa une main sur son front.

— Mais.. tu es tout mouillé, comment ça se fait? demanda-t-elle, perplexe.

— Je me suis passé de l'eau sur la figure quand j'ai vomi. Et après, j'ai tiré la chasse.

— Tu t'es lavé le visage ? Et tu n'as pas oublié de tirer la chasse ? Mais c'est un double miracle ! feignit de s'étonner Lottie pour le faire sourire.

Mais Nat enfouit son visage dans le cou de sa mère et gémit :

— Serre-moi fort, maman, guéris-moi! Ouh, j'ai encore envie de

vomir...

Lottie éprouva alors un sentiment de profond agacement dont elle ne fut pas fière. Nat était malade. Il avait toujours eu des faiblesses du côté de l'estomac, plus que Ruby. Elle lui avait souvent tenu le front lors de séances de vomissements, toutes ces années, et invariablement le lendemain, il était frais comme un gardon.

Mais ce soir, c'était sa soirée à elle, et elle n'avait pas envie de tout cela.

Elle était sur son trente et un, s'était coiffée, maquillée. Tyler l'attendait au Fox Cottage dans moins de trente minutes. En dehors de tomber dans l'escalier et se casser les deux jambes, elle ne voyait pas ce qui aurait pu l'empêcher d'y aller.

198

Quelle tête en l'air, elle avait oublié qu'elle avait des enfants !

— J'ai apporté la cuvette qui sert pour le linge, annonça Ruby. Comme ça, si ça vient trop vite, il pourra vomir dedans.

— Merci. Mais si tu pouvais enlever le linge, ça m'aiderait, soupira Lottie, au cou de laquelle Nat s'était accroché comme un paresseux.

Elle avait le sentiment de se trouver dans la situation de celui dont les chiffres du loto sortent le jour où, justement, il n'a pas joué.

Mario arriva quelques minutes plus tard.

— Où est Amber ? s'étonna aussitôt Ruby.

— Elle est occupée, elle ne pourra pas venir ce soir, répondit son père en regardant Nat et la cuvette d'un air horrifié. Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je suis malade, annonça Nat avec une tête de chien battu.

Mario eut un mouvement de recul, comme si Nat risquait de se mettre en mode projection de vomi d'un instant à l'autre.

— Si ça se trouve, il ne vomira plus ce soir, plaida Lottie. Il a juste pris un peu froid sur la digestion, c'est tout. Je crois que ce qu'il te faut, c'est une bonne nuit de sommeil, mon chéri, ajouta-t-elle en lui caressant le front.

— Noon... geignit Nat en la serrant un peu plus fort.

— Pauvre maman, dit Ruby en secouant la tête. Elle va rater son rendez-vous d'affaires important à Bath.

— Un rendez-vous d'affaires ?

Mario haussa un sourcil sceptique en détaillant la robe en satin rouge.

— C'est une réunion du syndicat d'initiative. Et il y a un dîner après, expliqua Lottie, qui avait répété son mensonge tout l'après-midi. Dans les salons Pump, tu sais. Tout le monde sera habillé.

Non que cela ait encore de l'importance. Tous les acteurs présents savaient qu'elle n'irait nulle part. À moins que, par miracle...

199

— Nat, et si c'était papa qui s'occupait de toi ? Qu'est-ce que tu en dis?

II«..

— Non-on-on-on-on... fit Nat en se plaquant contre elle. Je suis malade.

Ne t'en va pas, maman. Je veux que tu restes avec moi-oi-oi-oi-oi...

— Tu sors encore ce soir ? s'indigna Ruby.

— Comment ça, encore ? rétorqua Lottie en débarrassant la table du petit déjeuner. Je ne suis allée nulle part, que je sache.

C'était le lendemain, et Nat s'était remis étonnamment vite de son mal de ventre. De son supposé mal de ventre. Lottie n'était pas dupe. Ce dernier avait avalé une montagne de Choco Pops à une vitesse record, il était monté se préparer pour partir à l'école sans évoquer un seul instant la possibilité d'une maladie qui l'aurait empêché de retrouver ses copains. Il redescendit en chantant à tue-tête le dernier tube d'Avril Lavigne.

Ruby, qui n'avait pas encore fini son bol de muesli croustillant - et pour cause, elle ne mettait pas de lait dedans - le regarda tandis qu'il entrait dans la cuisine et lâcha :

— Elle sort encore.

Nat se tut d'un coup.

— Pourquoi ?

— Parce que vous allez chez votre père pour un barbecue et que j'ai décidé de m'inscrire à un cours du soir à Cheltenham, déclara Lottie en se servant un café bien serré. J'ai le droit, n'est-ce pas ?

— Quel cours du soir?

Bonne question, en effet. Macramé? Russe grands débutants? Tricotez vous-même votre ceinture de chasteté?

— Danse country, dit-elle d'un ton assuré.

Ils la regardèrent, incrédules.

— Quoi?

— C'est sympa.

200

— Vous portez des chapeaux de cow-boys et des bottes pointues?

demanda Nat en étouffant un fou rire. Ça craint carrément...

— On n'est pas obligés de porter des chapeaux et des bottes pointues.

— Ça craint quand même. Un max. Y a que les ringards qui font des trucs comme ça.

Prête à monter au créneau pour défendre les danseurs de country du monde entier - personnellement, elle n'avait jamais pratiqué, mais trouvait cela plutôt marrant - Lottie lâcha un peu sèchement :

— Eh bien tant pis, parce que c'est ce que je vais faire, et pourtant, je ne suis pas une ringarde. Et Arnold Schwarzenegger non plus, alors qu'il en a fait, de la danse coun- tiy, pendant des années.

— C'est pas vrai ! s'écria Nat, outré. Il a jamais fait un truc pareil !

— Rien n'est vrai, de toute façon, intervint Ruby d'un ton sévère. Elle ne va à aucun cours, elle dit juste ça pour pouvoir retrouver l'autre horreur.

Nat fixa Lottie, qui se sentit faiblir. Pourquoi la vie était-elle si

compliquée

?

— C'est vrai ?

— Bon, je vais effectivement au cours de danse, com- mença-t-elle, l'air pincé, parce que mentir était une chose, mais être prise sur le fait en était une autre. Mais je dois retrouver Tyler après.

— Tu vois ? dit Ruby à l'intention de son frère.

Ce dernier secoua la tête.

— Non. Maman, ne fais pas ça.

— Nat, je ne vois pas ce que cela change pour toi. Tu n'es pas obligé de le voir. C'est quelqu'un de bien, assura Lottie, désespérée.

— Non, tu veux dire qu'il te plaît, répliqua son fils, dont la lèvre inférieure tremblait déjà.

— Oui, c'est vrai, admit Lottie en posant son café. Mon chéri, ce n'est qu'une soirée en ville. Avec un ami.

— Et après, il y en aura une autre, et puis une autre, et encore, scanda Ruby. Et c'est pas un ami, c'est un petit

201

ami, corrigea-t-elle en crachant le mot « petit » comme s'il s'agissait d'une-maladie honteuse. Maman, s'il te plaît, ne sors pas avec lui. Il nous déteste.

— Il ne vous déteste pas ! Comment pouvez-vous penser une chose pareille ? Bon, écoutez, de toute façon, on n'a pas le temps d'en discuter, là, il est huit heures et demie. On en reparlera après l'école.

— Ça, ça veut dire que tu vas quand même sortir avec lui, rumina Ruby.

Ramassant le bol de céréales que sa fille n'avait pas terminé, Lottie, se sentant injustement mise au pilori, répondit simplement :

— Oui. Et j'ai hâte d'être à ce soir. Maintenant, va te brosser les dents.

La série de journées magnifiques, chaudes et ensoleillées qu'ils avaient

connue ces dernières semaines prit fin de manière assez brusque cet après-midi-là. Des nuages gris anthracite vinrent charger le ciel en prove-nance de l'ouest, et les premières grosses gouttes, de la taille d'une pièce de monnaie, s'écrasèrent sur le pare- brise de Lottie comme elle partait chercher ses enfants à l'école. En arrivant, il tombait des hallebardes. Et bien sûr, Lottie n'avait pas pris de veste. S'apprêtant à piquer un cent mètres pour atteindre l'entrée de l'école, elle fit un bond pour descendre de la voiture, et entendit un grand crac. La discrète fente qui ouvrait le devant de sa jupe était devenue quelque chose de beaucoup moins discret, voire de carrément ostentatoire, puisqu'elle remontait jusqu'en haut de ses cuisses.

Bien. Résignée à se tenir en retrait des autres parents pour faire discrètement signe à Nat et à Ruby, elle serra les deux pans de sa jupe et découvrit que dans ces conditions, elle ne pouvait avancer qu'à petits pas serrés et rapides, telle une geisha. Restait la solution des deux mains devant ses cuisses, et là, elle donnait l'impression d'avoir une terrible envie de faire pipi.

202

Bon, ce n'est pas grave, se dit-elle, j'y suis presque. C'est incroyable, c'est toujours à l'heure de la sortie qu'il se met à pleuvoir..

Baissant les yeux pour vérifier qu'elle ne mettait pas en danger la moralité publique avec sa jupe, elle cessa de respirer en découvrant que son chemisier blanc était trempé et lui collait à la peau, révélant à qui voudrait bien regarder un affriolant soutien-gorge en dentelle rouge.

27

Se faisant l'impression d'être un vieux pervers - sans son large imperméable, hélas - Lottie se glissa entre les arbres jusqu'à la cour de récréation et fit un petit signe à Nat et à Ruby lorsqu'ils sortirent de classe.

Quand ils la rejoignirent, elle reprenait déjà la direction du portail.

— Allez, on y va, regardez l'état de ma jupe.

Les poussant devant elle, elle se servit de Ruby comme d'un bouclier humain.

— Nat, dépêche-toi, mon chéri, il pleut !

— On ne peut pas y aller, Mlle Batson veut te voir.

Lottie s'arrêta net.

Quels autres mots auraient pu, dans le cœur d'une mère, provoquer le sentiment d'une catastrophe imminente? Lottie n'était pas une mauviette, mais la maîtresse de Nat était réellement terrifiante. Mlle Batson - personne ne connaissait son prénom, peut-être même pas sa propre mère ! -

approchait de la soixantaine. Ses cheveux gris acier étaient assortis à ses vêtements qui à leur tour étaient assortis à sa façon d'être. Une convocation de sa part, même si vous n'aviez rien à vous reprocher, signifiait que le moment était venu de vous faire du souci.

— D'accord, je l'appellerai pour convenir d'un rendez- vous.

À tout prendre, elle aurait préféré un lifting sans anes- thésie, mais Lottie savait qu'il n'y aurait pas moyen d'échapper à cet entretien.

— Non, maintenant, insista Nat.

205

— Mon chéri, il pleut et ma jupe est déchirée, je ne peux pas aller la voir-aujourd'hui.

Il s'entêta.

— Tu dois y aller. Elle a dit maintenant.

Lottie sentit son estomac se nouer.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien, dit-il, tête baissée, avant de shooter dans une pierre.

— Alors pourquoi faut-il que j'y aille maintenant ?

— Faut que tu y ailles, c'est tout, marmonna-t-il.

Ruby pointa un doigt en direction de la cour.

— Elle est là, elle attend.

Seigneur, c'était vrai. Lottie vit Mlle Batson sur le seuil de sa classe. Même à cette distance, elle semblait sinistre. Et effrayante. Et pas du

tout sur le point de chanter les louanges de son fils. De toute façon, ce qu'elle devait aimer par-dessus tout, c'était réduire de pauvres parents sans défense à l'état de gamins paralysés de trouille et inquiets pour l'avenir de leurs rejetons.

Serrant la main de Nat, Lottie traversa la cour de récréation. La dernière fois qu'elle avait été convoquée par Mlle Batson, c'était parce qu'un camarade de Nat lui avait piqué la cuisse avec un crayon non taillé. Ce dernier s'était vengé à l'aide d'un crayon taillé. Après un long sermon sur le fait que la violence ne pouvait être tolérée à l'école et, implicitement, qu'elle était une mauvaise mère coupable d'avoir élevé un enfant au comportement asocial, Lottie s'était surprise à regretter de ne pas avoir à portée de main un crayon bien taillé.

À présent plus trempée que jamais, elle s'essuya les yeux d'un revers de main et inspira un grand coup.

— Bonjour, mademoiselle Batson, vous vouliez me voir?

— Madame Carlyle, bonjour. Effectivement, je voulais vous voir.

L'institutrice guida Nat et Ruby à travers le labyrinthe des bureaux de la classe.

206

— Vous deux, vous pouvez nous attendre dans le couloir. Asseyez-vous devant le bureau de la secrétaire. Madame Carlyle? Installez-vous.

D'un mouvement sec de la tête, elle invita Lottie à s'asseoir sur une des chaises, face à son bureau.

Cela ne pouvait être qu'une plaisanterie. La chaise en plastique gris était prévue pour un enfant de six ans, tout au plus.

Lottie avait les genoux à hauteur du menton, et quelle que soit sa position, étant donné la hauteur peu conventionnelle de la fente de sa jupe, Mlle Batson ne pouvait ignorer sa petite culotte rose à rayures.

De plus, trempée comme elle l'était, elle dégoulinait sur le plancher.

— Veuillez excuser ma jupe, commença Lottie d'un air qu'elle aurait voulu détaché. Je l'ai déchirée en sortant de ma voiture. Classique !

— Mmm. Nous sommes ici pour parler de Nat, répliqua Mlle Batson

d'un ton qui visait clairement à ramener Lottie au rang de femme frivole et stupide. Je dois vous dire, madame Carlyle, que je suis extrêmement inquiète à son sujet.

— Qu'a-t-il fait? demanda Lottie, la gorge sèche.

— Il a emprunté une règle à Charlotte West ce matin et a refusé de la lui rendre.

— Oui, bien sûr. Une règle, fit Lottie, soulagée. Ça n'est pas si terrible, n'est-ce pas ?

Devant l'expression atterrée de l'institutrice, elle s'empressa d'ajouter :

— Mais bien sûr, c'est terrible, je vais lui parler. Lui expliquer qu'il ne doit pas...

— Quand j'ai fini par reprendre la règle, Nat a refusé de présenter ses excuses. Je l'ai envoyé au coin, et il a utilisé un crayon caché dans sa poche pour écrire sur le mur.

— Ah bon ? Et qu'a-t-il écrit ?

— Il a écrit Je déteste, révéla Mlle Batson, glaciale. Avant que j'aie le temps de lui reprendre le crayon. Ensuite, lorsque je l'ai réprimandé pour dégradation de matériel scolaire, il a éclaté en sanglots.

207

— Bien. D'accord. Je lui parlerai de cela aussi.

— Puis j'ai passé Kheure du déjeuner à m'entretenir avec lui pour savoir pourquoi il était si dissipé. C'est un petit garçon très malheureux, madame Carlyle. Il m'a tout raconté, toute l'histoire. Et j'avoue que je trouve cela inquiétant, vraiment très inquiétant.

Incrédule, Lottie demanda :

— Quelle histoire ?

— Votre fils est une victime du divorce, madame Carlyle. C'est une expérience traumatisante pour tout jeune enfant. Et voilà que vous vous lancez dans une liaison avec un autre homme. Un homme, qui plus est, que Nat n'aime pas.

Le tout d'un ton sans appel.

— Mais...

— Cela a un effet désastreux sur lui, enchaîna l'institutrice avec un rictus désapprobateur. Il se sent impuissant, il vous a dit ce qu'il en pensait mais il est évident que vous avez préféré ignorer sa douleur.

— Mais je...

— Bien sûr, vous avez pris la décision, franchement étonnante, de poursuivre cette liaison peu convenable, sans aucune considération pour l'état émotionnel de votre fils. Ce qui, je dois dire, me choque. Toute mère qui choisit son propre bonheur aux dépens de celui de ses enfants fait preuve d'un manque de conscience que je trouve incroyablement égoïste.

Réduite au silence, Lottie laissa flotter son regard au-delà de Mlle Batson et concentra son attention sur une carte d'Afrique accrochée au mur. Puis l'Afrique devint floue et elle réalisa, à sa grande horreur, que ses yeux étaient emplis de larmes.

— Il vous faut maintenant revoir vos priorités, madame Carlyle.

Qu'est-ce qui est le plus important, pour vous ? Cet homme ou votre fils ?

Mlle Batson se tut quelques instants pour laisser ses paroles faire leur effet, puis assena le coup de grâce.

— Qui aimez-vous davantage ?

208

Lottie ne s'était jamais sentie aussi petite de sa vie. Le malaise s'amplifia et une larme, une seule, roula sur sa joue. Pour l'institutrice, elle était une honte, une mère indigne, et sans aucun doute une traînée, avec ses talons hauts, ses sous-vêtements voyants et sa jupe fendue au-delà des limites du raisonnable.

— Eh bien ? insista Mlle Batson, pianotant sur son bureau dans l'attente d'une réponse.

— Mon fils... murmura Lottie.

— Parfait. Je suis ravie de vous l'entendre dire. J'en conclus que nous n'aurons pas besoin de cela.

— Qu'est-ce que c'est ?

Lottie regarda la carte de visite comportant un numéro de téléphone.

— C'est le numéro des services sociaux.

— Quoi?

— Nat m'a tout dit, répéta calmement Mlle Batson. Il m'a parlé de la cruauté mentale à laquelle lui et sa sœur sont soumis par votre soi-disant petit ami. Ce qu'il a dit et fait au cours des dernières semaines... Je vous assure qu'entendre cela n'a pas été des plus agréables. Si vous cherchez un beau-père pour vos enfants, vous devez tenir compte de leur sensibilité, madame Carlyle. Leur bien-être passe avant tout. Bon, nous allons ranger cela pour l'instant.

Elle plia la carte de visite et la glissa dans le tiroir de son bureau.

À l'idée de ce que sous-entendait Mlle Batson, le sang de Lottie ne fit qu'un tour.

— Attendez un instant... Qui vous parle de cruauté mentale ? Tyler n'est pas un monstre, il a fait tout ce qu'il a pu pour s'entendre avec mes enfants.

Il n'a jamais voulu les perturber. S'ils lui donnaient une chance, ils comprendraient à quel point...

— Ah. Très bien. Peut-être aurons-nous besoin de ce numéro, après tout.

Les doigts osseux de l'institutrice replongèrent dans le tiroir.

209

— Non, nous n'en aurons pas besoin.

A présent, Lottie avait vraiment envie de la poignarder avec un crayon bien taillé.

— Non, répéta-t-elle, nous n'en aurons pas besoin, d'accord ? J'essaie juste de vous expliquer que tout cela a pris des proportions démesurées !

— Et moi, rétorqua l'institutrice d'un ton neutre, j'essaie de vous expliquer que j'ai sacrifié ma pause déjeuner pour essuyer les larmes d'un enfant de sept ans, et l'écouter s'épancher sur le bouleversement que représente pour lui l'arrivée inopportune de cet homme dans sa vie.

— Mais...

Mlle Batson se leva et consulta sa montre.

— Ce sera tout, madame Carlyle. Inutile de vous dire que nous surveillerons de près le comportement de Nat et Ruby, dans les semaines à venir. Pour nous, le bonheur et le bien-être des élèves passent en premier.

— Pour moi aussi, répondit Lottie, piquée au vif.

— Bien. Dès que cet ami sera sorti de votre vie, je suis certaine que nous assisterons à une nette amélioration de l'état psychologique de Ruby et Nat. Je vous remercie de votre visite.

Mlle Batson ouvrit la porte du couloir où attendaient Ruby et Nat. Lottie s'entendit alors dire, d'une voix blanche :

— Merci.

28

Cher Tom,

Pour commencer, veuillez excuser toutes mes fautes de frappe, mais je tape cette lettre les doigts pleins de colle... Je viens de passer quatre heures à coller des plumes de marabout blanches sur des cartes de baptême et n'ai réalisé qu'après avoir terminé que je ne n'avais plus de dissolvant pour me nettoyer!

J'ai eu du travail par-dessus la tête cette semaine, ce qui est super, sauf que du coup je n'ai pas eu le temps de désherber, et mon jardin ressemble à la jungle. (Quoique, j'aie quand même trouvé le temps de manger du chocolat...) Comment s'est passée la rentrée de Donny ? Jojo fait du russe cette année et me demandait il y a quelques instants de l'aider à faire ses devoirs, ce qui est beaucoup trop pour mon pauvre petit cerveau fatigué.

Avez-vous regardé le policier hier soir sur ITV? J'étais sûre que le coupable était le pasteur. J'ai passé une éternité à essayer de me rappeler dans quoi j'avais vu l'actrice qui jouait son épouse. Je ne m'en souviens toujours pas et cela m'agace. Quand je suis allée...

On sonna à la porte. Cressida sursauta. Depuis le premier message un peu guindé de Tom, ils avaient tous deux adopté un style plus détendu, et correspondaient quotidiennement. Chaque fois qu'elle ouvrait sa boîte e-mail, elle ressentait une vague d'excitation,

impatiente de voir s'il avait écrit, ce qu'elle encourageait sans vergogne en incluant toujours quelques questions dans ses

211

lettres, qui donnaient à Tom autant de raisons de lui répondre. C'était peut-être tricher un peu, mais Cressida s'en moquait. Jusqu'à présent, cela avait très bien marché.

— Coucou !

En ouvrant la porte, elle fut enchantée de découvrir un chien mouillé sur le seuil, une bouteille de vin dans chaque main.

— C'est pour moi ? demanda Cressida en les prenant. Merci beaucoup, au revoir !

— Pas si vite ! dit Lottie, forçant presque le passage.

— Allez, entre, dit Cressida en souriant. Tu m'as l'air dans un sale état.

— Merci. J'aimerais voir ta tête si ta journée avait ressemblé à la mienne.

J'ai besoin d'un tire-bouchon, exigea Lottie d'un ton sans appel en se dirigeant vers la cuisine. Et de toute ton attention. Ainsi que de ton inconditionnel soutien. Rien de plus.

— Houlà, ma pauvre, mais ça va très mal, on dirait ! Je te rejoins.

Faisant un crochet par son bureau, Cressida se précipita sur l'ordinateur et tapa à toute allure :

Il faut que j'y aille. Mon amie Lottie est passée à l'improviste, et elle est en pleine crise. Je débouche une bouteille de vin au moment où je vous parle. Bisous tout doux, Cress.

Elle envoya le message et repartit en courant vers la cuisine où Lottie, n'ayant pas la patience d'ouvrir les placards pour trouver un verre à vin, servait un merlot bien rouge dans des tasses.

Une demi-heure plus tard, la première bouteille était presque vide.

Lottie lui avait raconté presque mot pour mot la pénible leçon de morale à laquelle Mlle Batson l'avait soumise.

— On est rentrés à la maison, et j'ai longuement parlé avec Ruby et

Nat.

Il se trouve que Ben et Harry Jenkins

212

m'ont vue avec Tyler l'autre jour. Nous étions, comment dire, occupés, quoi. Non, ce n'est pas du tout ce que tu penses, ajouta Lottie devant les yeux écarquillés de Cressida. C'était juste un baiser, voilà, tu sais tout.

Mais ces garnements de Ben et Harry étaient cachés dans un arbre, et il leur a semblé entendre Tyler dire qu'il ne voulait plus jamais voir Nat et Ruby.

Et tout est parti de là... Bref, j'ai expédié les enfants chez Mario à sept heures et appelé Tyler pour lui dire que nous ne devions plus nous voir.

Sauf, bien sûr, au travail. Alors voilà, terminé. Il est bon, ce vin, non ?

commenta-t-elle en vidant ce qui restait de la bouteille dans leurs verres.

Plus on en boit, meilleur c'est.

Cressida n'en était pas certaine, mais une chose était sûre : le mal de tête la guettait.

— Qu'a répondu Tyler ?

— Que voulais-tu qu'il réponde ? Il ne s'est pas mis à genoux en me suppliant de changer d'avis. Remarque, il était au téléphone, donc pour les genoux, je n'en sais rien.

Lottie poussa un long soupir.

— En tout cas, il ne m'a pas suppliée. Il m'a simplement dit que c'était dommage et qu'il regrettait que les choses aient si mal tourné, mais qu'il trouvait normal que mes enfants passent en premier.

— Je suppose qu'il a raison. Ce que je veux dire, c'est que tu n'as pas le choix. Il n'y a rien d'autre à faire. C'est tellement injuste, hein ? compatit Cressida. Quand tu as quinze ans et que tu sors avec un garçon de dix-huit ans, ce sont tes parents qui mettent fin à l'aventure, et c'est presque logique, mais pas un instant tu n'imagines que des années plus tard, ce sont tes enfants qui le feront.

Les yeux de Lottie s'embruèrent.

— Mes enfants. . je les aime tant. Us sont toute ma vie. Je hais cette vieille sorcière d'institutrice, mais en un sens, elle a raison. Je ne me rendais pas compte de ce que je leur faisais, je t'assure. Cacahouètes.

— Pardon ?

213

— Des cacahouètes. Du chocolat. Ça nous remontera le moral. Non pas que tu aies l'air d'en avoir besoin, précisa Lottie tandis que Cressida partait fouiller dans ses placards de cuisine. À vrai dire, tu as l'air plutôt en forme, et heureuse.

— Mais non.

— Mais si.

— Je te dis que non.

— Oh que si, rigola Lottie en agitant un doigt. Tu es toute guillerette, rayonnante, pleine de peps, comme si tu nous cachais quelque chose. Un grand secret, par exemple. Allez, dis-moi de quoi il s'agit.

Cressida, toujours incapable de garder un secret, rosit, papillonna des yeux en direction du bureau où, à l'instant même, l'attendait peut-être un nouveau mail de Tom dans sa boîte de réception, non lu, si tentant...

— Tu as quelqu'un ? s'exclama Lottie, à qui le papillon- nement des yeux n'avait pas échappé.

Au comble de l'excitation, elle faillit en renverser son verre.

— Un homme ? Caché dans ton bureau ? Espèce de petite coquine. Il est nu ? C'est purement sexuel, ou c'est le grand amour ?

— C'est Tom Turner, avoua Cressida. Et il n'est pas caché dans mon bureau. On correspond par mail, rien de plus.

Elle se tut un instant avant de préciser :

— Tous les jours.

— Tom Turner ! C'est super ! Donc, cela pourrait se transformer en histoire d'amour ! Avec plein de bisous, et tout !

Plein de bisous... Une pointe d'appréhension saisit Cressida. Des bisous.

Seigneur...

L'avait-elle fait ou pas ? À vingt-trois heures, alors que Lottie venait de partir, Cressida se posta devant son écran d'ordinateur, pétrie d'angoisse. La même angoisse que lorsqu'elle avait passé ses examens de fin d'études secondaires et avait mal lu l'énoncé de maths. Ce soir, elle avait 214

l'horrible impression d'avoir mal écrit. De s'être trompée en rédigeant.

Pour ses mails professionnels, il n'y avait pas de problème, elle les concluait toujours par « Sincères salutations ». Avec Tom, elle terminait par « Bien à vous ». Avec Jojo, elle répondait aux petits mails rigolos envoyés quasi quotidiennement par des messages du même style, qu'elle ponctuait d'un «

Bisous tout doux, Cress ». Et là, dans la précipitation suivant l'arrivée de Lottie, il lui semblait avoir signé de la même manière. Horreur... N'ayant pas sauvegardé son message, elle ne pouvait même pas vérifier.

Les joues en feu, Cressida se connecta et vérifia son courrier. Tom n'avait pas répondu. Elle avala une gorgée de vin. Cette absence de réponse était-elle due au fait qu'il n'avait pas lu son message, ou au contraire qu'il l'avait lu et s'en était offusqué ? Elle n'avait aucun moyen de le savoir.

Peut-être était-il en train de rigoler dans son coin, ou de paniquer. « Bien à vous » n'avait absolument rien à voir avec « Bisous tout doux ». Flûte, que pouvait-elle faire pour rattraper ça ? Écrire un nouveau message, c'était évident.

Cher Tom,

Je ne suis pas sûre d'être en état d'écrire (j'ai un peu trop bu), mais je suis vraiment navrée si j'ai écrit « Bisous tout doux » à la fin de mon précédent message. Je voulais mettre « Bien à vous », mais je me suis un peu emmêlé les pinceaux - une fois de plus - et pensais que j'écrivais à Jojo. Bref, ce que je veux dire, c'est que je pensais conclure un e-mail à Jojo, pas à vous, puisqu'il va de soi que jamais je n'oserais vous envoyer des « bisous ».

Cressida renversa la tête en arrière et vida son verre. Bon, allez, continue. Finis ce que tu as commencé.

Non que je ne vous aime pas, bien sûr. Vous êtes quelqu'un de très gentil et je suis toujours vraiment très, très impatiente de recevoir vos mails, c'est la raison pour laquelle

215

j'espère que mon dernier message ne vous a pas fait peur. Même si, sans les
«

bisous... », je ne pense pas qu'il était particulièrement effrayant. Enfin bon, je voulais juste vous expliquer, quoi. Encore une fois, je suis navrée. Je vous en prie, répondez-moi très vite et dites-moi que vous ne me prenez pas pour une folle à lier. À moins que ce ne soit le cas, et là, je préfère ne pas savoir.

Bien à vous,

Cress

Vous avez vu ? Pas de bisous.

(Pas encore.)

Bon, ça allait, ça, non ? Amical, pas guindé. Clair, mais pas pesant. Mais oui, c'était très bien, tout à fait ce qu'il fallait. Tom ne pouvait décemment pas se vexer, et la taquinerait probablement là-dessus, jusqu'à ce que cela devienne une sorte de plaisanterie entre eux, idée qui ne lui déplaisait pas.

Il comprendrait.

Se sentant beaucoup mieux, Cress pressa la touche « Envoyer ».

Voilà, c'était fait.

Au lit, maintenant.

29

Était-ce une impression, ou quelque chose ne tournait pas rond chez.

Amber ?

Lottie avait profité de sa matinée libre pour rafraîchir sa coupe et ses mèches auburn. Un effort comme un autre afin de se remonter le moral et faire reculer la perspective de l'éternel célibat. D'ordinaire, elle adorait venir au salon, aimait son atmosphère de ruche bavarde,

sa chaleur et ses odeurs réconfortantes, mais aujourd'hui toutes les autres filles étaient en congé, ce qui signifiait qu'elle et Amber étaient seules. Or, pour la première fois depuis qu'elles se connaissaient, la conversation était loin d'aller de soi.

Les silences entrecoupant les différentes tentatives de Lottie pour relancer la conversation devenaient même de plus en plus pesants.

Lottie persévéra encore un bon quart d'heure puis, n'y tenant plus, demanda :

— Amber, il y a un problème ?

Derrière elle, dans le miroir, Amber haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Il y en a un ?

Cette fois, c'était certain, quelque chose n'allait pas. Lottie secoua la tête, agitant ses petites mèches enveloppées dans du papier d'aluminium.

— Comment ça, il y en a un ?

Amber reposa le pinceau dont elle s'était servie pour appliquer la teinture.

— À propos de Mario.

— De Mario ? Mais il va bien ! Je t'assure !

217

Amber avait-elle eu vent du bref flirt qu'il avait eu avec Karen Crâne ?

— Je le sais, qu'il va bien, répondit-elle en la fixant par miroir interposé.

Je veux juste savoir s'il a quelqu'un d'autre.

Un peu mal à l'aise, Lottie changea de position sur son siège avant de répliquer, d'un ton aussi convaincant que possible :

— Non, il n'a personne.

— Moi, je pense que si.

— Mais qui, par exemple ?

Il y eut un silence, puis Amber lâcha :

— Toi, par exemple.

Lottie fut si soulagée qu'elle éclata de rire.

— C'est donc ça ? Tu penses qu'il y a quelque chose entre Mario et moi?

Amber, enfin, je te le dirais! Mais non, il n'y a rien. Jamais ! Je te le promets.

Amber soupira lentement, puis hocha la tête en se penchant pour prendre un carré d'aluminium.

— D'accord. Je te crois. Désolée. C'est juste que... je suis passée au garage hier, et Ted a eu vraiment l'air surpris de me voir.

— C'est normal, tu étais partie en vacances.

— C'est ce que j'ai cru. Puis il a dit qu'il croyait que toi et Mario vous étiez remis ensemble. Et un autre collègue s'en est mêlé en ajoutant qu'il l'avait cru lui aussi, surtout que Mario passait toutes ses nuits à Piper's Cottage.

Les joies de la vie dans un petit village...

— Il a dormi sur le canapé, expliqua Lottie, à nouveau mal à l'aise car elle avait deviné la question qui allait suivre.

— Sur le canapé, répéta Amber. C'est très bien. Mais ce que j'aimerais savoir, c'est de qui est venue cette idée.

— Les enfants étaient ravis de le voir tous les soirs... commença Lottie d'un ton jovial.

Amber la fit taire d'un regard.

— Elle venait de toi, n'est-ce pas? C'est toi qui as insisté pour que Mario vienne dormir chez toi tous les

soirs. Parce que tu savais qu'on ne pouvait pas lui faire confiance, et tu n'as trouvé que ce moyen pour garder un œil sur lui et t'assurer qu'il ne faisait pas de bêtises pendant que j'étais en vacances.

Amber n'était pas née de la dernière pluie. Lottie acquiesça, reconnaissant sa défaite.

— D'accord, tu as gagné. Je me suis dit que cela ne pouvait pas lui faire de mal. Tu connais les hommes, ils pensent plus souvent avec leur sexe qu'avec leur cerveau. Mario n'était pas parti pour chercher à faire délibérément une bêtise, mais il faut regarder les choses en face. Il est bel homme. Et certaines filles sont sans vergogne. Je me suis dit qu'il serait plus à l'abri chez nous qu'à sortir avec ses collègues et...

— ... et à oublier qu'il avait une petite amie, conclut Amber un peu abruptement. Loin des yeux, loin du cœur, c'est bien connu. Ou, dans un autre genre d'idée, ce qu'elle ignore ne peut pas la faire souffrir.

— Je suis désolée. Je croyais réellement bien faire, dit Lottie en regardant Amber dans le miroir. Tu penses que j'aurais dû le laisser suivre ses pulsions ?

Amber soupira et, d'un mouvement de tête, écarta de son front sa frange blondie par le soleil.

— Pff... En fait, j'en sais rien. Pourquoi tu as fait ça, exactement ?

— Parce que je voudrais que Mario et toi restiez ensemble pour toujours. Je trouve que vous formez un beau couple. Et je ne veux pas que ce couple soit mis en danger par quoi ou qui que ce soit.

— Dans l'intérêt des petits monstres, commenta Amber d'un ton sec.

Parce qu'ils m'aiment bien.

— Ils t'adorent. Et c'est important, reconnut Lottie. Oui, ça l'est. Je veux qu'ils soient heureux. J'essayais juste d'aider, moi.

Amber la dévisagea.

— Et moi ? Tu veux que je sois heureuse, moi ?

— Mais oui ! C'est l'objectif!

— Arrête, ce n'est pas du tout l'objectif, grommela Amber en tirant un tabouret à roulettes pour s'installer

dessus. L'objectif, c'est de savoir si je peux un jour être heureuse avec Mario. Avec quelqu'un en qui je sais que je ne peux pas avoir

confiance.

— Mais vous êtes ensemble depuis, quoi, huit mois maintenant ! Et dès le départ, tu savais que Mario était un charmeur, qui aimait plaire.

L'important, c'est que tu as su intégrer cela dans votre relation, et qu'il est devenu fidèle.

Amber secoua la tête.

— Je n'ai rien intégré du tout. J'ai juste commencé en faisant ce que des milliers d'autres filles font. Je me suis dit que je serais celle qui arriverait à le faire changer. Je me disais que cette fois-ci, ce serait différent, que ses erreurs passées lui serviraient de leçon et qu'il se rendrait compte que ce qu'il y avait entre nous était trop spécial pour risquer de le gâcher. Mais je me suis mis le doigt dans l'œil.

Elle se tut et regarda Lottie, l'air préoccupé.

— Je suppose que c'est ce que tu as pensé aussi, non, quand tu l'as épousé

?

— Euh... oui, en quelque sorte.

Lottie avait pensé exactement la même chose à l'époque, en effet. Mais elle avait dix-neuf ans. À cet âge-là, on ne se rend pas compte qu'on n'est pas capable de faire changer qui que ce soit.

— Il ne t'a pas trompée, fit-elle remarquer.

— Uniquement parce qu'il était en résidence surveillée chez toi et les enfants, soupira Amber avec un petit sourire.

— Il t'aime.

— Je sais. Mais m'aime-t-il assez ?

— Que vas-tu faire ? demanda Lottie avec une pointe d'angoisse.

— Je n'en sais rien, je n'ai pas encore pris de décision.

— Mais, Nat et Ruby. .

— Je les adore, là n'est pas la question, assura Amber en déchiquetant un carré d'alu. Tu sais que je les adore. Mais tu ne peux pas me

demander de rester avec un

220

homme qui me rendra malheureuse simplement pour le bonheur de ses enfants.

— Et de son ex-femme, lui rappela Lottie. Tu lui ferais plaisir aussi.

— T'es gonflée, tu sais, toi, fit Amber avec une moue mi-agacée, mi-amusée.

— J'aimerais être riche et gonflée, déclara Lottie, songeuse. Si j'avais de l'argent, je te paierais pour que tu restes.

— Heureusement que tu ne l'es pas. Bon, voyons où en sont ces mèches.

Amber défit quelques papillotes et en inspecta le contenu avec attention.

— Bon, c'est pas encore ça. Je te fais un café ?

— Je veux bien, merci, dit Lottie, soulagée que l'ambiance se détende un peu.

Au moins le problème avait-il été abordé, et peut-être qu'à elles deux, elles pourraient trouver une solution.

— Ah, les hommes, soupira-t-elle. Quand se rendront-ils compte qu'ils ont de la chance de nous avoir?

— Certains s'en rendent compte, répliqua Amber en préparant les cafés.

— Sans doute, oui. Mais c'est plus souvent l'homme qui va voir ailleurs en imaginant que l'herbe y est plus verte. Ce que je veux dire, c'est que si j'avais un homme merveilleux, il ne me viendrait jamais à l'idée de lui mentir ou de le tromper. À toi non plus. Donc, pourquoi... ?

— Ça m'est arrivé.

— Toi ! s'exclama Lottie, stupéfaite. Tu as trompé un petit ami ? Lequel

?

Amber versa précautionneusement l'eau bouillante dans les tasses, ajouta du lait, remua, et lâcha :

— Mario.

— Vraiment ? demanda Lottie, abasourdie.

Elle s'attendait à tout sauf à cela.

— Oh oui, vraiment. Tu prends du sucre?

— Deux. Mince, mais quand cela est-il arrivé ?

— Pendant mes vacances, répondit Amber.

221

— C'est pas possible... Tu as rencontré quelqu'un en France ?

Amber tendit sa tasse à Lottie et s'installa à côté d'elle.

— À vrai dire, non, dit-elle d'un air dégagé. Nous sommes partis en France ensemble.

Lottie était abasourdie.

— Mais tu m'avais dit...

— Je sais, je t'ai dit que je partais avec ma copine Mandy. Et rassure-toi, je ne suis pas lesbienne. Ça, c'était un mensonge.

— Mince alors !

Lottie dut poser son café pour ne pas risquer de s'ébouillanter les cuisses.

— Mais avec qui es-tu partie, alors ?

— Il s'appelle Quentin. Bon, d'accord, ça ne fait pas vraiment play-boy comme prénom, commenta sèchement Amber. Et celui-là ne fait pas exception à la règle. C'est un homme ordinaire, sympa, normal. Ordinaire, quoi. On est sortis ensemble pendant quelques mois il y a plusieurs années.

C'était une histoire toute simple, pas prise de tête, tu vois? Quentin appelait à l'heure dite, il venait quand il avait dit qu'il viendrait, c'était un mec adorable. Il m'achetait des fleurs, s'occupait de moi si j'avais la

grippe.

Et même, une fois pour mon anniversaire, il a fait la queue toute la nuit pour avoir des billets pour un concert d'Elton John.

— Waouh. Là, il n'y a pas à discuter, répliqua Lottie sans cacher son admiration.

Elle aurait donné père et mère pour voir Elton John en concert.

— Mais vous avez rompu, reprit-elle. Que s'est-il passé ?

Amber haussa les épaules.

— Je sais pas. J'ai commencé à m'ennuyer, je suppose. Quand quelqu'un est aussi délicat, on finit par ne plus l'apprécier. La fougue du départ était retombée, tu vois ce que je veux dire ? Je crois que je cherchais quelque chose de plus pimenté, quelqu'un qui ferait battre mon cœur et me ferait défaillir chaque fois que je poserais les yeux sur lui.

222

Je voulais plus de passion, quoi. Alors j'ai dit à Quentin que je ne nous voyais pas d'avenir ensemble, qu'il était trop bien pour moi.

Le visage fermé, elle continua.

— Et Quentin m'a répondu : «Tu veux quelqu'un qui sera méchant avec toi, c'est ça ? » Mais, en gentleman, il n'a pas essayé de me faire changer d'avis. Il m'a souhaité de trouver ce que je cherchais et m'a dit que je méritais d'être heureuse. Quelque temps plus tard, j'ai appris qu'il avait laissé tomber son boulot ici pour partir s'installer à Londres.

— Et maintenant il est de retour, compléta Lottie, à la fois choquée et captivée.

Elle était, malgré elle, pendue aux lèvres d'Amber.

— Oui, acquiesça celle-ci. Il est passé me dire bonjour il y a six semaines.

Mais j'étais pressée et lui ai donné rendez-vous pour prendre un café après le travail. Pour bavarder, savoir ce qu'il était devenu. C'était sympa de le revoir, rien de plus. Quentin m'a parlé de son travail, de ce qu'il avait fait, et je lui ai parlé de Mario. Il m'a demandé s'il était assez méchant avec moi, s'il correspondait au type d'homme que je

cherchais. J'ai répondu que je n'en savais rien, mais que notre relation m'allait, voilà tout. On est restés vingt minutes au café, et ça s'est arrêté là.

Amber se tut un instant, avant de reprendre.

— Et puis ce soir-là, Mario et moi sommes allés à une fête, et cette fille a passé son temps à lui faire des avances. Nous étions en couple, mais elle m'a complètement ignorée, je me sentais comme Harry Potter dans son manteau d'invisibilité. Et Mario qui lui faisait la conversation, comme s'il n'y avait pas de mal à ça. Le pire, c'était que visiblement, il ne se rendait pas compte de ce qu'il faisait. Et ça m'a mise hors de moi. Ça m'a fait réfléchir, aussi. Alors, quand Quentin a sonné chez moi le lendemain soir, je l'ai invité à prendre un verre.

— Juste un verre ? s'enquit Lottie d'un ton malicieux.

— Oui. Il m'avait apporté un bouquet de freesias, et c'est là qu'il m'a avoué qu'il m'aimait encore. Du coup,

223

je me suis rendu compte qu'il y avait pire que d'être aimée par un homme profondément gentil.

— Mario est un homme profondément gentil, aussi, osa Lottie.

— Je sais. Mais me rendra-t-il vraiment heureuse ? Ou me brisera-t-il le cœur ? Parce que c'est important. Et je peux te dire que Quentin, lui, ne me fera jamais cela.

— Mais c'est vraiment du sérieux, entre vous ? s'alarma Lottie.

— Je n'ai pas couché avec lui, si c'est ce que tu veux dire. Pas cette fois, en tout cas.

— Mais.. vous venez de passer des vacances ensemble ! Quinze jours !

— On avait des chambres séparées. C'est Quentin qui a eu l'idée de ces vacances. Il savait combien j'étais déchirée entre lui et Mario. J'avais besoin de passer quelque temps sans Mario pour pouvoir prendre une décision.

Amber se tut quelques instants, perdue dans ses pensées.

— Techniquement, je suppose que je ne l'ai pas trompé, reprit-elle.

Est-ce que ça compte, quand on part en vacances avec un autre homme mais qu'on ne passe pas vraiment à l'acte ?

Folle d'impatience, Lottie demanda :

— Et maintenant ? Tu as pris une décision ?

— Presque.

— Presque ? Raconte !

— Non, ce ne serait pas juste. C'est à lui que je dois le dire en premier.

Amber inspecta à nouveau les papillotes de Lottie.

— C'est bon, passe au bac.

La tête penchée en arrière, sous le jet tiède qui rinçait ses cheveux, Lottie lâcha :

— J'y crois pas. Tu as peur que Mario ne te trompe, alors tu pars quinze jours avec un autre homme. C'est juste, ça ?

— Peut-être pas, admit Amber en lui massant énergiquement le cuir chevelu avec un shampooin à l'amande. Mais si Mario m'a trompée, c'était sûrement parce qu'il

224

était flatté, ou parce qu'il s'ennuyait, ou simplement parce qu'il avait envie d'une petite aventure sans lendemain. Moi, je suis partie avec Quentin car je devais prendre une décision qui va changer ma vie.

— Donc, tu n'as pas couché avec Quentin, mais tu l'as embrassé ?

Debout derrière Lottie, Amber semblait sourire.

— Oui, souvent. Je sais ce que tu te dis. Je suis une petite hypocrite. Mais ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait comme ça, pour m'amuser. Donc, j'ai une excellente raison d'être hypocrite.

30

Il était onze heures du matin. Cressida fit la grimace et prit sa tête entre ses mains lorsqu'elle vit qu'un nouveau message de Tom l'attendait dans sa boîte de réception. Tout ça, c'était la faute de Lottie. Arriver comme ça, avec des bouteilles de vin, et la faire boire avant de

repartir en la laissant seule avec un ordinateur connecté sur le Net..

Ce message maladroit, elle aurait pu l'envoyer au monde entier, de l'Alabama aux îles Fidji, de Tbilissi à Tokyo, personne ne se serait inquiété des bêtises qu'il contenait. Mais il avait fallu qu'elle fasse autrement, et que sur cinquante milliards de millions d'internautes, elle choisisse celui qu'elle préférerait, celui qu'elle voulait impressionner, pour envoyer ce message d'ivrogne désin- hibée.

Cressida se prépara psychologiquement à lire le nouveau message. Il était trop tard pour avoir des regrets. De toute façon, que pouvait-il arriver? Que Tom la traite de pauvre fille bourrée d'illusions et lui demande de cesser d'encombrer sa boîte mail de messages sans intérêt. Il ne lui resterait plus alors qu'à aller se noyer dans le lac de Hestacombe.

Bon, allez. Clic.

Chère Cress,

Il n'est que neuf heures du matin mais vous avez déjà illuminé ma journée.

Votre message était merveilleux. Vous dites attendre impatiemment les miens, mais je vous assure attendre encore plus impatiemment les vôtres.

227

Inutile de me présenter des excuses pour les « bisous » qui étaient, soit dit en passant, « tout doux ». Je me sens flatté, et vraiment, ne soyez pas gênée.

Merci, mon Dieu. Cressida poussa un long soupir, étourdie par le soulagement. La noyade n'était pas pour tout de suite. Et ce n'était pas tout.

J'ai une suggestion à vous faire, maintenant. Donny a parlé de Jojo hier soir. Même s'il feint l'indifférence, je crois qu'il l'aime bien. Quand je lui ai demandé s'il aimerait la revoir, il a grommelé « J'en sais rien », ce qui, pour un garçon de treize ans, équivalait à un oui franc et massif.

Je me demandais donc si vous et Jojo ne pourriez pas venir à Newcastle le week-end prochain. Nous visiterions la ville, et il y a des tas de choses à faire pour occuper les enfants. Donny n'a jamais eu de copine, et je pense qu'il serait bien pour lui de rester en contact avec Jojo. Elle est tellement facile à vivre, et sympathique. Ça n'est qu'une suggestion, encore une fois. Je sais que c'est un long voyage, mais si vous êtes libre, j'aimerais beaucoup

vous revoir.

Dites-moi ce que vous en pensez-

Bisous tout doux,

Tom

Lui dire ce qu'elle en pensait? Lui dire ce quelle en pensait ? Cressida se retint de se lancer dans une gigue effrénée et d'ouvrir les fenêtres pour hurler : « Youpiiii ! » Elle avait soudain la sensation de savoir exactement ce que ressentait le footballeur qui marque un but décisif en finale de coupe du monde. Tom avait aimé son message ! Sa gaffe initiale et le radotage d'ivrogne qui avait suivi ne l'avaient pas effrayé. Il avait même signé Bisous tout doux !

Et il les invitait à Newcastle le week-end prochain ! Que pouvait-elle espérer de mieux ? Le souffle court, Cressida s'imagina dans le train avec Jojo, Tom et Donny les attendant à la gare, pour quarante-huit heures de 228

pure liesse, peut-être couronnées - pourquoi pas ? - par « des bisous tout doux ».

Non, elle s'emportait, là. Mais une chose était sûre, ce week-end serait très agréable, y compris pour Jojo, qui était toujours partante pour ce genre de chose. D'ailleurs, elle allait lui laisser un message tout de suite sur son portable, avant de se renseigner sur les horaires de train.

Le week-end prochain ! Frémissant d'impatience, Cressida prit le téléphone. Le week-end prochain, elle allait revoir Tom... Super !

Une heure plus tard, Jojo lui renvoyait un texto : *Génial ! Vivement samedi ! À moins qu'on parte vendredi soir? Bisous, J.*

Cressida embrassa son téléphone. Elle savait que Jojo ne la laisserait pas tomber.

Si, dans certains domaines de sa vie, les choses n'allaient guère selon ses plans, dans d'autres, Lottie progressait. Et se prenait au jeu du détective privé. Elle n'avait pas réussi à retrouver le deuxième nom de la liste de Freddie, Giselle Johnston, mais dans la mesure où Johnston était son nom de jeune fille, et qu'elle avait à présent soixante-deux ans, cela n'était guère surprenant. Elle eut plus de chance avec le nom suivant : Fenella McEvoy.

— Je l'ai! annonça-t-elle en faisant irruption, une feuille de papier à la main, dans le salon de Hestacombe House. Maintenant, vous devez me dire qui c'est !

Freddie fit mine de prendre la feuille, mais Lottie leva la main.

— Dites-le-moi avant.

Fenella. Freddie alluma un cigare et sourit intérieurement. Voilà qui promettait d'être intéressant.

— Dis-moi d'abord où tu l'as trouvée.

— Alors, en premier, j'ai écrit à l'adresse que vous m'avez donnée, et l'homme qui y vit maintenant m'a appelée. Sa femme et lui ont acheté la maison aux McEvoy il

229

y a vingt ans. Les McEvoy sont partis à l'étranger, en Espagne. Mais il a entendu dire, il y a quelques années, que Fenella était de retour à Oxford.

Et l'an dernier, elle est passée à pied devant chez lui alors qu'il était dans le jardin. Ils ont discuté un peu. Elle lui a dit vivre à Hutton Court, dans un immeuble qui donne sur le fleuve, et qu'elle avait divorcé deux fois depuis qu'elle avait quitté l'avenue Carlton. Donc, poursuivit gaiement Lottie, je suis allée sur Google pour chercher Hutton Court, et j'ai trouvé un concepteur de sites Internet qui y habite et y travaille. Je l'ai appelé et lui ai demandé s'il connaissait Fenella. Il a répondu : « Vous voulez dire Fenella Britton ? Elle habite au dernier étage. » Je suis géniale, non? conclut Lottie d'un air faussement modeste. Même si c'est moi qui le dis, je crois que je ferais une espionne hors pair. Et là, je viens d'avoir une réponse d'elle.

Freddie fixait la lettre que Lottie tenait toujours hors de sa portée.

— Elle a répondu, donc c'est à votre tour, maintenant, insista-t-elle.

Il se carra dans son fauteuil de cuir et tira une longue bouffée de son cigare.

— Un moment de folie... ça arrive à tout le monde, n'est-ce pas ? Moi, j'ai eu un mois de folie. J'étais avec Giselle, Fenella était mariée. Je n'ai pas pu résister, c'était comme une drogue. Nous avons eu une liaison.

— Et moi qui croyais qu'à l'époque, les jeunes gens avaient des principes... Tss, tss, fit mine de réprimander Lottie en lui tendant la lettre.

Vous savez quoi, Freddie, vous êtes un sacré coquin. Qui a largué qui ?

— Elle m'a largué, comme vous, les jeunes d'aujourd'hui, dites si joliment.

Se souvenant de son chagrin de l'époque, Freddie sourit et secoua la cendre de son cigare.

— Fenella menait grand train. Son mari était riche. Moi, pas assez.

230

Contrairement à Jeff Barrowcliffe qui s'était un peu méfié, Fenella fut ravie d'avoir de ses nouvelles.

— Une voix du passé ! s'exclama-t-elle, enjouée, lorsqu'il l'appela.

Freddie ! C'est merveilleux ! Bien sûr que j'aimerais beaucoup te revoir!

Où habites-tu à présent? Près de Cheltenham ? Mais non, ce n'est pas loin du tout ! Préfères-tu que je vienne ?

Ce fut aussi facile que cela. Raccrochant le téléphone un instant plus tard, Freddie se demanda pourquoi cela n'avait pu être aussi simple trente-huit ans plus tôt. Il avait vu Fenella McEvoy pour la première fois dans une maroquinerie du centre d'Oxford. Elle choisissait une paire de gants. Freddie, qui passait récupérer un bracelet de montre, l'avait regardée en train d'essayer un gant en agneau gris perle et un autre rose pâle doublé de soie. Consciente d'être observée, Fenella s'était retournée et lui avait montré ses mains :

— À votre avis, je prends lesquels? C'est pour aller avec un tailleur blanc.

Elle était éblouissante, aussi brune et élégante qu'Audrey Hepburn. Il se dégageait d'elle une assurance aussi forte qu'un parfum français.

— Les roses, avait répliqué Freddie sans hésiter.

Elle l'avait remercié d'un sourire éblouissant avant de s'adresser à la vendeuse.

— Un homme de goût. Je prends ceux-là.

Freddie était déjà sous le charme. Us étaient finalement sortis du magasin ensemble. Il pleuvait.

— J'aurais dû acheter un parapluie, je ne trouverai jamais de taxi, à cette heure-ci.

— Ma voiture est tout près, avait dit Freddie en indiquant l'autre côté de la rue. Dans quelle direction allez- vous ?

— Non seulement un homme de goût, mais aussi un chevalier à la blanche armure. Et quelle belle voiture !

— Non, ce n'est pas celle-là, avait précisé Freddie, légèrement gêné, l'éloignant de la Bentley étincelante pour ouvrir la portière de sa petite Austin Seven garée

231

derrière, et qui n'étincelait de nulle part. Voulez-vous toujours que je vous dépose ?

Fenella avait ri.

— C'est un peu mieux qu'une bicyclette pour deux.

Il l'avait déposée devant chez elle, une imposante villa de style victorien, dans l'avenue Carlton. Déjà, il savait qu'elle était mariée à Cyril, de quinze ans son aîné. Un gros bonnet de l'industrie textile, apparemment.

— Nous donnons un cocktail samedi, avait dit Fenella sur le ton de la confidence, avec un sourire félin et enjôleur. Dix-neuf heures. Serez-vous des nôtres ?

Freddie avait dégluti. C'était la première fois qu'on l'invitait à un cocktail.

Et déjà, il brûlait d'impatience.

— Hem... le problème, c'est que j'ai cette... amie.

Le sourire de Fenella s'était illuminé.

— Formidable ! Comment s'appelle-t-elle ?

— Giselle.

— Joli.

— Oui, elle l'est.

— Je parlais de son nom.

— Oh, pardon.

— Mais je suis sûre qu'elle est très jolie, aussi. Je ne pourrais pas vous imaginer avec quelqu'un de laid, avait assuré Fenella en lui touchant la manche. Venez, samedi. Avec Giselle, si c'est ce que vous souhaitez. Je serais ravie de la rencontrer.

Le samedi soir, Freddie et Giselle s'étaient rendus au cocktail des McEvoy, et avaient passé la soirée à se sentir mal à l'aise, intimidés par les autres invités. Tous plus âgés et bien plus riches, ils avaient été polis mais s'étaient peu intéressés à ce jeune couple qui n'appartenait visiblement pas à leur milieu.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? avait murmuré Giselle.

— Je n'en sais rien, avait répliqué Freddie.

Il l'avait su vingt minutes plus tard lorsque, revenant des toilettes, il avait rencontré Fenella dans l'escalier.

— Ce n'est pas la femme qu'il vous faut.

— Pardon ?

232

Freddie avait été surpris par la remarque, mais la proximité de leurs deux corps ne lui avait pas échappé pour autant.

— J'ai le coup d'œil pour cela. Que faites-vous mercredi soir?

— J'ai rendez-vous avec Giselle.

— Trouvez une excuse. Et venez me voir à la place. Cyril ne sera pas là.

Freddie avait commencé à transpirer.

— Mais je ne peux pas faire ça...

— Bien sûr que si. Vingt heures. Allons, souriez, Freddie. Ne prenez pas cet air offusqué. Vous savez que c'est ce que vous désirez aussi.

Et, se détestant pour cela, mais incapable de résister, Freddie avait réalisé que c'était en effet ce qu'il désirait. Il avait toujours pensé que Giselle était l'amour de sa vie. L'irruption de Fenella dans son existence avait été un choc. Giselle désapprouvait les relations sexuelles avant le mariage, et cela perturbait leurs rares ébats. Tandis que Fenella, déjà mariée, ne se posait aucune question. Faire l'amour avec elle avait été une expérience extraordinaire. Par chance, Cyril était souvent en voyage d'affaires. Et il avait beau subvenir de manière substantielle aux besoins matériels de son épouse, il était loin de la satisfaire sexuellement. Ce qui n'était pas le cas de Freddie.

— Tu travailles trop, s'était plainte Giselle quatre semaines plus tard quand il lui avait annoncé, une fois de plus, qu'il ne pourrait la voir ce soir-là.

— Je sais, mais le patron a besoin de moi pour conclure une affaire. Ça ne durera pas.

Et il était persuadé que cette dernière remarque s'appliquait à leur couple. Fenella et lui étaient faits pour être ensemble. La vie sans elle était inimaginable.

C'était ce qu'il lui avait déclaré quelques heures plus tard, au lit, avant de lui demander de quitter Cyril.

— Chéri, tu es tellement mignon, avait répondu Fenella en faisant glisser son pied le long de sa jambe nue. Mais pourquoi ferais-je une chose pareille ?

233

Absolument fou d'elle, Freddie était resté interdit devant son incapacité à comprendre ce qui se passait.

— Parce que je t'aime ! On ne peut pas continuer comme cela, je vais rompre avec Giselle et tu pourras tout dire à Cyril.

Fenella avait eu un petit rire.

— Que dis-tu ?

— Il faut que tu divorces.

— Seigneur, mais il va être furieux !

— Il ne s'agit pas de lui, avait rétorqué Freddie d'un ton pressant. Mais de nous. Je veux t'épouser.

— Et faire en sorte que je conserve mon train de rie ? avait demandé Fenella en désignant d'un geste large la vaste chambre décorée avec goût, aux placards débordant de vêtements et chaussures de luxe. Freddie, soyons sérieux. Combien gagnes-tu, exactement ?

Une douche froide n'aurait pas été pire. La mâchoire crispée, Freddie avait déclaré :

— Je pensais que tu m'aimais.

— Oh, Freddie, je t'aime bien, avait assuré Fenella en lui caressant le visage. Vraiment. On s'est beaucoup amusés tous les deux, non ? Mais il n'a jamais été question d'autre chose.

L'usage du passé n'avait pas échappé à Freddie. De même, il avait compris que Fenella n'en était pas à son coup d'essai, et que même si elle n'aimait pas Cyril, elle n'avait jamais eu l'intention de le quitter.

— Alors il ne me reste plus qu'à partir, avait-il lâché.

Et, se sentant anéanti, ridicule et malheureux, il s'était levé pour rassembler ses vêtements épars, ôtés à la hâte quelques moments plus tôt.

Fenella avait eu un hochement de tête compatissant.

— C'est sans doute ce qu'il y a de mieux à faire. Je suis désolée, chéri.

Freddie était désolé, lui aussi. Il avait trahi Giselle, qu'il aimait vraiment, et maintenant il avait l'air d'un imbécile, et ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même.

Habillé, sur le seuil de la chambre, il s'était retourné.

234

— Inutile de me raccompagner. Je te souhaite beaucoup de bonheur.

Reposant sur ses oreillers rebondis, Fenella lui avait envoyé un baiser tout en lui disant au revoir d'un petit geste de la main.

— Merci. Moi aussi.

Après l'avoir quittée, Freddie avait passé un long moment dans sa voiture, à réfléchir. C'était la fin de l'histoire parce qu'il n'avait pas les moyens. Il n'était tout simplement pas assez riche.

31

Cressida se laissa tomber sur une chaise de la cuisine. Les choses n'étaient pas censées se dérouler de cette manière. C'était comme si elle ouvrait un merveilleux paquet et découvrait un rat mort à l'intérieur.

— Non, ce ne sera pas possible, décréta sèchement Sacha Forbes. Nous ne sommes pas là. Un des directeurs régionaux de Robert se marie dans le Kent et nous y passons le week-end.

Elle avait appelé Sacha et Robert pour s'assurer qu'elle pouvait emmener Jojo à Newcastle, pensant que ce ne serait qu'une formalité. Ils n'avaient jamais refusé auparavant, et il n'était pas venu une seconde à l'idée de Cressida que cela pourrait arriver.

— Et Jojo part avec vous ? insista-t-elle en essayant de cacher son émotion. Elle ne m'avait pas dit qu'elle allait à un mariage.

— Oh, je suis sûre que je lui en ai parlé. Mais tu sais, les jeunes filles sont tête en l'air, répondit Sacha d'un ton léger. Elles ne font attention à rien.

— Quoique... Si c'est un mariage de collègue, elle ne connaîtra personne, risqua Cressida, dont le désespoir montait. Ne préférez-vous pas, Robert et toi, qu'elle reste avec moi ? Comme cela, vous pourrez vraiment vous détendre, tous les deux, et...

— Non, non, on a déjà tout prévu, il est trop tard pour tout changer. Le patron de Robert vient avec ses enfants, des gamins insupportables, et nous lui avons promis que Jojo s'occuperait d'eux. Sinon, ils mettraient la pagaille.

237

L'injustice de cet argument coupa le souffle à Cressida.

— Mais..

— Cressida, elle vient avec nous. Nous allons à ce mariage en famille.

Maintenant, si tu veux bien m'excuser, j'ai des coups de fil

importants à passer.

Sous-entendant clairement qu'elle avait accordé à Cressida beaucoup trop de son précieux temps, Sacha conclut :

— Et peut-être serait-il utile de te rappeler que Jojo est notre fille, pas la tienne.

Sur quoi, elle raccrocha. La douleur infligée par cette dernière remarque fut d'autant plus aiguë que Sacha avait raison. Les larmes aux yeux, Cressida se rendit compte qu'elle devait des excuses à Sacha et Robert. De plates excuses. Il ne servait à rien de s'en faire des ennemis. Ils avaient tous les droits d'empêcher Jojo de la voir, s'ils le désiraient.

Deux tasses de café fort plus tard, elle laissa un autre message à Jojo en lui parlant du mariage. Puis elle envoya un mail à Tom lui expliquant que finalement, ce week-end, elles ne pourraient venir les voir. Le fait qu'elle puisse venir, elle, n'entrait pas en ligne de compte. Il les avait invitées toutes les deux de façon que Jojo tienne compagnie à Donny. Le but de la visite était d'amuser les enfants. Venir seule, ce serait promettre Disneyland à Donny et l'emmener à Castorama.

D'ailleurs, passer le week-end seule à Hestacombe allait lui faire à peu près autant de bien que d'errer un après-midi entre les rayons plomberie et peinture...

Quel dommage, répondit Tom par mail quelques instants plus tard.

Donny va être si déçu. Et moi aussi. Était-il simplement poli, ou vraiment déçu? se demanda Cressida.

Le week-end suivant, Donny avait un tournoi de foot, que pensait-elle de celui d'après?

Elle consulta son calendrier et découvrit que ce week-end-là, elle avait accepté de donner un coup de main à la kermesse de l'hôpital. Elle devait s'occuper de la tom

238

bola le matin, et du stand de livres d'occasion l'après-midi. Ça lui apprendrait à vouloir faire sa BA, tiens... Cressida en aurait pleuré.

Fenella poussa un petit cri de joie et tendit les bras à Freddie.

— Chéri ! Tu es resplendissant ! Les tempes grisonnantes, l'air distingué, plus beau que jamais. C'est si bon de te revoir !

Freddie avait un tel mal de tête qu'il lui semblait avoir le crâne pris dans un étai. Mais une chose était sûre : si quelque chose pouvait soulager sa douleur, c'était bien la vue de Fenella en robe d'été rose et jaune et foulard vapoureux assorti flottant dans la brise. Ses yeux noirs brillaient. Elle était toujours coiffée à la Audrey Hepburn, et ses jambes étaient toujours aussi fuselées. À couper le souffle. S'il n'avait pas su son âge - soixante-trois ans -, il lui aurait donné cinquante ans à peine.

— Je suis tellement content de te voir, dit-il en penchant la tête, respirant le parfum fleuri et léger de Fenella, dont il embrassa les joues poudrées. Merci d'être venue. Je t'en prie, laisse, ajouta-t-il tandis qu'elle faisait mine de sortir son porte-monnaie de son sac. C'est le moins que je puisse faire.

Freddie paya le chauffeur de taxi et lui laissa dix livres de pourboire.

— Si j'avais su que tu venais en train, enchaîna-t-il, je serais venu te chercher à la gare.

— Peut-être craignais-je que tu ne viennes dans ta vieille Austin.

Le regard de Fenella, brillant de malice, se dirigea vers la Daimler rutilante lie-de-vin garée dans l'allée.

— Elle est à toi ? Tu sembles avoir réussi dans la vie. Je suis tellement heureuse pour toi.

Freddie avait le sentiment d'être un enfant dont les copains s'étaient moqués parce qu'il n'avait pas de bicyclette et qui, après en avoir reçu une à Noël, ne pouvait

239

s'empêcher de parader dans la rue sur son nouvel engin afin que tout le monde le voie. Quarante ans plus tôt, à cause de son manque d'argent, Fenella ne l'avait pas pris au sérieux. Depuis, il avait réussi, mais n'avait jamais oublié l'humiliation ressentie sur le moment. La revoir et lui montrer ce qu'elle avait raté bouclait la boucle, en quelque sorte.

Ils déjeunèrent dans le jardin d'hiver et se racontèrent leur vie. Fenella trouvait la maison formidable, et Freddie lui expliqua comment il

avait monté sa société immobilière. À son tour, elle lui raconta comment Cyril et elle avaient divorcé après vingt-trois ans de mariage.

— Il est parti en préretraite et nous nous sommes installés à Puerto Banus. Tant qu'il travaillait, j'avais au moins du temps libre. Mais lorsqu'il s'est arrêté, je n'avais plus une minute de tranquillité. C'était à devenir folle. Si seulement il s'était mis au golf, ou même avait commencé à boire...

! Bref, je n'ai pas supporté cette situation, alors nous nous sommes séparés, et j'ai rencontré Jerry Britton.

Freddie se demanda si cette rencontre avait précédé la rupture avec Cyril.

— Lui, au moins, poursuivit Fenella d'un ton amer, jouait au golf, et faisait tourner à lui seul ou presque tous les bars de Puerto Banus. Mais on rigolait bien, tous les deux. Je me sentais jeune et désirable à nouveau.

Après vingt-trois ans de mariage avec Cyril, c'était important, je t'assure.

— Et tu l'as épousé. Il était riche ? ne put s'empêcher de questionner Freddie.

— Oh oui, répondit-elle avec un sourire mélancolique. J'avais quarante ans passés, mais n'avais pas encore retenu la leçon. Jerry jetait son argent par les fenêtres et j'adorais profiter de ses largesses. Toute ma vie, j'ai eu besoin de sécurité matérielle. J'ai été à la fois sotté et superficielle, je m'en rends compte à présent. Mais Jerry s'est révélé être le dernier des salauds.

Je n'ai jamais été aussi malheureuse. Il me trompait, me ridiculisait devant ses amis. Un vrai cauchemar.

240

Posant son couteau et sa fourchette, elle précisa après un silence :

— Le pire, c'est qu'au fond, j'étais sûre de mériter tout cela. J'avais été superficielle et intéressée toute ma vie, c'était bien fait pour moi. Le moment était venu de payer.

— Ne sois pas trop dure avec toi-même. Au moins as-tu la franchise de le reconnaître, dit Freddie.

— Et regarde où cela m'a menée, répliqua Fenella avec un hochement de tête. Le plus drôle, c'est que... Non, je préfère ne pas en parler.

— Qu'est-ce qui est le plus drôle, dis-moi, demanda doucement Freddie.

— Oh... tu vas me trouver ridicule. Mais tu m'as manqué, lâcha-t-elle en le regardant dans les yeux. Je t'aimais. Je sais, je ne te l'ai jamais dit. Je ne t'ai pas oublié, et tous les autres hommes qui ont traversé ma vie, je les ai comparés à toi, regrettant qu'ils ne te ressemblent pas davantage.

— Si j'avais été plus riche.

— Non, je voulais qu'ils te ressemblent tel que tu étais. Quand j'ai divorcé de Jerry, j'aurais pu obtenir une énorme compensation, mais j'y ai renoncé. Je suis rentrée en Angleterre, sans rien, et j'ai décidé de devenir quelqu'un de meilleur. À partir de ce moment-là, l'argent ne devait plus diriger ma vie. Si j'avais rencontré un homme vraiment gentil, pauvre mais honnête, j'aurais refait ma vie avec lui, parce que j'avais enfin compris que le bonheur n'a rien à voir avec le solde d'un compte en banque.

— Et tu ne l'as pas rencontré ?

— L'espace de quelques mois, si. Il travaillait dans une jardinerie, n'avait pas d'argent, mais peu importait. Nous nous entendions très bien. J'avais commencé à envisager l'avenir à ses côtés. Deux mois plus tard, il a été foudroyé par une crise cardiaque.

— Je suis désolé.

— Merci. Ça a été dur. Très dur. J'avais le sentiment d'être punie pour toutes mes mauvaises actions du passé. Tout ce bonheur qui m'était refusé... C'était il y a huit

ans. Il n'y a eu personne depuis, conclut Fenella en se tamponnant les yeux, avec son mouchoir. J'aurais aimé rencontrer quelqu'un, mais l'occasion ne s'est jamais présentée. Mon cher Freddie, tu n'imagines pas à quel point la lettre de ton amie Lottie m'a fait plaisir. Apprendre que tu me cherchais et que tu voulais me revoir... je me suis sentie adolescente à nouveau. C'était l'occasion de réparer l'horrible façon dont je t'avais traité et, plus égoïste- ment peut-être, j'ai pensé que c'était pour moi l'occasion d'être heureuse à nouveau avec mon

premier amour. Car c'est ce que tu as été, Freddie. Je ne l'ai peut-être pas reconnu à l'époque, mais c'est vrai. Tu as été mon premier amour.

Elle eut un petit rire fébrile.

— Et me voilà, et rien ne va comme je l'avais prévu, une fois encore. J'ai l'impression qu'on m'a jeté un sort.

Freddie eut un regard amusé.

— Un sort ? Pourquoi ?

— Si je suis venue ici aujourd'hui, c'était avant tout pour te revoir et...

pour te montrer que j'avais vraiment changé. Seulement je ne le peux plus, puisque tu n'es plus pauvre ! Tu possèdes tout cela !

— Je suis désolé.

— Pas autant que moi.

Fenella s'adossa à sa chaise et ramena une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Quand tu m'as donné ton adresse, j'ai cru que Hes- tacombe House était un immeuble. Je m'attendais à trouver un homme normal, pas trop riche, menant une vie modeste. Et je voulais te montrer que cela n'avait aucune importance. Lorsque le taxi s'est arrêté devant cette maison, j'ai failli m'évanouir. Je ne t'avais jamais imaginé vivant dans un endroit comme celui-ci. Du coup, je ne peux plus essayer de te séduire, tu penserais que je le fais parce que tu es riche.

— Je ne sais que te dire, hésita Freddie, avant d'opter pour la vérité. En fait, tu as raison. Je voulais te revoir, entre autres, pour te prouver que j'avais réussi, même si

242

à l'époque rien ne le laissait imaginer, et malgré le fait que tu m'avais brisé le cœur.

Fenella porta une main à sa bouche.

— Je t'ai brisé le cœur, vraiment ? Je pensais que tu retournerais avec cette charmante fille. . comment s'appelait-elle, déjà?

— Giselle.

— Ah oui, c'est ça. Que s'est-il passé ?

— Je me suis comporté comme un imbécile. Tout a été ma faute. Après notre rupture, j'étais invivable. Giselle n'avait rien fait de mal, et ne comprenait pas pourquoi j'étais si distant. Ça a été une période difficile.

— Mon Dieu.. je suis désolée, vraiment. Je me sens si coupable...

— Ce sont des choses qui arrivent. On appelle ça le destin, je crois.. Bref, on a essayé de tenir, mais on était malheureux tous les deux. Et puis j'ai rencontré quelqu'un d'autre. Alors j'ai rompu.

— Et ce quelqu'un d'autre, comment s'appelait-elle ?

— Mary. Nous nous sommes mariés au bout de six mois. Elle est morte il y a quatre ans.

— Oh... Freddie. Avez-vous été heureux, ensemble? Bien sûr. Je le vois dans tes yeux. Je suis contente que tu aies trouvé la bonne personne, finalement.

Incapable de parler l'espace d'un instant, il hocha la tête.

— Elle doit terriblement te manquer, n'est-ce pas ? dit Fenella en lui prenant la main. La solitude, c'est tellement pesant. Te savoir si triste me brise le cœur.

— Le chagrin est le prix de l'amour, répondit simplement Freddie, avant de se ressaisir et de remplir son verre. Tout ceci n'est pas bien gai. Tu dois regretter d'être venue me voir. .

— Freddie, c'est merveilleux de te voir. Mais je ne peux supporter l'idée de te savoir seul. Tu es encore très bien, tu sais. Sans tout ce maudit argent qui est le tien, qui sait ce qui aurait pu se passer entre nous, ajouta- t-elle avec un sourire. Nous aurions pu nous retrouver

243

pour de vrai... Seigneur, ne fais pas attention, je ne suis qu'une vieille femme. qui radote.

Comme elle baissait la voix, Freddie réalisa qu'il était censé se conduire en gentleman et lui dire galamment qu'il n'en était rien. Dans sa tête, la douleur était plus lancinante que jamais, et il avait besoin d'un nouveau calmant. Mais d'abord, il devait expliquer à Fenella

qu'envisager l'avenir avec lui était impossible.

— Ne raconte pas de bêtises. Tu n'es pas vieille, et tu ne radotes pas.

Mais je ne suis pas à la recherche de quelqu'un. Ce n'est pas pour cela que je voulais te revoir.

— Ah bon ? s'étonna Fenella, prise de court.

— Je suis désolé si je t'ai donné de faux espoirs. Je pensais simplement que ce serait bien de savoir comment tu allais et ce que tu étais devenue.

— Oh, ce n'est pas grave, assura-t-elle en se forçant à sourire.

Maintenant que tu sais tout, désires-tu que je m'en aille ?

— Non, non, non, dit Freddie en secouant la tête énergiquement, ce qui ne fit aucun bien à son mal de crâne. Fenella, j'essaie simplement d'être honnête et de te dire les choses telles qu'elles sont. Je ne suis à la recherche d'aucune liaison amoureuse, mais je ne veux pas que tu partes. Nous pouvons passer la journée ensemble et en profiter.

— Beau et convaincant. Comment puis-je refuser?

Le regard de Fenella s'adoucit. Elle repoussa son assiette et se pencha en avant.

— Bon, maintenant, parle-moi de ta merveilleuse épouse.

32

Lottie découvrait chaque jour un peu plus qu'il n'était pire torture que de travailler avec quelqu'un que l'on désirait, sans pouvoir concrétiser ce désir. Regarder sans toucher lui réclamait un effort de plus en plus démesuré.

Tyler était déjà au bureau lorsqu'elle arriva à neuf heures, séduisant en diable comme à son habitude, avec son polo bleu marine et son jean délavé. Au creux de son estomac, Lottie sentit le pincement désormais familier. À l'esprit lui vint aussitôt la question qu'elle brûlait de lui poser :

«Vous êtes comment, au lit?» Décidément, c'était fou l'effet que cet homme avait sur ses hormones.

Quand il leva les yeux et lui sourit - double pincement au creux de

l'estomac -, Lottie se prit à se demander quelle serait sa réaction si elle la lui posait vraiment, cette question.

— Bonjour. Comment vont les enfants?

Il lui demandait cela tous les matins. C'était la seule référence qu'il faisait à leur relation, terminée avant qu'elle ait commencé. Pas une seule fois depuis, il n'avait essayé de l'embrasser ou de la faire changer d'avis.

Lottie jeta ses clés de voiture et ses lunettes de soleil sur son bureau, et s'empara du courrier.

— Ça va. Tout a l'air d'aller comme il faut, à l'école.

— C'est bien.

Elle hocha la tête. Heureusement que ça l'était. Avoir fait tous ces sacrifices pour rien l'aurait anéantie.

— Nous avons une réservation pour Walnut Lodge, annonça Tyler en montrant son écran. Pour la deuxième

245

semaine de septembre. Un voyage de noces, apparemment.

— Pas de problème, dit Lottie en se penchant pour lire. Oooh ! C'est Zach et Jenny ! Ils sont venus ici l'an dernier avec un groupe d'amis. Ils formaient un joli couple, mais Jenny se désespérait de pouvoir un jour épouser Zach, qui avait vécu avec le divorce de ses parents la pire chose qui soit dans sa jeunesse et avait juré de ne jamais se marier. Et maintenant, les voilà mari et femme, conclut-elle, la gorge serrée. C'est formidable, non

? Les fins heureuses existent encore !

— Sauf s'il ignore qu'il est sur le point de se marier parce qu'elle organise tout en secret, railla Tyler. Je plains toujours ces pauvres mecs qui pensent aller au mariage de quelqu'un d'autre, et paf ! découvrent que c'est leur petite amie adorée qui leur a préparé la pire des surprises.

Lottie lui donna une petite tape sur l'épaule avec la pile de courrier.

— C'est bien une réflexion d'homme, ça, tiens. Vous êtes d'un cynisme...

— Croyez-moi, lorsque ça vous arrive, ce n'est pas drôle du tout.

Lottie le regarda, bouche bée.

— Ça vous est arrivé ? Vraiment ?

Tyler sourit.

— Je suis peut-être cynique, mais qu'est-ce que vous êtes crédule !

Elle lui donna une nouvelle tape.

— Moi, au moins, il me reste le romantisme. Vous, c'est amertume et ressentiment, et...

— Holà ! Vous y allez un peu fort, là, dit Tyler en l'attrapant par le poignet. Je peux être romantique, quand je veux. Tout dépend de la demoiselle.

Attention, attention, terrain miné. Sentant son cœur se mettre à battre la chamade, Lottie réalisa qu'elle était allée trop loin. Il était temps de se ressaisir et de faire machine arrière. Vite.

Oui, mais elle n'en avait aucune envie...

246

Arrête de flirter et éloigne-toi de cet homme, lui ordonna une voix sévère qui rappelait étrangement celle de Mlle Batson.

Elle recula, et inspira à fond.

— Ah. Enfin, bref, Freddie adore les histoires qui finissent bien. Je vais lui annoncer la nouvelle pour Zach et Jenny, il sera ravi. Ne leur réponde/, pas, je m'en charge tout à l'heure. J'en ai pour cinq minutes.

Lottie entra dans la cuisine par la porte du jardin, comme elle le faisait tous les matins ou presque. En général, elle y trouvait Freddie plongé dans la lecture de son journal et prenant un petit déjeuner tardif, mais ce matin la cuisine était vide.

Elle la traversa pour ressortir dans le couloir lambrissé, et constata que la porte du bureau était entrouverte. Entendant un bruit de tiroir que l'on ouvre, elle songea que Freddie s'y trouvait.

Sans savoir pourquoi elle ne pensait pas à l'appeler, ce qu'elle faisait d'ordinaire, elle approcha de la porte, et rit une femme grande et

mince, de dos, en peignoir, qui se tenait devant le bureau de Freddie.

Lottie s'immobilisa. La femme avait des papiers en main. Elle les examina longuement puis les remplaça dans le tiroir du bureau, qu'elle referma avant d'ouvrir l'autre et d'en étudier le contenu, lisant quelques lettres, en parcourant rapidement d'autres.

Décidée à l'observer jusqu'au bout, Lottie fut hélas trahie par une latte du parquet, qui craqua sous son poids. La femme fit volte-face. Voilà donc à quoi ressemblait la fameuse Fenella Britton.

— Je vous demanderais bien ce que vous faites, lâcha Lottie d'un ton calme. Mais ce serait une question idiote.

Houlà, Mlle Batson aurait été fière d'elle. Partie comme cela, elle allait devenir une terrifiante institutrice vieille fille en moins de deux. La jupe en tweed et les chaussures orthopédiques la guettaient.

247

— Vous m'avez fait une de ces peurs ! s'écria Fenella en portant une main à sa poitrine. Je suis désolée. Je sais ce que vous pensez, mais c'est à cause de Freddie. Je m'inquiète tellement pour lui.

— Pourquoi ? s'alarma aussitôt Lottie. Il lui est arrivé quelque chose ?

Où est-il ?

— Non, il ne lui est rien arrivé, répondit Fenella en jouant du bout des doigts avec le revers olive de son peignoir. Mais quelque chose ne va pas, n'est-ce pas ? J'ai vu tous les calmants dans son armoire à pharmacie. Il y en a des boîtes et des boîtes. Et certains ne sont délivrés que sur ordonnance.

Et j'ai trouvé là une lettre d'un neurologue, qui parle des résultats d'un scanner et dit que ce n'est guère encourageant... Seigneur, je ne peux pas supporter cette idée. Je le retrouve après tant d'années, et maintenant je vais le perdre ! Mon Freddie va mourir!

Ses joues ruisselaient de larmes. Elle semblait sur le point de s'évanouir.

— Vous feriez mieux de vous asseoir, dit Lottie. Où est Freddie ?

— En haut. Il prend un bain, hoqueta Fenella en tendant une main tremblante, fragile. Vous devez être Lottie. Freddie m'a beaucoup

parlé de vous.

Lottie ne répondit pas qu'elle aussi avait beaucoup entendu parler de son interlocutrice. Ainsi donc, elle avait devant elle la femme qui avait rejeté Freddie parce qu'il n'était pas assez riche pour mériter son affection.

Et elle la surprenait en train en fouiller dans ses papiers, à présent qu'elle savait qu'il avait fait fortune. Pour couronner le tout, elle avait passé la nuit ici.

— Vous ne pensez pas qu'il aurait été plus poli de lui demander directement s'il était malade ? s'enquit Lottie d'un ton sec que n'influençaient pas les larmes, pourtant abondantes.

— S'il avait voulu me le dire, il l'aurait fait. Mais il n'en a pas parlé. C'est tout lui, ça. Il n'a pas voulu m'in- quiéter. Il a toujours été si attentionné...

248

— Vous pourrez peut-être en parler lorsqu'il descendra. Vous partez ce matin ? questionna Lottie en regardant sa montre. Parce que je peux vous déposer à la gare, si vous...

— Partir ? Mais comment le pourrais-je, maintenant que je connais la vérité ? s'exclama Fenella avec toute la véhémence possible. Ah non, j'ai laissé tomber Freddie une fois dans ma vie, je ne vais pas recommencer. Il est seul. Il a besoin de moi.

— Vous ne l'avez retrouvé qu'hier, rétorqua Lottie d'un ton mêlant incrédulité et méfiance.

Fenella Britton avait-elle l'intention de s'installer à Hestacombe House ?

— Je l'aime depuis quarante ans, déclara simplement Fenella. Freddie n'a pas de famille, et il ne peut pas traverser ces moments seul.

Lottie ne put s'empêcher de se demander si le fait qu'il n'ait pas de famille n'était pas important pour une tout autre raison, et si envisager une chose pareille n'était pas horrible de sa part.

— Il ne sera pas seul, vous savez.

À la lueur qu'elle remarqua dans le regard de Fenella, elle sut qu'elle

avait vu juste.

— Vous ne voulez pas de moi ici, n'est-ce pas? Vous préféreriez refuser à Freddie le confort d'une présence amie pour accompagner ses derniers moments. Mais pourquoi donc exactement? Je me pose la question.

Fenella avait parlé d'une voix mielleuse, mais le sous-entendu pernicieux était indiscutable.

— Je ne sais pas. Vous avez trouvé quelques relevés bancaires, dans ces tiroirs ? Des choses intéressantes de ce point de vue-là ?

— Non. Mais c'est bien ce qui vous inquiète, n'est-ce pas ? Freddie n'a aucun héritier, personne à qui léguer son argent. Et vous espériez tout garder pour vous.

La voix de Freddie s'éleva alors derrière elles.

— Arrêtez cela tout de suite! Mais que se passe-t-il?

249

— Je l'ai surprise en train de fouiller dans vos tiroirs, dit Lottie. Elle lisait les lettres de votre médecin, et Dieu sait quoi d'autre !

— C'est parce que je me faisais du souci pour toi ! s'écria Fenella en courant prendre Freddie dans ses bras, bousculant Lottie au passage. Et maintenant, je connais la vérité. Oh, mon pauvre chéri, c'est insupportable! Comment la vie peut-elle être aussi injuste !

Étonnamment, Freddie eut l'air soulagé. Lottie vit la tension disparaître de son visage tandis qu'il prenait entre ses mains le visage baigné de larmes de Fenella.

— Tout va bien, tout va bien, murmura-t-il. Chuuuut. Calme-toi. Je suis désolé. À présent, tu sais pourquoi je ne veux pas me lancer dans une nouvelle relation. Comment pourrais-je faire une chose pareille à quelqu'un ? Ce serait trop cruel.

Ne la réconfortez pas, enfin! bridait de hurler Lottie. Une femme pareille, il faut la fusiller !

— Mais chéri, tu ne vois donc pas? C'est trop tard, déjà, répliqua Fenella. Les sentiments ne se commandent pas.

Ah, c'est certain, ceux que j'éprouve envers vous, je ne les contrôle

plus, songea Lottie.

— C'est trop tard, répéta Fenella. Que nous le voulions ou non. Ce n'est peut-être pas le chemin le plus facile, et ce n'est peut-être pas raisonnable, mais cette épreuve, nous la vivrons tous les deux. Toi et moi. Quoi qu'il arrive. Pendant le temps qu'il faudra. Parce que je vais m'occu- per de toi, dit-elle en lui caressant le visage. Jusqu'au bout.

Il y a toujours le lac, pensa Lottie. On pourrait la ligoter et la jeter dedans.

— Chéri, reprit Fenella, faisant un effort visible pour se ressaisir. Tu penses que je peux monter prendre mon bain, maintenant?

— Vas-y, répondit Freddie avec douceur.

— Pendant ce temps, tu pourras expliquer à Lottie que je ne suis pas la méchante sorcière qu'elle semble imaginer.

250

Ah tiens, oui, une sorcière, ce n'est pas mal, ça. On les brûlait autrefois, non

? se dit Lottie.

Fenella disparut dans l'escalier.

Dans la cuisine, Lottie fit du café et écouta Freddie lui raconter les événements de la veille. Elle apprit ainsi qu'il n'avait pas couché avec Fenella, mais que, la soirée se prolongeant, celle-ci avait raté le dernier train. C'était plus qu'elle n'avait désiré en savoir.

— Écoutez, déclara-t-elle finalement. Je sais que cela ne me regarde pas, mais il n'empêche que je n'ai pas confiance en elle. Elle fouillait dans vos affaires.

— Mais elle a expliqué pourquoi, la défendit Freddie. Et je lui avais effectivement dit de faire comme chez elle.

Ça n'allait pas être facile.

— Elle m'a accusée de me sentir menacée par elle, parce que je voudrais que vous me léguez tout dans votre testament. Ce qui n'est pas vrai, je me permets de le préciser !

Il haussa les épaules.

— C'est ce que tu dis...

— Freddie, je n'ai jamais... !

— Je sais, je sais, s'amusa-t-il. Mais Fenella, elle, l'ignore, n'est-ce pas ?

Parce qu'elle ne te connaît pas. Tout comme tu ne la connais pas.

Mourant d'envie de répliquer « Mais je sais que j'ai raison ! », Lottie se retint et regarda Freddie dans les yeux.

— D'accord. Un point pour vous. Écoutez, tout ce que je veux, c'est que vous soyez heureux, parce que c'est ce que vous méritez. Simplement... ne prenez pas de décision précipitée, d'accord ?

Il haussa un sourcil.

— Comme par exemple courir devant monsieur le maire ? Ou modifier mon testament et tout laisser à Fenella ?

Exactement. C'était exactement ça !

— Par exemple.

— Ma chérie, c'est gentil à toi de t'inquiéter pour moi. J'apprécie beaucoup, tu sais. Mais je ne suis pas un ado

251

lescent amoureux fou de sa première petite amie. Et je ne suis pas sénile, non plus. Je ne ferai pas de bêtises, tu peux me faire confiance.

Lottie, qui en avait vu d'autres, ne répondit rien. Bien sûr qu'elle ne pouvait pas lui faire confiance : c'était un homme.

— Elles étaient drôlement longues, ces cinq minutes, remarqua Tyler lorsque Lottie réapparut dans le bureau.

— Je suis désolée. Je me rattraperai à l'heure du déjeuner, répondit-elle en prenant un stylo.

— Vous travaillez toujours, à l'heure du déjeuner.

— Bon, alors il ne vous reste plus qu'à me virer. Et flûte ! Ça ne marche jamais, ces trucs !

S'énervant sur son stylo, elle finit par le jeter d'un geste brusque sur son bureau. Ce faisant, elle donna un coup de pied qui fit reculer son siège, si bien qu'elle se cogna la tête contre le mur, derrière elle.

— Aïe ! Mais c'est pas possible !

— Bon, écoutez, je vous propose un marché. Je ne vous vire pas, si vous promettez de ne pas me coller un procès pour coups et blessures sur le lieu de travail. J'endosse l'entière responsabilité de la présence sur votre bureau d'un stylo ayant usé toute son encre... Lottie, ajouta Tyler en essayant de garder son sérieux, qu'est-ce qui ne va pas ?

— En dehors de ma fracture du crâne, vous voulez dire ? J'ai fait la connaissance de l'amie de Freddie.

— Ah ? Sa conquête d'Oxford ? fit Tyler, intéressé. Il m'en a parlé. À quoi ressemble-t-elle ?

— À une chercheuse d'or. Si vous voyez ce que je veux dire.

— Ah, ça, c'était inévitable. Et comment le prend Freddie ?

— C'est tout l'effet que ça vous fait ?

— En tout cas, ça m'a l'air de vous en faire, à vous.

— Mais cette femme est un escroc ! Elle fait semblant d'être amoureuse de Freddie, pour pouvoir mettre la main sur son argent !

252

— C'est ce que vous pensez.

— C'est la vérité !

— Peut-être qu'elle l'aime quand même. Et que le fait qu'il soit riche est un plus.

Lottie n'en croyait pas ses oreilles. Il était du côté de Fenella ! Outrée, elle faillit reprendre son stylo pour le lui lancer à la figure.

— Laissez-les vivre leur vie, un peu, continua Tyler. Freddie a le droit de s'amuser, non ? Si vraiment c'est une croqueuse d'héritage, il s'en apercevra tôt ou tard. Mais il faut voir le bon côté des choses. Vous pourriez vous tromper. Et s'ils étaient faits l'un pour l'autre ? Ils pourraient vivre un bonheur délirant pendant les trente années à venir.

— Non, ils ne pourraient pas ! lâcha Lottie. C'est justement le problème, il...

— Il, quoi? s'enquit Tyler en haussant un sourcil, surpris par cette phrase coupée en plein vol.

Honteuse d'avoir failli vendre la mèche, Lottie secoua la tête.

— Rien. Je ne pense pas qu'ils puissent, c'est tout.

33

La température était remontée, et Lottie en avait profité pour aller parfaire son bronzage au bord du lac, lorsqu'elle sentit une ombre au-dessus de son visage.

Son estomac fit aussitôt un double saut périlleux arrière. Tyler?

Elle ouvrit les yeux et vit Mario. Il semblait si déprimé qu'elle comprit aussitôt ce qui s'était passé. Se redressant sur un coude, elle mit une main en visière :

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Mario jeta un regard en direction de Nat et de Ruby, qui jouaient au bord de l'eau avec le golden retriever de la famille qui occupait pour la semaine le Beekeeper's Cottage. Lorsqu'il fut certain qu'ils ne pouvaient pas l'entendre, il lâcha :

— Amber m'a largué.

— Oh, non... Comment ça? demanda Lottie d'un ton tout à fait convaincant.

— En fait, elle a rencontré quelqu'un d'autre.

— Vraiment ?

Mario fit un signe de la main à Ruby, qui venait de lancer un bâton au chien et agita la main à son tour.

— Vraiment. Pourquoi les femmes sont-elles des menteuses ?

— Et ça dure depuis combien de temps ? questionna Lottie, en sentant la transpiration poindre à ses tempes.

— Toi comprise, continua Mario sans hausser le ton. Parce que là, tu

es en train de me mentir, à faire sem

255

blant d'être surprise. Amber m'a dit qu'elle te l'avait dit la semaine dernière. ,-'

Merci Amber.

Mais Lottie n'avait pas l'intention de se sentir coupable.

— C'est ça, la solidarité féminine, qu'est-ce que tu veux que je te dise?

Et ensuite, je ne pouvais que garder le secret. Tu veux bien bouger un peu

? Je n'ai plus de soleil.

Mario soupira, et s'assit sur la serviette de plage, à côté d'elle.

— La compassion ne t'étouffe pas, toi.

— Parce que tu penses que tu en mérites, de la compassion? Je suis ton ex-femme, permets-moi de te le rappeler. Tu m'as trompée à plusieurs reprises, et nous avons fini par divorcer à cause de cela. Aujourd'hui, Amber a décidé de te quitter car elle ne pouvait avoir confiance en toi, et à la place, elle a trouvé quelqu'un en qui elle pouvait. Si j'étais du genre à me réjouir du malheur des autres, je dirais qu'il y a tout de même une justice.

— Merci beaucoup, grommela Mario, les yeux brillants. Alors que je n'ai pas trompé Amber une seule fois.

— C'est vrai. Même quand elle était en France. Grâce à moi, lui rappela Lottie.

— Justement. Ce n'est que lorsqu'elle a découvert que tu avais agi en ceinture de chasteté humaine qu'elle s'est dit qu'elle ne pouvait plus me faire confiance. Sans toi, on serait encore ensemble.

— Ah non, s'il te plaît, n'essaie pas de me mettre tout ça sur le dos !

Amber était en France avec un autre homme pendant que je jouais les ceintures de chasteté, comme tu dis!

— Alors tu es contente de ce qui m'arrive, répliqua Mario en haussant le ton. Tu penses que c'est bien fait pour moi !

Lottie haussa le ton à son tour.

— Bien sûr que non ! Je ne voulais pas que cela arrive, et c'est pour cela que je me suis comportée en ceinture de

256

chasteté !... Beuurk ! Va-t'en de là, toi ! ajouta-t-elle à l'intention du golden retriever qui, sortant du lac en courant, était venu s'ébrouer devant elle, l'aspergeant d'eau froide.

— Pourquoi tu cries après papa ? demanda Nat, qui arrivait sur les talons du vigoureux animal.

— Parce que papa me criait après.

— Ah. C'est quoi, une ceinture de chasteté ?

— C'est un truc qu'on achète chez Marks & Spencer et qui fait rentrer le ventre. Bon, il va falloir qu'on y aille, nous, déclara Lottie en regardant sa montre.

Cette dernière remarque eut l'effet recherché.

— Nooon ! protesta Nat en rebroussant chemin pour courir vers le lac, le chien derrière lui.

— Tu sais très bien que je ne voulais pas qu'Amber et toi rompiez, reprit Lottie plus doucement, en posant une main sur le bras de Mario.

Ce dernier hocha la tête, et observa un moment ses enfants, qui faisaient des ricochets sur la surface scintillante du lac.

— Je sais. J'ai juste du mal à croire ce qui m'arrive. Je pensais qu'on était vraiment bien, tous les deux.

Lottie était triste pour lui. De toute évidence, il était bien plus touché qu'il ne voulait l'admettre. Mario avait toujours eu la vie facile, c'était quelqu'un d'agréable, de gai, que les gens aimaient spontanément.

— Et en plus, il va falloir que j'annonce la nouvelle à Ruby et à Nat, soupira-t-il. Ça ne va pas leur plaire.

Ce n'était rien de le dire. Lottie savait qu'ils prendraient la chose très mal.

Ils aimaient Amber autant qu'ils avaient détesté Tyler, la différence

étant que cette fois, ils n'avaient aucun moyen d'influer sur le résultat.

— Je suis vraiment désolée, assura Lottie doucement.

— Moi aussi, lâcha Mario, la gorge nouée, avant d'ajouter après une hésitation : Je l'aime. Je ne savais pas que cela me ferait si mal. Je n'arrête pas de penser à elle avec quelqu'un d'autre.

Comme cela, tu sais ce que j'ai ressenti lorsque tu m'as fait la même chose, fut tentée de répliquer Lottie.

257

Mais elle passa un bras autour des épaules de Mario à la place et le serra fort contre elle. Mario n'était peut-être plus son mari, mais il comptait encore pour elle et là, il avait besoin de réconfort. Le voir dans cet état l'affectait.

— Ooooooh, sexy ! leur lança Nat en les voyant.

Puis son regard changea de direction, et son sourire se transforma en grimace. Se retournant pour voir ce qui provoquait un tel changement, Lottie aperçut Tyler, qui descendait l'étroit chemin conduisant aux cottages. Mince, qu'allait-il penser ?

Mais après tout, quelle importance ? Ils étaient l'un et l'autre libres de faire ce que bon leur semblait. Elle pouvait s'envoyer en l'air avec Mario si l'envie lui en prenait.

Enfin, peut-être pas sur cette plage, devant les enfants.

Tyler disparut derrière une haie, et Ruby les rejoignit en courant, suivie de Nat.

— Pourquoi vous vous serrez dans les bras ?

Mario hésita. Lottie décida d'aller droit au but.

— Papa est un peu triste parce que Amber n'est plus son amoureuxse.

Mais ça va aller.

Les deux enfants la regardèrent, puis regardèrent Mario.

— Pourquoi ?

— Parce que ce sont des choses qui arrivent, répondit Mario, tendu.

— Tu ne l'aimes plus ? questionna Ruby en glissant une main dans celle de son père.

— Oh, si.

— Mais elle, elle t'aime plus, conclut Nat, dont la lèvre inférieure tremblait déjà.

— Ou elle ne nous aime plus, murmura Ruby.

— Allons, chérie, intervint Lottie. Tu sais que ce n'est pas vrai. Elle vous adore.

— Mais on ne la verra plus jamais. C'est pas juste. Papa, qu'est-ce que tu as fait pour qu'elle arrête de t'ai-mer?

— Rien.

258

— Tu as forcément fait quelque chose.

— Non, je n'ai rien fait, d'accord ? Elle a rencontré quelqu'un d'autre, c'est tout.

— Quelqu'un qu'elle aime mieux que toi ? s'étonna Nat, outré. Mais elle l'a trouvé où ?

— Ça n'a pas d'importance.

— Il est vraiment mieux que toi ? insista Nat, perplexe.

Mario sourit et prit son fils dans ses bras.

— Bien sûr que non. Comment peut-on être mieux que moi ? Amber a de drôles de goûts en matière d'hommes, voilà tout.

— Comme maman avec cet horrible Tyler, compléta Ruby.

Lottie espéra que l'horrible Tyler n'était pas suffisamment près pour les entendre. Même si, en l'occurrence, tout cela n'aurait rien eu de bien nouveau pour lui.

— Amber va peut-être changer d'avis, déclara Nat d'un ton plein d'espoir. Peut-être qu'elle va changer d'avis et revenir.

— Je ne crois pas, tu sais. Amber n'est pas comme ça. Quand elle a

pris une décision, elle s'y tient.

— Comment il s'appelle, son nouveau copain? demanda Ruby.

— Quentin, dit Lottie.

— Beuh ! C'est super moche !

— Presque aussi moche que Tyler, précisa Nat. Je sais ! On pourrait faire une autre poupée vaudoue pour Quentin, et piquer des épingles dedans.

Tu veux?

— Bon, je commence à avoir faim, moi, fit Lottie en réfléchissant au contenu de son frigo - qu'allait-elle pouvoir faire d'original avec un demi-paquet de bacon, un pot de sauce à la menthe et deux sacs de navets

?

Non mais, qu'est-ce qui lui avait pris d'acheter des navets? «Deux pour le prix d'un», ce stratagème commercial pouvait vraiment vous faire faire n'importe quoi.

Mario, qui connaissait bien son regard désespéré de ménagère désorganisée, vint à son secours, ainsi qu'ils s'y attendaient tous.

259

— Allez, dit-il en posant Nat. Tout le monde chez Pizza Hut.

En bas, le plancher craqua, et Mario se réveilla.

Sans même ouvrir les yeux, il savait où il se trouvait. Il n'avait pas bu la veille, et se souvenait parfaitement de tout.

À côté de lui, sous la couette rose, une forme bougea et s'étira. Bon, au moins allait-il pouvoir récupérer son bras gauche, et regarder sa montre.

Mais en contrepartie, il allait devoir adresser la parole à la fille avec qui il venait de passer la nuit.

Il était sept heures cinq.

— Salut, dit Gemma d'une voix ensommeillée en émergeant de sous la

couette, avec les cheveux en pétard et le genre de sourire qui faisait fondre Mario.

Pourquoi avait-il fait un truc pareil? Pourquoi?

Eti réalité, il savait très bien pourquoi. Il avait souhaité punir Amber, lui prouver que si elle ne voulait plus de lui, plein d'autres filles étaient prêtes à prendre sa place.

— Salut, répondit Mario, pas très à l'aise. Houlà, je vais être en retard au boulot, moi...

— Oh, tu ne vas pas partir tout de suite, quand même, protesta Gemma avec une moue qu'elle pensait sans doute sexy mais qui, soulignée par les traces du rimmel de la veille, n'était que pathétique. Oh! Bonjour, mon bébé! Il est beau, mon bébé, hein?

Mario eut un mouvement de panique, avant de réaliser qu'elle parlait à son chat, qui venait d'entrer. L'auteur du craquement de plancher, sans doute.

— Je te présente Binky, fit Gemma. Il est beau, hein? Dis bonjour à Mario, Binky.

Grâce à Dieu, Binky resta muet.

— Je suis allergique aux poils de chat, annonça Mario.

Et à toi, aussi.

— Oh, non ! Mais c'est mon ange, mon meilleur ami, Binky ! On ne peut pas être allergique à lui.

260

— Écoute, de toute façon, il faut que j'y aille. C'était super, hier, mais...

— Ça l'était, hein ? s'exclama joyeusement Gemma. Moi, je dirais que c'était la soirée la plus chouette de ma vie ! Franchement, tu n'as pas idée...

Ça fait des années que je craque pour toi !

Houlà. Ça tournait au cauchemar. La veille au soir, après son dîner chez Pizza Hut avec Lottie et les enfants, il les avait déposés à Piper's Cottage, bien décidé à rentrer. Il était même allé jusqu'à se garer

devant chez lui. Et puis, la perspective de trouver une maison vide lui avait fait peur. Il avait soudain ressenti le besoin de voir du monde et d'oublier cette sensation de rejet qu'il éprouvait depuis sa rupture avec Amber.

Alors il était allé au Three Feathers, un pub de Cheltenham où il se rendait parfois après le boulot, et ça n'avait pas manqué : il était tombé sur Jerry et les autres, qui y avaient leurs habitudes. Le prénom de la serveuse lui était vaguement familier, sans plus, et parce qu'il était en voiture, il avait commandé un Coca.

Deux heures plus tard, Jerry lui avait donné un coup de coude :

— T'as toutes tes chances, tu sais. Elle te mange des yeux depuis que t'es arrivé.

Alors, pour rire, il était allé lui parler au bar. Et quelques instants plus tard, jaloux peut-être, Jerry les avait rejoints en disant :

— Fais attention, ma belle, il a déjà une copine.

— Non, j'ai personne, avait dit Mario.

— Ah bon ? s'était inquiétée Gemma.

— Ben oui, avait répondu Mario.

À la fermeture du pub, il s'était interrogé sur ce que faisait Amber. La réponse à sa question étant évidente, il s'était tourné vers Gemma et lui avait demandé comment elle rentrait chez elle.

La serveuse avait rougi, au comble du bonheur.

— J'habite à deux pas.

— Ah. J'allais te proposer de te ramener en voiture.

261

— Tu peux quand même, avait soufflé Gemma.

Et la suite avait été cousue de fil blanc.

Mario avait couché avec elle parce que l'occasion s'en présentait. Il ne s'en était pas senti mieux, cela n'avait rien changé, mais ça, il ne s'en était aperçu qu'après.

Il n'était pas fier de lui. Et le pire restait à faire.

Gemma s'était redressée dans le lit.

— Je ne travaille pas ce soir, c'est mon jour de congé. Tu veux passer après ton boulot ?

Mario regrettait presque de ne pas avoir une gueule de bois homérique sur laquelle se concentrer.

— Écoute, je ne pense pas, non.

— Demain, alors ? Je peux leur dire que j'ai la grippe, au pub, et...

— Non, Gemma. Demain non plus. Je vais être franc avec toi, tu es une fille formidable, mais je viens de rompre avec ma copine.

— Et alors ? Tu m'as, moi !

Son regard plein d'espoir était plus qu'il n'en pouvait supporter. Il secoua la tête.

— Excuse-moi, mais je ne peux pas commencer autre chose maintenant.

Je pensais que tu comprendrais.

— Tu veux dire que tu ne veux plus qu'on se voie ? Plus jamais ?

— Pas forcément plus jamais. Je dis juste que ce n'est pas le bon moment.

Qui sait ? Dans un an ou deux, peut-être...

— J'y crois pas ! Tu couches avec moi et tu te tires ? s'emporta Gemma.

— Tu as couché avec moi aussi, lui fit remarquer Mario.

— Enfoiré ! Si je l'ai fait, c'était parce que je voulais être sûre de te revoir

!

— Écoute... je suis vraiment désolé...

Il s'y prenait comme un pied. Et l'heure tournait, il allait être en retard

au garage.

— Salaud !

Elle l'avait vu regarder sa montre. Furieuse, elle rejeta sa couette et sauta hors du lit. Le chat, se retrouvant pri

262

sonnier, poussa un miaulement à fendre lame et chercha frénétiquement une voie de sortie. Lorsqu'il émergea enfin, comme fou, il se jeta sur Mario assis au bord du lit et lui griffa le visage.

— Aïe ! fit ce dernier en bondissant. Mais il est cinglé, ce chat !

— Bien fait ! lança Gemma, nue, tout en se contorsionnant pour enfiler sa robe de chambre. El j'espère que ça fait mal !

34

Il était quatorze heures et Gemma aurait été ravie d'apprendre qu'au moins un de ses vœux avait été exaucé. Sur la pommette droite de Mario, les trois griffures parallèles n'étaient pas profondes, mais étonnamment douloureuses. Elles étaient également à l'origine de plaisanteries sans fin de la part de son personnel, qui avait passé la matinée à l'appeler «le Balafré».

Les voir disparaître pour le déjeuner avait été un réel soulagement.

L'instant d'après, Mario leva les yeux de son bureau et vit Amber entrer dans le garage. Aussitôt, une multitude de possibilités traversèrent son esprit. Amber était venue, elle avait compris son erreur et changé d'avis, et dans le carton qu'elle portait se trouvait une surprise, peut-être un gros ballon de baudruche sur lequel était écrit Pardonne- moi, je t'aime, afin de le convaincre de la reprendre.

— Salut, dit-elle en s'arrêtant sur le seuil de son bureau. Qu'est-ce qui t'est arrivé au visage?

— Oh, j'ai dû combattre un tigre mangeur d'hommes...

Mario n'était pas sûr de parvenir à contrôler son émotion.

— Non, vraiment, rigola Amber. Ça a l'air douloureux.

— J'ai été griffé par un chat.

— Tu ne connais personne qui ait un chat.

Faux, songea Mario, et pourtant j'aimerais vraiment. .

— C'était un chat de gouttière, un petit truc tout chétif. Je l'ai trouvé derrière le garage ce matin. J'ai voulu l'attraper pour le confier à la SPA, mais mon idée ne lui a pas plu.

265

Bon, c'était une excuse comme une autre...

— Tu ferais peut-être bien d'aller te faire faire une piqûre antitétanique.

Enfin, bref, je t'ai rapporté tes affaires, déclara Amber en montrant le carton.

Pas de ballon de baudruche, alors. Mario s'en était un peu douté.

— Qu'est-ce qu'il y a, là-dedans ?

— Des CD, des DVD, quelques vêtements. Ton joli pull violet, je savais que tu voudrais le récupérer, celui-là.

— C'est toi que je veux récupérer.

C'était sorti tout seul. Supplier n'était peut-être pas très élégant, mais il n'avait pas pu s'en empêcher.

Amber se mordit la lèvre.

— Mario... Ce n'est pas facile pour moi non plus, tu sais.

— Alors change d'avis.

— Je ne peux pas.

— Bien sûr que si, tu peux. Je t'aime.

Il y eut un silence gêné, Amber tripotant ses multiples bracelets, ne sachant que répondre. Puis elle secoua la tête.

— Peut-être, mais je ne reviendrai pas. Pff... je pensais que ce serait plus facile de te rapporter ça au garage que chez toi, mais... Enfin, bon. Qu'est-ce que tu as fait, hier soir?

J'ai baisé la serveuse du Three Feathers, pourquoi?

— J'ai emmené les enfants à Pizza Hut.

Voilà qui était mieux.

— Alors tu as annoncé la nouvelle à Nat et à Ruby. Comment ils l'ont pris ?

— À ton avis ?

— Je suis désolée, murmura-t-elle, les yeux brillants.

— Us t'aiment beaucoup. Ils étaient tristes. Nat a dit...

— Ah, ah, ah ! Le voilà !

Les portes vitrées du garage s'étaient ouvertes, signalant le retour de Jerry et des autres. D'où ils se trouvaient, ils voyaient Mario, mais pas Amber.

266

— Alors, on a été un méchant garçon ? lança Jerry avec un sourire jusqu'aux oreilles. On a déjeuné au pub, figure-toi ! On sait tout !

Miaaaaaououou !

Mario blêmit. S'il refermait la porte de son bureau, Amber lui demanderait pourquoi. Déjà, elle le regardait avec un drôle d'air.

— On a discuté avec Gemma, poursuivit Jerry, visiblement ravi de son scoop. Eh ben, elle t'en veut à mort, hein ! Elle t'a traité de connard et de mauvais coup ! Purée, qu'est-ce que j'aurais aimé être là quand son chat t'a filé un coup de griffes !

Mario ne parvint pas à regarder Amber. Il avait le sentiment de manquer d'air, tout à coup.

— Salut, Mario, lança celle-ci en se dirigeant vers la porte avant d'ajouter, avec un mépris à peine déguisé : Tu baisses. Jamais tu n'avais été un mauvais coup, jusque-là.

Le concepteur de sites Internet s'appelait Phil Mick- lewhite.

— Bonjour, dit Lottie lorsqu'il décrocha. Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi, mais nous nous sommes parlé...

— Je n'oublie jamais une voix, répondit Phil Mick- lewhite d'un ton

allègre. Vous êtes celle qui m'a appelé la semaine dernière à propos de Fenella Britton.

— C'est moi, oui. Voilà, en fait, vous m'avez semblé être quelqu'un de vraiment bien, gentil et honnête, en qui on peut avoir pleinement confiance, et...

— Et depuis, vous pensez à moi à chaque instant, je hante vos rêves, vous voulez me rencontrer en personne pour que nous puissions nous lancer dans une histoire d'amour passionnée. Je sais, je sais, ça m'arrive tout le temps. Mais avant que vous ne veniez échouer sur mon perron, je me dois de vous prévenir : j'ai cinquante ans, je suis très gros, et tellement moche que je fais peur à mon poisson rouge.

267

Lottie se détendit, le trouvant encore plus sympathique.

— En fait, je voulais vous en demander un peu plus au sujet de Fenella Britton. Ça ne vous dérange pas ?

— Pas du tout, non. Mais je ne suis pas sûr de vous être d'une grande aide. Je ne sais pas grand-chose d'elle. Je peux vous demander pourquoi ?

— Je peux compter sur votre discrétion ?

— Je suis une tombe.

Lottie lui exposa brièvement la situation.

— Donc, en gros, je voudrais savoir si vous avez des éléments qui prouveraient que j'ai raison. Ou tort. Par exemple, si vous me disiez que Fenella est une call-girl de haut vol et reçoit des hommes à toute heure du jour et de la nuit, ça m'aiderait beaucoup.

— J'imagine, en effet, répliqua Phil d'un ton amusé. Mais j'ai bien peur de n'avoir jamais vu de visiteurs masculins. Nous sommes des gens plutôt calmes ici, à Hut- ton Court. Il y a huit appartements, et la plupart des autres résidents sont retraités. Nous nous saluons, parlons du temps quand il le faut, et les Ramsay s'occupent de mon poisson rouge lorsque je suis absent, mais c'est à peu près tout. Je ne suis pas très client des petits thés entre résidents. En gros, les seules fois où les autres viennent frapper à ma porte, c'est quand ils ont besoin d'utiliser Internet.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis le seul de l'immeuble à posséder un ordinateur. Les Ramsay aiment envoyer un e-mail de temps en temps à leur fils qui vit dans l'Oregon. Les Barker sont fous de mots croisés. Eric collectionne les appareils photo anciens. Je leur rends service avec plaisir. C'est bon pour mon image et comme cela, ils ne peuvent pas se plaindre de l'état de mes jardinières.

— Est-ce que Fenella se sert d'Internet ?

— Quasiment jamais. Mais la semaine dernière, si.

— Pour envoyer des e-mails ?

— Nooon ! Fenella serait bien incapable de taper un message ! Elle m'a demandé comment s'y prendre pour

268

trouver des renseignements. Je l'ai connectée à Google, lui ai montré comment faire, et l'ai laissée tranquille.

Osant à peine espérer, Lottie questionna :

— C'était quand la semaine dernière, exactement ?

— Eh bien, voyons. . peut-être bien le lendemain de votre appel.

— Et vous auriez un moyen de savoir ce qu'elle cherchait ?

— Laissez-moi quelques secondes...

À l'autre bout du fil, Lottie entendit le cliquetis du clavier tandis que Phil plongeait dans les méandres des dossiers de son ordinateur. Il reprit la ligne quelques instants plus tard.

— Je ne sais pas ce qu'elle a tapé dans Google, mais elle a été mise en relation avec un site intitulé Les Cottages de Hestacombe.

Bingo.

— Et c'était le lendemain de votre appel, confirma Phil.

C'est-à-dire le lendemain du jour où elle avait posté à Fenella une lettre l'informant que Freddie Masterson désirait la revoir.

Par acquit de conscience, Lottie tapa dans Google le nom de Freddie, et fut immédiatement dirigée vers le site Internet qu'elle avait elle-même rédigé et mis en ligne, soulignant les nombreuses qualités du propriétaire des Cottages de Hestacombe qui avait, au cours des années, bâti une société aujourd'hui des plus prospères. Le site comportait même quelques photos de Hestacombe House, magnifique dans son écrin de nature automnale, et pas du tout semblable à un immeuble.

— Voilà, dit Phil. Est-ce que cela vous aide ?

— Beaucoup, répondit Lottie d'un ton enjoué. C'est parfait.

Si elle avait eu Phil sous la main, elle l'aurait embrassé.

Fenella se figea et regarda Freddie. — C'est une plaisanterie ?

269

Us étaient dehors, sur la terrasse. Freddie secoua la tête.

— Non. Elle ne serait pas très drôle si c'en était une, tu ne trouves pas ?

— Tu veux que je m'en aille parce que je t'ai cherché sur Internet ?

— Parce que tu n'as pas été honnête avec moi, précisa Freddie.

— C'est encore un coup de cette fille, là, n'est-ce pas ? s'emporta Fenella.

Toujours à se mêler de ce qui ne la regarde pas, à mettre son nez dans les affaires des autres. Et tu vas la laisser avoir gain de cause ! Je t'aime, Freddie.

Tu m'aimes. Nous pouvons être heureux ensemble !

Trois jours plus tôt, Fenella avait resurgi dans sa vie. Vingt-quatre heures plus tard, ils étaient allés à Oxford ensemble et en étaient revenus avec trois énormes valises contenant les affaires de Fenella. La veille, Lottie l'avait pris à part et lui avait fait un compte rendu détaillé de sa conversation avec Phil Micklewhite.

Et aujourd'hui, il prenait la décision qui s'imposait.

— Tu ne m'avais jamais menti, déclara-t-il. Je pensais que je pouvais te faire confiance.

— Mais tu peux ! plaïda Fenella.

— Pourquoi tiendrais-tu à rester auprès d'un mourant?

— Parce que je ne supporte pas l'idée d'être loin de toi !

— Très bien, dit Freddie avec un sourire. Alors tu peux rester.

Le visage de Fenella s'éclaira. D'un bond, elle fut sur lui, le serra dans ses bras, l'embrassa.

— Chéri! Vraiment? Oh, je suis tellement contente! Tu verras, tu n'auras pas à le regretter.

— J'espère que toi non plus.

— Oh, Freddie...

— Écoute ce que j'ai à dire, commença-t-il, se préparant au pire. Je me dois de t'informer du fait que j'ai parlé à mon notaire. Mon testament a été rédigé et je n'ai pas l'intention de le modifier. Quoi qu'il arrive, tu n'auras rien après ma mort. Pas de bien immobilier, pas d'argent, rien.

270

Il se tut un instant pour laisser l'information faire son chemin, puis reprit :

— Voilà. Si tu décides de changer d'avis, je comprendrai.

Il avait deviné la réponse de Fenella avant même de finir sa phrase. Elle s'était tendue en l'entendant prononcer le mot notaire. Son souffle s'était fait plus lisse. Lorsqu'il était arrivé à la partie «pas de bien immobilier, pas d'argent », les mains de Fenella avaient glissé de ses épaules, descendant le long de ses bras, aussi progressivement que la température sur la terrasse.

Il se dégagea délicatement.

— Alors à qui ira tout cela? s'enquit-elle enfin. Tu ne peux pas partir avec, tu le sais.

Partir avec. Freddie médita cette idée. Il pouvait tout convertir en diamants et les avaler. Partir avec prenait ainsi tout son sens.

— Et ne me dis pas que tu laisses tout à un refuge miteux pour

animaux en détresse, ajouta Fenella, irritée par son silence.

— Tout est arrangé, fit-il en secouant la tête.

— Eh bien, je pense que tu fais une erreur. Nous aurions pu être heureux ensemble.

— Je ne crois pas, non. Pas vraiment.

Elle le fixa d'un regard dur.

— Lorsque j'ai reçu cette lettre, j'ai cru que tu revenais dans ma vie pour me sauver.

— Désolé, dit Freddie, qui n'avait pas l'intention de se sentir coupable.

Elle fit un pas en arrière, se tourna pour contempler la vue splendide sur le lac, puis fournit un effort pour se ressaisir.

— Moi aussi, je suis désolée. Je vais préparer mes affaires. Est-ce qu'au moins tu m'accompagneras jusqu'à la gare ?

Freddie esquissa un sourire.

— Bien sûr.

35

Réunir des fonds pour une organisation caritative était une activité louable, personne n'aurait cherché à le nier. Assister à une conférence sur le besoin d'approfondir les recherches dans le domaine d'une maladie aussi terrible était barbant au possible mais d'une certaine utilité, tout le monde était d'accord. En regardant autour d'elle les visages des autres participants, Lottie se demanda si, comme elle, ils luttèrent pour contrôler leur envie de faire la grimace à l'écoute de détails aussi répugnants.

Parce que, sérieusement, encore cinq minutes et elle allait être malade.

Elle s'était rendue à la soirée d'inauguration du Jumeo, un nouveau restaurant chic de Cheltenham, impressionnée par l'invitation sur papier hologramme et ravie à l'idée de tester, pour de futurs clients à qui elle pourrait le recommander, ce nouvel établissement et sa carte. Elle avait même fêté l'événement en s'achetant une petite robe noir et or pour l'occasion.

Jusque-là, tout allait bien.

Ce à quoi elle ne s'était pas attendue, c'était devoir écouter une petite bonne femme austère en cardigan beige et jupe de tweed dissenter longuement, avec moult détails, sur les horreurs. . de l'eczéma.

Une demi-heure plus tôt, son estomac gargouillait joyeusement à l'idée de faire un bon dîner. Les effluves arrivant des cuisines laissaient augurer du meilleur. Dans cette perspective, Lottie n'avait mangé qu'un KitKat au 273

déjeuner. Mais depuis, son estomac s'était noué, et semblait la défier de chercher à lui faire ingérer toute forme de nourriture.

Elle était navrée pour le jeune couple de ses amis qui avait investi tout ce qu'il possédait dans cette nouvelle entreprise. À son arrivée, elle avait discuté un instant avec Robbie et Michelle, et appris que posséder leur propre restaurant avait toujours été leur rêve. Ils avaient vendu leur maison et vidé leurs comptes d'épargne, avant de découvrir que cela ne suffisait pas pour rendre l'affaire rentable. Ils s'étaient alors tournés vers l'oncle de Michelle, un certain Bill, un monsieur très riche qui avait généreusement proposé de leur prêter quatre-vingt mille livres. Soulagés et reconnaissants, ils avaient pu entreprendre les travaux nécessaires pour l'ouverture du Jumeo.

Lorsque Bill avait suggéré de profiter de la soirée d'inauguration pour réunir des dons en faveur de l'Association de lutte contre l'eczéma chronique dont il était membre actif, ils auraient été bien en mal de refuser. Tout ceci procédait d'un sens civique admirable et plein de noblesse, mais là, Lottie n'en pouvait plus. Sur l'estrade, le Dr Murray montrait maintenant des agrandissements en couleur de multiples plaies, nécroses et autres lésions infectées.

Retenant une nausée, la main sur la bouche, elle se leva précipitamment et traversa la salle comble sous des regards qui désapproubaient, qui enviaient. Elle se rua dans le couloir, cherchant les toilettes.

— Ça alors ! C'est la meilleure ! La fille au cul parfait !

Lottie se figea, puis se retourna, presque certaine de reconnaître cette voix.

C'était bien lui, le Seb du supermarché.

Il s'approcha et la prit par les bras.

—Alors, s'enqu Coastil-il le plus sérieusement du monde, comment va-t-il ?

Encore sous la surprise, Lottie se demanda s'il voulait parler du champagne qu'il lui avait offert sur le

274

parking avant de disparaître dans un nuage de poussière.

— Attendez, je vérifie, dit-il en lui faisant délicatement faire demi-tour.

Eh oui. Toujours là. Toujours parfait.

Pour le politiquement correct, il repasserait, mais s'entendre dire qu'on a un derrière parfait, c'était tout de même le plus flatteur des compliments. Et de toute façon, Lottie était si contente d'être enfin sortie de cette salle qu'elle n'avait pas la tête à polémiquer.

— Il faut fêter ça, déclara Seb d'un ton rieur. Nos retrouvailles. Vous m'avez brisé le cœur, la dernière fois. Je n'ai pas arrêté de penser à vous !

Mais cette fois, le destin nous a réunis, il nous donne une autre chance !

— Le destin aurait pu nous réunir un peu plus tôt, si vous m'aviez demandé mon numéro de téléphone, ne put s'empêcher de faire remarquer Lottie.

Il éclata de rire, passant une main dans ses cheveux blonds pas très disciplinés.

— Vous ne m'avez pas demandé le mien.

— Je n'ai pas eu le temps, vous êtes partis sur les chapeaux de roues !

— Mais vous l'auriez fait ? Eh, mais c'est super ! J'aime bien les filles qui savent ce qu'elles veulent. Bon, on fait quoi maintenant ? Vous avez faim ?

Eczéma. Lésions purulentes. Poches de pus suintant à travers une peau craquelée et sèche...

— Bizarrement, non.

— Vous étiez à la conférence ? Moi aussi, ça m'a coupé l'appétit. Allez,

venez, conclut-il en lui donnant une petite tape sur le derrière. Ça me donne une idée de business, on va en discuter autour d'un verre.

— Le régime Murray, talaaaa ! annonça Seb avec des airs de directeur marketing ayant trouvé l'idée du siècle. Ça va mieux marcher que tout ce qui existe aujourd'hui. Tout ce qu'il nous faut, c'est enregistrer un CD des 275

conférences du Dr Murray. Chaque fois qu'un mec au régime aura des envies de grignoter, zou ! il se met le CD, et c'est la nausée dans la minute.

Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Génial, reconnut Lottie. Simple, pas cher.

— Bon, à tous les coups, l'association va vouloir toucher des droits, ces gens-là sont tellement près de leurs sous... mais on trouvera un avocat marron qui nous préparera des contrats aux petits oignons. Deux pour cent net pour eux, quatre-vingt-dix-huit pour nous.

— Le monde sera plus mince, et nous serons plus riches, s'enthousiasma Lottie. J'ai toujours voulu posséder mon jet privé.

— On est une équipe qui gagne ! approuva Seb en faisant tinter son verre contre le sien, avant de l'observer avec un plaisir non déguisé. D'ailleurs, je pense que le moment est venu pour vous de me dire un truc.

Qu'y avait-il donc chez lui qui le rendait si séduisant ? Sous le charme, Lottie se pencha en avant.

— Vous dire quoi ?

— Votre nom, pour commencer. Et quelques autres petits détails pertinents. Comme où vous habitez, par exemple.

— Lottie Carlyle. Hestacombe.

— Mariée ?

— Divorcée.

— Des enfants ?

— Deux. Sept et neuf ans.

Pourvu que cela ne le rebute pas...

— Et vous avez.. ?

Elle le regarda, interdite. Une maison ? Une voiture ? Un chien ? De l'eczéma ?

Il sourit.

— Quel âge ?

— Oh, pardon. Soixante-trois.

— Vous ne les faites pas du tout, assura Seb en se laissant glisser de son tabouret de bar pour lui prendre la main, l'embrasser et vider sa vodka-cranberry d'un

276

trait. Bien, Lottie Carlyle. Nous avons là un barman qui n'a rien à faire. Si on l'aidait un peu en lui commandant un autre verre ?

36

— Il faut que je te dise un truc, annonça Lottie comme le taxi se garait devant Piper's Cottage.

— Ah oui ? Et quoi donc ?

— Tu es un vilain garçon.

Elle donna un coup de coude à Sébastien Gill, assis à côté d'elle à l'arrière du taxi, et regarda sa montre.

— Un très vilain garçon, même. Il est une heure du matin, et tu viens de passer cinq heures à exercer une très mauvaise influence sur une innocente sexagénaire. Et si tu crois que je vais t'inviter pour un dernier verre, tu te mets le doigt dans l'œil.

— Tu es d'une cruauté indicible, dit Seb en secouant la tête, affligé.

Mais je te respecte. Ce qui est tout à fait méritoire, dans la mesure où ce taxi va me coûter pas loin de cinquante billets. M'autorises-tu malgré tout à sortir te souhaiter une bonne nuit en tout bien tout honneur, ou serait-ce dépasser les bornes ? J'ai peut-être quatre-vingt-sept ans, mais je tiens à t'exprimer...

— Je t'y autorise, répondit Lottie en bagarrant avec la poignée pour ouvrir la portière.

Comment faisait-il pour employer des termes aussi châtiés, après ce qu'ils avaient bu ? Personnellement, sa tête tournait tellement qu'elle en arrivait à souhaiter qu'elle se dévisse et tombe une bonne fois pour toutes.

Mais quelle soirée! Elle avait des courbatures aux abdominaux, tellement elle avait ri. Seb et elle s'étaient amusés comme des fous, et plus elle en avait appris sur lui, plus il lui était apparu comme l'homme parfait.

Il

279

s'appelait Sebastian Gill, avait quatre-vingt-sept ans, mais une erreur de l'administration lui en donnait trente-deux sur son permis de conduire. Il habitait Kingston Ash, à mi-chemin entre Cheltenham et Tetbury, et, comme elle, était divorcé depuis deux ans. Mieux encore, il avait une fille de huit ans. Maya, ce qui signifiait qu'il avait l'habitude des enfants et était moins susceptible que certains de dire ou faire ce qu'il ne fallait pas en leur présence.

D'accord, elle s'emballait peut-être un peu, à envisager des après-midi tous ensemble et des pique-niques idylliques sur la plage. Après tout, elle ne connaissait Seb que depuis cinq heures. Mais les débuts étaient prometteurs.

— Vous avez besoin d'un coup de main, ma belle ? proposa le chauffeur de taxi en voyant combien elle avait du mal à s'extirper de la voiture. Vous êtes sûre que c'est votre maison, au moins ?

Non mais, qu'est-ce qu'il croyait?

Elle descendit enfin.

— Ça va très bien, je vous remercie, dit-elle en fouillant dans son sac. Je cherche ma... Oups !

— Girafe? Brosse à cheveux? Mitraillette? suggéra gentiment Seb.

Tartelette aux fraises ? Allez, donne-nous un indice. Combien de syllabes?

— Foutue clé de chez moi ! gémit Lottie en se laissant tomber à genoux pour tâter le trottoir à l'aveuglette.

— Houlà, six syllabes, c'est toujours les plus durs à trouver. Tu l'as fait tomber où ? demanda Seb en descendant à son tour du taxi.

— Si je le savais, je saurais où la trouver, non ? pouffa Lottie comme la main de Seb effleurait sa cheville. Mon porte-clés s'est ouvert dans mon sac, et quand j'ai sorti la clé, elle m'a échappé.

— Je sais, elles sont terribles pour ça, les clés.

— Bon, allez, on se concentre, il n'y a pas de quoi rire. Elle peut être n'importe où, sur le trottoir, dans le caniveau, dans le jardin...

— Et si tu sonnais, le maître d'hôtel pourrait venir l'ouvrir, non ? suggéra Seb.

280

— Malheureusement, c'est son jour de congé. Si seulement j'avais une lampe de poche.. marmonna Lottie comme elle posait les doigts sur un escargot.

— Le personnel, ce n'est plus ce que c'était, hein ? Jamais là quand on en a vraiment besoin. Vous n'en n'auriez pas une, par hasard ? demanda Seb au chauffeur de taxi.

— Quoi, une bonne? Non, je suis d'accord avec vous : le personnel, c'est plus de souci qu'autre chose, répondit ce dernier en riant.

— Une lampe de poche ! s'exclama Seb en se martelant la poitrine. Mon royaume pour une lampe de poche !

— Aaargh ! Une limace !

Battant en retraite avec empressement, Lottie faillit tomber dans le caniveau.

— Tu sais que tu es très mignonne comme ça, à quatre pattes? s'amusa Seb. On dirait un chien joueur.

— Dites, les jeunes, bâilla le chauffeur de taxi. C'est bien gentil, tout ça, mais vous ne la trouvez toujours pas, votre satanée clé. Je me trompe ?

— Évidemment, on n'y voit rien, rétorqua Lottie, un peu agacée.

Le chauffeur soupira et passa la marche arrière.

— Bon, poussez-vous un peu, que je vous écrase pas. Je vais reculer et éclairer le trottoir avec mes phares.

— Ah, ça, c'est une grande idée, approuva Lottie. Pourquoi est-ce que je n'y ai pas pensé plus tôt?

— Parce que vous êtes ronde comme une queue de pelle, si je peux me permettre. Bon, allez, poussez-vous, tous les deux. Et je vous préviens, le compteur tourne toujours. Alors j'espère que vous avez les moyens d'une comédie pareille.

Évidemment, la loi de l'emmerdement maximum fit qu'une autre voiture arriva à l'instant même où le taxi reculait, lui bloquant le passage.

— Désolé ! lança le chauffeur à l'intention de l'autre conducteur. J'ai deux clients bien torchés qui ne savent plus trop où ils habitent. Y en a pour une minute.

281

— Quatre phares pour le prix de deux, super! s'exclama Seb.

Une voix familière parvint alors jusqu'à Lottie, qui crut qu'elle allait s'évanouir.

— Bien quoi ?

— Notre chauffeur fait de l'humour, répliqua-t-elle, figée comme... eh oui, comme un gibier dans un faisceau de lumière. En réalité, j'ai fait tomber ma clé. Mais ça va aller. Nous contrôlons la situation.

— Vous m'en voyez ravi, railla Tyler. Au fait, vous avez un escargot sur votre robe.

Lottie laissa échapper un cri et envoya valdinguer le pauvre gastéropode dans la haie. Aveuglée par la lumière, elle mit sa main en visière et lâcha d'un ton impatient :

— Vous pouvez nous aider, vous savez. Surtout que c'est de votre faute si je ne peux pas rentrer chez moi.

Tyler haussa un sourcil.

— Et... puis-je savoir pourquoi ?

— Parce que pendant des années, je m'en suis très bien sortie en gardant une clé de rechange sous le pot de géranium à droite de la porte d'entrée, jusqu'à ce que vous vous en mêliez en me disant que c'était ridicule d'avoir une clé là, que c'était une invitation au cambriolage. Alors j'ai pris ma clé et je l'ai mise dans un tiroir de la cuisine, et là, c'est à mon tour de dire que c'est ridicule, et c'est pour ça que je trouve que vous pourriez nous...

— Trouvée ! s'écria Seb.

Toujours à quatre pattes, Lottie fit volte-face.

— C'est vrai ?

— Non, je rigole, dit Seb, le sourire jusqu'aux oreilles.

— Ah, ah, très drôle.

— Mais pendant une demi-seconde, tu t'es sentie mieux, non ?

— Et maintenant, c'est pire ! Je n'ai qu'une envie, aller me coucher, et je ne peux pas parce que personne ne m'aide à retrouver cette foutue clé !

— Tu sais que tu es belle, quand tu es en colère ?

282

La portière de Tyler s'ouvrit et se referma. Seb se tourna vers lui.

— Vous ne trouvez pas qu'elle est magnifique, comme ça, les cheveux dans la figure et les yeux qui lancent des éclairs ? On dirait un épagneul mal embouché.

Tyler renvoya à Seb un regard affligé. Lottie décida qu'elle en avait assez de ces comparaisons canines et se releva, déployant un effort surhumain pour le faire sans vaciller, et paraître sobre. Une fois debout, elle assura sa position en s'appuyant contre le portail. Avait-elle vraiment l'air d'un épagneul ? Et que faisait Tyler dehors à cette heure avancée, d'abord ?

— Bon, dit celui-ci en montant sur le trottoir, mains sur les hanches. Si vous ne savez pas où vous l'avez fait tomber, ce qui me semble être le cas, je vous suggère d'attendre demain. Votre ami peut rentrer en taxi, et je vous offre l'hospitalité pour cette nuit. On la retrouvera demain, votre clé.

Qu'en pensez-vous?

Lottie ravala un rire narquois. Elle en pensait que, de toute évidence, Tyler ne voulait pas que Seb traîne plus longtemps du côté de Piper's Cottage. Seb, qui de toute évidence pensait la même chose, toisa Tyler d'un air amusé.

— Vous êtes son mari ?

— C'est mon patron.

Lottie se demanda si la proposition de Tyler sous-entendait qu'il avait un peu plus qu'une relation de travail en tête.

— Le grognon qui se plaint toujours de ce que tu fais ? Celui que tu ne peux pas sentir ?

— Il plaisante ! s'empressa de préciser Lottie. Je n'ai jamais dit cela.

Pour finir, ce fut sa vessie qui prit la décision pour elle. Elle remit Seb dans le taxi, avec cette fois la certitude de pouvoir le rappeler, puisqu'elle avait enregistré son numéro de portable sur son téléphone.

— Vous allez avoir un sacré mal de crâne, demain, souligna Tyler comme il l'aidait à monter dans sa voiture.

283

— C'est gentil à vous de me le faire remarquer. Jamais je n'y aurais pensé, autrement. Mais on s'est bien amusés, ajouta-t-elle en bataillant avec sa ceinture de sécurité, avant de renoncer et de laisser Tyler la boucler pour elle. J'ai le droit de m'amuser, n'est-ce pas ?

— Autant qu'il vous plaira. Je ne cherche pas à vous en empêcher.

Dans la pénombre, Lottie eut un sourire.

— Vous en êtes bien sûr?

— Vous savez pertinemment ce que je veux dire. Je préférerais que vous ne le fassiez pas avec un idiot.

Au ton de sa voix, elle devina que c'était exactement l'opinion qu'il avait de Seb.

— Il me plaît. Ne gâchez pas tout. Et que faisiez-vous dehors à cette heure, vous ? Qui me dit que vous n'étiez pas en goguette avec

quelque fille aux manières un peu lestes ?

— Les Anderson ont quitté Walnut Lodge à vingt heures, ce soir, pour aller prendre leur avion pour la Suède. À vingt-deux heures, j'ai reçu un coup de fil d'eux, complètement paniqués. Ils avaient oublié leurs passeports dans la boîte à biscuits de la cuisine.

À chaque virage, la tête de Lottie tournait elle aussi. Malgré cet état second, elle réalisa qu'elle était assez contente qu'il n'ait pas rencontré de fille aux manières un peu lestes.

— Alors vous avez fait le déplacement jusque là-bas. Quelle grandeur d'âme.

— Disons que c'est une sorte de service après-vente. Ils m'en ont été reconnaissants.

Tyler se tut un instant, puis demanda :

— Nat et Ruby étaient où, ce soir ?

— Chez Mario. Ils ne doivent surtout pas savoir que je passe la nuit chez vous. Ils m'en voudraient à mort.

— Heureusement, nous ne nous parlons plus, dit-il d'un ton léger. S'ils l'apprennent, ce ne sera pas de moi.

Ils étaient sur le chemin qui descendait à Fox Cottage. La délivrance était proche pour la vessie de Lottie.

284

— On pourrait coucher ensemble ce soir, et ils ne le sauraient pas, c'est drôle, non ? ironisa-t-elle. Mais je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

Ça ne serait pas bien pour nous, et pas juste pour eux.

Dieu du ciel, mais d'où cela était-il venu ? Elle s'était à peine rendu compte que les mots sortaient de sa bouche. Penser à coucher avec Tyler, était-ce vulgaire ? Après tout, il y avait entre eux cette histoire à peine commencée, jamais terminée, et toujours aussi... tentante. Et il n'y avait encore rien entre elle et Seb.

— On peut le dire comme cela, oui, approuva Tyler. Et puis, personnellement, je mets un point d'honneur à ne jamais coucher avec une femme qui a beaucoup bu.

— Ah bon ? railla Lottie. Parce qu'elle pourrait se réveiller le lendemain et être horrifiée par ce qu'elle a fait? Vous auriez peur qu'elle ne vous poursuive en justice ?

— Pas du tout, répondit Tyler d'un ton calme, en se garant devant chez lui. J'aurais peur qu'elle ne ronfle.

Ce toupet... Comme s'il était envisageable qu'elle fasse un truc aussi peu féminin. Jaillissant de la voiture, Lottie se rua sur la porte d'entrée tandis que Tyler essayait de l'ouvrir.

— Vous le faites exprès ?

— Quoi?

— D'être aussi lent !

Il eut un large sourire.

— Ah, ça ? Oui.

— Je vous déteste.

Et, lui arrachant la clé des mains, Lottie maltraita la serrure jusqu'à ce qu'enfin, au dixième essai, celle-ci daigne céder.

Quelques instants plus tard, enfin soulagée, elle réalisa qu'elle pouvait désormais se concentrer sur autre chose que sur son envie pressante.

Il était deux heures du matin, et elle se trouvait chez Tyler. Un peu pompette, peut-être, mais ce n'était pas de sa faute. Un peu vexée, aussi.

En se lavant les mains, elle se regarda dans le miroir, et se demanda pourquoi il ne

285

voulait pas coucher avec elle. Elle était séduisante en diable ! N'importe quel homme un peu viril aurait tenté sa chance. Et ce, quand bien même elle avait dit que ce n'était pas une très bonne idée, étant donné les circonstances. Maintenant qu'ils étaient là, il était dommage de ne pas saisir l'occasion.

Oh... C'était quoi, cette odeur divine?

Du *bacon* !

— Je ne ronfle pas, annonça Lottie en entrant dans la cuisine.

Tyler lui tournait le dos. Lorsqu'il pivota, elle rejeta ses cheveux en arrière et lui décocha son sourire Lauren Bacall le plus envoûtant.

— Pardon ?

— Je ne ronfle pas. Vous pouvez me croire.

— Je suis ravi de l'entendre, dit-il en retournant à ses tranches de bacon.

— Et j'ai changé d'avis. C'est peut-être notre seule chance, alors je pense que nous devrions la saisir.

— Vraiment ?

— Disons que ce serait dommage de ne pas le faire. Nous en avons envie tous les deux, non ?

— Euh.. attendez un peu...

— Oh, je vous en prie, ne me dites pas le contraire. Alors pourquoi pas ?

s'enquit Lottie en écartant les bras avec un haussement d'épaules.

Tyler sembla réfléchir à sa proposition.

— Parce que vous avez bu ? dit-il enfin. Et que je préférerais que vous soyez à jeun ?

— Pardon ? s'indigna-t-elle. Seriez-vous en train de suggérer que je fais ça moins bien quand j'ai bu un verre ou deux ? Parce que je tiens à vous dire que je suis toujours géniale au lit, que j'aie bu ou pas, figurez-vous !

— Mais...

— C'est la vérité ! s'exclama-t-elle, voyant qu'elle n'avait pas toute son attention. Vous n'avez qu'à interroger Mario !

croustillant, au fait.

Cette dernière remarque, en revanche, suscita l'intérêt de Tyler qui s'immobilisa, spatule en l'air.

— Quoi ?

— Mon bacon, répondit Lottie en montrant la poêle d'un mouvement du menton. Je l'aime bien croustillant. Vous n'en n'avez fait que cinq morceaux ? Deux pour vous et trois pour moi ?

— J'en ai fait cinq pour moi. Vous étiez à l'inauguration d'un restaurant, ce soir, je vous le rappelle.

— Mais on n'a rien mangé. On est partis, comment dire... un peu vite. Ce serait trop long à vous raconter, mais c'est là-bas que je suis tombée sur Seb. Et donc, j'ai une faim de loup.

Sur quoi, elle se glissa jusqu'à lui et l'enlaça langoureusement en murmurant :

— Et puis il faut qu'on mange, on va avoir besoin de forces, non ?

Tyler se retourna et se dégagea délicatement, avant de la regarder droit dans les yeux.

— Lottie. Je ne peux pas faire la cuisine si vous me distrayez comme ça sans arrêt. Vous avez tout à fait raison, nous avons tous les deux besoin d'un vrai repas. Alors, allez vous installer dans le salon, faites comme chez vous, et dès que c'est prêt, j'apporterai ce qu'il faut. D'accord ?

— D'accord, approuva-t-elle en souriant. Est-ce qu'on peut avoir des champignons, des tomates et du pain, aussi ?

— Tout ce que vous voudrez.

La façon dont sa bouche esquissa un sourire fut trop séduisante pour que Lottie résiste. Elle se hissa sur la pointe des pieds et l'embrassa. C'était de sa faute à lui, s'il avait une bouche aussi désirable.

— Qu'est-ce que tu es beau, souffla-t-elle en caressant sa joue un peu râpeuse. Ça va être fantastique. On n'oubliera jamais ce moment.

— Ça, c'est sûr, dit Tyler, toujours avec le sourire. Allez, plus vite vous

cesserez de me harceler, plus vite vous aurez à manger.

Et plus vite je pourrai me délecter de ce corps d'apollon, songea joyeusement Lottie en quittant la cuisine d'un pas un peu hésitant.

Bien.

Salon.

Canapé.

Musique douce. Oh oui, indispensable, ça. Il en avait forcément. Lottie chercha dans les CD, en trouva un d'Alicia Keys et le mit.

Aaah... Par-fait.

Retour au canapé. Elle ôta ses chaussures, adopta une pause alanguie sur les coussins de velours, vérifia que sa jupe n'était pas remontée - enfin, pas trop mais un peu quand même... Voilà. Comme cela, lorsque Tyler entrerait dans le salon, il ne verrait qu'elle, élégante, détendue, et absolument irrésistible...

— Lottie.

— Un pansement..

— Lottie, réveillez-vous.

Quelqu'un la secouait. Peut-être bien la personne qui lui avait collé les yeux. Comme les secousses s'intensifiaient, Lottie roula sur le côté, et grimaça en sentant quelque chose de très lourd rouler et rebondir dans sa tête. Beurk, son cerveau.

Lentement, très lentement, elle ouvrit un œil. Houlà. Du soleil.

Et Tyler. Qui avait l'air de s'amuser beaucoup.

— Vous n'êtes pas vraiment du matin. Je me trompe ?

Seigneur. Les événements de la veille lui revinrent tout d'un coup, alors qu'elle ne leur avait rien demandé. Elle aurait donné n'importe quoi pour pouvoir mettre la tête sous une couverture, mais elle n'en avait pas. Il l'avait laissée là toute la nuit, sur le canapé, sans même un torchon pour se couvrir.

— Quelle heure est-il ?

— Huit heures. Il faut vous lever.

De toute évidence, l'idée d'être un tant soit peu compatissant ne l'avait pas effleuré. Mais comment lui en vouloir? Lottie l'imagina arrivant dans le salon avec deux assiettes fumantes débordant de tomates, saucisses, bacon et champignons, pour la trouver endormie.

Alors qu'elle lui avait promis monts et merveilles.

Mais ce dernier point, mieux valait ne pas l'aborder.

Bref, pas étonnant qu'il ait du mal à manifester sa compassion, en cette lumineuse matinée.

Parce que de la lumière, il y en avait, hein... Hou...

— J'ai un peu... mal à la tête, dit Lottie en se protégeant les yeux.

Auriez-vous une aspirine qui ne vous sert à rien ?

— Non, désolé, répliqua Tyler d'un ton pas désolé du tout. Vous pourrez en acheter à la pharmacie en passant. Et un pansement, aussi.

— Pardon ?

— Quand j'ai essayé de vous réveiller, le premier mot que vous avez prononcé était «pansement», mais je ne sais pas pourquoi.

— Oh ! Ça y est, je me souviens. Je rêvais. J'avais ouvert une banane qui ne devait pas être ouverte, alors j'essayais de la refermer. Mais je n'avais plus de ruban adhésif, alors...

— Hum... fit Tyler en haussant un sourcil.

Rouge comme une tomate, Lottie se redressa.

— Bon, j'y vais. Et je suis vraiment navrée de m'être endormie alors que vous me prépariez à manger. Si vous n'avez pas tout jeté, je veux bien le manger maintenant.

— Vous plaisantez ?

— Bien sûr* que non ! Je meurs de faim !

C'était bizarre, mais c'était comme ça. Gueule de bois magistrale ou

simple mal de tête, l'appétit de Lottie ne lui laissait jamais aucun répit.

— Non, je veux dire que vous pensez réellement que je vous ai préparé à manger hier soir?

290

— Ah. Ce n'est pas le cas ?

— Alors qu'il était évident que vous ronfleriez comme un sonneur moins de trente secondes après avoir posé une fesse sur le canapé? insista Tyler, visiblement ravi de l'effet qu'il provoquait. Non, je me suis fait un sandwich au bacon, avec cinq tranches rien que pour moi. C'était délicieux.

Croustillant à souhait !

— Mais vous n'étiez pas en colère, que je me sois endormie avant... ?

Honteuse, elle ne parvint pas à finir sa phrase.

— En colère ? Vous plaisantez ? Dans l'état où vous étiez... je n'espérais que ça, que vous vous endormiez.

— Ah bon.

— Les aventures d'un soir, ce n'est pas mon style, ajouta Tyler.

— Bien sûr.

Lottie se sentait complètement nulle, et méprisable. La veille, elle lui avait plus ou moins annoncé qu'elle allait le faire grimper aux rideaux, et deux fois plutôt qu'une, partant du principe que c'était ce qu'il voulait aussi.

— Surtout dans la mesure où nous travaillons ensemble.

— Oui, je comprends. Je suis désolée.

— Vous n'avez pas à vous excuser. Nous allons tous les deux oublier ce qui s'est passé, d'accord ?

Elle approuva d'un mouvement de tête.

— Je vais vous faire une petite tasse de thé. N'hésitez pas à vous servir de la salle de bains, dit-il avant de se diriger vers la cuisine. Il y a une brosse à dents de secours sur l'étagère à côté du lavabo.

La brosse à dents de secours, destinée exclusivement aux invités qui ont trop bu pour pouvoir rentrer chez eux.

— Est-ce que je ronfle vraiment comme un sonneur ? demanda Lottie en s'extirpant de la profondeur des coussins du canapé.

Tyler la regarda d'un air grave pendant quelques secondes.

291

— Ça, c'est un secret que je ne partagerai jamais qu'avec mon sandwich au bacon.

— Bon, redites-moi précisément où vous l'avez fait tomber, ordonna Tyler.

Lottie soupira.

— Je ne l'ai pas fait tomber, elle a jailli de mon sac au moment où je sortais mon nécessaire à maquillage. Je n'ai pas vu dans quelle direction elle partait.

— Bien. Alors je suppose qu'il ne nous reste plus qu'à chercher jusqu'à ce qu'on la trouve, lâcha Tyler sur le ton de celui qui sous-entend : « C'est bien les bonnes femmes, ça, tiens. »

Lottie se sentait ridicule dans sa robe en Lurex noir et or, et ses talons aiguilles. Elle fit de son mieux pour oublier sa gueule de bois et se concentrer sur son objectif. Le pire, c'était qu'une fois la clé retrouvée, elle allait devoir se rendre à Cheltenham pour récupérer sa voiture, garée dans une zone de parcmètres que, bien sûr, elle n'avait pas jugé nécessaire de payer. Dans le meilleur des cas, elle avait un PV ; dans le pire, c'était le sabot et la fourrière.

Et comme cette histoire était partie pour être un cauchemar, tandis qu'elle cherchait sa clé à quatre pattes, elle entendit une voiture ralentir à leur hauteur, et une voix lancer :

— Attention, les fourmis ne sont pas idiotes, elles vont voir que tu n'es pas des leurs !

Génial. Lottie ravala une réplique cinglante et se redressa.

— Maman ! Qu'est-ce que tu fais ? s'étonna Nat en sortant la tête par la vitre baissée. Tu cherches des fourmis ?

— T'es bête ou quoi ? l'invectiva sa sœur, sur le siège arrière. Bien sûr

que non, elle cherche pas des fourmis. Maman, pourquoi t'es habillée pareil qu'hier soir?

— Bonne question, rigola Mario. Je me la posais justement.

292

Il était huit heures trente, et les enfants partaient pour l'école.

— J'ai fait tomber ma clé, c'est tout, répondit Lottie. Allez, il ne faut pas traîner, vous allez être en retard.

Mais déjà, Ruby avait vu Tyler.

— Qu'est-ce qu'il fait ici, lui ? Et ta voiture, elle est où ? Et t'as dormi où, cette nuit ? questionna-t-elle d'un ton glacial.

On aurait dit une mère supérieure en miniature.

— Mais... ici, bien sûr, bredouilla Lottie.

— Alors pourquoi tu portes encore cette robe ?

— Parce que... elle me plaît beaucoup, voilà tout! Et hier, tellement de gens m'ont dit qu'elle était superbe que j'ai eu envie de la remettre aujourd'hui.

Les lèvres pincées, Ruby poursuivit son interrogatoire.

— Et ta voiture, elle est où ?

Un jour, cette gamine ferait un procureur général hors pair.

Et Lottie avait trop mal à la tête pour trouver une réponse rapide, cohérente, convaincante.

— Dites, Lottie, on n'a pas toute la journée, là, s'impatienta Tyler avant de se tourner vers Ruby et Nat. Votre mère a un peu trop bu hier soir et a laissé sa voiture à Cheltenham. Elle m'a appelé ce matin pour me demander de l'emmener la chercher. Je suis arrivé il y a dix minutes, juste au moment où elle sortait, et elle a fait tomber sa clé, ce qui signifie que nous allons être en retard au bureau.

Les enfants se comportaient comme s'il n'était pas là, refusant de le regarder pendant qu'il parlait, regardant partout excepté dans sa direction.

Charmants.

— Voilà, vous savez tout ! conclut Lottie en soupirant de soulagement.

Contents?

— Je sais pas, grommela Ruby d'un air sombre. C'est vrai, ou c'est encore un sale mensonge ?

— Ruby!

— C'est pas ça, là? s'enquit Nat en se penchant par la vitre, pointant un petit doigt vers le buisson de roses qui poussait à côté du portail.

293

Lottie suivit la direction qu'il indiquait et constata qu'il avait raison. Là, brillant sous le soleil, accrochée à un des rameaux inférieurs, se balançait doucement sa clé. Elle se précipita pour la récupérer.

— Ouiiii !

— J'ai droit à une récompense ? demanda Nat.

— On verra plus tard. Maintenant, zou ! à l'école, tous les deux. Moi, il faut que j'aille chercher ma voiture.

Elle les embrassa à la hâte, puis se tourna vers Mario en tapotant sa montre.

— Mlle Batson te crucifiera, s'ils sont en retard pour l'appel.

— Mlle Batson m'adore, rétorqua Mario d'un ton enjoué à la limite de l'impertinence. Elle me trouve génial. Et puis, je lui dirai qu'on aurait été à l'heure si tu n'avais pas eu une gueule de bois qui t'empêche de trouver tes clés de voiture.

— C'est tellement gentil de ta part. D'ailleurs, si tu fais cela, tu auras la garde exclusive des enfants, dit Lottie. Et ce sera bien fait pour toi.

38

Mario démarra en riant et prit le chemin de l'école. Lottie entra enfin chez elle, se changea, alla chercher trois aspirines dans la salle de bains et une bouteille d'eau glacée au frigo.

— Vous vous rappelez où vous avez garé votre voiture ? demanda

Tyler comme ils portaient pour Cheltenham.

— Évidemment que je me rappelle ! répliqua Lottie, vexée.

Bon, peut-être pas exactement où. Mais dans quel parking, ça, elle en était sûre.

— Parfait. C'était juste pour savoir. On s'arrête dans une pharmacie pour s'occuper de votre casquette en plomb ?

— Non, merci, c'est fait. Tout va bien.

Là, elle exagérait. Elle avait proposé à son patron une nuit d'amour d'anthologie, proposition qui avait été poliment mais fermement déclinée, et pour couronner le tout, elle s'était endormie en tas sur le canapé de ce même patron. Autant regarder les choses en face : tout n'allait pas bien, loin de là.

— Votre téléphone, lui fit remarquer Tyler alors qu'une sonnerie étouffée émanait du sac à main de Lottie, posé à ses pieds.

— Salut, beauté !

C'était Seb, qui semblait dans une forme épatante. Écœurant.

— Bonjour, sourit Lottie, qui ne se sentait pas à proprement parler belle, ce matin, mais était ravie d'une telle entrée en matière.

295

— Alors, tu as passé la nuit avec cet horrible patron qui est le tien ?

— Je n'ai pas vraiment eu le choix.

— J'espère qu'il s'est bien tenu. Qu'il n'a pas essayé de profiter de la situation. Qu'il ne s'est pas fait trop pressant.

— Non, non, rien de tout cela.

— Mais est-ce qu'il a des vues sur toi ? Après tout, c'est ton patron. Et tu as le plus parfait des postérieurs. Ça ne doit pas être facile, pour lui, de travailler avec...

— Écoute, il est là, justement. À côté de moi.

— Eh ben, y en a qui ont de la chance! rigola Seb. Enfin bon, si j'appelle, c'est pour savoir ce que tu fais ce soir.

Ce soir ! Flattée, mais pas sûre de pouvoir convaincre Mario de prendre Nat et Ruby pour une seconde nuit, Lottie fit la grimace.

— Le problème, c'est qu'il faut que je trouve une baby- sitter.

— Tu peux venir avec tes enfants, si tu veux, répondit Seb, sans se déstabiliser. Il y a une fête foraine à Amble- side. Ils aimeraient ça, tu crois

?

Est-ce qu'ils aimeraient aller à une fête foraine? Était- il bien utile de poser la question ?

— Ils adoreraient. Si tu es sûr que cela ne te dérange pas.

Elle se rendit compte que Tyler s'était arrêté à un carrefour, et attendait qu'elle veuille bien lui dire dans quelle direction aller.

— Oh, pardon. À gauche, et puis la deuxième à droite, après la camionnette bleue. Euh, écoute, je te rappelle dans un moment, d'accord?

On est venus chercher ma voiture.

— Ton patron, là, demanda Seb après un silence. Tu as couché avec ?

— Non!

— Tu crois qu'il a entendu ?

— Oui, dit Tyler. Il a entendu.

296

— À plus ! lança Lottie.

Elle raccrocha prestement avant que Seb ne fasse une nouvelle bourde.

— Prenez à gauche après le fleuriste. On y est presque.

— On dirait que vous avez trouvé comment occuper votre soirée, commenta Tyler, impassible.

Cela lui importait-il vraiment? Une vague de regret submergea Lottie. Si elle avait eu le choix, ce n'était pas avec Seb qu'elle serait sortie ce soir.

Mais la question ne se posait pas, n'est-ce pas ? Elle était la mère de deux enfants qui avaient pris cette décision pour elle. L'excitation qu'elle ressentait se mêla à la peur que Nat et Ruby ne détestent Seb autant qu'ils avaient détesté Tyler.

— On dirait, en effet, répondit-elle d'un ton dégagé.

— Non. Non, pas question. Je ne peux pas le faire, déclara Seb. Tout, mais pas ça.

— T'es obligé, c'est moi qui commande.

Hilare, Ruby tira Seb par la manche.

— Je ne veux pas.

— Pourquoi ?

— Tu veux savoir pourquoi ? Alors je vais te le dire. Premièrement, je vais hurler comme une fille. Deuxièmement je vais pleurer comme une fille, et troisièmement je vais être malade.

Nat le tirait par l'autre manche.

— Mais non. Tu dois venir avec nous. Maman, dis-lui, toi!

— Tu dois y aller, dit Lottie à Seb. Parce que quelqu'un doit rester ici pour surveiller les peluches, et surveiller des peluches, ce n'est pas du tout un truc pour les hommes, les vrais.

Seb se laissa entraîner de bonne grâce jusqu'au train fantôme, tandis que Lottie s'asseyait sur la pelouse pour les attendre. Autour d'elle, les lumières et les couleurs de la fête foraine brillaient, clignotaient. Elle inspira pro 297

fondément l'air saturé d'odeurs gourmandes - gaufres, barbe à papa, pommes d'amour - des odeurs de bonheur. Elle avait du mal à croire qu'en moins de deux heures, Seb avait conquis ses enfants sans effort apparent.

Être un père l'avait sans aucun doute aidé. Mais dès les présentations, il y avait eu comme une étincelle entre eux. Seb était à l'aise, détendu, drôle, il s'intéressait à ce qu'ils disaient. Il appréciait de toute évidence leur compagnie, mais ne commettait pas l'erreur qui consiste à en faire trop pour les impressionner.

Et cela avait marché, bien au-delà des espérances de Lottie. Pour la

première fois, elle découvrait que ses enfants pouvaient s'amuser simplement, réellement, avec un autre homme que leur père. Ils l'avaient tutoyé d'emblée.

Un dinosaure citron vert lui tomba sur les genoux. Elle le plaça bien droit à côté de l'araignée en peluche orange fluo et du cochon géant fuchsia qu'ils avaient gagné au stand de tir.

— Seigneur, plus jamais ça ! grommela Seb en se laissant tomber à côté d'elle, Nat et Ruby déboulant sur ses talons. J'ai eu la trouille de ma vie. Il y avait de vrais fantômes, là-dedans !

— Il a eu peur, annonça fièrement Nat. Et pas moi.

— Bien, les manèges, maintenant, déclara Seb. On n'est pas venus pour s'amuser, hein !

Deux heures plus tard, ils avaient fait tous les manèges, les plus rapides, les plus vertigineux, les plus impitoyables avec les estomacs fragiles.

— C'était génial ! lâcha Ruby, aux anges, tandis qu'ils regagnaient la voiture. Merci, Seb.

— Merci à vous, les enfants, de m'avoir rassuré dans le train fantôme, répondit Seb le plus sérieusement du monde.

— On pourra y re-aller bientôt avec toi ? s'enquit Nat.

Dans la pénombre, Lottie fit la grimace. À sept ans, on était très direct. Même si c'était une question dont la réponse l'intéressait au plus haut point.

298

— Le problème, c'est que je ne sais pas si votre mère serait d'accord, dit Seb.

— Pourquoi ? Bien sûr que si !

— Peut-être qu'elle a décidé qu'elle ne m'aimait pas beaucoup.

— Mais non ! fit Nat, incrédule. Elle t'aime bien ! Hein, maman ?

Lottie hésita, ne sachant que répondre.

— Tu vois? soupira Seb devant son silence. Elle essaie d'être polie

parce qu'elle ne veut pas me vexer, mais je crois qu'en secret, elle est amoureuse d'un autre monsieur.

Les yeux de Ruby s'arrondirent comme des soucoupes.

— Qui ça ?

— Tyson, je crois qu'il s'appelle ? chuchota Seb. Son patron.

Nat eut un grognement méprisant.

— Nooooo ! Elle ne l'aime pas, lui. On veut pas qu'elle l'aime.

— Il s'appelle Tyler, précisa Ruby, et on le déteste.

— Ruby, protesta Lottie.

— Ben quoi, c'est vrai !

— Votre maman ne va peut-être pas m'aimer. On n'en sait rien pour l'instant, n'est-ce pas ? Elle vous a dit quelque chose, à vous ?

— Quand on lui a demandé comment t'étais, elle nous a dit que t'étais très gentil, répliqua Ruby.

— Ah. C'est un début.

— Et beau, aussi.

Lottie leva les yeux au ciel.

— Je suis flatté, dit Seb en ébouriffant les cheveux de Ruby. Mais peut-être qu'elle me déteste quand même en secret.

— Mais non, affirma Nat. Maman, dis à Seb que tu l'aimes !

— Nat, enfin !

Dieu merci, il faisait sombre.

— Pourquoi ?

299

— Parce que... ce n'est pas le genre de chose que l'on fait quand on est grand.

— Mais on pourra quand même refaire des trucs avec Seb, d'accord ?

Lottie ne savait plus où se mettre. Et Seb rigolait comme une baleine, le fourbe.

— S'il est d'accord, je suis d'accord.

— C'est gagné ! lança Seb, poings en l'air.

— Tu me prends sur ton dos ?

Ils partirent tous les deux, l'un courant, l'autre lançant des cris de joie.

— Il est super, dit Ruby. Je l'aime bien.

— C'est ce que je vois, répondit Lottie, sans rien laisser paraître de son ravissement.

— C'est mon tour ! s'exclama Ruby en s'élançant comme Nat retrouvait le sol.

Seb la prit au vol et la hissa sur son dos sans effort apparent, pendant que Nat venait glisser une petite main toute chaude et bien sale dans celle de Lottie.

— J'aime bien Seb. Il est gentil. Presque autant que papa.

— Oui.

La gorge de Lottie se serra. Peut-être avaient-ils tous trouvé l'homme de leur vie, cette fois.

39

Le lendemain soir, Nat eut un geste qui provoqua une angoisse sans nom chez Lottie. Ruby et lui étaient allongés par terre et jouaient au Uno lorsque Nat, tout en étudiant ses cartes, se gratta derrière l'oreille gauche.

Lottie se raidit, réalisant que ce n'était pas la première fois qu'elle le voyait faire cela ce soir-là, sans que le sens d'un tel geste lui paraisse évident pour autant.

— Eh ! Maman, mais qu'est-ce que tu fabriques ? s'écria-t-il quand elle plongea les mains dans ses cheveux. Arrête ! Je suis en train de gagner !

Elle ignore ses protestations. La bouche sèche, elle examina frénétiquement la tignasse brune, espérant malgré tout que le geste de

son fils n'avait rien à voir avec..

— Merde.

— Maman ! T'as dit un gros mot ! s'écria Nat, ravi.

— Désolée, désolée. J'ai cru que je le disais dans ma tête. Oh, Nat... tu as des poux.

Il haussa les épaules et se concentra sur ses cartes.

— C'est bien ce que je pensais.

Lottie blêmit.

— Quoi? Tu le savais? Mais pourquoi tu n'as rien dit?

Nouveau haussement d'épaules.

— J'ai oublié. Y en a qui en ont dans ma classe. On a eu un mot la semaine dernière.

— La semaine dernière ? Mais tu ne m'as pas donné de mot !

— J'avais trouvé un scarabée écrasé, il fallait bien que je l'enveloppe dans quelque chose pour l'enterrer ! répliqua Nat d'un ton indigné.

301

— Et moi, j'ai des poux? demanda Ruby en venant poser la tête sur les genoux de Lottie.

Cette fois, il fallut à peine quelques instants pour confirmer le pire.

— Oui.

Éclater en sanglots pouvait-il aider?

— Génial! Ça veut dire qu'on ne va pas à l'école demain?

— Non, ça veut juste dire que je vais passer des heures à vous peigner au peigne fin.

— Et toi aussi, t'en as, maman ? s'enquit Nat.

Oh non, pas ça. Pas ça !

Lottie se leva d'un bond et monta en courant dans la salle de bains.

Elle retrouva sans peine le peigne fin, et passa les dix minutes qui suivirent à se labourer le cuir chevelu. Ouf. Pas d'invités indésirables.

Restait Seb. Fermant brièvement les yeux elle le revit, avec Nat et Ruby, les prenant dans les bras, sur le dos, se penchant derrière eux pour les aider à tirer, s'asseyant à côté d'eux dans les manèges... Dans son cas, il s'agissait moins d'une possibilité que d'une certitude.

Le cœur battant, Lottie se résolut. Il fallait qu'elle l'appelle.

Comment allait-il réagir? C'était un homme, et séduisant, en plus. Il allait bondir de dégoût, les trouver répugnants, elle et ses enfants. Et couper les ponts, à coup sûr. Comment lui en vouloir?

Deux heures, trois bains et une bouteille de shampoing spécial format familial plus tard, Lottie avait passé tous les cheveux au peigne fin avec une telle ardeur qu'elle en sentait des courbatures dans les bras. Mais pour ce soir au moins, sa maison était libre de toute invasion parasitaire. Nat avait voulu garder un pou dans une boîte d'allumettes, mais elle avait été très ferme.

Maintenant, les enfants bien à l'abri dans leurs lits refaits de frais, il lui restait à faire ce qu'elle redoutait le plus. Elle resserra la ceinture de sa robe de chambre.

302

s'installa sur le canapé et prit son téléphone pour appeler Seb sur son portable.

Il arriva vers vingt-trois heures trente, en jean et chemise de lin vert d'eau, les yeux brillants, le sourire éclatant.

— Salut, beauté. Je passais dans le quartier, et je me suis dit que peut-être tu aurais un peigne fin à me prêter.

Lottie l'aurait embrassé.

— Je suis tellement désolée.

— Arrête tes bêtises. Ça arrive. J'ai déjà eu des poux, tu sais, expliquait-il en entrant dans le salon. Quand j'avais dix ans.

Seb s'assit sur une chaise, et elle entreprit de diviser ses cheveux en sections.

— J'avais peur que tu ne veuilles plus jamais me revoir, avoua Lottie

en souriant.

— Mais qu'est-ce que tu crois ? Il en faut plus que trois petites bêtes qui montent qui montent, pour se débarrasser de moi. Tu en vois ?

— Pas encore.

— Tu sais que je trouve ça assez agréable? dit-il en glissant une main joueuse autour de sa taille. J'ai l'impression d'être chez le coiffeur.

Lottie, qui trouvait elle aussi cela très agréable, recula d'un pas.

— Et moi, j'ai l'impression d'être chez le peloteur.

— C'est probablement pour ça que j'y prends du plaisir, plaisanta Seb en l'attirant vers lui d'une main plus ferme pour qu'elle s'asseye sur ses genoux. Est-ce que tu as remarqué que je ne t'avais même pas encore embrassée ?

Lottie ressentit un délicieux frisson d'anticipation. Oui, en effet, elle avait remarqué ce détail.

— D'abord, tu manques de me vomir sur le plastron, ensuite tes gamins me refilent des poux. Et toujours pas de bisou. Il faut que je te dise, ce genre de relation peu conventionnelle, je n'ai pas l'habitude.

303

— Et... c'est embêtant? demanda Lottie, incapable de quitter sa bouche du regard.

— Non. À vrai dire, je trouve ça très rafraîchissant ! S'il y a une chose qu'on ne peut pas dire de toi, c'est que tu es comme les autres. Mais moi, tout de même, il y a une chose que j'aimerais faire...

Il l'embrassa avec autant de savoir-faire qu'elle se l'était imaginé.

Refermant les bras autour de son cou, sans pour autant lâcher le peigne, elle l'embrassa en retour. Voilà, c'était mieux. Peut-être pas aussi électri-sant que lorsqu'elle avait embrassé Tyler, mais on ne peut pas décrocher la lune à chaque fois, n'est-ce pas ? Et là, au moins, elle était sûre qu'ils étaient seuls, et qu'aucun garnement ne les observait depuis les branches d'un arbre...

Par ailleurs, elle était pratiquement certaine que la nouvelle de ce baiser, si elle devait arriver jusqu'à des oreilles sensibles, ne causerait pas la catastrophe qu'avait causée celle de son baiser avec Tyler.

— Qu'est-ce que tu es belle, murmura Seb en laissant glisser sa main sur la courbe de sa hanche.

Lottie la rattrapa juste comme elle allait disparaître sous son pull.

Il eut un regard interrogateur.

— Non?

— Pas maintenant.

— Pourquoi ?

— Parce que Nat ou Ruby pourraient se réveiller.

— C'est une vraie excuse, ou est-ce que tu es trop polie pour me dire que tu me trouves aussi séduisant qu'un tas de boue ?

Lottie passa en souriant une main dans ses cheveux blonds, les lissa en arrière et l'embrassa une nouvelle fois.

— Mes enfants n'ont pas l'habitude de découvrir un inconnu dans mon lit. Je ne veux pas les... inquiéter. Et je sais que je n'arriverais pas à être complètement détendue.

304

— Bon, alors pas de sexe. Juste des poux, fit Seb en secouant la tête, l'air faussement abattu. Je me demande si c'est déjà arrivé à Mick Jagger, un plan pareil.

— Excuse-moi, soupira Lottie en espérant qu'il n'essaierait pas de la faire changer d'avis.

Le sourire de Seb revint.

— C'est pas grave ! On va prendre notre temps. Pour que les enfants aient l'habitude de me voir dans les parages.

Comme elle se tenait sur le perron et lui faisait au revoir de la main, ces mots flottèrent dans l'esprit de Lottie. Prendre le temps, laisser les enfants s'habituer à la présence de Sébastien Gill...

Il semblait prendre tout cela très au sérieux.

40

C'était un chaud après-midi de fin septembre, mais Cressida se sentait comme à un matin de Noël. Aussi excitée qu'une puce, elle était certaine que, cette fois, tout irait comme prévu. Robert et Sacha avaient été ravis de lui laisser Jojo pour le week-end. Dans une heure, la fillette rentrerait de l'école et, ensemble, elles prendraient la route. Elle avait même vérifié la pression de ses pneus et racheté du liquide spécial lave-glace, pour fêter ça.

De cette façon, si la revoir était source de déception pour Tom, il serait au moins impressionné par la propreté de son pare-brise.

Le simple fait d'imaginer le revoir faisait doubler les pulsations de son cœur. Pour la quinzième fois en dix minutes, elle jeta un œil à sa montre, se regarda dans le miroir de sa coiffeuse et remit en place les poignets en dentelle de son chemisier blanc. Son préféré. Pour la circonstance, elle s'était acheté un gilet violet, et du nouveau vernis à ongles, rose pâle. Bon, elle n'aurait pas dû, mais qui sait si, au même moment, Tom n'était pas en train de faire toutes les boutiques de Newcastle à la recherche d'un nouveau pull dans lequel l'impressionner, ou d'une nouvelle paire de chaussures ?

Les hommes faisaient-ils ce genre de chose ?

Bon, allez, concentre-toi, se gronda-t-elle. Tu as des choses à faire.

Elle ferma son sac de voyage et le descendit dans l'entrée, puis vérifia sa liste. Il lui restait encore à mettre un lot de faire-part sous enveloppe et à les expédier impé

307

rativement, les plantes avaient besoin d'être arrosées, et il fallait préparer une sélection de CD à écouter pendant le trajet. Quelques paquets de chewing-gum ne seraient pas de trop non plus. Mais avant tout, il fallait qu'elle remplisse le réservoir du lave-glace.

Saisissant le bidon d'eau bleu turquoise, elle réalisa que se mettre sur son trente et un pour faire ce genre de travaux n'était pas l'idée la plus brillante qu'elle ait eue. Raison de plus pour faire doublement attention et éviter les gestes brusques.

Pourquoi avoir ouvert le bidon dans la cuisine ? Ce serait une question qu'elle se poserait souvent, dans les jours qui suivraient. Et à laquelle elle ne trouverait pas de réponse, sinon sa propre bêtise, encore et toujours.

Le bruit claqua comme un coup de feu, et fut presque aussi violent.

Quelque chose heurta la fenêtre de la cuisine avec une force telle que Cressida sursauta, poussa un cri et lâcha prise. Mais son cerveau lui ayant envoyé en express l'information « pas sur le chemisier, pas sur le chemisier », elle jeta en avant plus qu'elle ne lâcha le bidon.

En avant, c'est-à-dire sur la table de la cuisine, où se trouvait la boîte de faire-part pas encore fermée car elle n'avait pas eu le temps d'imprimer la facture.

— Noooooon ! hurla Cressida.

Trop tard. Et c'est en état de choc qu'elle contempla l'étendue du désastre. Les cartes - toutes les cartes - étaient éclaboussées de bleu. Et pour un faire-part de naissance annonçant l'arrivée sur terre d'Emily Jane, c'était une faute de goût indéniable.

C'était surtout la réduction à néant d'heures de travail - en moyenne trente minutes par faire-part - et de la commande la plus lucrative de sa carrière. Pour couronner le tout, cette commande émanait du propriétaire d'une chaîne de boutiques vendant des cartes haut de gamme et susceptible, à terme, de lui fournir du travail régulièrement. Cressida avait été flattée que lui et sa femme la choisissent pour annoncer la naissance de leur

308

petite fille, et s'était vite rendu compte qu'elle tenait là le commanditaire dont elle avait tant besoin pour que sa petite entreprise devienne définitivement rentable. Le satisfaire était donc primordial.

Consciente de ce que cela signifiait, mais pas encore prête à l'accepter, elle regarda l'eau turquoise goutter sur le carrelage de la cuisine pendant un moment, puis sortit dans le jardin, laissant tout en plan pour voir ce qui avait provoqué un tel cataclysme en venant s'écraser sur sa vitre.

Un étourneau gisait sans vie dans l'allée. Elle se baissa pour le ramasser et, la petite créature dans le creux des mains, se mit à pleurer.

Et un week-end de fichu, un.

Un de plus.

C'était à vous déguster de faire les carreaux.

— Et si nous venions, nous ? proposa Tom aussitôt.

— Je vais devoir travailler tout le week-end pour refaire les faire-part, cela manquera d'intérêt pour vous. J'ai appelé mon client pour lui dire qu'il ne les recevrait pas avant mardi, et ça ne lui a pas fait plaisir, je vous assure.

— Mais si on vient, on pourra peut-être vous aider, non ? Et comme cela, vous aurez fini plus tôt.

C'était tellement gentil de sa part de lui proposer ça... Mais Cressida savait qu'elle ne pouvait pas accepter. Les gens pensaient souvent qu'il était facile de coller quelques petits ornements sur un bout de bristol, et que cela ne requérait aucune qualification particulière. Pourtant, produire une carte de qualité professionnelle qui n'ait pas l'air d'avoir été fabriquée au centre de loisirs du mercredi était beaucoup plus difficile qu'on ne l'imaginait. Chaque fois que Jojo avait proposé de l'aider, Cressida avait dû feindre l'enthousiasme face au résultat, puis le mettre discrètement au panier après le départ de la fillette. Mais Tom n'avait pas douze ans et ne serait pas si facile à bernier.

309

— Tom, c'est très gentil de votre part, mais ce n'est pas possible. Je crois que nous allons devoir annuler, tout simplement. Je suis vraiment désolée.

— Mais non, mais non, répondit-il d'un ton qui parut distant et froid à Cressida. Ce n'est pas grave. Une autre fois, peut-être.

— Nous étions tellement contentes, Jojo et moi, de venir vous voir...

— Oui... Nous aussi, nous étions contents.

Encore ce ton un peu désagréable. Était-il en colère parce qu'elle faisait échouer ses plans ? Se sentant plus malheureuse que jamais, Cressida réalisa que si elle avait beaucoup fantasmé, elle ne connaissait finalement pas assez Tom Turner pour deviner la réponse.

— Tante Cress ? C'est moi. Excuse-moi de te déranger.

Cressida se redressa et s'étira. Il était vingt et une heures trente ce vendredi soir, et elle n'avait encore fait que huit cartes. Sur quatre-vingts.

— Tu ne me déranges pas, ma chérie. Où es-tu ?

— Dans ma chambre. Papa et maman ont des amis pour dîner. Enfin, pas vraiment des amis. Des gens pour le boulot, tu vois le genre.

— Tu as mangé ?

— Une pizza. Maman avait juste prévu pour eux et les invités et, de toute façon, c'était encore des trucs compliqués que j'aime pas ! Mais je t'appelais pour te dire que Tom avait peur que tu n'aies inventé cette histoire de cartes, mais que c'est réglé, maintenant : il sait que c'est vraiment ce qui est arrivé.

— Quoi ?

— Il a d'abord cru que peut-être tu avais inventé cette excuse parce que tu n'avais pas envie d'aller à Newcastle, ou que tu avais trouvé mieux, tu vois ? Les mecs, quand ils se mettent à se raconter des histoires, c'est pas triste, hein ?

— Attends un peu. Comment sais-tu tout cela ?

310

— J'avais lu un article là-dessus dans Waouh!, comme quoi les garçons peuvent s'angoisser parce que...

— Non. Je voulais dire : comment sais-tu ce que Tom pensait ?

— Oh, ça, c'est Donny qui me l'a dit.

— Il t'a appelée ?

— Il m'a envoyé un texto. Comme quoi ça le regardait pas, mais est-ce que c'était vrai cette histoire de cartes à l'eau bleue ? Alors j'ai répondu que bien sûr c'était vrai, que t'étais pas une menteuse, non mais... et il a dit qu'il avait pas dit que t'étais une menteuse, mais que son père avait les boules et se demandait ce qui s'était vraiment passé. Alors j'ai dit que toi aussi t'avais la haine quand j'étais passée te voir après l'école, et que même tu pleurais.

— Jojo ! Tu lui as dit ça ?

— Écrit. Ben oui. C'était la vérité, non ? Tu avais pleuré.

Et dans le magazine de Jojo, alors, ils n'expliquaient pas qu'il ne fallait jamais avouer à un membre du sexe opposé qu'on avait pleuré à cause

de lui ? Sangloté désespérément à la perspective de ne pouvoir le voir?

— Je pleurais parce que 1 etourneau était mort.

— Tu sais bien que c'est pas vrai, tante Cress. Et t'as pas à t'inquiéter, parce que le père de Donny a été très content quand il lui a tout raconté.

Voilà, comme ça, tout est réglé. Et on a même cherché une autre date pour se voir. Dans quinze jours, ça devrait être possible.

— Ah bon. Très bien, lâcha Cressida d'une petite voix.

— Bon, allez, je te laisse à tes cartes... Ah, au fait, on a pensé que ce serait peut-être mieux s'ils venaient, la prochaine fois. Plus simple. J'ai dit que tu avais plein de place dans ta maison pour les loger.

41

L'automne était là. En ce début du mois d'octobre, l'air était nettement plus frais. Les marrons décrochés par la brise jonchaient la terrasse herbue déjà parsemée de feuilles mortes.

Debout devant la fenêtre du petit salon de Hestacombe House, Freddie regardait Nat et Ruby courir dans tous les sens pour ramasser le plus de marrons possible. Leur enthousiasme sans bornes, leurs cheveux emmêlés par le vent et leurs joues roses lui arrachèrent un sourire.

— Vous êtes perdu dans vos pensées ? demanda Lot- tie en entrant dans la pièce avec, sur un plateau, une théière et des tasses.

— Je me disais juste que j'étais vraiment quelqu'un de verni, répondit Freddie en se retournant pour aller s'asseoir dans le canapé de cuir. Je viens de vivre mon dernier été. Tu n'imagines pas à quel point cela m'aurait embêté de mourir sans prévenir. J'aime beaucoup l'idée de voir toutes ces choses pour la dernière fois. C'est une nouvelle opportunité qui m'est donnée de les apprécier vraiment.

Ils avaient assez souvent abordé le sujet de son avenir - ou de l'absence de celui-ci - pour que Lottie parvienne désormais à en parler sans être submergée par l'émotion.

— Ce n'est peut-être pas le dernier. Les tumeurs cessent de grossir, parfois.

— Peut-être, mais la mienne continue, à en croire le dernier scanner qui remonte à hier. D'après mon médecin, je dois m'attendre que mon état empire. À vrai dire,

313

il m'a déclaré que j'étais un sacré veinard d'avoir pu vivre jusque-là sans plus de symptômes. Mais ça, je le savais déjà. Il suffit de passer un moment dans sa salle d'attente pour comprendre qu'il y a beaucoup moins bien loti que moi.

— Oh, Freddie, soupira Lottie. Pourquoi ne pas m'avoir dit que vous aviez un nouveau scanner? Je vous aurais accompagné.

— Ma tumeur serait là quand même, non ? répliqua-t-il d'une voix douce. Et puis, tu ne peux pas prendre des jours de congé comme cela sans arrêt. Et il y a autre chose que j'aimerais te demander.

— Tout ce que vous voulez, répondit aussitôt Lottie en se redressant.

Il lui aurait demandé de traverser la Manche à la nage ou de monter au sommet de l'Everest, elle l'aurait fait, Freddie en était certain.

— Essaie encore de retrouver Giselle.

Sa gorge se noua en prononçant ce prénom. Il n'avait plus beaucoup de temps, les résultats de la veille le lui avaient confirmé. Et le besoin de tourner proprement cette page s'était fait plus pressant encore.

— D'accord, je vais essayer. Mais je pense qu'on devrait recourir à un professionnel. Ces gens-là savent exactement comment s'y prendre pour retrouver une trace, ils ont des méthodes éprouvées...

— Peut-être, peut-être. Mais essaie encore, au moins une fois. Écoute, j'ai discuté avec Tyler hier, et il est d'accord pour que tu t'occupes de cela, demain. Peux-tu aller à Oxford et chercher de nouveaux indices ?

C'était peut-être irrationnel, mais Freddie éprouvait une sorte de besoin superstitieux que ce soit Lottie qui retrouve Giselle.

— Bien sûr, pas de problème, dit-elle en se levant pour aller ouvrir à Nat et à Ruby, qui tambourinaient à la porte-fenêtre.

— Us sont super, les marrons, ici ! s'écria Nat en montrant son sac. On en a des centaines! Tiens, je te donne celui-là, si tu veux.

314

— Oooh, mais c'est très gentil à toi, remercia Freddie en soupesant le marron lisse et brillant que Nat déposait au creux de sa main. C'est le plus beau, celui- là?

— Non. Les plus beaux, ils sont dans ma poche.

— C'est bien, ça, murmura Freddie. Moi aussi, je garde les plus beaux dans ma poche, ajouta-t-il en glissant une pièce d'une livre à chacun des enfants.

— Freddie... ils sont déjà suffisamment gâtés comme ça, vous savez.

— C'est pas vrai, protesta Nat à mi-voix.

— Prends un stylo, demanda Freddie à Lottie. Je vais te dire tout ce que je sais sur Giselle. Enfin, tout ce que ma mémoire a bien voulu garder.

— C'est qui, Giselle ? s'enquit Ruby, curieuse comme un furet.

— Quand j'étais jeune, c'était ma petite amie.

— Tu l'aimais ?

— Oui.

— Tu l'as embrassée ?

— Souvent.

— Hou ! C'est romantique. Elle habite où ?

— Je ne sais pas. Mais j'espère que nous allons la retrouver.

— C'est comme mon ballon de foot, commenta Nat d'un air grave. Je l'ai envoyé de l'autre côté de la barrière, et je l'ai plus retrouvé. Je crois que quelqu'un me l'a volé.

— Freddie n'a pas envoyé sa petite amie de l'autre côté de la barrière, idiot. Et personne ne l'a volée, lança Ruby à Nat, avant de pivoter vers Freddie. Tu la cherches parce que tu veux qu'elle redevienne ta petite amie ?

Freddie et Lottie échangèrent un regard.

— Non, non, pas du tout, répliqua-t-il avec un sourire un peu forcé.

J'aimerais juste la revoir. Savoir ce qu'elle est devenue.

— Tu vois? C'est toi, l'idiote, déclara Nat à sa sœur d'un air triomphant.

D'abord, il est trop vieux pour avoir

315

une petite amie, et ensuite, depuis le temps, elle a sûrement trouvé quelqu'un d'autre.

Le vent soufflait, il pleuvait, et on aurait dit que Giselle Johnston et sa famille avaient été téléportés sur une autre planète par des petits hommes verts. C'était la différence entre les villes et les villages, songeait Lottie en parcourant les rues d'Oxford, luttant pour tenter de garder son parapluie dans le bon sens. Dans quarante ans, si quelqu'un d'Oxford venait à Hestacombe et posait des questions sur elle, les gens pourraient lui dire ce qu'elle était devenue et où elle habitait. Parce qu'ils le sauraient.

Mais là, c'était autre chose. Giselle avait vécu avec ses parents dans un quartier ordinaire du nord de la ville. Or, ces dernières années, ce quartier avait été pris d'assaut par les jeunes cadres supérieurs qui en avaient fait une zone résidentielle huppée. Lottie venait de passer deux heures à frapper à des portes blindées et à parler à des mères de famille carriéristes, et surtout aux filles au pair et aux nounous chargées de s'occuper de leur progéniture. Les voisins ne se connaissaient pas entre eux, alors connaître une famille ayant vécu là quarante ans plus tôt. .

Lorsqu'elle arriva à l'adresse que lui avait donnée Freddie, Lottie regarda par la fenêtre et en déduisit, à la décoration futuriste laissant la part belle au métal et au bois noir, que Giselle ne pouvait décemment pas habiter là.

Elle fit demi-tour et allait repartir quand elle tomba nez à nez avec une petite bonne femme en imperméable bleu électrique, un sac-poubelle à la main, qui s'arrêta justement devant la maison et chercha ses clés.

— Je peux vous aider? demanda-t-elle.

— Vous... vous habitez là? bredouilla Lottie.

— Seigneur, Dieu m'en préserve ! Vous avez vu la décoration? Je ne

pourrais pas vivre dans une ambiance pareille, moi, j'aurais froid tout le temps ! Mais qu'est-ce que vous voulez, exactement? Vous vendez quelque chose?

316

— Je cherche quelqu'un.

— Je suis navrée, mais M. Carter n'est pas là. Il est à son bureau.

— Ce n'est pas lui que je cherche. J'essaie de retrouver la trace d'une femme qui a habité ici il y a quarante ans. Elle s'appelait Giselle Johnston.

La vieille dame glissa sa clé dans la serrure et ouvrit la porte.

— Giselle ? Ah, oui, je me rappelle. Mais vous m'avez l'air trempée comme une soupe, ma petite dame. Vous voulez entrer prendre une tasse de thé ?

Il s'avéra que son hôtesse s'appelait Phyllis et habitait trois rues plus loin depuis toujours. Pour agrémenter sa retraite, elle faisait quelques heures de ménage pas trop loin de chez elle.

— Vous êtes sûre que M. Carter serait d'accord ? s'inquiéta Lottie, qui dégoulinait sur le carrelage de la cuisine.

— Il n'en saura rien, donc ça ne devrait pas le déranger. Tenez, donnez-moi votre manteau. Oh, mais vous êtes trempée jusqu'aux os !

L'imperméable bleu électrique, lui, avait joué son rôle, le twin-set en acrylique jaune citron porté en dessous était absolument sec de partout, ce qui n'était pas le cas du pull de Lottie.

— Il travaille dans la publicité, part à sept heures du matin et ne rentre jamais avant dix-huit heures. Moi je passe quand ça m'arrange, je fais mon ménage, on ne se croise pas, j'ai ma clé, et il me paie en liquide. C'est l'idéal.

L'an dernier, ça m'a permis de faire une croisière avec ma copine.

— Et vous lui faites sa lessive aussi, alors ? s'enquit Lottie comme Phyllis vidait dans le sèche-linge le contenu du sac en plastique avec lequel elle était arrivée.

— Nooon ! Je viens ici pour sécher mon propre linge. Mais c'est un monsieur très gentil, je sais qu'il n'y verrait pas d'inconvénient.

Phyllis se figea soudain, et regarda Lottie d'un drôle d'air avant de demander d'un ton hésitant :

317

— Vous... vous ne seriez pas des services fiscaux, par hasard ?

— Alors là, j'espère que vous plaisantez ! s'indigna Lottie. J'ai une tête d'inspecteur du fisc ?

— Allez, asseyez-vous, va. Je vais nous faire une tasse de thé.

Phyllis lança le sèche-linge, puis brancha la bouilloire en inox brossé noir.

— Alors, qu'est-ce que vous lui voulez, à Giselle ?

Enfin.

— Un ami à moi la connaissait autrefois, et il aimerait la revoir. Il s'appelle Freddie Masterson, précisa Lottie, se disant que peut-être, Phyllis allait s'exclamer en retour : « Freddie? Ce vieux Freddie? Et comment va-t-il ? »

Mais d'exclamation, il n'y eut point. Phyllis afficha un air pincé et lâcha simplement :

— Oh. Lui. Pas étonnant qu'il vous fasse faire le sale boulot.

Oups.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne serait pas reçu à bras ouverts, s'il la retrouvait, vous pouvez me croire. Je me souviens de Freddie. Il lui a brisé le cœur, à Giselle. La pauvre, elle n'avait rien fait pour mériter un traitement pareil.

Combien de sucres?

— Deux. Mais il ne s'est jamais vraiment remis de lui avoir fait tant de mal, vous savez. Est-ce qu'elle habite toujours par ici ?

Super, elle allait peut-être pouvoir la rencontrer cet après-midi, la persuader de rentrer avec elle à...

— Oh non. Elle est partie en Amérique. Du lait ?

Flûte, et re-flûte.

— Oui, s'il vous plaît. Vous êtes toujours en contact avec elle ?

— Oh, non. Je vous parle d'il y a quarante ans, vous savez. On se connaissait, mais on n'était pas à proprement parler des amies. Elle a rencontré un Américain

318

avec un drôle de nom et ils se sont fiancés. Ils se sont mariés aux États-Unis, et je n'ai plus entendu parler d'elle. Après, ses parents ont déménagé. Mais ils sont morts, maintenant.

Bon, c'était mieux que rien. Lottie sortit de son sac un stylo et un calepin.

— Vous vous souvenez du drôle de nom de l'Américain?

— Pff, il vous en faut, à vous, hein ? Je ne sais plus, moi... c'était polonais, ça commençait avec un K et ça se terminait en « offski ». Entre les deux, il y avait un paquet de syllabes avec des D, et des L.

Lottie nota Kidelkidoffski, à tout hasard.

— Et son prénom ?

— Pas la moindre idée. Je ne l'ai jamais rencontré. Un petit biscuit ?

— Merci. Et vous savez où ils habitaient aux États- Unis?

Phyllis fronça les sourcils, sembla se concentrer, et finit par proposer, sans conviction aucune :

— Toronto, peut-être ?

Houlà. C'était mal barré.

— Est-ce que vous connaissiez quelqu'un ici qui pourrait me renseigner ?

Un miracle était toujours possible, après tout.

— Je suis désolée, mais non. Ça a beaucoup changé par ici, vous savez. Il ne reste plus personne d'avant. Hou ! C'est l'heure de mon feuilleton !

Après un coup d'œil à la pendule high-tech, Phyllis ramassa la télécommande qui traînait sur un des meubles de la cuisine et alluma une petite télé portable.

— Merci, en tout cas. C'était très gentil à vous de me dire tout cela.

Lottie termina sa tasse de thé et son biscuit, rangea son calepin et se glissa avec une grimace dans sa veste trempée. Pour les miracles, il faudrait attendre un peu. Si tout cela avait été un film, Phyllis aurait mentionné à la dernière minute : « Oh, mais que je suis bête, je n'y avais pas pensé ! Bien sûr que je sais comment la retrouver! »

319

Mais ce n'en était pas un, et Phyllis la femme de ménage, qui grignotait son troisième biscuit au chocolat, était déjà toute à son épisode de Quincy.

— Bien, j'y vais, alors.

— Très bien ! J'ai été ravie de vous rencontrer ! Quand vous verrez Freddie Masterson, dites-lui de ma part que c'est un beau salaud, et que s'il ne retrouve pas Giselle Johnston, c'est bien fait pour lui.

42

— Vous êtes un beau salaud, et c'est bien fait pour vous.

Freddie eut un petit rire, même s'il y avait de la tristesse dans ses yeux.

— Sans doute a-t-elle raison. Cette brave Phyllis, elle n'a jamais eu sa langue dans sa poche...

Assis à son bureau de chêne ciré, il était plongé dans la paperasse.

— Mais nous allons retrouver Giselle, poursuivit Lottie. J'ai fait de mon mieux, et là, je crois qu'il est temps d'avoir recours à des professionnels.

Voici une liste des agences spécialisées dans la recherche de personnes disparues. Choisissez-en une, et ils la localiseront en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Vous imaginez? Giselle attend peut-être depuis quarante ans pour vous balancer son verre dans la figure.

— Ou me passer dessus avec un rouleau compresseur, plutôt. Tu es déçue de ne pas l'avoir retrouvée toi-même?

— Bien sûr que je le suis. Vous me connaissez. Et vous aussi, vous auriez aimé que ce soit moi qui la trouve.

— Peu importe. J'ai un autre nom pour toi. Et ce devrait être plus facile, cette fois. Elle s'appelle Amy Painter.

Freddie sourit devant l'empressement avec lequel Lottie s'empara de son calepin pour noter.

— Encore une ex-petite amie ? Non mais, pour qui vous vous prenez ?

Jack Nicholson ?

— Elle doit avoir ton âge.

321

— Freddie ! Vous vous prenez vraiment pour Jack Nicholson !

— Amy n'est pas une ex-petite amie. Et ce n'est pas ma fille non plus, ajouta-t-il prestement devant les yeux arrondis de Lottie.

— Oh. Je préfère. L'espace d'un instant, vous m'avez bluffée.

— Amy te plaira. Amy plaît à tout le monde. En fait, je suis presque sûr que vous vous êtes déjà rencontrées, toutes les deux...

Comme Lottie le quittait, une dizaine de minutes plus tard, Freddie lui demanda :

— Je n'ai pas eu le temps de te poser la question. Comment ça se passe, avec ton nouveau chevalier servant ?

— Ça se passe très bien, répondit Lottie en rosissant, car la veille au soir, Seb avait passé la nuit chez elle pour la première fois. Nous nous entendons vraiment bien, et Nat et Ruby l'adorent.

— Il faudra tout de même que je le rencontre, pour voir de quoi il a l'air.

Et m'assurer qu'il te mérite.

Touchée par l'attention réelle que Freddie portait à son bien-être, Lottie sentit son cœur se serrer. Elle ne supportait pas l'idée qu'il ne serait plus parmi eux d'ici quelques semaines.

— Oh, de ce côté, pas de souci. C'est moi qui ne suis pas sûre de le

mériter. Il part en déplacement pour trois semaines, à Dubaï. Il organise un tournoi de polo. Mais dès qu'il reviendra, je vous l'amènerai, promis.

— Donc, si nous allons au palais de Blenheim, pourrions-nous rencontrer le duc et la duchesse de.. Blenheim?

Lottie fit de son mieux pour ne pas croiser le regard de Tyler, assis en face d'elle dans le bureau. Les Mahoney, arrivés tout droit du Minnesota, visitaient l'Angleterre pour la première fois et tenaient particulièrement

à rencontrer au moins un membre de l'aristocratie. Ils avaient déjà visité le château de Windsor, et avaient été amèrement déçus de ne pas être accueillis personnellement à l'entrée du parc par la reine Elizabeth. Cette fois, ils étaient prêts à revoir leurs exigences à la baisse.

— J'ai peur qu'ils n'aient beaucoup à faire, vous savez, commença Lottie avec tout le tact possible. Mais c'est quand même un endroit fabuleux.

Vous pouvez...

— Et le château de Highgrove ? s'enquit Maura Mahoney en feuilletant son guide touristique. Est-ce que Charles y serait ?

— Le manoir de Highgrove n'est pas ouvert au public, répliqua Lottie en tâchant d'ignorer le haussement de sourcils de Tyler.

— Un manoir ? Il est prince d'Angleterre et n'habite même pas dans un château ? Vous devriez traiter un peu mieux votre famille royale, vous savez, lâcha Maura. Bon, et le palais de Gatcombe, alors ? Si nous passions dire un petit bonjour, vous pensez que la princesse Anne nous donnerait un autographe, au moins ?

Elle ferait le signe de la victoire, à la rigueur... songea Lottie tout en cherchant une réponse satisfaisante.

— En fait... les membres de la famille royale ne... comment dire... ne sont pas vraiment dans... ne délivrent pas d'autographes, quoi.

Au même instant, la porte du bureau s'ouvrit, et Seb entra.

— Qui veut mon autographe ?

Le sourire jusqu'aux oreilles, il adressa un bonjour de la main à Tyler et se tourna vers Lottie.

— Tu as deux minutes? Je suis en route pour l'aéroport.

Avec son corps d'athlète et sa mine de gamin gâté des classes aisées, il avait le don de la mettre dans tous ses états.

— Je suis occupée, là, tu peux attendre un moment? répondit Lottie, le cœur battant.

Maura Mahoney était visiblement sous le charme, elle aussi. Après l'avoir inspecté sous toutes les coutures,

323

elle ne le quittait plus des yeux, et lui demanda, en fixant l'inscription Beaufort Polo Club sur sa chemise rayée bleu et blanc :

— Excusez-moi de vous poser la question, mais est-ce que vous jouez au polo ?

— Mais tout à fait, acquiesça Seb en étudiant à son tour les formes plus que rebondies de son interlocutrice, moulée dans un pantalon Burberry de taille 48 au moins. Vous aussi ?

— Vous êtes fou ? Je suis bien trop vieille pour ce genre de sport! rougit Maura en battant des cils. Mais vous, en revanche, vous avez le physique pour ! Vous ne jouez pas avec les princes, par hasard ?

— Si, régulièrement. Nous sommes très amis. Pourquoi?

— Ô mon Dieu ! C'est trop beau pour être vrai ! s'émut Maura. Vous êtes celui qu'il me fallait pour réussir mes vacances ! Et vous leur parlez, en plus ! Pourriez-vous me rendre le plus grand service du monde et me signer un autographe ? Ou bien, attendez, encore mieux !

Elle manqua s'étrangler en retirant son Canon d'autour de son cou, qu'elle fourra entre les mains de Lottie.

— Tenez, ma chérie, vous voulez bien prendre quelques photos de nous deux ?

Après une séance de photos presque solennelle dans le jardin, Maura s'en retourna avec son mari, encore tout émoustillée par ce qui venait de lui arriver. Seb en profita pour prendre Lottie dans ses bras.

— C'est fou ! Ils sont tous aussi crédules, les Américains ?

— Chuuut ! fit Lottie.

Ils étaient juste devant le bureau, dont la porte était restée entrouverte.

— Quoi ? Oh, pardon !

Amusé, Seb passa la tête dans l'entrebâillement.

— Désolé ! lança-t-il à Tyler.

— Je vous en prie, répliqua ce dernier d'un ton peu amène.

324

— Je ne savais pas que tu jouais avec les princes, s'empressa d'intervenir Lottie.

— Oh, oui, depuis des années ! Gavin Prince et Steve Prince.

— Ah, fit Lottie, plus déçue qu'elle n'aurait aimé le reconnaître. Je ne le dirai pas à Maura.

— Mince, c'est mauvais pour mon image ? Je connais les autres princes, aussi, mais je ne fais que leur dire bonjour. Est-ce que cela veut dire que je ne vas pas te manquer tant que ça pendant mon absence ? souffla Seb en l'attirant contre lui. Et si on se faisait un petit câlin, là, tout de suite, pour que tu saches vraiment ce que tu vas rater ?

Bon, la situation devenait un peu compliquée. Tyler était à côté, et entendait tout, qu'il le veuille ou non. Lottie tenta d'éloigner Seb de la porte, mais se heurta à une certaine résistance, pour ne pas dire une résistance certaine. Il le faisait exprès.

— Mais si, tu vas me manquer, murmura-t-elle dans le creux de son oreille.

— Montre-moi comment.

— Non, j'ai du travail, et toi un avion à prendre.

— Tu veux dire que tu aimerais bien me montrer, mais que ça te gêne parce que nous ne sommes pas seuls. Ton patron entend tout. Je vais te dire, on oublie le petit câlin rite fait, je vais juste t'embrasser sans

faire de bruit, et toi, tu vas essayer de ne pas en faire non plus. Pas de bruit de bouche, ni de soupirs voluptueux, et surtout, surtout, pas de grognement au moment de l'orgasme. Tu crois que tu vas pouvoir y arriver?

Deux minutes plus tard, la Golf verte toujours aussi boueuse s'éloignait en vrombissant, et Lottie reprit place à son bureau.

— Il plaisantait, vous savez. C'était pour rire, lança-t-elle, sur la défensive.

— Cela ne me regarde pas, répondit Tyler sans même lever les yeux de son écran d'ordinateur. Du moment que vous faites votre travail.

325

— Il n'a dit ça que pour vous mettre mal à l'aise, on ne s'est même pas vraiment embrassés, et...

— Lottie, vous n'avez pas à m'expliquer quoi que ce soit. Vous êtes adulte, assez grande pour choisir avec qui vous sortez. Maintenant, si vous le voulez bien, j'aimerais qu'on reprenne notre travail.

Au ton de sa voix, il était clair que Tyler n'approuvait pas le choix de Lottie. Et que les commentaires de Seb l'avaient mis hors de lui. On pouvait assez facilement en déduire qu'ils ne seraient jamais copains.

— Quand même, il a fait drôlement plaisir à Mme Mahoney, ne put s'empêcher de faire remarquer Lottie, pour qui toute critique visant Seb revenait à critiquer sa capacité à choisir un petit ami.

— C'est indéniable, admit sèchement Tyler, juste comme le téléphone sonnait. Vous décrochez ou je m'en occupe ?

Quatre jours plus tard, après avoir ouvert le Beekeeper's Cottage pour une famille nouvellement arrivée, Lottie trouva Tyler dans le bureau, interviewé par une journaliste pour un magazine de tourisme. Cette dernière flirtait ouvertement avec lui tandis qu'un photographe, un grand type tout mou, attendait assis sur le bureau de Lottie en mangeant une pomme, plongé dans l'horoscope du journal de la veille.

— Bien, je pense que ce sera tout, annonça la journaliste au bout d'un moment, avec un battement de cils à l'intention de Tyler. Nous allons prendre les photos, maintenant. Vous pouvez vous regarder dans le miroir, si vous le désirez, avant la prise de vues. Mais je vous assure que vous n'en avez pas besoin ! Vous êtes... parfait !

— Au fait, je vous présente Lottie. Mon assistante, précisa Tyler.

— Enchantée. Bien, où est-ce que je vais vous prendre ? C'est une façon de parler, bien sûr ! Je propose que nous commençons ici, avant de faire le tour des cottages.

326

— Et Lottie ? Voulez-vous qu'elle soit sur les photos, aussi ? demanda Tyler.

Lorsque Freddie avait fait faire des plaquettes publicitaires ou reçu des journalistes, il l'avait toujours fait figurer sur les photos, et Lottie adorait cela.

— Non, je ne préfère pas, rétorqua la journaliste sans même un regard pour consulter le photographe. Je préfère me concentrer sur vous.

Espèce de sale sorcière aux jambes poilues.

— OK, d'accord, fit Tyler avec un haussement d'épaules.

Lottie, furieuse, le fusilla du regard. Comment pouvait-il être aussi aveugle

?

— Quoi ? s'étonna-t-il.

Elle imita son haussement d'épaules.

— Rien.

— Bon. Alors, dit-il en se tournant vers le photographe. Vous me voulez comment ?

— Hou ! gloussa la journaliste. Ne posez pas des questions pareilles !

— Bien, grommela Lottie. On dirait que vous avez fait une conquête. Je vous laisse, alors.

— Au fait ! lança Tyler comme elle quittait le bureau. Votre petit ami a appelé, tout à l'heure. Il a dit qu'il rappellerait et il espère que vous êtes sage...

C'était encore une blague de Seb. Il aurait pu aisément la joindre sur son portable, mais il avait préféré passer par Tyler. En quittant le

bureau, elle entendit la journaliste y aller de son commentaire.

— Il ne lui fait pas vraiment confiance, on dirait. Ça ne m'étonne qu'à moitié. Elle doit être difficile à tenir.

43

— Maman ? Téléphone !

Lottie, bien au chaud dans son bain, écoutait l'orage gronder dehors quand elle entendit Nat grimper les escaliers au grand galop. La porte de la salle de bains s'ouvrit et il entra au pas de charge, brandissant le portable.

— Beurk ! Maman, je vois ta grosse poitrine !

— Chuuut ! Donne-moi ça.

Nat n'avait pas encore compris que même lorsqu'il ne parlait pas dans le téléphone, on pouvait l'entendre. Déjà, Lottie imaginait la réponse un peu triviale de Seb : « Oh, oh ! Une représentation en direct et je n'étais pas invité? »

— C'est moi.

La voix de Tyler la fit sursauter, elle faillit lâcher le combiné dans son bain.

— Je suis navré de vous déranger, mais j'ai un petit problème, et je me demandais si vous pourriez m'aider.

Voyons, quel genre de problème ? Il n'arrivait pas à se débarrasser de madame la journaliste ? Elle l'enserrait en ce moment même entre ses jambes poilues, et le suppliait de lui faire des bébés ?

— À faire quoi ? s'enquit Lottie.

— Je suis au Harper's Cottage. J'ai besoin de votre aide.

Quelque chose dans le ton de sa voix était étrange. Lottie comprit immédiatement que ce qui venait ensuite nécessiterait pour elle de sortir du délicieux cocon de

329

son bain chaud. Bainus interruptus. Elle avait toujours trouvé douloureux de devoir sortir d'un bain plus tôt que prévu.

— Vous avez assassiné quelqu'un et vous avez besoin d'un coup de main pour faire disparaître le corps ?

S'il s'agissait de miss Jambes poilues, ce serait avec plaisir.

— Dora a fait le ménage dans le cottage cet après-midi après le départ des Avery. Vous vous souvenez du parfum de Trish Avery ?

— Seigneur, ne m'en parlez pas.

S'en souvenir ? Elle en avait pratiquement le goût sur la langue. C'était le parfum le plus puissant qu'elle ait jamais senti, avec des notes dominantes qui donnaient les larmes aux yeux, et des secondaires qui approchaient l'odeur de putois.

— Elle a dû en renverser dans la chambre. Dora m'a dit que c'était horrible, quand elle est allée nettoyer. Ce qu'elle a oublié de me dire, c'est qu'elle avait laissé toutes les fenêtres ouvertes pour essayer de se débarrasser de l'odeur.

— Toutes les fenêtres? Même celles du haut?

— Vous y êtes. Et les Thompsett arrivent à dix heures.

— Je suis dans mon bain, là, vous savez.

— Il m'avait semblé comprendre, oui. Alors ?

— Bon, bon, d'accord. J'arrive... Oh, non!

Nat venait de ressurgir dans la salle de bains. Il avait ôté son polo.

— Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Tyler.

— T'as vu, maman ! hurla Nat en se contorsionnant à la Mick Jagger.

Regarde ! J'ai mis ton soutien-gorge !

Lorsque Lottie descendit de voiture, elle manqua être renversée par une bourrasque. En un instant, elle fut trempée, la pluie était torrentielle.

C'était comme sortir une nouvelle fois de son bain. Elle inspira un grand coup, s'empara des sacs de linge propre et remonta en 330

courant l'allée boueuse jusqu'à la porte d'entrée que Tyler avait ouverte pour elle.

— Je vous remercie d'être venue, vraiment, dit-il en refermant la porte, avant de la débarrasser des sacs de linge.

— Je vous en prie. Ça fait partie de mon boulot. Mais il va falloir penser à m'augmenter.

Le souffle court, elle s'essuya le visage du revers de la main, puis ôta ses bottes roses à pois blancs. Sa jupe collait à ses cuisses, mais sécherait rapidement. Son pull en laine polaire rose aussi. Mais elle allait vraiment devoir investir dans un imperméable. Au moins le chauffage était-il allumé, il faisait bon dans la maison.

— Il faut qu'on refasse les lits, qu'on passe la serpillière sur les parquets et qu'on trouve un moyen pour faire sécher les tapis au plus vite. J'ai nettoyé la salle de bains, expliqua Tyler tandis qu'elle le suivait dans l'escalier. Et j'ai essayé d'appeler Dora, mais elle n'était pas chez elle. D'après son mari, elle est à sa soirée... dingo? ajouta-t-il, visiblement interdit.

— Bingo. Sa soirée bingo. À moins que Dora n'ait inventé un nouveau jeu génial sur le thème du chien sauvage australien.

— Vous pouvez garder votre sarcasme. Lequel de nous deux se fait piquer son soutien-gorge par son fils ?

— Oh, ça va, hein. Allez, on a du boulot...

— J'ai l'impression d'être une femme de chambre, marmonna Tyler alors qu'ils finissaient le troisième lit.

— Toujours aussi content d'avoir lâché Wall Street pour l'hôtellerie ?

Lottie ne l'aurait jamais admis, même sous la torture, mais pour elle, il y avait quelque chose de terriblement sexy chez un homme qui faisait un lit.

Quittant des yeux les mains de Tyler qui lissaient le drap de coton satiné bleu nuit, elle demanda d'un ton badin :

— Alors, quand est-ce que vous dînez avec cette journaliste?

Il leva la tête, amusé.

— Ne commencez pas. Elle n'a pas arrêté avec les sous-entendus. Pas mon style.

— Ah non ? Ses jambes vous tiendraient chaud, les nuits d'hiver.

— Hou, je sens comme une agressivité, là.

— C'est elle qui a commencé, dit Lottie en glissant un oreiller dans une taie. Elle n'a pas voulu que je sois sur les photos.

— Et vous vouliez y être ? Mais il fallait le dire !

— Là n'est pas la question. Elle a dit que j'étais difficile à tenir.

— Mais vous l'êtes, répliqua Tyler en prenant un autre oreiller.

— Pas du tout ! s'indigna Lottie.

— Parfois, si. Mais ce n'est pas nécessairement une mauvaise chose.

— Quel toupet !

Furieuse, elle chercha à le frapper avec l'oreiller, à la manière d'un joueur de base-ball. Au moment où l'oreiller toucha l'épaule de Tyler, ce fut le noir total.

Et merde.

— C'est vous qui avez fait ça ? demanda Tyler.

— Seulement si vous êtes un disjoncteur.

Posant l'oreiller, Lottie se dirigea à tâtons vers la fenêtre. La chambre donnait sur le lac et les autres cottages disséminés tout autour. L'obscurité était générale.

— Mince, comme si on avait besoin de ça.

— Donc, cela veut dire que tout le village est dans le noir aussi, souffla la voix de Tyler, toute proche soudain, et qui la fit sursauter. Vous avez une idée du temps que cela peut durer ?

— Aucune. Il arrive que ce soit pour quelques minutes à peine. Ou pour plusieurs heures.

Lottie se retourna, sans trop savoir où il se tenait exactement, et attendit que ses yeux s'habituent à la pénombre.

— Oups ! Pardon ! dit-elle comme sa main tendue effleurait son bras.

— Ne vous excusez pas. Vos enfants, comment vont-ils réagir?

332

Bizarrement, la voix de Tyler lui parvint comme un réconfort, cette fois.

Elle sentit sa respiration près de son cou, et un frisson remonta le long de son dos... Mince, ce genre de frisson, ce n'était pas raisonnable..

— Ils sont chez Mario, ça devrait aller. Je ne les aurais pas laissés seuls à la maison, si c'est ce que vous pensez.

— Très bien. Parfait.

Il y eut un silence, puis Tyler reprit :

— Et... ils s'entendent bien, avec votre nouvel ami ? Sébastien, c'est ça?

À nouveau, elle sentit son souffle près de son cou.

— Ils le trouvent génial.

— Il faut de tout...

— Vous ne l'aimez pas, ou vous êtes jaloux ?

S'il y avait eu la lumière, Lottie savait qu'elle n'aurait pas eu le cran de poser la question. Pendant plusieurs secondes, on n'entendit que l'orage, dehors, le vent secouant les arbres, la pluie battant les fenêtres.

— Je pense qu'il n'est pas assez bien pour vous, répondit finalement Tyler.

— Et?

— Et je ne sais pas pourquoi vous le trouvez si fantastique que ça.

— Et?

— Et... je suis probablement un peu jaloux, oui, puisque vous me posez la question.

Mmm. . voilà que ce délicieux frisson remontait. Frémissant de plaisir, Lottie fit quelques pas vers lui et retint sa respiration. Ce n'était pas

raisonnable, elle n'aurait même pas dû y penser, mais si Tyler l'embrassait, là, maintenant, elle savait qu'elle ne pourrait pas s'empêcher de l'embrasser en retour. Encore fallait-il qu'ils trouvent leurs lèvres dans ce noir absolu, évidemment.

— Mais ça, je suis presque sûr que vous le savez déjà, conclut-il d'une voix rauque.

Cette fois, c'était un régiment de frissons qui prenait Lottie d'assaut. Mais non, ce n'était pas censé se passer comme cela. Elle et Sébastien formaient un couple,

333

désormais. Combien de fois avait-elle mis Mario en garde contre les dangers qu'il y avait à tromper son partenaire? Et voilà qu'elle se tournait vers Tyler... Une fille facile, une traînée, voilà ce qu'elle était. Elle aurait dû avoir honte.

Où était passée sa conscience? Aux abonnés absents ? Seb était super, mais elle ne pouvait nier le fait que ses sentiments pour Tyler étaient plus forts, et en ce moment précis, tout ce qu'elle avait en tête, c'était combien il devait être agréable de...

Son téléphone sonna, brisant la magie du moment. Elle le sortit de sa poche, décrocha.

— Maman ? On a une coupure de courant ! hurla Nat, au comble de l'excitation.

— Je sais, mon chéri. Nous aussi.

— Toutes les lumières sont éteintes ! Et la télé, aussi ! Même la PlayStation marche plus !

Lottie sourit.

— C'est pour cela qu'on appelle ça une coupure de courant.

— Et le grille-pain marche plus, mais papa a dit qu'on pouvait faire griller du pain au bout d'une fourchette dans la cheminée, alors c'est ce qu'on va faire. C'est cool, non ?

— C'est cool, oui, acquiesça Lottie.

Avec la lumière émise par son téléphone, elle vit que Tyler s'était éloigné. Elle parlait à son fils, et il en profitait pour rétablir entre eux

une distance physique, et mentale aussi, sans doute.

— Et qu'est-ce que vous faites, s'il y a plus de lumière ? questionna Nat.

Bonne question. Je m'apprête à me jeter dans les bras de la personne que lu détestes le plus au monde, pensa Lottie.

— Eh bien, on a encore beaucoup d'eau à essuyer, il va falloir qu'on trouve des bougies pour pouvoir continuer... Oh!

Les lampes clignotèrent et la lumière revint, aveuglante.

334

— Oh non ! se désola Nat. L'électricité est revenue. On va pas pouvoir faire des toasts dans la cheminée...

— Bien, dit Lottie quelques instants plus tard, après avoir raccroché. Il faut s'y remettre.

Elle refoula une envie de tout éteindre à nouveau, de les replonger dans l'obscurité. Mais c'était inutile. Le moment était passé. La réalité s'était immiscée dans l'histoire, leur avait fait reprendre leurs esprits, et les lampes de la chambre n'agissaient plus que comme un gigantesque seau d'eau glacée.

Tyler, qui la fixait qu'un regard intense, se pencha et s'empara de la couette.

— Oui. On a du pain sur la planche.

44

Lottie tomba sur Cressida devant l'épicerie du village. Jetant un coup d'œil dans son panier, elle haussa un sourcil.

— Tiens, je t'aurais plutôt crue lectrice de Maison magazine. Tu m'expliques?

Cressida rougit.

— Tom et Donny viennent à la maison ce week-end.

— Et tu veux leur proposer un quiz sur le foot ?

— Arrête de te ficher de moi. Je les ai installés dans la chambre

d'amis.

J'ai fait en sorte qu'elle soit aussi accueillante que possible, mais pour Donny, je cale. S'il se réveille tôt, je me suis dit qu'il aurait peut-être envie de lire. Et il aime le foot.

— Il a treize ans, c'est ça ? À mon avis, il aurait préféré Playboy.

— C'est ça. Tu me vois entrer chez Ted et acheter un exemplaire de Playboy ? Et puis Donny est jeune pour son âge, il n'est pas comme ça.

Lottie n'eut pas le cœur de lui briser ses illusions.

— Je plaisantais. Ils arrivent vendredi soir ?

— Oui ! Tu peux pas savoir comme j'ai hâte ! répondit Cressida, incapable de contenir son excitation. Je sais que c'est idiot, mais je n'arrive pas à croire que je vais enfin revoir Tom ! Ça fait des années que je n'ai pas été aussi impatiente. J'ai l'impression d'être une lycéenne qui trépigne de plaisir à l'idée d'aller à la soirée de Noël.

— Mais essaie de ne pas te soûler au cidre et finir avec des suçons plein le cou...

337

Cressida eut un regard choqué.

— C'est ce que tu as fait, à la soirée du lycée ? Mais ils ne servaient pas d'alcool !

Cressida et le règlement, c'était tout un poème. Lottie l'adorait pour cela.

— Bien sûr que non ! On avait apporté nos provisions et on l'a bu en secret dans les vestiaires. Sinon, on n'aurait jamais pu faire le concours de bisous baveux !

— En parlant de bisous baveux, comment ça se passe, au bureau ?

demanda Cressida en regardant une voiture approcher.

Lottie tourna la tête juste au moment où Tyler passait, les saluant d'une main. Il se rendait à Cheltenham pour un déjeuner d'affaires, et avait même ressorti son costume bleu sombre pour l'occasion. Mince, qu'est-ce qu'il était beau, là-dedans aussi !

— Pardon, qu'est-ce que tu disais ? s'enquit Lottie, distraite un instant.

— Rien. J'ai eu ma réponse, rigola Cressida. Remarque, je reconnais que ça doit être difficile de se concentrer, avec quelqu'un comme lui dans les pattes toute la journée. Un peu comme travailler chez un chocolatier quand on est au régime, non ?

— Un peu, oui, admit Lottie avec un petit air mélancolique.

— Donc, tu dois être tentée d'en manger un de temps en temps. Ou même de te jeter dessus et de lui arracher son emballage !

— Houlà, tu te lâches, dis donc ! Et tu oublies que j'ai Seb, maintenant, se sentit obligée de souligner Lottie.

— Et? Ai-je l'autorisation de demander comment ça va entre vous ?

— Tout va bien.

— Tout ? insista Cressida sur le ton de la plaisanterie.

Elle sous-entendait sexuellement. Et sur ce plan-là, tout se passait bien.

Mais si elle était honnête avec elle-même, Lottie se devait de reconnaître que ce n'était pas

338

aussi époustouflant qu'elle l'avait espéré. C'était bien mais pas fantastique, normal plutôt qu'exceptionnel. Peut-être manquaient-ils l'un et l'autre d'entraînement. Mais elle ne pouvait guère se confier à Cressida. Cela n'aurait pas été juste vis-à-vis de Seb. Alors elle sourit et déclara d'un ton ferme :

— Tout va très bien, oui.

— Lequel tu préfères?

— Franchement ? Sur dix ? Sept pour Seb, neuf pour Tyler. Mais peu importe celui que je préfère. Nat et Ruby adorent Seb et ne peuvent pas sentir Tyler. D'une certaine manière, ils ont pris la décision pour moi. Je n'ai pas vraiment le choix.

— Et ça te va ? demanda Cressida, visiblement préoccupée.

— Oh, ce n'est pas comme s'ils me poussaient à sortir avec Benny Hill.

Tu n'as pas encore rencontré Seb. Tu verras, il est beau comme un dieu.

Lottie téléchargeait les adresses de clients potentiels ayant fait des demandes de brochures via le site Internet, lorsque la porte s'ouvrit, et Kate Moss entra dans le bureau.

Enfin, pas la vraie Kate Moss, mais une jeune femme lui ressemblant suffisamment pour qu'immédiatement ce nom vienne à l'esprit. Cheveux longs et ondulés d'un brun léger, visage en forme de cœur, et pommettes incroyables. Elle portait une robe vert olive, des bottes à talons hauts et un ample manteau de lainage crème doublé de soie orange foncé.

— Bonjour, dit Lottie, se demandant si une équipe de tournage, une coiffeuse et une maquilleuse allaient apparaître sur ses talons. Je peux vous aider ?

— Je l'espère. Je cherche Tyler, déclara la jeune femme, une Américaine.

Elle avait le visage de Kate Moss et la voix de Jennifer Aniston. La vie était décidément trop injuste.

339

— Il est absent. Un déjeuner de travail à Cheltenham, dit Lottie en prenant un stylo. Vous voulez lui laisser un message ? Mais je peux peut-être vous renseigner.

— Non, non, c'est inutile, répondit la jeune femme en secouant la tête.

Avez-vous une idée de l'heure à laquelle il sera de retour ?

— Cet après-midi, mais je ne sais pas précisément quand. Donnez-moi votre nom, et je lui dirai que vous êtes passée.

Mais son interlocutrice secoua à nouveau la tête. Puis elle sourit, et s'empara d'une des brochures que Lottie s'apprêtait à envoyer.

— Ne vous inquiétez pas, vous avez suffisamment de travail comme cela. Je peux en prendre une ?

Ses dents étaient parfaites, nacrées, et son sourire évoquait celui d'Audrey Hepburn. Se sentant plus que jamais comme le vilain petit canard, Lottie répliqua :

— Je vous en prie.

— Merci. Au revoir.

La jeune femme lui adressa un sourire resplendissant et quitta le bureau avec toute la grâce possible. Quelques instants plus tard, Lottie entendit une portière claquer et une voiture démarrer. Elle se jeta sur le téléphone et composa le numéro de Tyler.

Son portable était éteint, ce qui était compréhensible dans la mesure où il était à un déjeuner. Fallait-il lui laisser un message ? « Salut, Tyler, ici la vilaine sorcière. Je ne sais pas si ça peut vous intéresser, mais une Américaine d'une beauté renversante vient de passer au bureau, et elle vous cherchait. Pardon ? Plus jolie que moi ? Houlà ! Beaucoup, beaucoup plus, oui. »

Lottie fit la grimace. Bon, peut-être pas de message, finalement. De toute façon, il n'allait pas tarder à rentrer, et elle saurait bientôt qui était cette fille.

Deux heures plus tard, Ginny Thompsett, qui louait le Harper Cottage, vint lui ramener le tube de Super Glue qu'elle avait emprunté pour réparer son talon.

340

— Voilà, merci beaucoup, hein. Ce sont mes chaussures préférées, et en plus, Michael est ravi parce qu'il n'aura pas à sortir sa carte de crédit pour m'en acheter une nouvelle paire.

— Vous pourriez lui dire que vous avez besoin d'une robe pour aller avec, suggéra Lottie. Pour fêter l'économie réalisée côté chaussures.

Ginny rigola.

— Ah, je vois qu'on est sur la même longueur d'onde, toutes les deux !

Dites, on fait une petite fête, ce soir, poulies quarante ans de Michael.

Toute sa famille doit venir de Dursley, ils sont très sympas. Si vous ne faites rien, ça vous dirait de vous joindre à nous ?

Les Thompsett avaient tout de suite plu à Lottie. Le fait qu'ils ne se soient plaints ni des tapis encore humides de leur cottage, ni des restes d'effluves du parfum de Trish Avery, avait aidé. Il était prévu que Mario emmène les enfants au cinéma ce soir, elle avait sa soirée libre.

— Avec plaisir. J'apporterai une bouteille. Vers quelle heure voulez-vous que je vienne ?

— Autour de vingt heures ? Nous pensions inviter Tyler, aussi, ajouta gaiement Ginny.

— C'est... très bien !

— Est-ce que je peux me permettre de vous demander s'il y a un petit quelque chose entre vous et Tyler? l'interrogea Ginny, tête penchée sur le côté, regard brillant.

— Nous travaillons ensemble, c'est tout.

Plus Lottie essayait de ne pas rougir, plus elle avait chaud aux joues.

— Vous allez trouver que je m'occupe de ce qui ne me regarde pas, mais je pense qu'il pourrait y avoir plus que cela.

Mince, c'était donc si évadent?

— J'ai un petit ami, répliqua Lottie avec un air qu'elle aurait voulu pincé.

— Oh, excusez-moi, je n'avais pas envisagé cette hypothèse. Eh bien, venez avec lui, alors !

341

— Il est à Dubaï.

— Alors, venez seule. Vous préférez que j'en parle à Tyler, ou vous le ferez vous-même? s'enquit Ginny d'un ton malicieux.

Pour l'air pincé, elle repasserait. D'abord Cressida, maintenant Ginny...
À

croire que Hestacombe était une pépinière de marieuses.

— C'est votre soirée, autant que vous l'invitez vous-même.

— Je lui mettrai un mot dans sa boîte aux lettres, alors. Au fait, vous savez qui est la jeune femme, devant chez lui ?

Devant chez Tyler? Le cœur de Lottie fit un bond.

— Elle est jolie?

— Très. Et elle porte un manteau crème absolument magnifique. Je suis passée devant Fox Cottage en venant, et je l'ai vue, dans sa voiture, garée devant le portail. Mais je sais que Tyler ne voit personne en ce moment, parce que je lui ai posé la question. D'ailleurs, c'est là que je me suis dit que vous iriez très bien ensemble, tous les deux.

— Elle est passée tout à l'heure, elle le cherchait, expliqua Lottie avec un sourire, émue par la remarque de Ginny.

— Bon, moi, il faut que j'aille acheter des cigarettes. En rentrant, je lui demande ce qu'elle cherche, si vous voulez.

— C'est gentil, merci, mais je vais m'en occuper moi-même. Ça va aller.

Tout en prononçant ces mots, Lottie songea que ça n'allait pas aller du tout, du moins de son point de vue.

45

Les orages de la semaine précédente étaient passés, et la vallée de Hestacombe ressemblait à nouveau à une vallée des Cotswold au plus beau de l'automne. Les arbres rivalisaient de couleurs et le soleil avait séché les feuilles mortes, qui crissaient sous les pas. Avancant sur le tapis de feuilles qui jonchait la petite allée, Lottie poussait du pied les marrons luisants. Devant elle, un renard traversa le chemin comme une flèche, à la recherche de quelque proie facile dans les buissons. Au loin, une corneille lança son cri, que répercuta la surface lisse du lac.

Lottie, les mains dans les poches, réalisa qu'elle avait le souffle court à la perspective de se rendre à Fox Cottage. Le mieux aurait été que Kate Moss se soit lassée d'attendre et soit repartie aux États-Unis.

Mais non. Le mieux avait l'habitude de ne pas se produire quand on en avait besoin. La voiture, une Audi grise banale, était toujours là. La jeune femme, pas banale du tout, était assise au volant.

Elle fit descendre sa vitre en voyant Lottie approcher, et sourit.

— Je sais ce que vous pensez, mais je vous promets que vous n'avez pas à vous inquiéter. Je ne suis pas une folle qui harcèle les hommes en les poursuivant.

C'était pourtant exactement ce que Lottie aurait préféré. Les

harceleuses, on s'en débarrassait en appelant la police. Faire arrêter une fille complètement normale parce qu'elle était trop belle, c'était plus difficile.

343

— Je m'appelle Liana, dit-elle en tendant une main fine aux doigts délicats. Je suis une amie de Tyler. Une amie proche.

Cette fois, c'était exactement ce que Lottie avait redouté.

— Il est au courant de votre arrivée ?

— Non, je voulais lui faire la surprise. Mais il m'a souvent invitée, s'empressa de préciser Liana. Donc, j'espère que la surprise sera bonne !

La brochure était posée sur le siège du passager, ouverte à la page où figurait une carte de la propriété. Lottie comprit que c'était ce qui avait permis à Liana de trouver Fox Cottage. Dans ces circonstances, elle pouvait difficilement lui ordonner de quitter les lieux, même si c'était tentant.

— Eh ! C'est peut-être lui ! s'exclama Liana en entendant un bruit de moteur. Mon Dieu, je suis tellement excitée à l'idée de le revoir... C'est lui

? Oui ? Seigneur, oui, c'est lui !

Lottie se retrouva quasiment écrasée comme une crêpe sur la portière, à la façon des dessins animés, tant Liana l'avait ouverte brusquement pour bondir hors de la voiture. Sous le choc, elle regarda cette dernière courir en direction de Tyler. La réaction de celui-ci était de la plus haute importance, là. S'il s'enfermait dans sa voiture, l'air horrifié, cela indiquerait que Liana n'était pas la bienvenue. Tandis que si...

— Tu es là ! C'est incroyable ! s'écria-t-il en ouvrant les bras pour envelopper Liana et la serrer contre lui en la faisant tourner. C'est tellement bon de te revoir ! Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu venais ?

Mon Dieu, laisse- moi te regarder... tu es plus belle que jamais !

— Chuuut, tu vas me faire rougir, répondit Liana en posant un doigt sur les lèvres de Tyler. Et puis nous ne sommes pas seuls, et il ne faut pas mettre les autres dans l'embarras.

— Rien n'embarrasse Lottie, crois-moi.

Se sentant comme une idiote parce que Tyler n'avait jamais parlé de Liana alors que visiblement il aurait dû le faire, Lottie lâcha : 344

— Bien, je vais vous laisser. Hem... Ginny Thompsett organise une petite fête, ce soir, et elle vous a invité.

— Oh, je ne pense pas que j'irai, répliqua Tyler. Maintenant que Liana est là... Combien de temps penses-tu rester?

— Aussi longtemps que tu voudras. Je n'ai aucune autre obligation, dit-elle en lui prenant la main. Mes valises sont dans le coffre.

Lottie savait reconnaître la défaite. Qui que soit cette Liana, elle était ici, désormais. Et avec des petites amies de ce calibre, elle ne se sentait pas capable de lutter. Conclusion, heureusement qu'il n'y avait rien entre Tyler et elle.

— Je dirai à Ginny que vous êtes pris, annonça-t-elle en partant.

— Merci, répondit Tyler, visiblement la tête ailleurs. Vous avez été invitée aussi ?

— Moi ? Oui.

Lottie regarda Liana ouvrir le coffre, qui contenait quatre énormes valises bleu argent.

— Bonne soirée, alors, dit Tyler.

— Merci.

— Amusez-vous bien ! ajouta Liana avec un petit au revoir de la main.

J'ai été ravie de vous rencontrer. À plus tard, sans doute !

— Je ne sais pas comment vous dire ça.

— Me dire quoi ?

Comme toujours lorsqu'elle entendait la voix de Tom au téléphone, Cressida sentit son cœur s'emballer. Elle sourit, persuadée qu'il la taquinait.

C'était vendredi matin, et elle préparait un hachis Parmentier pour l'arrivée de Tom et de Donny, le soir même.

— Ma mère est tombée, et s'est cassé la hanche, annonça Tom.

Cette fois, le cœur de Cressida s'arrêta un bref instant.

— C'est une blague ?

345

— J'aimerais. Elle est à l'hôpital, on l'opère demain. Et elle insiste pour que je sois à ses côtés. Je ne peux pas refuser.

Déjà, des larmes de déception et de frustration roulaient sur les joues de Cressida. Horrifiée par son égoïsme, elle les essuya d'un geste rageur.

— C'est votre mère, évidemment que vous ne pouvez pas refuser. La pauvre, elle doit être tellement mal. Ne vous inquiétez pas pour nous, occupez-vous d'elle. Je lui ferai une carte spéciale de prompt rétablissement.

— Je suis désolé, dit Tom.

Le pauvre, il semblait épuisé.

— Moi aussi. Mais ça n'a pas d'importance. Je suis sûre qu'on arrivera à se voir, d'ici à nos quatre-vingt-dix ans.

Après avoir raccroché, elle déversa sa fureur sur le filet de pommes de terre qui était sur la table, jetant patate après patate contre le mur de la cuisine.

— Pourquoi moi ? gémit-elle. Pourquoi moi !

Une patate heurta sa tasse préférée et la fit tomber dans l'évier, où elle se brisa. Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase. Les patates volèrent dans tous les sens.

— Bordel de zut de flûte de merde ! Pourquoi moi pourquoi moi pourquoi moi-oi-oi-oi-oi !

Mince! Depuis combien de temps sonnait-on à la porte?

Essoufflée comme un animal traqué, Cressida s'immobilisa. On sonna de nouveau. Qui que ce soit, il ou elle l'avait forcément entendue. Elle ne pouvait pas faire comme si elle n'était pas là. Elle s'essuya le visage, passa les mains dans ses cheveux pour se recoiffer et se força à respirer à fond.

Bien, fais comme si tout allait pour le mieux, peut-être qu'ils n'ont rien entendu.

Ted se tenait sur le pas de sa porte.

— Vous faites une crise de nerfs ?

Le tact et la finesse n'étaient pas les qualités premières de Ted, elle le savait.

346

— Non, Ted, ça va.

— Ça n'avait pas l'air, pourtant. On aurait dit des glapissements de sorcière sur le bûcher.

Cressida se retint pour ne pas l'envoyer balader.

— Désolée, j'étais juste un peu... en colère. Mais ça va, maintenant. Je peux faire quelque chose pour vous ?

Ted s'essuya le front avec un grand mouchoir à carreaux.

— Vous êtes passée tout à l'heure et vous vouliez un cake aux noix, et je vous ai dit que la livraison n'était pas encore arrivée. Bon. Eh bien, maintenant, ça y est, elle est arrivée. Donc si vous voulez un cake, vous pouvez passer en prendre un.

Pourquoi regardait-il derrière elle comme ça ? Cressida se retourna et vit que le sol était jonché de pommes de terre.

— C'est très gentil à vous, Ted. Mais j'attendais des invités, et ils ne viendront pas, finalement. Donc je n'ai plus besoin de cake aux noix.

— Très bien.

— Vous avez fait le déplacement pour rien.

Si remonter High Street pouvait être qualifié de déplacement.

— Oh, je ne dirais pas ça, non. Je suis très content d'être venu, assura Ted avant de se taire quelques instants en secouant la tête. Vous n'êtes pas une fille moche, vous savez. Ça fait déjà quelque temps que j'ai des vues sur vous...

Aaargh!

— Oh... euh. .

— Vous êtes seule, je suis seul. Pour être honnête, je me disais que peut-être vous et moi, on pourrait tenter le coup. Je voulais vous demander si vous voudriez bien venir prendre un verre avec moi, un de ces soirs. Mais après avoir entendu le genre de vocabulaire que vous employez, je ne pense pas que je vais le faire. Vous avez comme qui dirait raté votre chance.

— Ah. D'accord.

347

Cressida referma la porte avec l'air abattu qu'il convenait de prendre face à Ted. Elle regagna la cuisine, ramassa quelques patates et lança bien fort : — Putain, je l'ai échappé belle !

46

Lottie était à son bureau depuis presque deux heures lorsque Tyler arriva le lendemain matin. Elle regarda la pendule, qui indiquait onze heures moins dix, et résista à l'envie de lui souhaiter bon après-midi. Cela aurait été puéril.

— Tout va bien? s'enquit-il en ôtant sa veste.

Je ne sais pas. Tout va bien ? Avez-vous passé la nuit à faire l'amour avec Liana ?

Cette fois encore, Lottie se retint.

— Tout va bien. C'était une belle surprise, hier.. l'arrivée de Liana.

Le regard qu'il lui lança prouva à Lottie qu'il n'était pas dupe.

— C'est une situation un peu compliquée. Liana est une amie.

— Une amie proche, on dirait.

Tyler vint s'asseoir sur le bord du bureau de Lottie. Il semblait songeur.

— Vous vous souvenez de ce que je vous ai raconté, sur les raisons de ma venue ici ? Quand j'ai laissé tomber mon boulot à New York ?

— Après le décès de votre ami.

Sentir Tyler si proche la faisait frissonner.

— Curtis, oui. Mon meilleur ami depuis toujours. Liana et lui étaient fiancés.

Une vague de soulagement envahit Lottie. Liana était la fiancée de Curtis, rien de plus. Donc, elle et Tyler n'étaient que des amis.

349

Non, il y avait forcément autre chose.

— Mais... si les choses avaient marché entre nous, est-ce qu'elle serait venue quand même?

— Non. Et c'est pour cela qu'il faut que je vous explique ce qui se passe.

Depuis mon arrivée ici, nous sommes restés en contact. Liana m'a demandé si j'avais quelqu'un, et j'ai dit non, parce que c'est la vérité.

— Effectivement.

Grâce à Nat et à Ruby, c'était la vérité.

— Liana est une fille fantastique. Elle a rencontré Curtis à une soirée, il y a deux ans. Ça a été le coup de foudre pour tous les deux et, lorsqu'il me l'a présentée, j'ai compris pourquoi. Ils étaient faits l'un pour l'autre.

— Vous avez été jaloux ? Vous avez regretté de ne pas l'avoir rencontrée en premier?

— Oh non, rien de tout ça. J'étais juste heureux que Curtis ait trouvé une femme avec qui je m'entendais bien. Elle était la petite amie de Curtis.

Je n'éprouvais aucun désir secret pour elle. Et il en allait de même pour elle, s'empressa de préciser Tyler avant que Lottie ne puisse poser une autre question d'un goût douteux. On s'appréciait, rien de plus. Quand Curtis m'a annoncé qu'ils allaient se marier, j'ai été réellement heureux. Il m'a demandé d'être son témoin. S'ils avaient eu des enfants, j'aurais été le parrain...

— Mais cela n'est jamais arrivé... souffla Lottie comme Tyler se taisait.

— Non. Parce que Curtis est mort cinquante ans trop tôt. Vous

imaginez la réaction de Liana.

— Et la vôtre.

— C'était pire pour elle. Curtis était toute sa vie. On a passé beaucoup de temps ensemble, j'ai fait ce que j'ai pu pour l'aider à surmonter ces premiers mois. Elle pouvait me parler de Curtis, parce qu'elle savait que je comprendrais. Mais nous n'étions toujours que des amis.

Lottie fixa le crayon entre les mains de Tyler. Telle une minibaguettes de batterie, il marquait un rythme de plus en plus effréné sur sa cuisse.

350

— Jusqu'à... ?

— Jusqu'à un soir, quatre mois après le décès de Curtis. Sans préavis, Liana m'a demandé si je pensais qu'elle pourrait rencontrer quelqu'un d'autre un jour, et être à nouveau heureuse. Je lui ai répondu bien sûr, qu'elle était belle, avait tout pour elle. Alors elle s'est mise à pleurer, et je lui ai essuyé les yeux. Et là, elle m'a embrassé.

C'était horrible d'entendre une chose contre laquelle on ne pouvait absolument rien dire, et d'en être malgré tout malade de jalousie.

— Et vous l'avez embrassée en retour...

Le regard de Tyler se perdit vers la fenêtre.

— C'était une situation étrange, que jamais je n'avais imaginée. Les choses sont allées plus loin. Je n'avais réellement jamais pensé à Liana de cette façon, car dans mon esprit, elle appartenait à Curtis.

Lottie savait qu'elle n'aurait pas dû poser la question, mais garder le silence n'avait jamais été son fort.

— Et vous avez couché ensemble ?

Tyler fit oui de la tête, mâchoires serrées.

— On ne s'est pas posé la question de savoir si c'était bien ou pas.

Évidemment, le lendemain matin, j'ai compris que ça ne l'était pas. Liana n'avait pas encore fait son deuil de Curtis. Se lancer dans une nouvelle relation n'était pas ce qu'il lui fallait. Nous étions amis, et nous ne voulions pas risquer de perdre cette amitié pour une histoire

bâclée, motivée par le chagrin.

Entre ses doigts, le crayon cessa de battre et s'envola brusquement en direction de Lottie, la heurtant sur la poitrine. Ouille.

Tyler esquissa un sourire.

«

— Pardon... Enfin, bref, nous en avons parlé, et Liana était d'accord avec moi. Notre amitié était plus précieuse que le reste. Alors on a oublié cette nuit ensemble, et on a bien fait. Parce que ça a marché. Nous sommes toujours amis.

Et elle ressemble toujours à Kate Moss, eut envie de hurler Lottie. Cette version ne lui convenait pas. C'était

351

beaucoup trop romantique à son goût. Liana était arrivée pour un séjour sans durée définie, et habitait Fox Cottage avec Tyler. Or, à Fox Cottage, il n'y avait qu'une seule chambre.

De plus, huit mois après la perte de son fiancée, Liana ne semblait pas à proprement parler confite dans le chagrin.

Jojo était au bord du lac et photographiait les cygnes lorsqu'elle entendit des pas derrière elle.

— Fais comme si je n'étais pas là, dit Freddie comme elle se retournait.

Prends toutes les photos que tu veux.

Jojo aimait bien Freddie.

— C'est pour l'école. Je dois faire un exposé en géographie. Il faut que je fasse une carte de leur itinéraire de migration depuis la toundra arctique russe jusqu'ici. Papa m'a prêté son appareil photo numérique. C'est super, on peut prendre autant de photos qu'on veut et on n'est jamais à court de pellicule.

Elle avait à ses pieds un sac de pain rassis. Les cygnes l'avaient repéré et le fixaient d'un œil glouton, allant et venant devant elle telles des personnalités impatientes d'être photographiées par des paparazzis.

— Et si je prenais une photo de toi quand tu leur donnes du pain ?

proposa Freddie.

— À mon tour, dit Jojo en lui reprenant l'appareil quelques instants plus tard. Vous pourriez vous mettre sur le rocher, là, avec le lac derrière. Non, asseyez-vous sur le rocher, répéta-t-elle comme il se dirigeait de l'autre côté et la dépassait sans la voir. Bon, si vous préférez rester debout, je... Oh

!

Sans émettre le moindre son, Freddie s'était effondré. Jojo lâcha un gémissement de panique et courut vers lui. Il avait les yeux mi-clos, ses lèvres étaient grises et sa respiration difficile. Terrifiée à l'idée qu'il puisse mourir là, devant elle, Jojo hurla «À l'aide», puis tira Freddie par les revers de sa veste de tweed et le fit rouler en position de sécurité, sur le côté.

352

Il n'y avait personne alentour, et elle n'avait pas son portable avec elle.

— Monsieur Masterson ! s'exclama Jojo en lui prenant la tête. Vous m'entendez ?

Un filet de salive coula de la bouche de Freddie. Jojo éloigna les cygnes, qui étaient sortis de l'eau et s'approchaient, se demandant quand on allait enfin les nourrir. Que faire ? Rester auprès de lui ou courir chercher du secours ? Et s'il mourait pendant son absence ? Ou parce qu'elle était restée

?

Jamais un bruit de course à pied ne lui avait semblé aussi merveilleux.

Après avoir été paralysée par la panique, Jojo se sentit ivre de soulagement en voyant un adulte venir prendre la situation en main. Tyler Klein, en jean et chemise ouverte, se précipita.

— Je t'ai entendue crier. Que s'est-il passé ?

— Il est devenu... un peu bizarre, balbutia Jojo. Et puis il est tombé. Je l'ai mis sur le côté, et il a commencé à faire de drôles de bruits avec sa bouche. Et il respirait mal.

— C'est bien, tu as eu exactement la réaction qu'il fallait, assura Tyler en prenant le pouls de Freddie. On dirait qu'il revient à lui, son cœur

bat plus régulièrement.

— Je peux peut-être aller appeler une ambulance ?

— Attends, j'ai mon portable.

— Pas d'ambulance, souffla alors Freddie en roulant sur le dos avant d'ouvrir les yeux. Tout va bien. Ça m'est déjà arrivé. Je n'ai pas besoin d'aller à l'hôpital, ça va aller maintenant.

— On ne va pas vous laisser ici, non plus. Vous ne pouvez pas tomber comme ça et vous attendre qu'on fasse comme si rien n'était arrivé.

— Aidez-moi à me relever. Et je vous dois une explication. Ce genre de chose devait arriver, un jour ou l'autre. Je suis désolée, ma chérie, dit-il en s'adressant à Jojo. Je t'ai fait une peur bleue. Ton appareil n'a rien?

353

— Non, il n'a rien, répondit Jojo en souriant. Je suis tellement contente que vous alliez bien. J'ai cru que vous alliez mourir.

Freddie lui tapota l'avant-bras, puis se retourna vers Tyler.

— Si vous voulez bien m'aider à rentrer à la maison...

Lottie était à son bureau lundi matin et ouvrait le courrier lorsque Tyler entra.

— Je suis au courant pour la maladie de Freddie, annonça-t-il sans préambule.

— Ah bon ? dit-elle sans s'interrompre.

Si Tyler bluffait, elle refusait d'être celle qui vendrait la mèche.

— Il a perdu connaissance au bord du lac hier après- midi. Je l'ai ramené chez lui ensuite, et il m'a parlé de sa tumeur au cerveau.

— Oh...

Cette fois, Lottie leva les yeux, et sa gorge se serra. D'une certaine façon, le fait que Freddie en ait parlé à quelqu'un d'autre rendait sa maladie plus concrète à ses yeux.

— Et il m'a dit combien de temps lui donnaient les médecins. Il

devrait accepter d'être soigné, déclara Tyler en secouant la tête. Je sais pourquoi il en a décidé autrement, et je peux comprendre, dans un sens, mais j'ai du mal à admettre que ce soit vraiment ce dont il a envie.

— Je sais. Mais Freddie a pris sa décision, et nous devons la respecter. Il a vraiment perdu connaissance ? s'inquiéta Lottie.

— C'était une sorte de brève crise d'épilepsie. La troisième, apparemment. Il va prendre les cachets prescrits par son médecin, et cela ne devrait plus arriver.

Il y eut un silence, puis Tyler reprit :

— Donc, maintenant, je sais pourquoi il m'a dit que je pourrais acheter Hestacombe House après Noël. Vous imaginez ce que je ressens.

354

— Fini les vieilleries, on met du neuf à la place, dit Lottie en haussant les épaules avant d'ouvrir l'enveloppe suivante. Si Liana est encore là, je suis sûre qu'elle sera contente. Vous serez moins à l'étroit, tous les deux.

— C'est gentil, merci, murmura Tyler avec un regard signifiant une fois de plus qu'il n'était pas dupe une seule seconde. Mais je m'inquiète pour Freddie. Il est seul. Que se passera-t-il s'il a une nouvelle crise ? Comment fera-t-il s'il lui arrive un autre pépin ?

— Nous sommes en train de nous en occuper. Freddie sait ce qu'il veut faire, et il a les choses en main. D'ailleurs... dit Lottie en déchiffrant l'adresse qui figurait en haut de la lettre qu'elle venait d'ouvrir.

— Quoi ? demanda Tyler tandis qu'elle lisait. Quelque chose qui ne va pas ?

Contrariée, Lottie repoussa sa chaise de bureau et se leva.

— Désolée, apparemment, il n'a pas toutes les choses en main, finalement. Si ça ne vous dérange pas, je vais aller le voir. Il faut que je lui annonce une nouvelle.

47

Freddie n'avait rien à reprocher aux infirmières qui s'étaient occupées

de sa chère épouse Mary pendant son séjour à l'hôpital. Toutes avaient été efficaces et agréables. Mais Amy Painter avait été celle que Mary et lui étaient impatients de voir.

Le sourire d'Amy illuminait le service. Elle avait toujours une oreille prête à vous écouter, ou une plaisanterie coquine à vous raconter, au moment opportun. Ses cheveux blonds décolorés étaient très courts, et ses yeux tour à tour pleins d'empathie ou d'énergie lumineuse. Chaque fois que cela avait été nécessaire, elle avait su reconforter Freddie. Si Mary et lui avaient eu une fille, ils en auraient voulu une comme Amy. C'était la jeune femme de vingt-trois ans la plus parfaite, généreuse et attentionnée que l'on pouvait espérer.

Freddie avait encore la lettre qu'elle lui avait écrite après le décès de Mary. Elle était venue à ses funérailles, aussi, et avait beaucoup pleuré.

Quatre mois plus tard, elle lui avait envoyé une carte postale de Lanzarote, quelques lignes joyeuses pour lui dire qu'elle avait quitté Cheltenham et prenait des vacances au soleil avant de commencer à travailler dans un hôpital londonien. Le message se terminait ainsi : Très cher Freddie, je pense beaucoup à vous. Quand je rencontrerai quelqu'un, je voudrais être aussi heureuse avec mon mari que Mary et vous. Je vous embrasse fort, Amy.

Il avait gardé cette carte postale aussi. Elle avait eu beaucoup d'importance pour lui. Et lorsqu'il avait appris

357

sa maladie de la bouche du Dr Willis, et qu'il lui avait fallu commencer à prévoir et organiser le temps qui lui restait à vivre, Freddie avait tout de suite su qui il voulait à son chevet pour l'accompagner jusqu'au bout.

Il n'était pas complètement égoïste, et savait qu'Amy avait sa vie à mener, que de tels aménagements, c'était beaucoup demander. Mais c'était justement l'avantage qu'il y avait à être riche. Elle pouvait lui demander la somme qu'elle voulait, il serait heureux de la payer.

Aujourd'hui, devant le regard attristé de Lottie, Freddie sentit que tout n'allait pas comme il l'avait prévu.

— J'ai parlé avec une ancienne collègue d'Amy à l'hospice, annonça Lottie. Officiellement, ils ne sont pas censés communiquer les coordonnées du personnel, mais je lui ai expliqué pourquoi vous

vouliez la revoir, et elle m'a donné l'adresse de la mère d'Amy. Elle s'appelle Barbara, elle habite à Londres. Alors je lui ai écrit. Et elle m'a répondu.

Lottie fit une pause, montrant la lettre qu'elle avait ouverte dans le bureau. Puis, à contrecœur, elle reprit :

— Je suis désolée, Freddie. Amy est morte.

Morte? Comment quelqu'un comme Amy pouvait-il

être mort? Freddie tendit la main vers la lettre, avec le sentiment d'être emporté par une énorme bourrasque.

Chère Lottie,

Merci beaucoup pour votre gentille lettre à propos de ma fille. Je suis navrée d'avoir à vous apprendre qu'Amy a trouvé la mort dans un accident de voiture il y a trois ans. Elle était bénévole dans un hôpital pour enfants en Ouganda, et adorait sa vie là-bas. Malheureusement, la Jeep dans laquelle elle se trouvait a fait un tonneau et elle en a été éjectée. On m'a dit qu'elle était morte sur le coup, et le savoir m'est d'un certain réconfort, mais je suis sûre que vous comprendrez, que ces trois dernières années ont été très dures. Amy était toute ma vie, et j'ai encore du mal à croire qu'elle n'est plus là.

358

J'espère que cette mauvaise nouvelle n'affectera pas trop votre ami. Vous dites qu'il s'appelle Freddie Masterson, et que sa femme se prénomme Mary.

Je me souviens d'avoir entendu Amy me parler d'eux. Elle les appréciait beaucoup tous les deux, enviait la durée de leur mariage et leur bonheur. Ma jolie petite fille se lassait toujours de ses amis au bout de quelques mois, et son but dans l'existence était de trouver quelqu'un qui ne l'agace pas ou ne l'ennuie pas à mourir!

Mais je radote. Je suis navrée d'être porteuse d'une si mauvaise nouvelle.

Merci encore pour votre lettre ; savoir qu'Amy n'a pas été oubliée et a laissé de bons souvenirs dans l'esprit de certains me fait du bien. Cela compte beaucoup.

Bien à vous,

L'appartement était au dixième étage d'un immeuble HLM moderne de Hounslow. N'étant désormais plus autorisé à conduire, Freddie avait loué pour la journée une voiture avec chauffeur. Il descendit, et expliqua au chauffeur qu'il en avait pour deux heures environ.

Puis il monta au dixième dans un ascenseur maculé de graffitis.

— Cela me fait tellement bizarre, lui dit Barbara Painter. Et beaucoup de bien en même temps. Je n'arrive pas à croire que vous soyez là. J'ai l'impression de vous connaître.

— Moi aussi.

Freddie sourit et la regarda lui servir une tasse de thé. L'appartement ne payait pas de mine mais était chaleureux, propre et agréable à l'intérieur. Il y avait des photos encadrées d'Amy sur tous les meubles, à tous les âges.

Barbara vit qu'il les regardait.

— Plusieurs fois, on m'a dit que j'avais fait de cet endroit un sanctuaire, mais en fait elles ont toujours été là- Je ne les ai pas installées du jour au lendemain après

359

sa mort. Son père nous a abandonnées avant sa naissance, alors ça n'a toujours été que nous deux. Pourquoi devrais-je m'empêcher d'exposer des photos de celle que j'aimais le plus au monde ?

— Exactement.

Freddie ne voyait pas comment Barbara Painter parvenait à vivre, à continuer. L'injustice de cette histoire dépassait son entendement.

Pourquoi une jeune fille comme Amy devait-elle mourir alors que des agresseurs, des violeurs, des tueurs en série vivaient tranquilles ?

— Il suffit de prendre un jour après l'autre, poursuivit Barbara, comme si elle avait lu dans son esprit. On se force à se lever chaque matin, et on essaie d'avoir un but, quelque chose vers lequel tendre, même si c'est insignifiant. Seigneur, vous m'entendez ? On dirait un psy.

— Êtes-vous allée en voir un ?

— Pas très longtemps. J'ai envoyé balader tous les papiers qu'elle avait sur son bureau et je lui ai dit d'aller se faire voir.

— Du moment que cela vous a fait du bien... dit Freddie avec un large sourire.

Barbara était une femme un peu ronde, maternelle, qui devait avoir une cinquantaine d'années, avec des cheveux châtain clair, des yeux vifs et un sens de l'humour plutôt corrosif. Depuis son arrivée, un peu plus d'une heure auparavant, ils avaient partagé des souvenirs de Mary et d'Amy, parlé de sa tumeur au cerveau. Entre eux, le courant était indéniablement passé.

— Et puis elle s'est mise à quatre pattes pour tout ramasser elle-même, continua Barbara. Elle m'a dit que ce n'était pas grave du tout. Je n'arrivais pas à y croire ! J'avais l'impression d'être la princesse dans l'histoire de la princesse et du petit pois ! J'aurais pu lui dessiner un truc au feutre sur le visage et elle n'aurait rien dit ! Ça aurait été drôle, non ? Je pouvais faire n'importe quoi. Oh, vous avez fini votre thé. Je vous ressers ?

— Merci.

360

Comme c'était l'heure de son traitement, il sortit un flacon et prit un comprimé de carbamazépine. Puis, parce que son mal de tête devenait insupportable, il ajouta deux calmants.

— Je suis navrée, dit Barbara. J'ai manqué de tact, tout à l'heure, en vous disant qu'il fallait avoir un but, quelque chose vers lequel tendre.

.

Combien de temps vous reste-t-il, d'après les médecins ?

Freddie apprécia cette façon d'aborder directement les problèmes.

— Un an. En gros. Mais c'était l'été dernier. Donc, c'est plutôt huit ou neuf mois.

— Amy aurait été flattée de savoir que vous vouliez qu'elle prenne soin de vous. Qu'allez-vous faire, maintenant ?

Freddie haussa les épaules, puis avala ses comprimés, l'un après l'autre.

— Passer une petite annonce, je suppose. Recevoir des candidats, essayer de trouver quelqu'un que je supporte au quotidien. Quelque chose me dit que je ne vais pas être le plus patient des patients.

— Vous voulez dire que vous êtes un emmerdeur mal embouché ? J'ai eu affaire à un paquet de gens comme vous, à mon époque, vous pouvez me croire, déclara Barbara en souriant. Quand Amy s'occupait de votre épouse, vous a-t-elle jamais dit ce que je faisais dans la vie ?

— Je ne me souviens pas, non. Vous étiez quoi ? Physionomiste dans une boîte de nuit ?

— Non mais, dites donc ! fit mine de s'offusquer Barbara. Regardez plutôt cette photo, là, sur le panneau de liège.

Freddie se leva et se dirigea vers ledit panneau, sur lequel plusieurs photos étaient punaisées au hasard, entre des cartes de visite de taxi, des petits mots et des numéros de téléphone. L'une d'elles montrait Barbara et Amy riant toutes les deux, et écoutant mutuellement leur respiration à l'aide d'un stéthoscope. Elles portaient le même uniforme.

361

— Vous êtes infirmière ?

— Eh oui.

— Vous travaillez où ?

— Nulle part. J'ai pris ma retraite au mois de mars. Et je meurs d'ennui depuis, précisa Barbara après un silence.

Freddie eut presque peur de lui poser la question.

— Envisageriez-vous de vous occuper d'un emmerdeur mal embouché pendant quelques mois, jusqu'à ce qu'il casse sa pipe ?

— Si vous me criez dessus, est-ce que j'aurai le droit de répondre ?

— Je le prendrai mal si vous ne le faites pas.

— Dans ce cas, je suis partante. Vous vouliez Amy, et vous m'avez à la place.

Les yeux de Barbara Painter brillèrent tandis qu'elle regardait fièrement le cliché, sur le panneau.

— Et vous savez quoi ? Je pense que cela la ferait drôlement rigoler.

48

Le portable de Lottie sonna, et cinq cents paires d'yeux mécontents se tournèrent vers elle. Articulant « Désolée, désolée », elle se rua vers la sortie.

C'était Seb.

— Salut, beauté, comment ça va ?

— Je ne sais plus où me mettre. J'ai oublié d'éteindre mon téléphone et tout le monde me regarde.

— Mon Dieu, ne me dis pas que tu es à la messe.

— Pire. À un tournoi d'échecs.

Seb trouva cela hilarant.

— Quoi ? Tu plaisantes ? Je ne savais même pas que tu jouais aux échecs.

— Je ne joue pas. C'est Nat, il s'est inscrit au club de . école, et puis son prof a inscrit tous les membres du club i ce tournoi géant, et par je ne sais quel hasard dément, \ "at est arrivé à passer le premier tour du tr oisième plus zrand tournoi du monde. Voilà pourquoi je me retrouve à .école d'Etloe Park un dimanche matin à dix heures, sur je point de mourir d'ennui. Sauf que je n'ai même pas le droit de m'ennuyer, parce que je suis censée me comporter en maman qui soutient son fils pendant encore six heures.

Comme elle disait cela, un des organisateurs du tournoi passa devant elle et la toisa d'un air sévère, la barbe frémissant de désapprobation.

— Houlà, mais c'est pas du tout ce que je voulais entendre, moi ! À quoi ça sert que je rentre un jour plus tôt parce que tu me manques trop, si c'est pour découvrir que tu as d'autres projets pour la journée ?

363

— C'est vrai ? Tu as fait ça ? s'exclama Lottie.

— Un peu, mon neveu. Je suis sur la M4, en ce moment. J'avais prévu de me pointer sur le pas de ta porte, et de te ravir pour la journée.

— Je suis désolée. Si tu tiens quand même à te pointer sur le pas de ma porte, tu peux toujours ravir Mario : j il refait la chambre de Ruby.

Mince, un autre organisateur du tournoi venait de passer, et la dévisageait avec le même air pincé. Pourquoi étaient-ils tous aussi pète-sec

?

Et pourquoi avaient-ils tous des barbes incroyables ?

— Je vais passer mon tour, je crois. On se voit ce soir?

— Ce soir, d'accord.

Maintenant, les six prochaines heures promettaient d'être encore plus interminables. De tous les dimanches de l'année, pourquoi les barbus avaient-ils choisi celui-ci pour leur fichu tournoi ?

Après avoir éteint son téléphone, Lottie retourna dans la grande salle et feignit de ne pas remarquer les coups d'œil désapprobateurs, retenant une impérieuse envie de leur tirer la langue.

La deuxième partie avait commencé depuis onze minutes, et il régnait un silence monacal dans la salle, en dehors du tintement des pièces sur les plateaux et du cliquetis des chronomètres relancés à chaque mouvement.

Des dizaines de tables étaient alignées sur plusieurs rangées, avec, chaque fois, deux enfants face à face, concentrés sur le plateau. La plupart des parents, dont Lottie, étaient installés à une distance respectable, mais un certain nombre de papas, incapables de rester assis, allaient et venaient autour de la table de leur rejeton, observant les options retenues par ceux-ci, approuvant d'un mouvement de tête, se caressant le menton, songeurs ou satisfaits. Lottie, elle, se contentait de soutenir Nat en silence.

Et de loin.

Enfin, le deuxième match s'acheva. Nat serra la main de son adversaire et rejoignit Lottie, qui avait déjà pris la direction de la sortie. Elle comprit au pincement de ses lèvres qu'il luttait pour ne pas pleurer.

— J'ai pas gagné.

Il n'avait pas gagné le premier match non plus. Lottie sentit son cœur de mère fondre et prit son fils dans ses bras.

— Mon chéri, murmura-t-elle. Ça n'a pas d'importance. N'oublie pas que la plupart des enfants ici jouent aux échecs depuis qu'ils sont bébés. Toi, tu as appris il y a quelques semaines à peine.

Nat essuya subrepticement une larme.

— J'espère que je vais gagner le prochain match.

Lottie l'espérait aussi, mais sans y croire vraiment. De toute évidence, Nat manquait de pratique.

— Ce n'est qu'un jeu, après tout, dit-elle en lui tendant un chewing-gum.

— Mais je déteste perdre ! J'ai l'air d'un idiot !

— Tu n'as pas l'air d'un idiot, assura-t-elle en l'embrassant à nouveau. Tu sais quoi ? Et si on s'en allait ? Rien ne nous oblige à rester avec tous ces petits morveux à lunettes. On peut rentrer à la maison et passer une journée formidable, à faire exactement ce qu'on veut.

Un des organisateurs passa à ce moment-là, et lui lança un regard méchant.

— Pas question, décréta Nat. Je reste. Il y a encore six matchs à jouer, alors j'ai des chances d'en gagner quelques-uns.

Lottie regarda sa montre. Ils avaient vingt minutes avant le commencement du match suivant. Autour d'eux, des papas très impliqués reprenaient avec leurs enfants différents mouvements sur de petits plateaux magnétiques, et leur expliquaient à quel moment ils s'étaient trompés.

— Allez, viens, je t'emmène à la cafétéria pour un Coca et un beignet...

À l'heure du déjeuner, Nat avait joué et perdu quatre matchs.

— Ils en ont tous gagné au moins un, sauf moi, hoqueta-t-il d'une toute petite voix.

Lottie avait du mal à parler, tant sa gorge était nouée.

— Mais tu t'es déjà tellement bien débrouillé ! Il s'agit de la finale du tournoi géant ! Pense à tous les enfants qui ne sont même pas arrivés jusque-là ! Tu as fait mieux qu'eux, et c'est déjà fantastique !

— Mais je voudrais en gagner au moins un, moi.

Si payer un des concurrents pour qu'il perde avait été possible, Lottie l'aurait fait sans hésiter. Impuissante, elle finit par proposer à Nat de demeurer auprès de lui pendant qu'il jouait.

— Non, maman, je crois que tu me gênerais. Et puis tu n'y connais rien aux échecs... Tu sais comme moi que tu es nulle à ce jeu.

La cloche sonna, rappelant les participants pour le cinquième match.

Lottie serra son fils dans ses bras et le regarda se diriger vers la table où figurait son numéro. Son adversaire était déjà installé, un jeune garçon à l'air prétentieux, avec des lunettes à la Harry Potter. Elle l'avait remarqué à la cafétéria, et avait entendu son père lui rappeler un match Polonowski-Kasparov en illustration de ce qu'il avait fait. Flûte, tout ce dont Nat avait besoin, c'était de gagner un petit match de rien du tout.

Était-ce trop demander ? Merde, Harxy Potter venait de prendre un pion, déjà.

Un quart d'heure environ après le début du match, la porte de la salle s'ouvrit et se referma. Lottie, désormais aguerrie aux techniques de l'immobilité totale, ne bougea pas un cil, se concentrant sur Nat. Ce dernier, lui, leva les yeux, et son visage s'illumina. Il esquissa un petit signe de la main, puis fit comprendre à sa mère qu'il fallait qu'elle se retourne.

C'était Seb, sur le pas de la porte, qui souriait à Nat, et que fusillait du regard un des organisateurs, posté justement à la porte. Laisse échapper un petit cri de surprise, Lottie lui fit signe de la rejoindre. Avec une grimace, Seb lui adressa le même signe en retour. Sous de nouveaux regards désapprobateurs, Lottie se leva et se fraya un chemin entre les parents, jusqu'à la porte.

— Tu avais raison quand tu disais que c'était d'un ennui sans nom, ici !

commenta Seb lorsqu'ils furent dans le couloir. On dirait une morgue.

— Je n'en reviens pas que tu sois là ! s'exclama-t-elle, ravie.

— Je ne pouvais pas attendre, j'avais trop envie de te voir.

Il la plaqua contre le mur et, les yeux brillants, l'embrassa.

— Mmm, voilà qui est mieux. Enfin, c'est un début. Tu penses que tu peux t'éclipser un moment ? Je pourrais te montrer à quel point tu m'as manqué, comme ça.

— Arrête, souffla Lottie en sentant les mains de Seb descendre sur ses fesses.

— Oh, t'es pas drôle. Je voulais juste vérifier qu'elles étaient toujours parfaites.

— Elles le sont, fais-moi confiance, dit-elle en forçant sa main gauche à remonter un peu. Et on ne peut pas s'éclipser parce que Nat a bientôt fini son match. Il les a tous perdus, jusque-là.

— Enfin une bonne nouvelle, observa Seb. Si ça lui plaît, il risquerait de vouloir organiser des tournois, ensuite. Et il aurait l'air ridicule avec la barbe.

Le match prit fin. Se préparant au pire, Lottie attendit Nat dans le couloir.

Il se rua dans ses bras.

— Maman ! Devine ! J'ai gagné !

— Non ? Vraiment ?

— Oui ! J'ai vraiment gagné ! Je perdais, et puis Seb est arrivé et là, j'ai commencé à gagner !

Laissant s'exprimer leur joie, les deux garçons, le grand et le petit, se tapèrent dans les mains.

— J'y crois pas ! hurla Nat, surexcité. J'y suis arrivé !

— T'es le meilleur, dit Seb en le faisant tourner dans les airs.

— Maman, s'il te plaît, pour le prochain match, ne viens pas dans la salle, d'accord ? Parce que chaque fois que t'étais là, j'ai perdu et, au

moment où t'es sortie, je

367

me suis mis à gagner. Donc, c'est toi qui devais me porter malchance...

— Va falloir trouver une autre excuse, cette fois, murmura Seb à l'oreille de Lottie comme l'un des organisateurs annonçait la reprise des matches. On a au moins vingt minutes à passer ensemble sans interruption.

— Tu dépasses les bornes, répliqua-t-elle en étouffant un rire. Tu trouves que je ne me suis pas assez donnée en spectacle ? Nous sommes dans un établissement respectable !

— Allez, arrête de faire la mijaurée. Et puis, j'ai besoin que tu m'aides à lire une carte.

Seb la prit par la main et l'entraîna dans un couloir, puis dans un autre, avant de la plaquer contre une porte et de l'embrasser longuement. Ce faisant, il ouvrit la porte et la poussa à l'intérieur.

Ils se retrouvèrent dans une salle de classe déserte, aux murs couverts de cartes géographiques des différents continents. Seb la conduisit jusqu'au bureau du professeur, sur l'estrade.

— Tu l'as déjà fait sur une chaise pivotante ? demanda-t-il avec un air espiègle.

— Quelque chose me dit que ce n'est pas la première fois que tu viens ici.

— Si tu veux tout savoir, j'ai séduit ma prof de géographie ici même, répondit Seb avec un sourire coquin, tout en essayant de glisser une main sous le chemisier rose de Lottie.

— C'était ton école ? Tu ne me l'as pas dit, au téléphone !

Cela ne la surprenait qu'à moitié. Etloe Park était l'école privée la plus huppée de la région.

— Quand tu m'as dit où tu étais, j'ai décidé de te faire la surprise. Eh, détends-toi, personne ne sait que nous sommes ici.

Si contente qu'elle fût de voir Seb, Lottie n'arrivait pas à se détendre, justement. Pour certains - pour lui, en tout cas - l'idée de faire l'amour dans une salle de classe

était excitante, mais pas pour elle. Déjà les doigts de Seb couraient sur sa braguette. Elle lui prit les mains, les ramena sur sa taille, et l'embrassa sur le nez.

— Tu racontes des histoires quand tu dis que tu as séduit ta prof de géographie, hein ?

— Pas du tout ! Elle s'appelait Mlle Wallis. J'avais seize ans et elle vingt-six.

— C'est honteux. Elle aurait dû être renvoyée.

— Sois honnête. J'étais irrésistible, dit Seb en la hissant sur le bureau puis en l'attirant vers lui. Tous les mercredis, elle me collait une retenue et je me retrouvais seul avec elle. Le fantasme de tout bon collégien qui se respecte. Et on ne s'est jamais fait prendre. Tu es sûre que tu ne veux pas essayer ?

— Pas ici. Pas maintenant, répliqua Lottie en refermant les bras autour de son cou. Plus tard.

— Tu es contente de me voir, quand même ?

Lottie pensa à Tyler et à Liana, et se plaqua contre lui, glissant ses jambes entre les siennes.

— Oh oui, je suis contente. Je suis même...

La porte s'ouvrit brusquement, et l'un des organisateurs du tournoi fit irruption dans la pièce. Lottie bondit et tenta de repousser Seb, mais ses jambes restèrent bloquées entre les siennes. Ne sachant que faire, elle se recoiffa d'une main, réajusta son chemisier et essuya ses lèvres.

Seigneur, comment avait-elle pu laisser arriver une chose pareille ?

— Peut-on savoir ce que vous faites là ? interrogea l'homme d'un ton glacial.

— Je suis navrée... nous...

— Je faisais juste visiter ma salle de classe préférée à Lottie, intervint Seb.

Nous admirions les.. euh...

— Je pense que nous savons tous ce que vous admiriez. Dehors. Allez, ouste. J'ai pour mission de vous escorter hors de cet établissement.

Horriifiée, Lottie s'écria :

— Mais je ne peux pas partir, mon fils participe au tournoi !

369

Elle vit dans le regard de l'organisateur qu'il était déjà au courant de ce détail.

— Alors peut-être devriez-vous retourner dans la salle avec les autres parents. Quant à vous, vous pouvez partir, ajouta-t-il à l'intention de Seb.

— Bon, bon, d'accord.

Seb se dégagea et embrassa Lottie.

— On se voit plus tard ? Tu passes chez moi à huit heures ?

— D'accord.

Luttant pour ne pas éclater de rire, elle réalisa qu'il venait, d'une seule main et sans que l'autre le remarque, de dégrafer son soutien-gorge.

— Au fait, demanda Seb à l'organisateur. Comment avez-vous su que nous étions ici ?

L'homme indiqua un coin de la pièce.

— Surveillance vidéo.

— Pff, on ne peut plus rien faire, de nos jours, soupira Seb en secouant la tête. Heureusement qu'il n'y en avait pas, quand j'avais seize ans.

Il se tut un instant, avant d'ajouter avec un petit rire :

— Quoique. Peut-être qu'il y en avait, finalement.

49

— Maman, j'essaie vraiment d'être gentil avec Ruby, mais elle arrête pas de chanter ! se plaignit Nat. Et franchement, ça m'énerve.

— Je sais, mon chéri. Elle est très excitée, c'est normal.

Lottie le prit dans ses bras pour lui faire un câlin. Au même instant, la porte de la cuisine s'ouvrit, et Ruby entra en dansant.

— J'ai dix ans, j'ai dix ans, j'ai dix ans !

Nat leva les yeux au ciel, écoeuré.

— Tu vois ?

C'était jeudi. Mais surtout, c'était le dixième anniversaire de Ruby, et personne n'était autorisé à l'oublier ne serait-ce qu'une demi-seconde. La petite fête à laquelle étaient conviées toutes ses amies n'ayant lieu que le samedi suivant, il était prévu que ce soir, Mario les emmènerait tous chez Pizza Hut.

D'ailleurs, n'était-ce pas sa voiture que Lottie entendait dans l'allée ?

— Tiens, on dirait que papa arrive, dit-elle, soulagée.

Nat et Ruby se ruèrent dans l'entrée pour ouvrir la porte en poussant des cris de joie. Lottie regarda sa montre. Six heures moins vingt. Tiens, Mario avait dû quitter son boulot vraiment tôt...

— Ouaiiiiiiiiis!

Ce hurlement de bonheur la poussa à rejoindre Nat et Ruby dans l'entrée.

Elle y trouva Amber, accroupie entre les deux enfants, au milieu de multiples cadeaux posés par terre.

371

— Tu es venue ! disait Ruby, au comble de l'excitation. Je croyais qu'on ne te reverrait plus jamais, mais tu n'as pas oublié !

— Oh, comment aurais-je pu oublier l'anniversaire de mon petit monstre ! lança Amber en les embrassant tous les deux. Et puis je t'avais dit que je viendrais, non ? Quand j'ai appelé.

Ruby se calma presque instantanément et regarda derrière elle pour vérifier si Lottie avait entendu.

— Est-ce que je devrais être au courant d'un truc ? s'enquit cette dernière.

— Mon Dieu, je suis désolée, déclara Amber. J'ai appelé mardi soir et

Ruby m'a dit que tu étais dans ton bain. Je voulais juste savoir si je pouvais passer ce soir, et elle m'a dit que c'était d'accord. Je pensais qu'elle te ferait passer le message.

— J'ai oublié, s'empessa de préciser Ruby.

Lottie comprit aussitôt que c'était faux.

— Ça ne me dérange pas, personnellement. C'est juste que Mario doit passer. On va au restaurant tous les quatre.

— De toute façon, je ne peux pas rester longtemps. Je ne serai plus là lorsqu'il arrivera.

Lottie réalisa alors qu'elle calculait en fonction de l'horaire habituel de Mario, qui finissait plus tard le jeudi.

— Ou bien tu pourrais venir avec nous à Pizza Hut, proposa Ruby avant de se tourner vers Lottie, le regard plein d'espoir. Hein, maman ? Elle pourrait, non ? Ça serait génial.

Lottie et Amber échangèrent un regard, comprenant toutes les deux qu'il s'agissait là du plan forgé par Ruby depuis le coup de téléphone dont elle n'avait pas parlé.

— Ma chérie, je ne peux pas. C'est vraiment gentil à toi d'y avoir pensé, en tout cas, répondit doucement Amber. Mais mon ami m'attend dehors.

Ma voiture est tombée en panne hier et c'est lui qui m'a conduite jusqu'ici.

Ruby se décomposa.

372

— Quel genre d'ami ?

— Eh bien... disons que c'est mon petit ami.

— Tu ne veux pas lui demander d'entrer ? s'enquit Lottie.

— Non, ça va aller, merci, répliqua Amber. Il a son ordinateur portable avec lui, et tout le travail nécessaire pour l'occuper.

— Il est gentil ? questionna Nat.

— Oh, oui. Très gentil.

— Papa, il a pas de petite amie.

— Ah bon ? Je suis sûre qu'il en trouvera une très vite.

— Il dit qu'il attend Keira Knightley, ajouta Nat en se mordant la lèvre.

— Elle en a, de la chance, fit Amber avant de poursuivre, d'un ton enjoué

: Mais il me semble que c'est l'anniversaire de quelqu'un, aujourd'hui ! Et je suis là pour une heure, alors on va en profiter et s'amuser, d'accord ?

— Ouais ! Tu veux bien me faire une tresse depuis le haut de la tête ?

— Bien sûr ! Ta maman n'arrive toujours pas à les faire comme il faut, celles-là ?

— Non, elle est nulle.

— Je te remercie, grommela Lottie en ramassant les cadeaux éparpillés.

Je pense que c'est moi qui vais les ouvrir, ceux-là.

Lorsque Mario arriva à Piper's Cottage, il dut se garer derrière une Ford Focus bleu impérial rutilante. En descendant de voiture, il vit à l'intérieur un homme assis au volant, qui leva les yeux, le salua poliment d'un mouvement de tête et retourna à son écran d'ordinateur.

— Vous cherchez quelque chose ? demanda Mario par la vitre entrouverte. Vous êtes perdu ?

L'homme leva à nouveau la tête et sourit.

— Tout va bien, je vous remercie. J'attends juste quelqu'un.

373

Des clients de Lottie, songea Mario. Ou alors elle a ramené une copine de Ruby de l'école...

— Papa! Devine qui est dans le salon! dit Nat en tirant Mario par la manche.

— Keira Knightley, j'espère.

— Encore plus mieux que ça !

Assise en tailleur sur une chaise au milieu de la pièce, Ruby, radieuse, se faisait tresser les cheveux par Amber. Mario, la bouche sèche, comprit aussitôt qui était le conducteur de la Ford Focus. Merde, mais que fichait Amber avec un type pareil ? On aurait dit un prof de géographie !

— Papa ! C'est mon anniversaire ! s'exclama Ruby sans pour autant bouger la tête. Et regarde ce que Amber m'a apporté ! C'est super, non ?

Il fallut un moment et quelques efforts à Mario pour hocher la tête, admirer le haut vert scintillant que Ruby portait, et faire comme si Amber n'était pas dans la pièce. Elle était resplendissante. Habillée à sa façon, comme toujours. En pull angora abricot et pantalon rayé orange et blanc. Il avait toujours adoré sa façon de s'habiller. Seigneur, elle lui manquait tellement.

— Et elle m'a acheté une araignée électrique ! ajouta Nat. Parce que c'est pas mon anniversaire.

— Je lui ai montré ma chambre. Elle m'a dit qu'elle aimerait avoir le même papier peint avec des paillettes roses.

— Tu n'as qu'un mot à dire, risqua Mario sur le ton de l'humour. Et je débarque avec ma table à encoller.

Amber sourit, attachait la tresse de Ruby avec un chouchou rose.

— Voilà, c'est fini. Tu as l'air d'une princesse.

Et moi ? pensa Mario. J'ai l'air de quoi ? D'un type qui se sent très mal ?

Je n'ai couché avec personne d'autre, tu sais. C'est bien simple, je n'en ai même pas envie. L'abstinence totale.

— Oh, j'ai oublié de te dire ! J'ai eu un certificat ! s'écria Nat. Parce que j'ai joué aux échecs !

Il disparut en courant chercher le précieux morceau de papier dans sa chambre.

— Aux échecs! répéta Amber, impressionnée. Mais qu'est-ce que ça sera, la prochaine fois ? La physique quand t'ira ?

— Un vrai cauchemar, soupira Lottie en se remémorant son dimanche au collège d'Etloe Park. Ça a duré la journée. Des centaines de gamins qui jouaient aux échecs.

— À Etloe Park? Ah oui, je sais ! Un des amis de Quentin a participé à l'organisation du tournoi.

Mario fit de son mieux pour garder son sérieux. Lottie lui avait relaté les hommes à la barbe avec force détails.

— Tu es au courant de ce qui s'est passé ? demanda Amber à Lottie. Tu sais, la fameuse histoire ?

Lottie était à genoux et ramassait les morceaux de papier cadeau ainsi que les rubans épars.

— Comment ça, la fameuse histoire ?

Ruby étant encore dans les parages, Amber prit un ton de conspiratrice, et délaya un peu ses propos.

— L'ami de Quentin a surpris un couple dans une des salles de classe. Il semblerait qu'ils étaient occupés à faire ce que vous savez. À un tournoi d'échecs, vous vous rendez compte !

Le visage caché par ses cheveux, Lottie continuait de ramasser des morceaux de papier. Des morceaux de plus en plus petits, qu'on voyait à peine, d'ailleurs. Et qu'elle ramassait de plus en plus lentement, remarqua Mario.

— Non, ça ne me dit rien, fit-elle d'un ton absent.

— Remarquez, à mon avis, ils ne l'ont pas crié sur les toits. Mais vous imaginez ? Faire un truc pareil ! Et se faire prendre! À vrai dire, je t'imaginerais tout à fait dans une histoire de ce style, Mario !

— Et tu te goures complètement.

Depuis son aventure avec Gemma, la serveuse au chat mal embouché, Mario ne s'était fourré dans aucune histoire, et encore moins une comme celle-là. Mais il ne prit pas la peine de le souligner. Amber ne l'écoutait pas.

De plus, ce qui l'intéressait, là, tout de suite, c'était Lot- tie et son obsession du petit bout de papier.

— Le voilà !

Nat réapparut en brandissant son certificat, qu'il montra fièrement à Amber.

— Tu es un génie, mon grand, le félicita-t-elle en l'embrassant.

— C'est grâce à Seb. Il est venu m'encourager, mais en silence parce qu'on n'avait pas le droit de faire du bruit. C'était comme de la magie : dès qu'il est arrivé, j'ai gagné !

— C'est drôlement chouette, ça, approuva Amber en lui caressant les cheveux. J'en ai beaucoup entendu parler, mais je ne l'ai pas encore rencontré. Il te plaît, alors ?

— Il est super génial. Avec lui, on se marre, et puis il est gentil, aussi.

— C'est le copain le mieux que maman a jamais eu, confirma Ruby.

— Eh bien, en voilà une bonne nouvelle. Et un soulagement, après l'épisode Tyler, ajouta Amber à l'intention de Lottie.

Lottie était heureuse avec Seb. Amber était heureuse avec Quentin. Mario n'en pouvait plus. Ces dernières semaines avaient été les plus éprouvantes de son existence.

Amber jeta un coup d'œil à sa montre et se leva.

— Houlà, je ne m'étais pas rendu compte que le temps passait si vite.

Pauvre Quentin, il doit se demander si je n'ai pas décidé de passer la soirée ici !

Mario regarda par la fenêtre et lança :

— Il est parti. Il a dû en avoir marre et s'est tiré.

À son plus grand agacement, Amber ne bondit pas vers la fenêtre. Non, elle ramassa son sac, prit son temps pour vérifier qu'elle n'oubliait rien et répondit d'un ton léger :

— Quentin ne ferait jamais ça. Ce n'est pas son style.

Mais si le ton était léger, le regard qu'elle eut pour Mario, lui, était

lourd de sous-entendus. Au point qu'il s'en indigna.

376

— Ce n'est pas le mien non plus. Jamais je ne me tirerais en te laissant plantée quelque part.

— Non, je ne pense pas que tu le ferais, effectivement, admit Amber avec un bref sourire. Mais il est très possible qu'en m'attendant, tu draguerais toutes les filles qui passeraient.

Mario prit cette accusation comme une claque en pleine figure.

— Pas du tout. Je ne ferais jamais ça !

La petite voix de Ruby s'éleva alors, sur un ton apitoyé :

— Papa, tu sais bien que tu le ferais.

50

— C'est pire que le train fantôme, dit Seb en se redressant pour vérifier l'effet de son travail. J'ai peur rien qu'en vous regardant.

— Raaaaaargh ! rugit Nat, à peine reconnaissable sous la peinture vert et rouge.

— Mes dents me font baver ! rigola Ruby.

Elle ravalait sa salive et remit ses dents de vampire en place.

— Papa, il faut que tu te déguises aussi, ordonna Maya, déjà grimaçant en violet, avec le tour des yeux noir. Vous devez faire peur aussi, toi et Lottie.

— Maman peut mettre les dents pourries, et Seb sera un fantôme, suggéra Ruby.

— Oh non, pauvre Lottie, on va pas la forcer à mettre ces horribles dents. Papa les mettra. Allez, faut les préparer.

Lottie s'installa et laissa Ruby et Maya s'occuper de son maquillage. À

côté d'elle sur le canapé, Seb se soumit à l'imagination de Nat. L'expression de concentration intense qui se lisait sur le visage des trois enfants fit sourire Lottie. Elle réalisa qu'elle vivait un moment de bonheur intense, le genre de moment qui laisse un souvenir que l'on

garde pour toujours et que l'on chérit.

C'était Halloween, et il était prévu qu'ils feraient la tournée « Bonbons ou baston » tous les cinq, Maya étant chez son père pour le week-end.

Lottie avait d'abord un peu appréhendé la rencontre entre la fillette de huit ans et ses

379

propres enfants, mais très vite, ses craintes avaient été balayées. Petite blonde pétillante, débordant d'assurance, Maya n'avait pas été intimidée le moins du monde par Ruby et Nat. Et cinq minutes après avoir été présentés les uns aux autres, les trois enfants s'entendaient comme larrons en foire. Ils avaient déjeuné tous ensemble dans la maison que Seb partageait avec sa sœur Tiffany depuis que leurs parents étaient partis vivre dans le sud de la France. L'après-midi, ils avaient regardé le dernier Harry Potter en vidéo, puis joué au portrait chinois avant de se préparer pour aller terrifier les innocents habitants de Hestacombe.

— Voilà, j'ai fini, annonça fièrement Ruby en se redressant.

Lottie se regarda dans le miroir. Elle avait des lèvres noires, les paupières orange fluo, les cils verts et de grosses verrues noires partout sur la figure.

Elle se tourna vers Seb. Il portait une perruque de savant fou, un faux nez boursoufflé de verrues et les dents pourries.

— Hou, badame Carlyle, fous jêtes frès belle.

— Monsieur Gill, répondit Lottie en battant de ses cils verts. Enfin, je rencontre l'homme de mes rêves.

— Attends, papa, t'es pas assez moche, décréta Maya en s'emparant du crayon de maquillage rouge sombre. Je vais te faire d'autres points noirs...

Il faisait un temps rêvé pour Halloween. L'année précédente, il avait plu et le maquillage de tout le monde avait dégouliné. Ruby avait même perdu son chapeau de sorcière dans la tempête. Ce soir, un brouillard épais s'était emparé de la vallée, tamisant les lumières, étouffant les sons.

À vingt heures, ils terrorisaient le quartier de High Street depuis déjà

un moment, et prirent la direction des cottages de Freddie. Les enfants courant devant eux dans le chemin, Seb en profita pour ôter ses fausses dents et embrasser Lottie.

380

— Il faut qu'on reparte à neuf heures, murmura-t-il entre deux baisers. Je dois raccompagner Maya à Londres ce soir.

— C'était bien, ce week-end, hein ?

— Ça le sera encore plus quand on aura dévalisé ton patron.

— Oh non ! Pas question.

— Pourquoi ? Il vit dans un des cottages, non ? On ne peut pas l'épargner, les enfants se demanderaient pourquoi.

— Nat et Ruby refuseront.

— Eh ! C'est un Amerloque, après tout. Halloween, chez eux, c'est un gros truc. Et puis, si les gamins peuvent lui jouer un tour, ils seront ravis.

Encouragés par Seb, ils le seraient certainement. Lottie soupira de soulagement lorsque, parvenus aux abords de Fox Cottage, elle constata qu'il était plongé dans le noir.

— Il n'y a personne.

— Ou alors, ils ont peur. Ils tremblent dans l'obscurité. Ou dans leur lit, dit Seb avec un clin d'œil. Allez essayer la sonnette, les enfants.

— Pas moi, contra Ruby.

— Pas moi non plus, fit Nat.

— Moi j'y vais.

Maya courut jusqu'au perron et sonna un long moment. Vingt secondes plus tard, elle haussa les épaules, déçue.

— Y a personne.

Ouf, pensa Lottie.

— Je leur mets une araignée en plastique dans la boîte aux lettres ?

proposa Maya.

— Ouais ! s'exclama Nat, ravi. Mets-leur des tas d'araignées.

Ruby leva une main.

— Chuuuut ! Qu'est-ce que c'est ?

— Ta main ? répondit Maya.

— Non. Ce bruit, là. Quelqu'un marche dans le chemin.

381

Ils écoutèrent, et entendirent des voix étouffées.

— Je parie que c'est Ben et Harry Jenkins, déclara Nat, les yeux brillants à l'idée de rencontrer leurs plus grands rivaux. On peut leur faire peur!

— OK, cachez-vous, ordonna Seb.

Tout le monde obtempéra, disparaissant dans l'obscurité, derrière les arbres et les buissons. Lottie et Ruby se retrouvèrent à l'abri du mur qui bordait le jardin de Fox Cottage. Dans le ciel, de pâles nuages passèrent devant une lune presque pleine.

Un éclat de rire leur parvint. Les pas approchaient.

— Ça ne ressemble pas aux enfants Jenkins, murmura Lottie.

— Chut, maman !

Lottie fit ce qu'on lui demandait. Quelques secondes plus tard, elle entendit une voix qui ne pouvait décemment pas appartenir à l'un des fils Jenkins, d'une part parce qu'elle était plusieurs octaves en dessous, et d'autre part parce qu'elle la reconnut.

— Ouaaaaaaaah ! hurlèrent alors Seb, Maya, Ruby et Nat bondissant à l'unisson hors de leur cachette et agitant les bras.

— Hiiiiii ! Mon Dieu, mais qu'est-ce que c'est ? hulula Liana en se ruant dans les bras de Tyler.

— Des bonbons ou la baston !

— Mais vous m'avez fait une peur terrible ! s'écria Liana en posant une

main sur sa poitrine. Et je n'ai rien sur moi.

— Alors c'est la baston ! déclara Maya.

Et aussitôt, elle l'arrosa à l'aide de son pistolet à eau.

Un liquide sombre vint maculer le devant du manteau crème de Liana, qui se mit à hurler.

— Mais tu es complètement folle ! Pourquoi as-tu fait ça!

— C'est pas graaaave, répondit Maya en levant les yeux au ciel. C'est de l'encre qui s'efface toute seule. Dans deux minutes, y aura plus rien.

Toujours à l'abri du mur, Lottie fit la grimace et laissa échapper un grognement. Elle ne savait même pas que

382

Maya avait un pistolet à encre magique. Et Seb, qui le savait sans doute, était incapable de comprendre que si la couleur bleue disparaissait effectivement en quelques minutes, il y avait de grandes chances pour qu'une marque de type tache de graisse demeure, elle, indélébile.

— Il vaut plusieurs milliers de dollars, ce manteau ! gémit Liana en secouant la tête, horrifiée.

— Eh, cool, c'est Halloween, intervint Seb. On rigole, c'est tout.

En regardant par-dessus le mur, Lottie constata que Tyler ne rigolait pas du tout. Reconnaisant enfin à qui il avait affaire sous le maquillage, il dévisagea Nat et Ruby en silence, avant de s'adresser à Seb.

— Est-ce que Lottie est au courant de ce que vous faites avec ses enfants

?

Seb posa une main protectrice sur les épaules des enfants, qui regardaient Tyler d'un air méchant.

— Je ne sais pas. Si on le lui demandait ? Lottie ? dit-il en haussant la voix et en pivotant vers le mur. Est-ce que tu sais ce que je fais avec tes enfants ?

Seigneur, c'était terrible... Lentement, Lottie se releva, très consciente tout à coup de son maquillage de vieille sorcière.

— Bon, écoutez, ça va maintenant, grommela Tyler. Je ne voudrais pas jouer les rabat-joie, mais vous n'êtes plus drôles. Vous pourriez provoquer des crises cardiaques, en vous jetant sur les gens comme ça en pleine nuit.

Vous pourriez tuer un de nos clients.

— Ce sont des gamins, répondit Seb en montrant Nat, Ruby et Maya. Et au risque de me répéter, c'est Halloween, aujourd'hui. Et puis, on savait que c'était vous. On vous a entendus arriver.

Donc il avait compris, lui aussi, pensa Lottie. Fallait-il en rire ou en pleurer?

— Et si mon manteau est fichu ? demanda Liana, visiblement en colère.

— On vous en paiera un neuf, cela va de soi. Allez, les enfants, dit Seb en les poussant sur le chemin. Va falloir

383

commencer à économiser votre argent de poche. Grâce à l'absence d'humour de certains, vous pourriez vous retrouver avec une sacrée note à payer.

Le lundi matin, Lottie n'était que culpabilité et défiance. D'ordinaire, c'était toujours elle qui s'excusait en premier, mais là, elle ne pouvait même pas l'envisager. La veille, Liana et Tyler avaient montré leur mépris pour elle et ses enfants. Il était évident qu'ils ne voyaient en Nat et Ruby que deux monstres sauvages impossibles à contrôler, et en elle une mère irresponsable. En faisant remarquer que c'était Maya qui s'était servie du pistolet à eau, elle donnerait l'impression de se démarquer de Seb et de sa fille. Et vu les circonstances, c'était une chose à laquelle elle ne pouvait tout simplement pas se résoudre.

Seigneur, faites que le teinturier parvienne à ôter la tache !

— Reconnaissez que c'était idiot, comme farce, tout de même, répéta Tyler.

Ce n'était pas très intelligent, effectivement, mais Lottie refusait de l'admettre devant lui.

— Peut-être que lorsque vous aurez des enfants, vous serez un peu plus indulgent, rétorqua-t-elle à la place. Et un peu moins mesquin et coincé.

Les enfants s'amusaient. Ils attendaient Halloween depuis des semaines.

— C'est très bien, dit-il en levant les mains. C'est parfait, je suis content pour eux. Mais ils ne devraient pas...

— S'amuser ? Être un peu espiègles ? Vous savez quoi, quand on a fait le tour du village, toutes les autres personnes que nous avons rencontrées ont été charmantes. Toutes se sont pliées à la coutume, conformées à l'esprit de cette fête. Pas une seule ne nous a menacés de nous poursuivre en justice.

— Arrêtez vos conneries. Nous n'avons pas dit ça. Je suggérais juste que des excuses pourraient peut-être figurer à l'ordre du jour. Peut-être pourriez-vous discuter avec

384

vos... votre jeune contingent, et lui faire comprendre qu'il doit s'excuser.

Pas auprès de moi, mais de Liana.

— Maya vit à Londres. Nat et Ruby ne savaient même pas qu'elle avait un pistolet à eau, et encore moins à encre.

Ce n'était pas vrai. Maya leur en avait parlé, mais Ruby n'y avait pas attaché d'importance.

— Ni l'un ni l'autre n'a tiré, reprit Lottie. Je ne vois pas pourquoi ils devraient s'excuser.

— Dans ce cas, peut-être que votre ami pourrait se fendre de quelques mots...

Voilà qui avait toutes les chances de se produire, tiens. Luttant pour retrouver le contrôle de sa respiration, Lottie entendit une voiture se garer dehors.

— Parfait, je le lui dirai. En fait, nous nous excuserons tous les deux. Un genou à terre, ce sera suffisant, vous croyez ? Ou faudra-t-il que nous nous prosternions devant vous?

— Lottie...

— Je vous l'ai dit. Vous aurez peut-être des enfants un jour. J'espère juste pour eux que d'ici là, vous aurez appris à être un peu moins prise de tête et un peu plus tolérant.

Ils se fusillèrent du regard. La porte s'ouvrit et Liana entra, ravissante en cachemire rose layette et jean. Elle sentit immédiatement l'atmosphère tendue et devina de quoi il s'agissait.

— Oh, non, ne me dites pas que vous vous disputez ! Je suis tellement navrée... Lottie, je m'en veux pour hier soir. Pourrez-vous m'excuser d'avoir été aussi mal lunée ?

Génial. Et qu'était-elle censée dire, maintenant ?

— Vous... vous ne l'étiez pas, finit-elle par bredouiller en rougissant.

C'est à nous d'être désolés. Nous n'aurions pas dû... abîmer votre manteau.

Pourquoi fallait-il que Tyler soit le témoin de cette scène ? Avec, elle était prête à le parier, le début d'un sourire narquois au coin des lèvres ?

385

— Non, non, surtout, ne vous excusez pas ! C'était ma faute, j'ai été abominable. Je supporte à peine l'idée d'avoir pu embêter vos enfants. La prochaine fois que je les verrai, je tâcherai de me rattraper. En attendant, tenez, je leur ai acheté des bonbons. Disons que c'est Halloween en retard.

Vous voulez bien les leur donner et leur dire que Liana s'excuse ?

Elle tendit à Lottie un sachet de bonbons hors de prix de chez Thorntons.

— Merci. Je le leur dirai. Mais vous n'étiez pas obligée...

— Oh, si. La dame de la teinturerie m'a affirmé que mon manteau en sortirait indemne. Elle a déjà eu affaire à ce genre de tache.

— Parfait. Vous me direz combien cela vous a coûté, j'aimerais vous rembourser...

— Il n'en est pas question ! décréta Liana en agitant une main en signe

de protestation. Bon, il faut que je file, mon aromathérapeute m'attend ! Tyler chéri, à plus tard, j'ai réservé une table pour le dîner au Petit Blanc.

Elle lui envoya un baiser, et Lottie la regarda sortir en se demandant quel effet cela faisait d'avoir un aromathérapeute qui attendait pour vous...

aromatiser? Elle se demanda aussi ce que cela faisait d'envoyer un baiser à Tyler et de l'appeler chéri. Cela signifiait en tout cas qu'ils couchaient ensemble.

— Une dernière chose, lança Tyler, la tirant de ses pensées.

— Quoi?

— Cette histoire d'encre, hier soir. Vous pouvez discuter avec moi tant que vous voulez, mais dès le départ, vous saviez que ce n'était pas une bonne idée.

Lottie le regarda.

— Je le savais ? s'enquit-elle d'un ton neutre.

Il eut un sourire de vainqueur et tira un élastique dans sa direction.

386

— Tout le monde était sorti de sa cachette pour nous faire peur, vous vous rappelez? Mais vous, vous êtes restée cachée derrière le mur.

51

— Tante Cress ? C'est moi.

Jojo était la seule personne à l'appeler comme cela, sinon, elle n'aurait pas reconnu la voix à l'autre bout du fil. C'était comme si chaque mot passait d'abord sur une râpe de papier de verre.

— Jojo ? Que se passe-t-il, ma chérie ?

Oh, je t'en prie, ne dis pas ce que je pense que tu vas dire...

— Je ne me sens pas très bien, croassa Jojo. Mais il ne faut pas que tu t'inquiètes, hein ? Mon prof vient d'appeler papa, il va venir me chercher et me ramener à la maison. Je crois que j'ai la grippe.

Cressida ferma les yeux. Évidemment que c'était la grippe. Quelle autre chose aurait pu venir annihiler aussi efficacement leurs projets pour ce week-end ? On était vendredi après-midi 5 novembre, et elle s'était fait un petit plaisir avec deux allers-retours Bristol-Newcastle sur EasyJet. De son côté, Tom avait acheté quatre billets pour le spectacle pyrotechnique le plus extravagant que Newcastle pouvait proposer. Comment avaient-ils pu ne pas deviner que quelque chose allait tout fiché en l'air ? Le contraire aurait relevé du miracle.

— Pauvre de toi..

Et pauvre de moi, songea Cressida, horrifiée par son propre égoïsme.

— Je sais. Depuis ce matin, c'est de pire en pire, je me sens vraiment pas dans mes baskets. Mais tu peux aller à Newcastle sans moi.

389

Le pouvait-elle ? Vraiment ? Retrouvant son entrain, Cressida répondit par automatisme :

— Ma chérie, ça ne serait pas drôle sans toi. Non, ne...

— Il faut que j'y aille, tante Cress. Papa est arrivé.

Jojo toussa et se racla la gorge un long moment avant de conclure, d'une voix d'outre-tombe :

— Il ne faut pas que tu annules. Je sais que sans moi, ça ne sera pas pareil, mais vas-y quand même. Tu verras, tu t'amuseras malgré tout.

Avec un mélange de remords, de honte et d'excitation, Cressida appela Tom et lui expliqua que Jojo était malade. Puis elle attendit.

Tom sembla déçu à un point qui lui fit presque plaisir.

— Nous avons dû faire quelque chose dans une autre vie pour avoir autant de guigne, vous ne croyez pas ?

Cressida inspira un grand coup, se demanda une dernière fois si ce qu'elle faisait était mal, puis se lança.

— Mais je peux venir quand même. Seule.

Sa proposition fut accueillie par un silence éprouvant.

— Vraiment ? Vous le feriez ? dit enfin Tom d'une voix qui laissait

deviner un large sourire.

Telle l'intrépide amazone qu'elle était assurément, Cressida répliqua, le souffle court :

— Bien sûr que je le ferais. Après tout, nous pouvons quand même aller au feu d'artifice, non? Donny ne s'amusera peut-être pas autant, mais..

— Ne vous inquiétez pas pour Donny, ça ira. Alors je vous attends à l'aéroport comme prévu? Sans votre chaperon ?

— Sans mon chaperon.

Cressida posa une main sur son cœur, qui battait la chamade, et se sentit d'humeur plus coquine que jamais. C'était désormais officiel, elle était égoïste et ne pensait qu'à elle. Mais le week-end à venir s'annonçait comme celui auquel elle n'osait plus rêver depuis longtemps.

390

— Vivement demain, conclut Tom, de toute évidence ravi et soulagé.

Assise au bord de sa baignoire, Cressida venait de terminer de s'enduire les jambes de mousse dépilatoire, et réalisa que depuis la dernière fois qu'elle avait utilisé ce genre de produit, il avait changé de nom - Immac était devenu Veet -, de consistance - la crème épaisse était devenue mousse -, et d'odeur - de franchement écœurant, on était passé à presque agréable. Décidément, elle vivait en ermite depuis trop longtemps.

Elle en était là de ses considérations existentielles lorsque l'on sonna à sa porte.

Franchement, y avait-il des caméras dissimulées dans cette maison ? Les gens le faisaient-ils exprès ? Si c'était Ted qui revenait à la charge pour lui donner une seconde chance, il risquait une agression à la mousse dépilatoire.

Mais comme elle était incapable de ne pas répondre, elle se leva et s'enveloppa dans ce qui lui tomba sous la main, c'est-à-dire sa robe longue.

— Cressida. Un service.

Si son ex-mari fut étonné de la trouver dans cette tenue à trois heures de l'après-midi, il n'en laissa rien paraître.

Il avait parlé sur un ton que Cressida connaissait bien et qui, plutôt que d'évoquer l'éventualité d'un service rendu, annonçait qu'elle allait devoir faire quelque chose pour lui.

— Robert, je suis...

— Sacha et moi avons un rendez-vous super important à Paris. Et quand je dis important, c'est encore trop faible. Peux-tu t'occuper de Jojo ?

Resserrant sa robe autour d'elle, Cressida tenta d'être ferme.

— Oh, Robert, je suis désolée, mais je ne peux pas. Tu comprends...

391

— Non, c'est toi qui dois comprendre, l'interrompt Robert en secouant la tête. Tu nous as demandé si tu pouvais avoir Jojo pour le week-end.

Sympas, on a dit oui, et on a prévu autre chose de notre côté. Ce n'est pas parce que Jojo est malade que ça te donne le droit de changer d'avis et de décider que tu ne veux plus d'elle. Nous avons des clients qui font le déplacement à Paris pour nous voir, au George-V. Saisis-tu l'importance de tout cela ?

— Mais...

— Cressida, crois-moi, ce n'est pas le genre de rendez-vous qu'on peut se permettre d'annuler.

Cressida sentit la moutarde lui monter au nez. Cela faisait des années que Sacha et Robert traitaient Jojo comme un animal familier un peu gênant.

Mais cette fois, ils allaient trop loin.

— Non, je suis navrée, je ne peux pas. Jojo est votre fille, elle est malade et c'est de vous qu'elle a besoin. De plus, j'ai d'autres.. d'autres...

Remarquant un mouvement à l'arrière de la voiture de Robert, elle s'interrompt.

— Qui est-ce?

— À ton avis? répliqua Robert en la considérant comme si elle avait posé la question la plus idiote du siècle. Jojo, évidemment.

— Mais que fait-elle dans la voiture, si elle est malade ?

Elle connaissait la réponse, bien sûr. Elle avait devant elle un spécimen de fait accompli particulièrement réussi. La spécialité de Robert.

— Je l'ai amenée. Tu voulais qu'elle vienne à pied ?

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Le médecin dit que c'est la grippe, mais à mon avis, une bonne aspirine et ça devrait aller.

Oh, que la tentation fut forte de mettre une bonne claque à ce visage si suffisant, si sûr de lui. Mais Jojo les regardait, et Robert n'avait de toute évidence aucune intention de céder du terrain. Deux adultes se disputant parce que ni l'un ni l'autre ne voulait s'en

392

combrer d'un enfant. Cressida ne pouvait pas faire cela à Jojo.

— Fais-la entrer, lâcha-t-elle, submergée par le remords et la honte. Tu ne peux pas la laisser dehors.

Robert la porta jusqu'au salon, enveloppée dans une couette à fleurs bleues et blanches, avant de retourner chercher le sac qui contenait ses affaires pour la nuit.

— Je suis vraiment désolée, murmura Jojo.

— Arrête tes bêtises. Ce n'est pas de ta faute si tu es malade, répondit Cressida en s'asseyant à côté d'elle.

— Mais j'ai tout fait rater. Tu aurais pu aller à New- castle et t'amuser avec Tom et Donny. Et puis, les billets d'avion que tu as achetés...

Jojo fut prise d'une quinte de toux qui la laissa pantelante. Son front était moite, elle avait de la fièvre.

Robert réapparut et laissa tomber le sac de sa fille à côté de la porte.

— Quelle horreur... qu'est-ce que tu as aux jambes ?

Cressida avait complètement oublié le Veet, qui ne moussait plus et dégoulinait le long de ses mollets.

Jojo se redressa pour voir de quoi il parlait.

— C'est de la mousse dépilatoire, dit-elle d'une voix rauque.

Robert eut un petit rire ironique.

— Tu te rasais quand on était mariés, non ? Je me souviens que ça piquait.

— Je me souviens que tu piquais aussi, rétorqua Cressida, blessée.

— Je suis tellement désolée, tante Cress, souffla Jojo lorsque Robert fut parti.

Elle avait posé la tête sur les genoux de Cressida, et grelottait sous sa couette.

— Oh, ignore-le. Les hommes ne peuvent pas s'empêcher de dire des trucs méchants, de temps en temps.

— Pas pour ça. Je parlais du voyage à Newcastle. Et puis il y avait le feu d'artifice, aussi, Tom avait acheté des billets. Je pouvais pas choisir un pire moment pour tomber malade.

393

— Ne dis pas ça. Je n'y serais pas allée sans toi, de toute façon, assura Cressida en caressant son front brûlant.

Restait à trouver un moment pour monter discrètement et appeler Tom sans que Jojo l'entende.

— Et puis les feux d'artifice, franchement, c'est nul, non?

52

Freddie était assis devant la cheminée lorsque Lottie entra en trombe et vint l'embrasser sur la joue.

— Hou, tu es gelée, dis donc !

— C'est parce qu'il fait froid, dehors !

Le nez rose et les yeux brillants, elle ôta ses gants et défit son écharpe de laine bleue scintillante.

— Les flaques ont gelé, ça va être glissade pour tout le monde sur les bords du lac, ce soir. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas venir?

— À t'en croire, c'est une offre qu'on ne peut pas refuser, répliqua Freddie, ironique. Remarque, deux jambes cassées, je ne suis plus à ça près.

— On pourrait vous pousser jusqu'en bas, idiot.

— Non merci.

À cause de son équilibre devenu précaire, et de sa jambe gauche de plus en plus faible, Freddie avait acquis un fauteuil roulant. Mais ce

soir, c'était avec joie qu'il laissait sa place aux plus intrépides que lui.

— Je préfère rester au chaud et vous regarder de ma fenêtre.

Chaque année, le grand feu de joie suivi du feu d'artifice au bord du lac était un événement dans tout le village. Freddie et Mary avaient créé cette tradition vingt ans plus tôt. Il y avait eu tant de bons moments...

— À quoi pensez-vous ? demanda Lottie en scrutant son visage.

— À l'an prochain. Tyler respectera-t-il la tradition ?

— Oh que oui. Je lui dirai que c'est obligatoire.

395

Freddie sourit. Ça, il n'en doutait pas une seconde.

— On ne sait jamais. Tu ne seras peut-être plus là, toi non plus. Seb aura peut-être réussi à vous emmener loin de Hestacombe, toi et les enfants. Si ça se trouve, tu vivras à Dubaï.

Au regard que lui renvoya Lottie, il devina que ce n'était pas une perspective qu'elle trouvait alléchante.

— Je ne sais pas. Je n'arrive pas à m'imaginer vivre ailleurs qu'ici. Mais je suis contente que Seb vous plaise.

Elle le lui avait présenté un soir de la semaine précédente. Freddie l'avait trouvé gentil, sans doute un peu fufufu, mais bourré de charme. Et Lottie était amoureuse. Freddie n'aurait pas parié pour un scénario « ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants », mais après tout, qui pouvait prédire quoi que ce soit dans ce domaine ? Lui-même avait eu un passé assez mouvementé et, en matière de relations amoureuses, avait tout sauf des certitudes. D'ailleurs, lorsqu'il avait épousé Mary, personne n'aurait parié un kopek sur leur avenir ensemble.

Ce qui prouvait bien qu'on ne savait jamais à l'avance. L'amour, c'était le hasard et la chance. Peut-être se trompait-il aujourd'hui : Lottie connaîtrait le vrai bonheur aux côtés de Sébastien Gill. Tout comme Tyler pouvait être heureux avec Liana. Bon, d'accord, les choses n'avaient pas tourné comme il l'avait espéré en secret, entre Tyler et Lottie, mais...

— Lottie, s'il vous plaît, vous pouvez m'avancer la petite table, là ?

Brrr, il va faire frisquet, ce soir, au bord du lac.

Barbara arrivait de la cuisine, chargée d'un plateau avec du whisky et des petits pains beurrés.

Au grand soulagement de Freddie, elle et Lottie s'étaient entendues à la minute où elles avaient fait connaissance. Pas de round d'observation, ni de regards méfiants comme avec Fenella.

— Vous aurez une vue super, d'ici, pour le feu d'artifice, déclara Lottie.

Ça va illuminer tout le lac. Mais s'il

396

fait trop froid, il est possible qu'on applique tous pour une tournée de frites bien chaudes, au petit matin.

— Prenez un whisky avant d'y aller, ça va vous réchauffer, l'enjoignit Barbara. Ne vous inquiétez pas, ce n'est que de la bibine bon marché : vous connaissez Freddie...

L'intéressé sourit. Il adorait cette irrévérence. Surtout quand il s'agissait d'un Glenfarclas single malt de trente ans.

— Ah bon. Dans ce cas... mais juste un petit, hein.

Dans le couloir, la pendule sonna sept heures, et rappela à Lottie qu'il était temps d'y aller.

— En fait, reprit-elle, j'étais juste passée vous dire que j'ai eu le type de l'agence au téléphone. Il n'a toujours rien trouvé.

Freddie était déçu, mais pas surpris. S'ils avaient retrouvé Giselle, ils l'auraient appelé aussitôt.

— Et si vous essayiez avec une autre agence ? suggéra Barbara.

— Celle-ci fait tout ce qu'elle peut, déjà, dit Lottie. Mais ce genre de chose, ça...

— Ça prend beaucoup de temps, termina Freddie à sa place. Tu peux le dire, tu sais.

— Je lui ai demandé de faire de son mieux. Il sait que nous sommes pressés.

Lottie avala son whisky d'un trait.

— Aaaargh ! C'est pire que de l'alcool à brûler !

Au bord du lac, le feu crépitait joyeusement et la fête battait son plein.

Freddie et Barbara, assis côte à côte, avaient entrouvert une fenêtre de manière à entendre les cris et les rires des enfants accompagnant chaque nouvelle explosion.

— C'est peut-être le dernier feu d'artifice que je vois, dit Freddie.

Il se sentait détendu, grâce au whisky.

— Il est beau, celui-là, hein ? répliqua Barbara en se levant, son verre de porto à la main. Vous savez, j'ai

397

entendu parler d'un homme qui avait demandé à être incinéré après sa mort. Ensuite, il s'est arrangé pour qu'on mette ses cendres dans une fusée géante pour un feu d'artifice, qu'on a fait sauter depuis l'endroit qu'il préférerait.

— Ça peut poser un problème, si votre endroit préféré est Marks & Spencer, plaisanta Freddie.

— J'ai trouvé ça merveilleux. J'adorerais exploser au-dessus de Regent's Park, moi, dit Barbara en mimant l'explosion, au moment où, dans le ciel, éclatait une gerbe de chrysanthèmes rose et violet.

— Je me contenterai d'avoir les miennes répandues sur le lac, merci.

— C'est vous le patron. Prêt pour votre dose de médicaments ? s'enquit Barbara avec un sourire attentionné.

— Je déteste ces trucs. Mais oui, je suis prêt. Vous savez, quand on m'a appris la nouvelle et que les médecins m'ont donné une année à vivre, j'ai décidé que j'en finirais moi-même. Pas tout de suite, hein, mais le moment venu... J'ai découvert ce qui m'attendait, et je me suis dit qu'il fallait que je meure avant d'y arriver. Cela me semblait être une décision sensée. Vous croyez que beaucoup de gens pensent comme moi ?

Barbara réfléchit quelques instants.

— Je crois que oui, probablement.

— Moi aussi. Mais ce que je me demande, c'est si, le moment venu, beaucoup vont jusqu'au bout et se suicident.

— Non, répondit Barbara. Je pense que la plupart ne le font pas.

— C'est bien ce que je me disais. Moi, je voulais le faire, et maintenant je ne peux plus. Je ne crois pas que ce soit une histoire de courage ou de lâcheté, je ne parviens simplement plus à l'envisager.

Freddie reposa son verre et ferma les yeux, cala sa tête contre le dossier de son fauteuil.

— Et ça m'emmerde drôlement, si vous voulez tout savoir. Pourquoi est-ce qu'il a fallu que ça m'arrive ?

398

— Je suppose que c'est le désir de vivre, souffla Barbara. L'instinct de conservation qui se réveille.

— Mais qu'il continue à dormir, bon Dieu ! Moi je voulais éviter les derniers mois, car tout être sain d'esprit ne peut pas avoir envie de vivre un truc pareil ! Sauf que maintenant, je suis coincé. Je vais devoir les vivre, ces derniers mois. Parce que tous les matins, je me réveille avec l'envie de vivre la journée qui commence. Je veux que ce connard d'enquêteur retrouve Giselle. Je veux fêter Noël, je veux vous montrer mon jardin au printemps, je veux... Oh, et puis merde...

— Tenez, dit Barbara en lui tendant un mouchoir en papier.

— Excusez-moi. Je suis navré.

— Oh, Freddie, allons. Tout le monde a ce droit-là.

Essuyant ses larmes, Freddie se racla la gorge et regarda par la fenêtre. Voilà qu'il était submergé par la peine et la colère parce qu'il ne voulait plus mourir et ne pouvait pas l'empêcher. Et s'il avait cédé trop facilement, quand on lui avait annoncé le diagnostic ? S'il avait refusé le traitement, serait-il sur la voie de la guérison aujourd'hui ? Ses médecins secoueraient-ils la tête, ébahis, en déclarant : « C'est un résultat bien meilleur que ce que nous pouvions espérer, Freddie. La tumeur a pratiquement disparu ! »

Et si... ? Il ne le saurait jamais. À l'époque, la vie lui avait paru si terne, il s'était cru prêt à en finir.

Mais c'était avant d'avoir rencontré Barbara. Ces dernières semaines, l'avoir à ses côtés, apprécier sa compagnie, lui avait donné une raison de continuer à lutter. D'elle, il savait qu'il aurait pu tomber amoureux. S'il l'avait rencontrée six mois plus tôt.

Et si son cerveau s'était débarrassé de cette tumeur.

Pourtant, sans tumeur, il n'aurait pas rencontré Barbara.

Il y avait sûrement une leçon à tirer de tout cela, mais il aurait été bien en mal de savoir laquelle.

— Ça va aller ? s'inquiéta-t-elle en lui prenant la main pour la serrer dans la sienne.

399

— Oui. Merci, répondit Freddie avec un sourire un peu las.

La colère était derrière lui, maintenant.

Le ciel s'illumina de gerbes multicolores retombant en cascade scintillante sur le lac.

— En fait, plutôt que Regent's Park, j'ai une autre idée. Vous connaissez Paris ? Nous y avons passé un week-end, Amy et moi, lorsqu'elle avait seize ans.

— Oui, nous y sommes allés, Maiy et moi.

Freddie en gardait un souvenir magique.

Comme un tir spectaculaire, mêlant violet et vert émeraude, éclatait et se répandait dans le ciel, Barbara déclara d'un ton décidé :

— Eh bien, je crois que je préférerais partir en feu d'artifice du haut de la tour Eiffel.

53

— Oh, bonjour. Je pensais que Tyler serait ici.

Lottie fit disparaître d'un clic la réussite qu'elle était en train de faire sur son écran d'ordinateur et leva les yeux sur Liana. Non seulement cette fille avait l'air adorable et parlait avec la voix d'un ange, mais en plus, elle sentait comme un ange. Comment était-ce possible, à la fin!

— Il bricole dans Pelham Cottage. C'est quoi, le parfum que vous portez

?

La curiosité avait été trop forte.

Le regard de Liana s'éclaira.

— Ça ? Ça n'a pas vraiment de nom. Je suis allée chez un parfumeur de Knightsbridge, et il l'a composé pour moi... vous savez, pour s'accorder avec mes phéromones, et faire quelque chose qui m'aille vraiment.

Bien sûr. Quelle question idiote. Le parfum le plus formidable du monde avait été créé expressément pour la créature la plus formidable du monde.

Lottie regrettait vraiment sa question. Si elle allait voir un parfumeur, il mélangerait probablement quelques crapauds avec des orties, avant d'ajouter un soupçon de ketchup.

— C'est tellement gentil à vous de le remarquer, reprit Liana. Dites, vous ne savez pas si Tyler en a pour longtemps ? Qu'est-ce qu'il fait, là-bas ?

— Il répare le lit à baldaquin. Les Carrington sont arrivés à faire tomber le dais et briser deux des piliers.

— Non ! Mais qu'ont-ils fait pour provoquer des dégâts pareils ?

401

— Dieu seul le sait.

Les Carrington avaient la soixantaine largement sonnée, et pas du tout l'air d'être du style à pratiquer le sexe sportif. On les imaginait plus facilement garder au lit leurs coupe-vent assortis que s'attacher avec. À moins qu'ils ne fassent les deux...

— Je vois à quoi vous pensez, dit Liana en riant.

— Je refuse d'y penser ! Mais les Carrington sont partis, donc si vous voulez voir Tyler, vous pouvez y aller.

— Si je fais ça, je vais être tentée de le pousser sur le lit et de le séduire !

répliqua Liana, le regard brillant. Non, je le verrai plus tard. C'était à propos de nos projets pour Thanksgiving, mais ça peut attendre.

Donc, ils couchaient bien ensemble.

Et Thanksgiving? C'était encore très loin. Combien de temps Liana allait-elle encore rester?

— Vous savez, je disais justement ce matin à Tyler que nous devrions sortir ensemble.

— Oh.

Que diable cela voulait-il dire?

— Seb et vous pourriez venir dîner, un soir.

Doux Jésus. Était-elle folle?

— Je ne pense pas que Tyler apprécierait beaucoup sa soirée, répondit Lottie d'un ton un peu brusque.

— Oh, je sais qu'il n'est pas fana de votre petit ami. Mais justement, ce serait l'occasion pour eux de faire un peu plus connaissance! C'est vrai, tout serait tellement mieux si nous étions amis, non?

Mieux ? Moins pire, à la rigueur, mais mieux ?

Partie sur sa lancée, Liana vint s'asseoir sur le rebord du bureau de Lottie.

— Vous n'imaginez pas le bien que ça m'a fait, de venir ici. Vous auriez dû me voir, juste après la mort de Curtis. Et tout ça, c'est grâce à Tyler. Il a changé ma vie.

— Mmm. .

Lottie hocha la tête. Elle avait des nausées.

402

— Jamais je n'avais pensé que je retomberais amoureuse, continua Liana. Et encore moins que j'aurais une vie sexuelle après Curtis ! Mais quand on est avec quelqu'un comme Tyler... il est tellement...

Arrêtez. Vous allez trop loin, là.

— Bref, je ne sais pas ce que je ferais sans lui. C'est étrange comment vont les choses, hein ? On pense qu'on est sur des rails, et puis tout à coup, tout change. On ne sait jamais ce qui va arriver, finalement, vous ne croyez pas ?

L'état de Freddie s'aggrava brusquement. Son médecin ne fut guère optimiste. Il n'en avait plus pour très longtemps. Le moment était-il venu de partir pour un établissement spécialisé ?

— Non, décida Freddie, assis dans son lit, en secouant la tête avec véhémence. Je veux rester ici.

— Très bien, acquiesça son médecin. Je parlerai avec Barbara pour ce qui est du traitement de la douleur. Vous avez trouvé une perle, vous savez.

— Pas touche, hein ! plaisanta Freddie. Vous avez déjà une femme à la maison.

Le médecin sourit et rédigea quelques ordonnances.

— Allez-y doucement, c'est tout. Et reposez-vous. Beaucoup.

— Vous voulez dire qu'il faut que j'arrête le rugby ? Je ne fais que ça, me reposer.

— Et profitez de la plus belle vue d'Angleterre qui soit, conclut le médecin en montrant le lac, les collines qui le surplombaient et le soleil affleurant à la cime des arbres, colorant les nuages de teintes rougeoyantes.

Il y a pire, comme occupation.

— Seigneur, je suis tellement... fatigué.

En bâillant, Freddie réalisa qu'une fois de plus, les mots ne sortaient plus de sa bouche comme il l'aurait voulu. Et cela faisait une semaine qu'il n'avait pas bu un verre.

403

— Je vous laisse, murmura le médecin. Freddie dormait avant qu'il ait refermé la porte de la chambre derrière lui.

Le téléphone sonna juste comme Lottie entra dans la cuisine de Hestacombe House. Barbara, qui arrosait les pots de basilic et de coriandre sur le rebord de la fenêtre, décrocha.

— Oui?

Lottie attendit qu'elle en termine avec son interlocuteur.

— Écoutez, Freddie ne peut pas répondre pour l'instant. Ce que je vous propose, c'est de me laisser votre nom et vos coordonnées, je les lui communiquerai et il vous appellera plus tard.

Tout en parlant, elle mima à Lottie le fait que Freddie dormait, puis s'empara d'un stylo qui traînait là. Lottie lui fournit une enveloppe afin qu'elle puisse noter. Barbara écouta pendant une bonne minute, nota un nom, puis leva les yeux vers elle.

— Monsieur Barrowcliffe, puis-je vous demander de patienter quelques secondes ? Il faut que je parle à quelqu'un d'autre.

— Barrowcliffe? Jeff Barrowcliffe? s'étonna Lottie, les yeux écarquillés.

Barbara fit oui de la tête et couvrit le combiné de sa main libre.

— C'est lui, oui. Freddie m'a parlé de lui. Il appelle pour l'inviter à une petite fête, en décembre.

La gorge nouée, Lottie tendit la main vers le téléphone.

— Passez-le-moi, je m'en occupe.

Freddie avait délégué à Lottie et Barbara la tâche peu réjouissante qui consistait à annoncer sa maladie aux autres. Elle se présenta à Jeff Barrowcliffe et lui expliqua que Freddie n'allait pas bien, et ne pourrait assister à sa fête.

404

Jeff sembla réellement contrarié.

— Mais ce n'est que dans cinq semaines. Il sera remis d'ici là, non ?

— Je suis navrée, mais non, il n'ira pas mieux. Freddie est très malade.

Il y eut un silence.

— Qu'a-t-il exactement ?

— Une tumeur au cerveau.

— Mon Dieu. C'est terrible. Il semblait tellement en forme lorsqu'il est venu à Exmouth.

— En fait, il venait d'apprendre ce qu'il avait. C'est parce que les médecins lui avaient dit qu'il n'en avait plus pour très longtemps qu'il a décidé de reprendre contact avec vous.

— Et il n'a rien dit, souffla Jeff, dont la peine était facilement discernable dans sa voix. J'étais à mille lieues d'imaginer..

— Il préférerait qu'il en soit ainsi. Mais aujourd'hui, il ne peut plus faire comme si de rien n'était. Écoutez, je lui dirai que vous avez appelé. Il vous rappellera peut-être demain, mais je dois vous prévenir : il a dû mal à parler, on ne le comprend plus très bien, surtout au téléphone.

— D'accord, d'accord. Dites-lui juste que j'ai appelé. Et transmettez-lui nos meilleurs souvenirs. C'était bon de le revoir, l'été dernier.

Il se tut un instant avant d'ajouter :

— Est-ce que... est-ce qu'il est vraiment très malade?

— Oui, répondit Lottie en hochant la tête lentement. Oui, il est très malade.

Elle sentit la main de Barbara sur son épaule, réconfortante.

— Dites-lui que je suis désolé, termina Jeff.

Le lendemain matin, Freddie regarda Barbara s'affairer dans sa chambre, remettre en place un bouquet de roses blanches particulièrement parfumées, dépoussiérer les cadres à photo en argent.

405

— Je me sens mieux, aujourd'hui, dit-il en penchant doucement sa tête d'un côté, puis de l'autre, pour tester le degré de douleur.

C'était nettement plus supportable.

— C'est peut-être parce qu'on a augmenté la dose de morphine.

— Ah oui, c'est vrai.

Il planait sans doute comme un dingue, et ne s'en rendait même pas compte.

— Est-ce que je mange mes mots ?

Elle sourit.

— Un peu.

— Vous boiriez une petite coupe de Champagne avec moi?

— Il est onze heures du matin. Je vais vous faire une tasse de thé, plutôt.

Qu'en dites-vous?

— J'en dis que comme produit de substitution, on fait mieux. Qui est-ce?

Dehors, une voiture s'arrêtait devant la maison. Barbara regarda par la fenêtre.

— Aucune idée. De nouveaux clients qui arrivent, je suppose. Lottie est sortie les accueillir. Bon, et un sandwich au poulet, ça vous dit?

— Je n'ai pas faim.

— Vous devez manger quelque chose.

— Et vous devez arrêter de me harceler. Asseyez-vous plutôt à côté de mon lit, j'ai un mot croisé qui me donne du fil à retordre. Il me fallait dix minutes montre en main pour en découdre, avant.

— Attendez, je remets vos oreillers, vous êtes tout tassé.

Barbara l'aida à se pencher en avant et, de sa main libre, retapa les oreillers en duvet d'oie.

— Voilà. C'est pas mieux ? Bon, où avez-vous posé le stylo?

— Il est tombé.

La porte s'ouvrit en grand alors que Barbara était à quatre pattes et cherchait le stylo sous le lit. Lottie, mi-stupéfaite, mi-ébahie - elle aurait vu le Père Noël pour

— Freddie, vous avez de la visite.

Et voilà. Juste au moment où Barbara et lui allaient régler son compte au mot croisé. Freddie fronça les sourcils.

— Qui est-ce ?

Lottie attendit que Barbara se relève en brandissant le stylo d'un geste victorieux et lâcha :

— C'est Giselle.

54

Il sembla à Freddie que le temps s'était arrêté. Comment Giselle pouvait-elle être là, alors que l'agence à laquelle il avait fait appel n'avait même pas prévenu qu'ils l'avaient localisée ? À moins qu'ils n'aient passé un coup de fil et que Lottie n'ait voulu lui faire la surprise. Pourtant, elle n'avait pas la tête de quelqu'un qui était au courant.

— Us l'ont retrouvée ? s'enquit-il avec un sourire.

— Non, répondit Lottie en secouant la tête.

Cette fois, il se demanda si l'augmentation de la dose de morphine ne lui donnait pas des hallucinations. Ou alors il dormait, et rêvait. Mais non, tout cela paraissait bien réel.

Et voilà que Lottie s'approchait, rajustait le col de son pyjama, le recoiffait un peu, allait chercher son eau de Cologne pour en parfumer ses joues, avant de finir en tirant sur la courtepointe.

— C'est mieux, dit-elle en faisant un pas en arrière.

Freddie sentit qu'elle avait même été à deux doigts de sortir un mouchoir, l'humecter de salive et lui nettoyer la commissure des lèvres. Il se sentait comme un gamin de cinq ans tout barbouillé de confiture.

— Elle va être choquée en me voyant, vous croyez ? s'inquiéta-t-il, conscient d'avaler ses mots.

Au même moment, une lame du plancher craqua et une silhouette apparut dans l'encadrement de la porte.

— Non, Freddie, dit Giselle en entrant. Je ne serai pas choquée.

Si c'était un rêve, Freddie n'y voyait rien à redire. Lottie referma discrètement la porte et redescendit avec Barbara.

— C'est vraiment toi.

C'était un peu ridicule, comme entrée en matière, mais il n'avait pas pu s'empêcher de le dire. Giselle avait toujours des cheveux châains, ondulés, qui encadraient délicatement son visage rond. Ses yeux n'avaient pas changé, son sourire était hésitant. Elle portait un pantalon crème élégant et un pull beige en angora sur un chemisier ivoire.

— Freddie, je suis si contente de te voir...

Sur son visage, il lut des émotions contraires, un mélange de plaisir véridique et de peine. Giselle s'approcha et l'embrassa délicatement sur les deux joues. Elle sentait le gardénia. Freddie lui fit signe de s'installer sur le fauteuil, à côté du lit. Il voulait pouvoir la regarder, s'excuser enfin de manière appropriée, et découvrir ce qu'avait été sa vie.

— Je ne comprends pas comment tu peux être ici. Nous avons fait des recherches, tu sais.

— C'est ce qu'on m'a dit, oui. En fait, j'étais plus ou moins au courant. Et Lottie vient de me dire qu'elle est allée à Oxford et a parlé à Phyllis Mason.

— Celle-là, pour ce qu'elle nous a aidés, tiens, grommela Freddie. Elle ne se souvenait même pas du nom du gars que tu avais épousé.

Giselle sourit, et prit la main de Freddie entre les siennes.

— Soyons justes, c'était il y a longtemps. Et ce n'était pas un nom facile à retenir. Kasprzykowski.

— Sacrebleu ! Fallait-il que tu sois amoureuse ! Mais avant tout, dis-moi par quel enchaînement de circonstances tu es ici aujourd'hui. Je ne comprends toujours pas.

— Tu veux dire que pour une fois dans ma vie, c'est moi qui ai la main

? s'enquit Giselle, le regard brillant. Alors je crois que je vais en profiter. Tu ferais pareil, non ?

— Je suppose que c'est ce que je mérite. Est-ce que je peux te demander pardon ? Je sais à quel point je t'ai fait souffrir, et tu ne le méritais pas. Je me suis comporté comme un goujat, j'en ai toujours eu des remords.

— Sinon, tu n'aurais pas tant cherché à me retrouver, n'est-ce pas ?

— La conscience, finalement, c'est un truc terrible.

— Ne sois pas si dur avec toi-même. Tu es tombé amoureux de moi, puis amoureux de quelqu'un d'autre. Nous avons rompu. Ce genre de chose arrive tout le temps. Au moins, Mary et toi êtes restés ensemble. Et si cela peut t'aider, sache que moi aussi, j'ai fini par faire le bon choix.

Le soulagement que ressentit Freddie n'était pas feint. Ce fut comme une libération.

— Donc tu es toujours Mme Kasprzy... truc ?

— Oui, fit Giselle en hochant la tête. Oh oui, je suis toujours Mme Kasprzykowski. Officiellement, du moins.

— Que veux-tu dire ?

— Je suis partie aux États-Unis avec Peter. Nous nous sommes mariés.

Ses parents me délestaient parce que je n'étais pas polonaise. Ni catholique.

Nous habitions avec eux dans le Wisconsin. Je ne peux pas te dire à quel point j'ai regretté d'avoir quitté mon pays. Peter était un petit garçon à sa maman, bien trop feignant pour garder un boulot plus de quelques mois.

Pendant deux ans, j'ai gagné l'argent du ménage en travaillant dans une quincaillerie et en mettant de côté le moindre dollar, jusqu'à ce que j'aie de quoi me payer un billet de retour. Peter m'avait dit que si j'essayais un jour de le quitter, je le regretterais toute ma vie. Alors un soir, je suis partie, je suis rentrée chez moi, et je ne lui ai plus jamais donné signe de vie.

— Tout est de ma faute, commenta Freddie.

Imaginer combien Giselle avait dû être malheureuse le bouleversait.

— Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts. Au moins, Peter et moi n'avions pas d'enfants. Ensuite, j'ai

411

trouvé du travail comme nounou dans une famille du Berkshire. Et puis, un jour, pour mon week-end de congé, j'ai décidé de rendre visite à une ancienne amie d'école, à Oxford. J'ai pris le train, je suis descendue sur le quai. Et je l'ai vu, là, qui attendait que son train arrive. Je n'y croyais pas. Il m'a vue et s'est approché. On a commencé à discuter, et on ne s'est jamais plus arrêtés. Je ne suis même pas allée voir mon amie, ce week-end-là.

— Qui était-ce ?

— L'homme qui me rend heureuse depuis trente-six ans. Le père de mes enfants. Celui que j'aimerai jusqu'à la fin de mes jours, même s'il a ses défauts.

Freddie imaginait la scène, sur le quai de la gare d'Oxford : deux inconnus qui se regardent, et comprennent instinctivement que ça y est. Ils ont trouvé leur alter ego. Exactement comme pour Mary et lui.

— Le coup de foudre, acquiesça-t-il en serrant la main de Giselle.

Comment s'appelle-t-il ?

— Disons que la foudre était déjà tombée depuis un moment, répliqua Giselle avec un petit rire. Il s'appelle Jeff Barrowcliffe.

En bas, dans la cuisine, Jeff remuait une cuillère dans sa tasse de thé, tout en essayant d'expliquer pourquoi il avait caché la vérité à Freddie.

— J'étais jaloux, voilà tout. Freddie était censé être mon meilleur ami, et il m'avait pris ma femme. Je ne dis pas que je ne le méritais pas, vu comment je me comportais à l'époque, et tout ça. Mais j'avais perdu Giselle une fois à cause de lui, et il n'était pas question que je laisse se reproduire une chose pareille.

— Je crois que je comprends, admit Lottie.

— Moi aussi, renchérit Barbara.

— On n'avait pas vu Freddie depuis quarante ans, reprit Jeff. Et voilà que je reçois votre e-mail. J'avais envie de le revoir, par curiosité,

mais je ne savais pas ce qu'il cherchait. Et je n'avais pas confiance. Alors j'ai 412

caché toutes les photos de famille et j'ai envoyé Giselle passer la journée chez notre fille aînée. Quand il est venu, Freddie m'a dit qu'il cherchait Giselle, mais n'a pas expliqué pourquoi. Moi, tout ce que j'ai vu, c'était un ancien rival, encore beau mec, bien habillé, avec beaucoup de charme. Il ne m'a pas dit qu'il était malade.

— Mais hier, vous avez appelé Freddie pour l'inviter à une fête, non ?
s'étonna Lottie.

Jeff afficha une mine contrite.

— Je sais. En fait, il m'a fallu un moment, mais Giselle m'a finalement fait comprendre que c'était idiot. Parce que, en plus, revoir Freddie avait été... fantastique. Se reparler du bon vieux temps, l'entendre me raconter la vie qu'il avait menée. Ça nous a fait réfléchir. Après son départ, on a repris contact avec un certain nombre de copains à nous et on a décidé d'organiser une fête avant Noël. Et Giselle m'a dit qu'il fallait qu'on invite Freddie. Évidemment, je savais qu'elle avait raison. On ne pouvait pas faire cette fête sans lui. Même si apparemment c'est ce qui risque d'arriver. Hier, après vous avoir parlé au téléphone, j'étais bouleversé. Dès que j'en ai parlé à Giselle, elle a dit qu'il fallait qu'on vienne le voir.

— Donc elle n'est pas officiellement votre femme, déclara Lottie. Elle est toujours Mme K...

— Son mari n'aurait jamais accepté de divorcer, à l'époque. Il était d'une famille très catholique. Du coup, nous vivons dans le péché depuis trente-six ans. Mais tout le monde l'appelle Mme Barrowcliffe.

Giselle entra dans la cuisine en se tapotant les yeux avec un mouchoir.

— Il est un peu fatigué, annonça-t-elle. Jeff, il aimerait te voir avant de faire un somme.

Jeff se leva en un éclair.

— Comment est-il ?

— Fidèle à lui-même. Mais gravement malade, répondit-elle en cherchant un nouveau mouchoir dans sa poche. Je regrette tellement qu'on ne soit pas venus le voir plus tôt.

— Vous êtes ici aujourd'hui, dit Lottie comme Barbara remettait la bouilloire à chauffer. C'est ce qui compte.

Alors voilà. Il avait retrouvé Giselle. Enfin, il ne l'avait pas retrouvée, mais d'une façon ou d'une autre, leurs chemins avaient réussi à se croiser.

Un peu comme quand on perd ses lunettes et qu'on met la maison sens dessus dessous pour les trouver, avant de se rendre compte qu'on les a sur le nez.

Freddie ouvrit les yeux. La nuit était tombée, il avait dû dormir un bon moment. Le ciel d'encre était constellé d'étoiles, et la lune presque pleine se reflétait à la surface lisse et calme du lac. Le médecin était-il revenu ? Il se souvenait vaguement de l'avoir entendu murmurer quelque chose à Barbara pendant son demi-sommeil. H n'avait pas mal à la tête, mais se doutait que, s'il essayait de bouger, la douleur reviendrait. Mais il était bien, là. Son lit était confortable. Étant donné les circonstances, il ne pouvait guère demander plus.

— Freddie ? Vous dormez ?

C'était la voix de Barbara, douce, agréable. Donc il n'était pas seul. Elle était assise dans le fauteuil, à côté du lit. Il sentit bientôt la chaleur de sa main sur son avant-bras.

— Vous avez besoin de quelque chose ? Vous voulez que je vous apporte à boire ?

Sentant que, s'il cherchait à parler, tout sortirait de façon incompréhensible, Freddie se contenta de faire non de la tête, tout doucement. Il n'avait besoin de rien. Giselle et Jeff lui avaient pardonné. Il avait sommeil à nouveau. Dormir était tellement plus facile que rester éveillé, depuis quelque temps. Et lorsqu'il dormait, il pouvait rêver de Maty

En attendant de sombrer dans le sommeil, il se remémora un de ses souvenirs préférés, celui qui le faisait frissonner chaque fois qu'il se disait que ça aurait très

bien pu ne jamais arriver. Mais c'était cela, le destin, n'est-ce pas ? C'était le bonheur inattendu. Les plus infimes décisions qui pouvaient

bouleverser une vie...

C'était une magnifique matinée de juin, et Freddie avait rendez-vous avec le directeur de sa banque. En avance, il avait eu trente minutes à tuer, et avait hésité entre aller prendre un café ou passer chez le concessionnaire automobile de Britton Road pour reluquer les grosses cylindrées qu'il n'avait pas les moyens de se payer.

Optant finalement pour l'automobile, il avait tourné à droite plutôt qu'à gauche. Quelques instants plus tard, il était tombé sur une jeune fille allant et venant sur le trottoir en remuant une boîte métallique destinée à recevoir des pièces de monnaie.

Lorsqu'il avait glissé les quelques piécettes trouvées au fond de ses poches, elle l'avait regardé d'un air lourd de reproches.

— Vous pouvez sûrement faire mieux, avait-elle dit avant de lui sourire.

Ce sourire... c'était comme si un gant de velours s'était chargé de renvoyer les répliques indignées que Freddie avait en tête. Après tout, il avait quand même donné, alors que d'autres passaient sans s'arrêter.

Sans vraiment comprendre pourquoi il avait le souffle court, il avait retourné ses poches devant elle pour lui montrer que c'était tout ce qu'il avait, puis avait repris son chemin, sentant confusément sa présence derrière lui.

Chez le concessionnaire, les voitures n'avaient pas réussi à capter son attention, alors il était allé acheter des allumettes.

— C'est beaucoup mieux, avait-elle approuvé lorsqu'il avait lâché dans sa boîte une poignée de pièces.

Cette fois, il avait remarqué ses fossettes, ses yeux bleus, ses longs cheveux blonds... et ses superbes jambes.

415

— Parfait, avait-il dit avant de parcourir une bonne centaine de mètres, puis de faire demi-tour pour revenir lui donner une nouvelle poignée de pièces.

— Bravo. Vous comprenez vite.

— Vous vous appelez comment ? avait demandé Freddie.

Elle avait souri, et fait tinter sa boîte sous son nez. Cette fois, il avait sorti un billet d'une livre, l'avait roulé pour le glisser dans la fente.

— Mary.

— Mary, vous me coûtez une fortune.

— Oui, mais c'est pour une bonne cause.

S'il avait opté pour aller prendre un café, leurs chemins ne se seraient jamais croisés. Freddie avait vérifié une nouvelle fois qu'elle ne portait pas d'alliance.

— J'ai rendez-vous avec mon banquier, là. Vous serez encore ici, tout à l'heure ?

Mary avait haussé un sourcil.

— Peut-être. Mais peut-être pas.

Il avait glissé un nouveau billet d'une livre.

— Vous serez encore ici ?

Les yeux de Mary avaient brillé.

— Bon, d'accord, j'y serai.

— Et je pourrai vous inviter à boire un café ?

— Oh, non, je suis désolée.

Freddie avait paniqué.

— Pourquoi ?

— Il y a un problème.

— Lequel ?

— Je ne bois pas de café. Je n'aime que le thé.

Il en avait soupiré de soulagement.

— Je pourrai vous inviter à boire une tasse de thé, alors ?

Un large sourire avait fendu le visage de Mary.

— J'ai cru que vous ne me le demanderiez jamais.

Freddie avait de nouveau les yeux clos. Chaque instant de cette merveilleuse matinée d'été était gravé dans son

416

cœur. Mary et lui étaient allés boire un thé ensemble - après tout ce qu'il avait mis dans la boîte à pièces, il était étonnant qu'il ait eu encore de quoi l'inviter ! Et il n'avait plus jamais été question de faire machine arrière.

Tous deux avaient compris ce jour-là qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

Pendant les trente-quatre ans qui avaient suivi, ils ne s'étaient plus quittés. Ces quatre dernières années sans Mary avaient été une réelle épreuve, mais désormais elle semblait si proche... Freddie avait le sentiment que tout ce qu'il avait à faire, c'était laisser vagabonder ses pensées, et qu'elle serait là, à l'attendre... Mais oui, elle était là, avec ce sourire qu'il connaissait si bien et qu'il aimait tant... et elle lui tendait la main...

Animé d'une joie indescriptible, Freddie se détendit et la rejoignit.

55

En arrivant devant Hestacombe House le lendemain matin, Lottie vit que Tyler l'attendait devant la porte du bureau. Il ne lui en fallut pas plus pour comprendre.

— Freddie est mort dans la nuit, annonça-t-il d'une voix douce tandis qu'elle descendait de voiture.

C'était dans l'ordre des choses. Inévitable. Et malgré tout, ce n'était pas une nouvelle que l'on avait envie d'entendre. Elle porta une main à sa bouche.

— Barbara m'a dit qu'il était parti de façon très paisible. Il s'est endormi, et c'était fini.

Freddie ne souffrait plus. Il avait fait la paix avec Giselle, et était resté sain d'esprit jusqu'au bout. Que pouvait-on demander de mieux, comme grand départ ?

— Oh, Freddie... lâcha Lottie dans un murmure.

— Venez là.

Il la prit dans ses bras, et elle laissa couler ses larmes. Elle éprouva une sorte de réconfort honteux à sentir les mains de Tyler sur ses épaules, à enfouir son visage contre le coton souple et doux de sa chemise en jean maintes fois lavée.

— C'est égoïste, je sais, souffla-t-elle. Mais il va tellement me manquer...

— Chuuut, taisez-vous, ça va aller.

La voix de Tyler, apaisante, assurée, eut raison des défenses de Lottie. Les larmes silencieuses cédèrent le pas à de lourds sanglots, bruyants, incontrôlés.

Lorsque enfin son chagrin se fit moins violent, Lottie se sentit comme une serpillière qu'on aurait essoré

419

rée, et essorée encore. Elle en avait probablement l'air, aussi.

— Je suis désolée, dit-elle.

— De quoi ?

Évidemment, il avait l'habitude de consoler les femmes éplorées. Il avait eu de l'entraînement, avec Liana. Sauf que Liana, elle, n'avait sûrement jamais eu une tête pareille après une crise de larmes. Les yeux de lapin russe et les coulures de mascara, ce n'était pas pour elle.

— Barbara est auprès de lui, expliqua Tyler. Et le médecin devrait arriver.

— Pauvre Barbara. Elle doit être bouleversée.

— Elle m'a dit que vous pouviez monter le voir, si vous vouliez.

Lottie s'essuya le visage et inspira un grand coup.

— Oui. Je crois que je vais y aller.

— Comment vous sentez-vous ? Vous avez besoin d'un coup de main ?

Les nerfs à fleur de peau, Lottie fit volte-face. Tyler se tenait dans l'encadrement de la porte de la cuisine, et semblait préoccupé.

— Hum... eh bien, il faut servir à boire, et remplir les seaux à glace, et j'ai peur que nous n'ayons pas assez de verres, et...

— Houlà! Pas de panique, je m'en occupe. Et vous n'avez répondu qu'à la deuxième moitié de ma question, dit Tyler en commençant à déboucher des bouteilles de vin. Je vous ai demandé comment vous vous sentiez.

— Le mieux possible. Pas très bien, en fait, reconnut Lottie. Je pensais que prendre un traiteur m'aiderait, mais il manque deux serveuses, et celles qui sont là ne savent pas faire leur boulot, alors je panique, et j'ai l'impression de laisser tomber Freddie.

— Arrêtez, c'est faux. Et buvez ça, décréta Tyler en lui mettant un verre de vin blanc bien frais entre les mains.

420

Lentement, tout de même, ajouta-t-il en voyant que Lottie était prête à l'avaler cul sec.

Elle hocha la tête et but une gorgée, obéissante. Elle avait l'impression d'avoir couru le marathon. La cérémonie au crématorium avait été épuisante émotionnellement, et maintenant, Hestacombe House était bondé de gens dont elle ne se sentait pas la force de s'occuper. Presque tout le village était venu pour saluer une dernière fois Freddie et lui rendre l'hommage qu'il méritait, et elle, elle n'avait qu'une envie : aller se coucher.

— Seb n'est pas là ? s'étonna Tyler.

— Non. Il n'avait rencontré Freddie qu'une fois.

— Quand même. Il aurait pu venir pour vous soutenir, vous. Vous n'auriez pas préféré qu'il soit là?

Lottie but une nouvelle gorgée. Si, elle aurait préféré, mais Seb lui avait répondu qu'il devait rencontrer de nouveaux sponsors pour son prochain tournoi de polo. Et quand elle avait essayé de l'appeler, son portable était éteint.

Mais il n'était pas question qu'elle le dise à Tyler.

— Je suis grande, je n'ai pas besoin qu'on me tienne la main. Même à un enterrement. Et puis je ne suis pas toute seule, je connais pratiquement tout le monde, dit-elle en montrant d'un geste large le

reste de la maison.

Et la moitié des gens qui sont ici me connaissent depuis que je suis née.

— Ne cherchez pas à vous défendre. Je vous demandais juste où était votre petit ami.

— Il a une réunion importante. Et ces verres doivent être remplis, déclara Lottie en se levant. Oh, et il faut que je mette ça au four !

— Donnez-moi trente secondes, dit Tyler. Je reviens.

Lorsqu'il reparut, il était suivi d'une bonne dizaine de gens du village, dont Cressida.

— Ah c'est malin, ça. Te mettre dans une situation pareille et essayer de tout faire toi-même... marmonna-t-elle en prenant le torchon des mains de Lottie avant de la serrer dans ses bras. On est là, nous, tu nous as oubliés?

421

Tu vas voir, on va s'y mettre tous, et en deux temps trois mouvements, tout le monde sera abreuvé et nourri.

— Freddie serait content de voir qu'on boit chez lui, approuva Merry Watkins. Et on n'a pas l'intention de faire les prudes, crois-moi.

Tyler entraîna Lottie hors de la cuisine.

— Venez. Je pense que vous pouvez les laisser prendre les choses en main.

— Merci, murmura-t-elle, soulagée.

— Je vous en prie.

— Oh, mais vous êtes toute décoiffée ! s'exclama Liana en la voyant. Et vous avez l'air épuisé.

Elle voulait sans doute dire moche à faire peur.

— Seb n'est pas avec vous ?

Non mais ce n'était pas vrai, ils s'étaient donné le mot ? C'était un concours

? Débinez Seb en trois coups ?

Lottie sursauta en entendant une voix derrière elle.

— Non, mais je suis là, moi. Et je suis super efficace quand il s'agit de remonter le moral des filles.

Lottie se retourna et décocha à Mario un sourire reconnaissant.

— Aaargh ! s'écria celui-ci en feignant l'horreur. C'est pire que ce que j'imaginai ! Ça a coulé de partout !

— OK, j'ai compris, je vais me refaire une beauté.

En haut, dans l'immense salle de bains bleu et blanc, elle ôta ce qui restait de son maquillage et masqua du mieux qu'elle put les traces de son chagrin. Puis elle essaya une nouvelle fois d'appeler Seb, sans succès. Renonçant à laisser un message, elle reposa son téléphone dans son sac, se parfuma un peu et s'apprêta à rejoindre la foule des convives, en bas.

— Oh!

— Pardon, je ne voulais pas vous faire peur.

Fenella, de toute évidence, attendait qu'elle sorte de la salle de bains. D'un regard, elle jaugea le maquillage et les cheveux peignés, et eut un petit sourire d'approbation.

— C'est mieux. Vous faisiez un peu peur, tout à l'heure.

422

— C'est ce que j'ai cru comprendre, oui, répondit Lottie, qui n'avait même pas remarqué sa présence jusque-là. Comment avez-vous su que Freddie...?

Question idiote.

— J'ai lu l'annonce dans le Telegraph.

Fenella se tut un instant, puis se racla doucement la gorge.

— À vrai dire, je faisais attention, depuis quelque temps. . Tout en espérant ne pas la trouver. Mais en sachant que tôt ou tard...

Lottie hocha la tête, mal à l'aise. Qu'était-elle censée faire? Serrer la

main de Fenella et la remercier poliment d'être venue ? Mais d'abord, pourquoi était-elle venue ? Espérait-elle encore que Freddie aurait pensé à elle dans son testament ?

— Non, dit Fenella, lisant sans difficulté dans ses pensées. Je ne m'attends pas qu'il m'ait laissé quoi que ce soit. Je tenais juste à lui rendre hommage.

Freddie n'a peut-être pas été l'amour de ma vie, mais j'avais beaucoup d'affection pour lui.

— Nous en avons tous.

— Qui hérite, alors ? questionna Fenella, les yeux brillants. Vous ?

— Non. Pas moi.

— Pas de chance. Enfin, bref, je venais vous dire au revoir. Un enterrement, ce n'est jamais très drôle, mais ça l'est encore moins quand la seule personne que vous connaissez est celle qui se trouve dans le cercueil.

À moins que vous ne pensiez qu'il pourrait y avoir ici un homme qui mérite qu'on s'intéresse à lui, ajouta-t-elle après une pause.

Ted, l'épicier du village ?

— Non, dit Lottie, je ne vois personne.

— Même pas ce bel Américain ? Tyler, je crois ?

— Je pense que vous avez trente ans de trop, pour lui.

Fenella encaissa la pique avec un sourire.

— Oui, j'imagine. Mais vous, en revanche... vous avez usé l'âge qu'il faut.

Qui est la jolie fille, avec lui ?

423

Elle le faisait exprès. La sorcière.

— Une amie.

— C'est dommage pour vous.

— Pas du tout. Je vois quelqu'un de beaucoup mieux. Il est très beau, très drôle, et organise des tournois de polo.

En s'entendant parler, Lottie eut l'impression d'avoir quinze ans. Mais elle n'était pas la seule à être puérile.

— Ah bon? Et que fait-il avec vous, alors? s'étonna Fenella.

Elles se toisèrent un instant, puis Lottie sourit.

— Je vous remercie. Je me sens mieux, grâce à vous.

Fenella sourit à son tour.

— Ce fut un plaisir. Ah, je crois que voilà mon taxi, dit-elle en regardant par la fenêtre.

— Venez, je vous accompagne, décida Lottie en lui tendant la main.

Vous savez, Freddie était content de vous avoir revue. Il n'a rien regretté.

Elles descendirent l'escalier côte à côte.

— A-t-il finalement réussi à retrouver Giselle ? demanda Fenella.

— Oui.

En répondant, Lottie réalisa que Fenella et Giselle s'étaient rencontrées une fois.

Déjà, le regard de Fenella balayait la pièce de réception, à leurs pieds.

— Vraiment? Fascinant. Elle est ici, aujourd'hui?

Lottie hésita une fraction de seconde.

— Non.

Fenella eut un petit rire.

— Ce qui veut dire oui. Je devrais peut-être la trouver et lui dire bonjour.

— Et peut-être que vous ne devriez pas, répliqua Lottie en l'entraînant fermement vers la sortie. Votre taxi vous attend, je vous le rappelle. Merci d'être venue. Au revoir.

Fenella la regarda avec un sourire avant de l'embrasser sur les deux joues.

424

— Ma chère, je suis peut-être une croqueuse d'héritage, mais je ne suis pas chienne à ce point.

Lottie regarda s'éloigner le taxi dans un tourbillon de feuilles mortes, puis rentra. Dans la maison, le niveau sonore avait nettement augmenté, tout le monde ayant déjà bu un verre ou deux.

Elle trouva Giselle et Jeff dans le petit salon, qui discutaient avec Barbara et regardaient des photos.

— Ah, la voilà, dit Giselle, levant les yeux. Tenez, Jeff et moi avons plongé dans nos vieux albums, hier soir. Regardez celle-ci. C'est Freddie à gauche, à côté de Jeff.

Lottie sourit en étudiant le cliché de Freddie et Jeff avec plus de cheveux qu'elle ne leur en avait jamais connu, qui faisaient les zouaves devant une maison, s'arrosant l'un l'autre avec la bière de leurs bouteilles respectives. Un petit groupe de filles les regardaient en pouffant, les mains levées pour protéger leur mise en plis.

— C'est vous ! s'écria Lottie en montrant une petite brune au visage doux, en minijupe orange vif et bottes en skaï blanc.

— J'avais la taille fine, à l'époque, soupira Giselle. C'était le bon temps.

Sauf que tu buvais comme un trou ! conclut-elle en donnant à Jeff une petite tape sur la tête.

— Et regarde ce qui est arrivé quand j'ai arrêté ! rétorqua-t-il en se tapant sur la tête à son tour. Je suis devenu chauve !

Giselle se tourna vers Lottie.

— Au fait, je voulais vous demander, qui était la femme à qui vous disiez au revoir ? Celle qui est partie en taxi ? Je suis sûre de l'avoir déjà rencontrée quelque part.

Il y a quarante ans, oui, songea Lottie. Freddie et vous êtes allés à une soirée organisée par cette femme et son mari. Freddie a ensuite eu une liaison torride avec elle, dans votre dos, mais il n'était pas assez riche

pour elle, alors elle l'a quitté et il est revenu vers vous.

Elle secoua la tête.

425

— Oh, moi et les noms, c'est terrible. Je ne m'en souviens déjà plus. Je crois que c'est juste une amie de la famille.

— Ah bon. Je dois me tromper, alors.

Giselle haussa les épaules, mais sa moue indiquait qu'elle avait le sentiment contraire.

— À moins que ce ne soit quelqu'un que vous avez vu à la télé et que vous croyez reconnaître, suggéra Barbara. Une fois, je faisais du shopping à Camden Market, et j'ai dit bonjour à une jeune femme que j'étais certaine de connaître. En fait, c'était Kate Winslet.

— Vous devez avoir raison. Elle ressemble beaucoup à cette chanteuse d'opéra que nous avons vue l'autre jour à la télé.

Mazette.

— Mais en beaucoup plus vieille, commenta Jeff.

Lottie eut du mal à garder son sérieux. Si Fenella l'avait entendu, elle lui aurait sauté au visage toutes griffes dehors.

Heureusement qu'elle était partie.

Un peu plus tard, alors qu'elle discutait avec ceux qui avaient connu et aimé Freddie, elle entendit Merry Watkins lancer à Tyler :

— Vous connaissez le meilleur remède contre des funérailles, n'est-ce pas

? Un beau mariage romantique ! Et si vous et votre jolie fiancée faisiez une annonce allant dans ce sens, hmm ? Ça nous redonnerait à tous du baume au cœur.

56

Deux semaines après les funérailles, Lottie et Barbara montèrent dans la petite barque et ramèrent jusqu'au milieu du lac. Les collines avoisinantes étaient saupoudrées de givre, les cygnes se promenaient, sereins, à la surface, et les toits de Hestacombe pointaient parmi les

arbres.

— Je suppose que pour terminer son parcours, il y a pire endroit. Mais personnellement, je continue à préférer la tour Eiffel, dit Barbara.

— Il faut qu'on se dépêche. Sinon, Freddie va finir dans l'estomac d'un cygne.

Imaginant sans doute que c'était l'heure de la distribution de nourriture, les cygnes convergeaient tous vers la barque.

— Je vous ai déjà dit que j'avais peur des cygnes ? lança Barbara.

— Trouillarde, va. Ils ne vous feront aucun mal.

— J'ai eu le bras cassé par un cygne, une fois.

L'estomac de Lottie se noua.

— Ah bon ?

— Enfin, non, pas vraiment. Mais techniquement, ils en sont capables.

Redites-moi ce que je fais ici ?

— C'était la volonté de Freddie. Il voulait que l'on disperse ses cendres sur le lac.

— Et on n'aurait pas pu le faire du bord ?

— Non, c'est mieux au milieu. Comme ça, elles peuvent partir dans toutes les directions... Bien. Alors, comment allons-nous procéder?

427

Lottie avait descellé l'urne et la tenait avec tout le respect nécessaire.

Lentement, elle l'inclina et les cendres se mirent à tomber.

— Oh... Ah! Pff! Bahhhh!

— Arrêtez ! s'écria Barbara. Vous en avez plein les cheveux !

— J'en ai plein la bouche !

Une bourrasque avait soufflé un nuage de cendres directement dans le visage de Lottie.

— Mon Dieu, et voilà les cygnes qui rappliquent! Allons-nous-en ! hurla Barbara en se levant et en agitant les bras.

La barque se mit aussitôt à tanguer dangereusement. Un des mâles, impressionné par cette technique de séduction, se hissa hors de l'eau en battant des ailes. Barbara paniqua et trébucha sur le repose-rame, libérant la rame.

— Ne la laissez pas glisser, ne la laissez pas glisssser! s'époumona Lottie, aveuglée par les cendres.

Elle sentit l'urne tomber de ses genoux, la rattrapa in extremis.

— Ces foutues bêtes viennent manger les cendres de Freddie, gémit Barbara. On ne peut pas laisser faire ça! Faites-les partir! Ils veulent monter dans la barque, arrrrgh...

La barque se retourna tout en douceur, et envoya Barbara et Lottie prendre un bain forcé, tout en douceur également. La température glaciale de l'eau coupa le souffle à Lottie et fit se contracter d'horreur tous les muscles de son corps.

Il lui fallut quelques secondes pour recouvrer ses esprits. Soulagée à l'idée de ne plus avoir de cendres dans les cheveux et sur le visage, elle refit surface presque au même moment que Barbara. Cette dernière avait peut-

être peur des cygnes, mais elle savait nager. Les oiseaux, de leur côté, dégoûtés par tant de remue-ménage inutile et l'absence de nourriture, avaient déjà mis le cap sur l'autre bout du lac.

428

— Vous êtes sûre que c'est une piscine chauffée? demanda Barbara en avançant avec aisance.

— Ils ont dû oublier de mettre des pièces dans le compteur.

— Je suis désolée, j'ai paniqué... Pauvre Freddie, ce n'était pas censé se passer comme ça.

— Il voulait le lac. Il a eu 1-1-le 1-1-lac, grelotta Lottie. Allez, on fait la c-c-course ? La première au p-p-ponton.

Tyler les attendait sur la berge en secouant la tête.

— J'ai vu la barque chavirer. J'allais plonger pour venir à la rescousse,

dit-il en se penchant afin d'aider Lottie, puis Barbara, à sortir de l'eau. Mais comment dire.. l'eau était tout simplement beaucoup trop froide.

— Poltron ! lui lança gaiement Barbara.

— Peut-être. Mais vous êtes mouillée, et je suis sec, répondit-il, amusé.

Ah, et un petit conseil. Il vaut toujours mieux vérifier la direction du vent, avant de répandre des cendres.

— En tout cas, c'est fait, maintenant.

Peut-être pas exactement de la façon prévue à l'origine, mais c'était fait.

L'urne reposait au fond du lac et son contenu avait bel et bien été répandu.

— Vous savez, un vrai gentleman offrirait son pull, commenta Lottie qui dégoulinait en grelottant.

— Vous rigolez? C'est du cachemire ! Allez, venez plutôt à la maison.

La maison qui désormais, pour Tyler, était Hestacombe House. Et non plus Fox Cottage. Lottie avait encore un peu de mal à se faire à cette idée. Tant de choses avaient changé en deux semaines. Huit jours après les funérailles, lorsque Tyler avait annoncé qu'il emménagerait le lendemain à Hestacombe House, elle n'avait pas pu s'empêcher de déclarer, indignée :

— Vous ne croyez pas que vous pourriez attendre que la maison soit vraiment à vous ?

Et Tyler lui avait alors expliqué qu'elle l'était, Freddie la lui ayant vendue trois mois auparavant.

429

Douchée et engoncée dans un immense peignoir blanc appartenant à Tyler,- Lottie redescendit. Il était dans la cuisine et leur préparait du thé et des sandwiches.

— Le train de Barbara est à quatorze heures trente. Ce qui veut dire que nous devons partir au plus tard dans... cinq minutes. Si vous rentrez vous changer chez vous maintenant, vous ne serez pas de retour à temps pour lui dire au revoir.

— Je sais, marmonna Lottie en s'emparant d'une tasse de thé fumant qu'elle but presque d'une seule gorgée. Je vais attendre ici que vous partiez.

Si ça ne vous dérange pas.

— Bien sûr que non, répliqua Tyler en lui donnant la moitié de son sandwich. Il ne faut pas que vous ratiez son départ.

Barbara partait, donc. Elle retournait à Londres. Et elle allait terriblement manquer à Lottie. Après la lecture du testament de Freddie, personne n'avait été plus touché et stupéfait que Barbara d'apprendre que Freddie avait légué presque la moitié de sa fortune à l'hôpital pour enfants où sa fille Amy travaillait au moment de sa disparition, en Ouganda.

Barbara avait alors décidé de se rendre sur place, pour visiter l'hôpital et s'assurer que l'argent serait dépensé au mieux.

L'autre moitié de la fortune de Freddie était allée à la maison spécialisée, dans la banlieue de Cheltenham, où Amy avait aidé Mary à mieux vivre les derniers mois de sa vie.

Le reste des biens avait été réparti selon les dernières volontés de Freddie, et quand elle y pensait, Lottie en avait les larmes aux yeux.

Pour Jeff Barrowcliffe, dix mille livres pour acheter la moto de son choix, en compensation de la Norton 350 que Freddie avait détruite tant d'années plus tôt.

Pour Giselle, dix mille livres en compensation de tout le reste.

Pour les habitants de Hestacombe, cinq mille livres à dépenser dans une fête à tout casser, au Flying Pheasant.

430

Et pour Lottie, cinq mille livres pour un voyage en famille à Disneyland.

Et voilà, elle pleurait à nouveau, en repensant à la conversation qu'elle avait eue avec Freddie au début de l'été, lorsqu'il lui avait demandé où elle aimerait aller si elle pouvait aller n'importe où. Ce jour-là, il lui avait parlé de sa maladie, de sa tumeur, et pourtant il n'avait pas oublié.

— Tenez, dit Tyler en lui tendant un mouchoir en papier, un geste dont il avait pris l'habitude, ces dernières semaines.

— Je vous demande pardon. Je me comporte en idiot.

Lottie s'essuya les yeux, puis se moucha bruyamment.

— C'est parce que je pensais à Disneyland, reprit-elle. À chaque fois, ça me fait ça.

— Allez, ça va être formidable, ce voyage, vous verrez. Seb viendra aussi

?

— Peut-être. Je ne sais pas encore quand nous irons, de toute façon.

En réalité, Lottie était partagée. Seb serait génial, adorerait chaque minute d'un voyage pareil, Nat et Ruby seraient aux anges de l'avoir avec eux.

Mais bizarrement, une partie d'elle-même avait le sentiment que ce n'était pas ce que Freddie avait imaginé. Il n'en avait jamais rien dit, mais il lui semblait qu'il aurait été déçu qu'elle y aille avec Seb.

— Ne bougez pas, vous avez quelque chose dans les cheveux.

Lottie se laissa faire tandis que Tyler écartait les boucles humides pour en retirer ce qu'elle n'avait pas réussi à faire partir sous la douche.

Il prenait son temps, en tout cas...

— Qu'est-ce que c'est ?

— Rien.

— Une feuille morte?

Tyler la regarda dans les yeux.

— Un insecte mort, plutôt.

— Ah bon ?

Il lui montra la pauvre créature, à qui il manquait au moins deux

pattes.

— Oh, ça aurait pu être pire, lâcha-t-elle en se tapotant le crâne. Un rat mort, par exemple.

Un picotement très familier lui chatouilla alors le creux du ventre. Son humour - un peu faiblard, d'accord - n'avait même pas fait sourire Tyler, et ce pour une raison simple : il la regardait comme s'il avait envie de l'embrasser.

Très envie.

Désespérée, Lottie plongea son regard dans le sien, le cœur battant, avec une seule question en tête : allait- il le faire, ou attendait-il qu'elle le fasse? Devait-elle...

— Houhou ? Tyler, vous voulez bien être un ange et m'aider à descendre mes valises ?

C'était la voix de Barbara, encore à l'étage.

— Ensuite, on pourra y aller. Il ne faut pas que je rate mon train!

Voilà, elles s'étaient dit au revoir, et Barbara était partie. Une fois la voiture disparue, Lottie avait refermé la lourde porte d'entrée et était allée dans le petit salon. Il fallait qu'elle aille chez elle pour se changer, mais cela attendrait.

Le canapé de velours vert amande débordait de coussins et faisait face à la fenêtre. Lottie s'y pelotonna, baissa la tête, et renifla le revers du peignoir. Oui, son odeur était là. Toute proche. Mon Dieu, avait-il été sur le point de l'embrasser, tout à l'heure ? Ou était-ce simplement ce qu'elle espérait sans oser y croire ? Devenait-elle une pauvre fille persuadée qu'elle plaisait aux hommes quand ce n'était pas le cas? Et Seb, dans tout ça? Seb, à qui elle plaisait indéniablement, et qui méritait sûrement mieux que cela...

Mince et flûte et re-flûte. Pourquoi la vie était-elle aussi compliquée ?

— Tiens, tiens, ça me rappelle quelque chose... mais quoi?

432

Lottie se réveilla en sursaut.

— Ah, oui ! s'exclama Liana en claquant des doigts. Boucle d'Or et les trois ours !

Lottie pria pour ne pas avoir bavé pendant son sommeil. Déjà que le la ceinture du peignoir s'était défaits, ce dernier bâillant de façon assez vulgaire, et permettant à qui voulait se donner la peine de regarder, de voir qu'elle ne portait rien dessous.

Liana souriait, comme à son habitude, mais il y avait une petite inflexion dans sa voix qui laissait entendre qu'elle n'était pas dupe.

— Je vous en prie, faites comme chez vous. Et pardonnez mon impertinence, mais puis-je vous demander ce que vous faites seule dans la maison, avec le peignoir de Tyler?

Liana rentrait de chez le coiffeur. De nouveaux reflets ambre, miel et muscade soulignaient la beauté de sa chevelure. Elle portait un pull gris perle, un pantalon gris un peu plus foncé, et une petite ceinture argentée enserrait ses hanches si étroites, si fines. Elle devait imaginer le pire, et franchement, comment l'en blâmer? En tant que petite amie de Tyler, elle avait le droit de le prendre mal. Serrant les pans du peignoir sur ses jambes nues, Lottie, pétrie de honte, se redressa de façon à être assise.

— Excusez-moi. Je n'avais pas prévu que je m'endormirais. Barbara est partie. Tyler l'a accompagnée à la gare.

Liana fronça les sourcils.

— Et... vous attendez qu'il revienne?

— Oh, non! Non, non, non! Pas du tout ! En fait, Barbara et moi on était allées répandre les cendres de Freddie sur le lac, mais les cygnes nous ont fait peur, et Barbara a paniqué. La barque a chaviré et on est tombées à l'eau. Tyler a insisté pour qu'on vienne se sécher ici et se changer. Bon, pour Barbara, c'était normal, vu qu'elle habitait ici.. Tous mes vêtements mouillés sont dans un sac-poubelle, dans la cuisine, je vais les ramporter chez moi. Maintenant,

433

Elle se leva précipitamment, pour découvrir que ses cheveux mouillés avaient laissé une large tache sur un des coussins de soie.

— Je vous assure que je n'avais aucune intention de m'endormir. Mais il s'est passé tellement de choses, ces derniers temps. En fait, je crois que la fatigue accumulée a fini par avoir raison de ma résistance.

L'expression de Liana avait changé du tout au tout.

— Oh... ma pauvre! Je suis désolée. Je n'aurais jamais dû douter de vous.

Évidemment que vous ne l'avez pas fait exprès. Je sais ce que l'on ressent, dans ces circonstances. J'étais exactement pareille après la mort de Cur- tis.

On passe des jours à ne pouvoir fermer l'œil, et puis soudain, ça vous tombe dessus sans prévenir et on n'y peut rien.

Lottie acquiesça d'un mouvement de tête, terriblement consciente du fait que, juste avant de s'endormir, elle s'était imaginé être embrassée par...

— Tyler, dit Liana. C'est lui qui m'a permis d'en sortir. Grâce à lui, je me suis rendu compte que ma vie n'était ' pas terminée. Et vous, vous avez Seb pour vous aider. Nous avons tellement de chance, n'est-ce pas ? Écoutez, si vous voulez monter dormir encore un peu, n'hésitez pas. Je le dirai à Tyler lorsqu'il rentrera. Il comprendra.

— Non, ça va. Je vais aller me changer en vitesse, et puis je reviendrai travailler. Après tout, c'est pour cela qu'on me paie.

Toujours enveloppée dans le peignoir de Tyler, Lottie s'éclipsa, plus honteuse que jamais. Existait-il sur cette terre quelqu'un de plus indulgent et beau, de plus généreux et culpabilisant que Liana?

57

Cressida achevait la réalisation d'une commande de faire-part de mariage quand elle leva les yeux et vit - drôle de coïncidence ! - la voiture de son ex-mari s'arrêter devant chez elle.

Étrange, il était dix heures du matin, un mercredi. Encore plus étrange, Sacha était avec lui. Sentant que quelque chose se tramait - ô joie, ils avaient réservé un séjour au ski et venaient lui demander de prendre Jojo pendant une semaine juste avant Noël ! - elle posa son pistolet à colle et courut leur ouvrir.

Cinq minutes plus tard, le joyeux trépignement d'anticipation au creux de son estomac avait été remplacé par le lourd poids de la consternation.

— Vous voulez dire que vous déménagez vraiment à Singapour ? Tous les trois ?

— C'est une occasion formidable ! s'exclama Sacha, le regard brillant.

Toutes les réunions urgentes, le voyage de dernière minute à Paris, c'était ça. Mais on ne pouvait rien dire tant que ce n'était pas signé. Franchement, c'était comme vivre dans un film d'espionnage ! Être débauchés par un chasseur de têtes, c'est sportif, tu n'as pas idée ! Enfin, évidemment que tu n'as pas idée, je suppose que dans le milieu de la carte faite à la main, les chasseurs de têtes sont rares. Au fait, tu as des paillettes sur ton pull.

Cressida, désespérée, ne pensait qu'à une seule chose :

— Mais... et Jojo?

435

— Elle vient avec nous, bien sûr. Oh, elle s'intégrera sans problème, j'en suis certaine. Singapour est un endroit fabuleux, et on y trouve tout ce dont un enfant peut rêver.

Et moi ? Et ce dont je rêve, moi ?

Incapable de parler, Cressida se demanda si elle n'allait pas s'évanouir, tant ses oreilles bourdonnaient. Comment Sacha et Robert pouvaient-ils lui enlever Jojo ? Comment pouvaient-ils savoir qu'elle s'intégrerait dans un nouveau pays ?

— Enfin, bref, on passait juste pour t'annoncer la bonne nouvelle, conclut Robert, radieux. C'est drôlement excitant comme perspective, non ? Et puis avec ce qu'on va gagner... tu n'imagines pas tout ce qu'on est arrivés à négocier. Hein, chérie ?

— Ça montre à quel point ils nous voulaient, déclara Sacha d'un ton supérieur.

Après leur départ, Cressida pleura tout son soûl. Elle allait perdre Jojo et ne savait pas si elle pourrait le supporter. Jojo était sa fille de substitution, elle avait le sentiment de revivre la perte de son propre bébé.

Vers seize heures, on sonna. Pensant qu'il s'agissait de Jojo, Cressida inspira un grand coup et vérifia qu'elle était présentable avant d'aller ouvrir.

Sacha et Robert se tenaient à nouveau sur le seuil. Allons bon, que voulaient-ils encore ?

— Bien, écoute, on va aller droit au but, attaqua Robert. Une question, une seule : si Jojo voulait rester ici plutôt que partir avec nous à Singapour, serais-tu d'accord pour devenir sa tutrice légale?

Quoi ? Quoi ?

— Je... euh... je... balbutia Cressida.

— Oui ou non ? intervint Sacha d'un ton brusque. C'est tout ce qu'on veut savoir. Et ne te sens pas obligée, surtout. C'est à toi de décider.

Oui ou non? Ils lui donnaient le choix, vraiment? Vite, vite, avant qu'ils ne changent d'avis, il fallait qu'elle réponde !

— Oui... oui... bien sûr que oui\ bredouilla Cressida.

436

Sacha sourit et eut un petit hochement de tête satisfait.

— Sûre et certaine ?

— Oui... mon Dieu... j'ai du mal à y croire, comment vous remercier?

Elle était tellement contente qu'elle les aurait embrassés. Enfin, peut-être pas, tout de même.

— Parfait. Alors c'est réglé, décréta Robert en se frottant les mains, comme s'il venait de conclure un accord juteux. Bon, comme tu peux imaginer, on n'a pas beaucoup de temps à nous en ce moment, il y a tellement de choses à organiser... Ça nous aiderait beaucoup si tu pouvais prendre Jojo quelques jours, là.

— Où est-elle ? Chez vous ? Mais allez la chercher, voyons !

Cressida mourait déjà d'impatience.

Sacha et Robert s'en allèrent, et Sacha fut de retour moins de vingt minutes plus tard avec Jojo.

— Tante Cress ! s'écria celle-ci en jaillissant de la voiture. Tu es d'accord

!

— Ma chérie ! Bien sûr que je suis d'accord ! Je suis tellement contente !

Sacha coupa court à ces effusions.

— Bien, je vous laisse, il faut que j'y aille.

— Au revoir, maman. Et merci.

— Au revoir, ma chérie. Et bonne chance pour le prochain de l'école, demain. C'est à quelle heure ? demanda Sacha, déjà ailleurs, occupée à faire ronfler son moteur.

Le concert débutait à dix-neuf heures trente, Cressida l'avait noté sur son calendrier depuis plusieurs semaines. Étonnée par l'intérêt dont faisait soudain preuve Sacha, elle regarda Jojo, dont les deux bras enserraient sa taille.

— Ta maman va venir au concert?

Jojo leva les yeux au ciel.

— À ton avis? En huit ans, elle n'est jamais venue à un seul de mes concerts. Je l'imagine mal commencer aujourd'hui.

437

De retour à l'intérieur, Cressida apprit qu'en réalité, Robert et Sacha n'avaient parlé de Singapour à Jojo que la veille au soir.

— J'ai piqué une crise. Enfin, non, parce que c'est pas mon style, mais je leur ai dit que je ne voulais pas y aller, expliqua cette dernière. C'est vrai, tu me vois là-bas, toute seule, pendant qu'ils bosseraient comme des dingues ?

Moi, je veux bien aller les voir pendant les vacances, pas de problème. Mais je préfère vivre en Angleterre. Tous mes amis sont ici, tu es ici, j'aime bien mon école. Alors je les ai suppliés de te demander si je pouvais rester avec toi, mais ils n'étaient pas sûrs que tu acceptes. Je voulais t'appeler, hier soir, mais ils n'ont pas voulu. Maman disait que tu savais bien t'occuper des enfants, mais qu'en avoir l'entière responsabilité, c'était peut-être beaucoup te demander.

De ce récit, Cressida déduisit que la visite matinale de Sacha et Robert avait été destinée à la bouleverser, puis à lui laisser le reste de la journée pour réaliser à quel point Jojo allait lui manquer. De cette manière, lorsqu'ils repasseraient lui poser la question sous forme d'ultimatum, elle serait tout à fait disposée à dire oui.

Ce qu'ils ignoraient, c'est qu'elle aurait accepté de toute façon.

Cressida se demanda s'il était possible d'être plus heureuse. Elle caressa les cheveux de Jojo.

— Ma puce, je suis ravie que tu aies piqué une crise.

Jojo monta prendre une douche tandis que Cressida s'attelait à la préparation de son plat favori : le gratin de légumes. Elle épluchait les carottes quand Jojo reparut.

— Tu fais quoi ?

— Je jongle en faisant du vélo à une roue, répondit Cressida en prenant une carotte pour la changer de main, avant de saluer son public. À ton avis

? Je prépare un gratin de légumes.

— Repose ta carotte. On ne mange pas ici. J'ai décidé de t'inviter à dîner, pour fêter ton nouveau rôle de tutrice légale, annonça Jojo avec emphase.

C'est moi qui t'in

438

vite. Sauf que j'ai oublié mon sac, donc il faudra que tu m'avances l'argent, mais je te rembourserai. Désolée, c'est l'intention qui compte.

— Absolument, approuva Cressida, touchée par le geste. Je suis partante.

On va où?

— Au Burger King.

Ah.

— Super.

Mais peu lui importait, finalement, du moment que Jojo et elle étaient ensemble. Elle préférait de loin partager un plat de frites avec elle au Burger King qu'une table avec Sacha et Robert au Manoir des Quat'Saisons.

— Bon, alors va te préparer, c'est pas la peine de traîner, ordonna Jojo

en lui prenant la carotte des mains. En plus, je meurs de faim, pas toi ?

Cressida obtempéra et monta passer sa robe de bal et coiffer sa tiare -

d'accord, enfiler un pull en laine polaire bleu et un jean propre. Elle se recoiffa, mit un peu d'ombre à paupières et de rouge à lèvres.

— Prête ? lança Jojo d'en bas. Allez, on y va.

Cressida regarda sa montre. Il était cinq heures dix et elles partaient dîner. À ce train-là, elles seraient de retour à six heures.

— Non, non, ne tourne pas là, dit Jojo comme elles approchaient de Cheltenham. Il y a un nouveau Burger King un peu plus loin. Continue tout droit.

— Un nouveau ? Ah.

— C'est une surprise. Tu verras, il est plus grand, expliqua fièrement Jojo.

Et mieux. Tout le monde dit qu'il est super.

Son enthousiasme fit sourire Cressida.

— Waouh ! Je meurs d'impatience !

Plusieurs kilomètres plus loin, elle annonça :

— On arrive au grand rond-point. Je prends quelle direction?

— Attends, je regarde.

Les yeux fixés sur les énormes panneaux indicateurs apparaissant dans le faisceau des phares, Jojo se concentra.

439

— Prends à droite.

— Mais c'est l'autoroute, ma chérie. Tu ne veux pas dire tout droit, plutôt ?

— Non. À droite, j'en suis sûre. On prend l'autoroute sur quelques kilomètres, et puis on la quitte à la prochaine sortie. Je ne te l'avais pas dit

? Excuse-moi. Mais tu verras, ça vaut le coup. D'après mes copains, c'est le meilleur Burger King de tous.

Heureusement que le réservoir est plein, songea Cressida en s'engageant sur la bretelle.

Lorsque la voiture fut lancée sur l'autoroute à une vitesse de croisière de cent kilomètres heures environ, Jojo sortit un paquet de chewing-gums et en offrit un à Cressida.

— Au fait, je t'ai raconté un bobard, pour la prochaine sortie.

— Quoi?

— La prochaine sortie, répéta Jojo. On ne la prendra pas.

Cressida n'y comprenait plus rien.

— On ne va pas au Burger King ?

— Si. Mais on va à celui de Chesterfield.

— Quoi ? Mais c'est à...

— À mi-chemin entre ici et Newcastle, compléta joyeusement Jojo. Pile au milieu ! Et c'est là qu'on doit retrouver Tom et Donny.

58

Ce fut un miracle si Cressida n'écrasa pas la pédale de frein.

— Tu plaisantes ? s'exclama-t-elle, abasourdie.

— Non, non, répondit Jojo, radieuse. Tout est prévu.

— Mais ça ne peut pas être prévu ! Tu as cours demain. Tu ne peux pas rater les cours !

— Bien sûr que si, tante Cress. Ça s'appelle trouver une excuse bidon.

Improviser une maladie. Tout ce que tu as à faire, c'est appeler demain matin pour leur dire que j'ai encore attrapé la grippe. Demain, c'est jeudi, je raterai le concert et franchement c'est pas plus mal. Ensuite, c'est vendredi, et comme c'est le dernier jour avant les vacances de Noël, personne ne fera rien en cours, donc ça ne compte pas vraiment. Ça ne pouvait pas mieux tomber, en fait.

— Mais... quand as-tu mis tout ça sur pied? demanda Cressida, confondue par la maestria avec laquelle Jojo lui expliquait son plan.

— Oh, il y a une heure à peu près. Juste après le départ de papa et maman. Je voulais te faire une surprise, pour célébrer tout ce qui est arrivé aujourd'hui. Et je me suis dit que ça te plairait de voir Tom et Donny, après tous les essais ratés de ces dernières semaines. Dans Waouh!, j'avais lu un truc comme quoi il faut prendre sa vie en main de temps en temps, et provoquer les choses. Alors c'est ce que j'ai fait. Bon, tu en veux un, de chewing-gum, ou pas ?

— Je ne sais pas. Est-ce que ton magazine dit que je devrais en prendre un ?

441

— Waouh ! dit que c'est excellent pour toi, assura Jojo en souriant.

— Tom est-il est au courant de tes manigances ?

— Évidemment ! Sinon, on arriverait à Chesterfield, et il n'y aurait personne !

La perspective de revoir Tom - vraiment, enfin, finalement ! - fit battre le cœur de Cressida.

— Mais comment... comment as-tu fait?

— J'ai appelé Donny. On s'envoie des textos ou des e-mails tout le temps. Je lui ai parlé de mon plan, et on a décidé de se lancer. Il a dit à son père qu'on était déjà en route et qu'il fallait partir tout de suite pour pouvoir nous retrouver à temps. Officiellement, Donny aura une angine, demain. Je ne sais pas ce que Tom aura. Intoxication alimentaire, peut-être.

— Ils font l'école buissonnière aussi ?

Cressida n'en croyait pas ses oreilles.

— Ben, évidemment. Mais c'est pas grave, parce que c'est pour prendre les choses en main, et des fois, c'est une bonne chose d'être spontané et de s'accorder quelques jours de congé sans prévenir.

Ah bon ? C'était dans Waouh !, ça aussi ?

— Et où allons-nous coucher?

— Oh, on trouvera un hôtel dans Chesterfield pour ce soir. Et demain, on part pour Newcastle. Je me disais qu'on pourrait y passer la semaine.

Treize ans, et beaucoup de suite dans les idées...

— Je n'ai rien emporté. Pas de vêtements propres, pas de brosse à dents, rien ! s'effraya soudain Cressida. Et toi non plus.

— C'est pour ça que ça va vraiment être l'aventure !

— Et j'ai une entreprise à faire tourner...

— Tu es à jour avec tes commandes. Et tu mérites quelques jours de repos.

— Mais je n'ai pas envoyé les faire-part que j'ai terminés cet après-midi.

Je devais les envoyer demain matin à la première heure !

— Lottie a une clé de chez toi. Demande-lui de le faire pour toi. Mais on peut aussi rentrer, si tu préfères. Je

442

pensais que tu serais contente de mes initiatives, mais si tu n'as pas envie de revoir Tom et Donny..

— Oh, ma chérie, ça n'a rien à voir ! s'écria Cressida, réalisant qu'elle allait finir par vexer Jojo. Je suis contente ! Mais si tu veux tout savoir, je panique à l'idée de les revoir parce que j'en ai très envie ! Et je suis certaine que si je m'arrête à la prochaine station-service, nous y trouverons des brosses à dents, et... tout ce qu'il nous faut.

— Des sous-vêtements de rechange ? suggéra Jojo alors que son portable émettait un bip, indiquant qu'elle avait un message. C'est Donny. Il demande où on est.

Elles passaient justement à côté d'un panneau.

— On arrive à la sortie 9. Tewkesbury.

— Ils sont à la sortie 59 sur la M1. Darlington. Et il dit que son père est super angoissé à l'idée de te revoir, conclut Jojo, le sourire jusqu'aux oreilles.

— Qu'est-ce que tu réponds? s'enquit Cressida comme Jojo se lançait dans la rédaction d'un texto.

Sur l'écran que celle-ci tourna dans sa direction, elle lut : Ah, ils sont trognons, les parents. L aussi !

Il était presque vingt et une heures. Après trois heures et demie de route et une courte pause à une station-service, elles étaient arrivées à Chesterfield. Trouver le Burger King ne s'était pas fait sans mal, et là, sur le parking bondé, Cressida se sentait follement intrépide, tel Indiana Jones découvrant le Sacré Graal. Il ne lui manquait plus que le chapeau.

— T'inquiète pas, lui dit Jojo tandis qu'elle se regardait dans le rétroviseur et tentait d'arranger sa frange. T'es parfaite.

— Non ! J'ai une tête à faire peur! s'alarma Cressida.

— Écoute, Donny et moi, ça fait des semaines qu'on s'envoie des textos.

Et si quelqu'un sait ce que pense son père, c'est lui. Alors je te garantis que Tom a au moins autant envie de te revoir que tu as envie de le revoir. Il 443

se fiche que tu portes ou non du rouge à lèvres et des chaussures à talons. Il serait tout aussi content de te voir si tu portais un costume de nain de jardin.

Cressida n'en était pas si sûre. Personnellement, elle n'aurait pas été ravie-ravie de voir Tom débouler en costume de nain de jardin.

Le portable de Jojo se manifesta. C'était un nouveau texto. Elle le lut et ouvrit sa portière.

— Bon, Donny et moi on va manger un hamburger. Vous n'aurez qu'à nous rejoindre quand vous serez prêts.

— Merci, dit Cressida, un peu dans les vapes.

— C'est un merci sarcastique ? demanda Jojo.

— Oh, non, ma chérie. Pas du tout. C'est un vrai merci. Tu as organisé une vraie surprise.

— Donny m'a aidée, tu sais. On a préparé ça à deux.

Une pensée traversa alors l'esprit de Cressida.

— Est-ce que Donny et toi, vous... ?

Jojo écarquilla les yeux.

— Beuuuh ! Arrête ! Jamais de la vie ! Donny ne me plaît pas du tout.

C'est un ami, voilà tout. Dans Waouh !, ils disent que c'est important d'avoir des amis garçons. Comme ça, en discutant avec eux, on découvre comment fonctionne le sexe opposé. Eh ben, c'est comme ça entre Donny et moi. On est juste des copains et on discute.

Allons bon, voilà que Waouh! se mettait à écrire des choses intelligentes...

— C'est super, approuva Cressida en souriant.

Jojo disparut dans le restaurant. Cressida inspira un grand coup, et descendit de voiture à son tour. Brrr... il faisait un froid de canard. Pour couronner le tout, elle allait retrouver Tom avec le nez rouge et les yeux embués de larmes, il trouverait ça certainement très...

— Bonsoir, Cress,

Elle se retourna et le vit, à quelques mètres, une écharpe de laine verte enroulée autour du cou et le col de son pardessus remonté. Il avait les mains dans les poches et soufflait de petits nuages de buée.

444

— Vous ici ? Quelle surprise.

— Mince, j'allais vous demander si vous veniez ici souvent.

— Désolée.

— Ne le soyez pas, dit-il en s'approchant pour l'embrasser sur les joues.

Vous êtes là, c'est le plus important.

Cressida réalisa à quel point il lui avait manqué. Elle était si contente de le revoir.

— Les enfants nous ont joué un sacré tour, pas vrai ? reprit Tom.

— J'en ai l'impression, oui ! Je suppose que c'était la dernière chose que vous rêviez d'entendre, ce soir en rentrant du boulot.

— La dernière? La meilleure, vous voulez dire! J'ai déjà appelé mon patron pour lui expliquer que je prenais quelques jours de congé. Le seul problème, c'est que...

— Quoi? s'inquiéta aussitôt Cressida. Dites-moi.

Déjà, elle avait en tête plusieurs possibilités. Il avait une petite amie. Il était homosexuel. Il avait réservé un aller simple pour Mexico.

— Eh bien... commença-t-il en se frottant la nuque, visiblement embarrassé. Donny ne m'a vraiment parlé de tout ça qu'à la dernière minute. Et demain, vous venez à la maison. Alors il faut que je vous prévienne, ce n'est pas exactement ce qu'on pourrait appeler un intérieur impeccable. En fait, c'est carrément la pagaille.

— C'est ça, le problème ?

— Ça me gêne, vous savez. Vous allez penser que je suis quelqu'un de pas très ragoûtant. La vaisselle d'hier soir est encore dans l'évier...

— J'ai de la vaisselle dans mon évier, moi aussi.

— Et le tapis du salon aurait besoin d'un coup d'aspirateur.

— Pareil pour le mien.

— Mon linge à repasser déborde de la corbeille.

— Copieur.

445

Visiblement soulagé, Tom l'attira vers lui jusqu'à ce que la buée de leurs-souffles se mêle.

— Je suppose qu'il est temps pour nous de rejoindre Jojo et Donny. Mais avant, est-ce que je peux vous dire à quel point j'ai hâte de vivre la semaine qui s'annonce?

Et il l'embrassa. Cressida cessa de se faire du souci pour sa coiffure et son absence de maquillage. Sur la pointe des pieds, elle lui chuchota à l'oreille, d'un ton joyeux :

— Moi aussi.

Mario n'avait pas hâte de vivre la semaine à venir. Ni la suivante, d'ailleurs. Il avait juste prévu de travailler sans attirer l'attention. Mais c'était compter sans Jerry. Jerry, gras, éternellement mal rasé, et surtout insupportable de suffisance depuis qu'il s'était dégoté une petite amie mince à la peau de velours. Étudiant le planning des congés, la veille, il avait lancé à Mario :

— Mcrdc, t'as encore douze jours à prendre avant la fin de l'année. Tu ferais mieux de te réveiller, mec, et de les prendre maintenant, sinon ils vont te les sucrer.

Mario, concentré sur son écran, avait juste répondu :

— Je m'en fous. En plus, tu as vu les chiffres du mois dernier, c'est pas...

— Holà ! On se calme !

— Jerry, je me fiche de prendre ces congés.

— Alors là, tu me fais de la peine, mec. Ça fait des mois que toi et Amber avez rompu, j'arrive pas à croire que tu t'en sois pas encore remis et que t'aies pas retrouvé quelqu'un. Je veux dire, regarde Pam et moi ! Elle a changé ma vie!

Elle l'avait rendu insupportablement joyeux, ça, c'était certain. Mario en était même à se demander si c'était une excuse valable pour virer quelqu'un.

— Faut que tu te trouves une gonzesse, avait poursuivi Jerry. Ça te remettra sur pied. Et puis, y a que les losers qui viennent bosser alors qu'ils devraient être en vacances !

— Bon, alors je reste chez moi, et je fais quoi, exactement ? Des maquettes d'avions ?

447

— Tu nous fais une déprime, voilà tout, avait déclaré Jerry en pointant un doigt boudiné sur Mario. Allez, reprends-toi, merde ! T'es pas obligé de rester chez toi ! Tu peux te payer un billet d'avion et partir au soleil, histoire de te changer du froid de gueux qu'on se traîne ici. Trouve-toi un endroit où il fait chaud, où tu peux faire un

peu la fête et mater des gonzesses en bikini. Paie-toi quinze jours de cul sans arrière-pensée, mec.

Tenerife, c'est super pour ça.

Des gonzesses... beurk, il détestait ce terme. Mario s'était senti très las, tout à coup. Il ne voulait pas de vacances, et encore moins de quinze jours de cul sans arrière-pensée. Il voulait Amber.

— Non, merci.

Amber portait une robe en velours bleu marine au-dessous du genou, des petites chaussures à talons plats, et deux perles fines ornaient ses lobes d'oreilles. On aurait dit qu'elle allait à la messe.

Elle semblait très surprise, aussi.

— Excuse-moi, dit Mario. J'aurais peut-être dû appeler avant de passer, mais j'avais besoin de te voir. Je peux entrer?

Il était dix-neuf heures, et la suggestion de Jerry lui avait trotté dans la tête tout l'après-midi, jusqu'à ce qu'il se décide à prendre sa voiture et se rendre à Tetbury. À en croire l'expression sur le visage d'Amber, elle aurait préféré qu'il continue à hésiter.

— Mario. J'allais sortir, en fait.

— Cinq minutes, pas plus. C'est important.

— Quentin sera là, dans cinq minutes.

— Il t'emmène où ? A la convention du parti conservateur?

C'était sorti tout seul, et Mario sut en le disant qu'il partait dans la mauvaise direction. Le moment n'était pas à l'humour.

Les yeux d'Amber lancèrent des éclairs.

448

— Faire la connaissance de ses parents, si tu veux savoir. Ils ne sont plus tout jeunes, je voulais faire bonne impression.

L'idée que faire bonne impression sur les parents de Quentin soit important pour elle déplut profondément à Mario.

— Tu n'as pas besoin de les impressionner. Écoute, tu sais ce que je

ressens pour toi. Je t'aime. Viens avec moi, dit-il en lui prenant la main. J'ai deux semaines de vacances à prendre à partir de ce soir. Laisse-moi t'emmener dans un coin merveilleux. Ça va être sensationnel, je te le promets.

— Mario, ça ne va pas ? Il n'est pas question que je parte en vacances avec toi.

— Je t'en prie.

— Enfin, en dehors du reste, on est décembre ! Et j'ai un salon de coiffure à tenir.

— Les autres filles peuvent faire tourner la boutique. Je les paierai. Je les paierai double, même, tiens.

— Et je dis quoi à Quentin ?

— Oh, je sais pas, moi. Tiens, si tu lui disais que tu pars en vacances avec ta copine Mandy ? C'est ce que tu fais en général, non ? lança Mario sans réfléchir.

Si la plaisanterie sur sa tenue n'avait pas été très appréciée, celle-ci le fut encore moins. Un ange passa. La mâchoire d'Amber se tendit, et il comprit à cet instant qu'il l'avait perdue.

— Tu n'aurais pas dû venir, Mario. Quentin va arriver d'une minute à l'autre, il m'emmène rencontrer ses parents et...

— C'est pour ça que tu es déguisée en Margaret Thatcher ?

— Ce que je choisis de porter ne te regarde pas.

— Tu ne te ressembles même plus, dit Mario en montrant le maquillage discret et les cheveux soigneusement retenus en queue-de-cheval.

— Je refuse de discuter avec toi. Tu vis ta vie comme bon te semble, rétorqua Amber. Moi, je vis la mienne, d'accord ? Maintenant, s'il te plaît, va-t'en.

449

Mario paniqua.

— Attends. Je te demande pardon. Si j'ai dit ça, c'est uniquement parce que je t'aime...

— Tu aimes tout le monde. C'est ton problème, soupira Amber en refermant la porte. Mais ne t'inquiète pas, je suis sûre que trouveras quelqu'un pour partir avec toi. Allez, bonnes vacances !

Le lendemain matin en ouvrant l'œil, Mario émit un grognement. Cette fois, il avait vraiment déraillé. D'ailleurs, où était-il ? Il roula sur le grand lit et cligna des yeux. Papier peint rose. Rideaux assortis. Couette framboise affalée par terre. Résultat de quelque bacchanale ? Il espéra sincèrement que non.

Quelqu'un bougeait du côté de la cuisine. Il entendit siffler une bouilloire, une cuillère tinter contre une tasse. Merde, il s'était encore fourré dans le même genre de situation... Comment avait-il pu être si...

— Putain, merde ! s'exclama-t-il, horrifié, lorsque, la porte de la chambre s'ouvrit, révélant un Jerry en caleçon Bart Simpson, une tasse de thé à la main.

— Je te remercie. T'as pas l'air au mieux de ta forme non plus, je te ferais remarquer.

Mario rassembla alors ses souvenirs. « Vagues » était le qualificatif le plus approprié. La veille au soir, il avait appelé Jerry et ils avaient décidé de se retrouver avec Pam.

— Je suis où ?

— Dans la chambre d'amis.

— Quoi ? Ta chambre d'amis ?

La dernière fois que Mario avait couché là, les murs étaient nus et la pièce vide, à l'exception d'un lit, d'un vélo d'appartement qui n'avait jamais servi et d'une vieille planche à repasser.

— C'était un peu n'importe quoi, avant. Pam m'a conseillé de l'aménager. C'est elle qui a choisi les papiers, et tout.

450

Changeons de sujet.

— J'ai beaucoup bu, hier ? demanda Mario.

— Disons que la bouteille de whisky que j'avais achetée à mon père en prévision de Noël est désormais une bouteille vide. Et j'ai dû te confisquer ton portable.

Ah, tiens, oui. Un lointain souvenir remontait à la surface.

— Vas-y. Dis-moi pourquoi.

— T'as pas arrêté d'appeler Amber. Enfin, d'essayer de l'appeler. Après le premier appel, elle a éteint son téléphone. Alors tu lui as laissé des messages, du genre : est-ce qu'elle s'amusait bien à la convention des conservateurs ?

— Merde...

— Y a eu aussi deux ou trois commentaires pas fins sur Quentin. Et sur ses parents. Ah, oui, et puis tu as dit que t'avais couché avec personne depuis des mois et que tu l'aimais, et qu'elle faisait la plus grosse erreur de sa vie à rester avec un vieil emmerdeur qui...

— Arrête ! Arrête, ça va.

— C'est pour ça qu'on t'a pris ton portable, termina Jerry, assez satisfait de lui-même.

— Putain de merde... soupira Mario, la tête entre les mains. Bordel de putain de merde.

Modeste, Jerry ajouta :

— Tu peux me remercier, si tu veux.

— Voilà, conclut Mario tandis que Lottie sortait les pommes de terre du four. En sortant de chez Jerry, je suis entré dans la première agence de voyages et j'ai acheté un billet. Je pars tout à l'heure. J'aurais dû te demander si ça ne te posait pas de problème. Je suis désolé, j'y ai pas pensé.

Revoir Amber hier soir m'a fait complètement disjoncter. Est-ce que je fous tes projets en l'air ?

— Arrête de croire que tu es indispensable. Tout va bien, assura Lottie. Et les enfants comprendront. Tu as besoin de ces vacances. Et qui sait ? tu vas peut-être rencontrer la fille de tes rêves !

Le sourire de Mario ressembla à celui d'un patient d'hôpital qui essaie d'être poli lorsqu'on lui apprend que c'est hachis Parmentier pour le déjeuner.

— Tiens, dit-il en lui tendant un papier. J'ai recopié les coordonnées de l'endroit où je serai. Ça, c'est le numéro de...

— Je ne peux pas appeler ton portable ?

— Non, je le laisse ici. Je te le confie, même, tiens, décida-t-il en le faisant glisser sur la table. Comme ça, je serai moins tenté de faire des conneries quand j'aurai bu un coup de trop. Enfin, d'en faire des plus grosses que celles que j'ai déjà faites.

Lottie posa son plat de chili con carne et fit le tour de la table pour aller serrer Mario dans ses bras. Elle détestait le voir si malheureux.

— On mange bientôt? Beuurk! Ils s'embrassent! Sexy, sexy ! lança Nat.

Ils passèrent à table.

— Je ne vais pas pouvoir être à ton concert de Noël, annonça Mario à Nat.

— Bof, c'est pas grave. De toute façon, je fais un mouton. Je dois me tourner vers la mangeoire et dire : « Regardez, c'est l'Enfant Jésus, bêêê. »

— Et tu vas rater mon spectacle, aussi, intervint Ruby, déçue. Moi je danse, je chante, et tout.

— Oh, mon bébé, je suis désolé, dit Mario en prenant la main de sa fille.

— Mais on sera là, Mat et moi, pour t'applaudir, déclara Lottie avec enthousiasme. Et on prendra des tonnes de photos, hein ?

— Et Seb, il sera là aussi ? s'enquit Ruby. J'aimerais bien qu'il soit là, moi.

— Nous le lui demanderons. S'il n'est pas obligé de travailler, je suis certaine qu'il voudra venir te voir.

Lottie se sentit vibrer. Depuis le retour de Seb, les choses allaient de mieux en mieux entre eux. Et aux yeux de ses enfants, il était évident que Seb était quelqu'un de formidable, sur qui on pouvait compter.

— Bon, alors ça va, dit Ruby. T'inquiète pas, papa, on aura Seb à la

place.

Ils ont des ânes, à Tenerife ?

— Je suis sûr que oui, répondit Mario, soulagé.

— Alors tu pourras te promener sur la plage, comme Nat et moi on a fait à Weston.

— Et tu vas peut-être trouver une copine, ajouta Nat. Comme ça, tu ne seras plus tout seul.

— Tu sais, si on n'avait pas école, on serait venus avec toi, pour que tu aies de la compagnie, assura Ruby, la bouche pleine.

Nat, toujours l'esprit pratique, conclut :

— Et j'aurais pu te prêter ma Game Boy. Mais là, pour deux semaines, c'est vraiment pas possible.

60

En l'espace d'une nuit, la température avait chuté et les premiers flocons de neige avaient fait leur apparition, provoquant chez Nat et Ruby une excitation sans bornes.

Excitation qui atteignit son paroxysme le samedi midi, lorsque Seb arriva dans son nouveau 4x4, avec deux bobsleighs rouges dans le coffre.

Ruby caressa le sien d'un geste affectueux :

— Dire qu'on n'avait jamais eu que des plateaux en plastique, jusqu'à aujourd'hui...

— Pauvres enfants privés de tout, va, compatit Seb. Allez, mettez vos manteaux, il faut les essayer, maintenant, ces petits bolides.

Un peu plus tard, les enfants dévalaient la pente de Beggarbush Hill en hurlant de plaisir et de trouille mêlés.

— J'ai peur qu'il ne leur reste plus une dent, à la fin de la journée, dit Lottie comme Nat freinait de toutes ses forces avec les pieds avant de sauter de son bob pour éviter un autre gamin, déjà les quatre fers en l'air dans la neige.

— Les enfants sont costauds. Ils rebondissent, tu vois bien. Bon, et toi,

est-ce que tu vas te conduire en poulette mouillée, ou au contraire en mère qui n'a pas froid aux yeux ? Tu essaies ?

La pente de Beggarbush avait la réputation d'être la plus raide de la région, Ruby et Nat étaient d'ailleurs partis comme des flèches. Lottie hésita une seconde.

455

— Je ne suis jamais montée sur une luge comme ça. Elles vont plus vite que les autres, non ?

— Poulette mouillée, rétorqua Seb, aux anges. Faible femme. Poltronne.

Lottie détestait se faire traiter de poltronne.

— Je n'ai pas dit que je ne voulais pas essayer. Je disais juste que je n'étais jamais montée dans une...

— De toute façon, tu es sans doute trop vieille et faible. Ce n'est plus de ton âge, ce genre de sport. Mieux vaut t'en tenir au tricot.

— Maman, elles sont géniales, ces luges ! déclara Ruby, de retour au sommet de la pente, les joues rouges, essoufflée. T'as vu comme on est allés vite ?

— Houlà, on ne prononce pas le mot «vite», les enfants. Votre maman n'aime pas.

— Oh, ça suffit. Allez, donne-moi ça.

Lottie en avait assez d'être ridiculisée, et prit le bob des mains de Ruby. Ça ne devait pas être bien dur, après tout.

— Ouais ! fit Ruby en claquant des mains. Maman va essayer !

— Mais tu vas voir, trouillardes comme elle est, elle va faire du deux à l'heure maximum.

Oh, ça commençait à bien faire. Lottie jeta le bob à ses pieds et s'installa dedans, pieds à l'extérieur. Puis elle lança à Seb :

— Bon, alors, tu me donnes un peu d'élan ?

Ruby ôta son casque de vélo et le tendit à sa mère.

— Maman, tu veux pas que je te prête mon...

Les casques, c'était pour les chochottes.

— Non! Allez, pousse, aussi fort que tu peux... Ouaiiiiiiiiiis!...

Ça n'avait rien à voir avec les luges d'avant, en bois, avec des patins recourbés à l'avant. Ces bobs étaient conçus pour aller plus vite. Et ils allaient vraiment plus vite ! Lottie sentit bientôt ses yeux s'humecter de larmes sous l'effet de l'air glacé. Elle avait pris beaucoup de vitesse en quelques mètres à peine, et ne pouvait guère

456

faire autre chose que se cramponner à la ficelle servant au remorquage. Bon alors, il était où, l'endroit où la pente s'adoucissait pour ralentir et s'arrêter tout en bas, saine et... ?

Chtonk ! Le bob heurta une pierre qui dépassait et Lottie, propulsée dans les airs, poussa un cri qui résonna dans toute la vallée, avant de s'interrompre brusquement lorsqu'elle toucha le sol et que la violence du choc lui vida les poumons. De là, elle dégringola encore sur une bonne dizaine de mètres pour finir à plat ventre, le visage dans la neige vierge.

Flouffffff.

— Merde... lâcha-t-elle dans un grognement avant de cracher un mélange de neige et de sang.

Quand elle voulut bouger, la nausée la submergea tant la douleur était forte, et généralisée.

Nat fut le premier à l'atteindre.

— Maman ! Ça va? demanda-t-il en s'agenouillant à son côté. Tu t'es fait mal ?

— Un peu.

La douleur qui lui vrillait les reins était insupportable. Elle tourna doucement la tête et lui sourit faiblement.

— Et Seb?

— Il arrive avec Ruby. Pauvre maman, tu aurais dû mettre un casque...

Lottie acquiesça. Ironie du sort, la seule partie de son corps qui ne la faisait pas souffrir le martyr était la tête.

— Maman ! T'as volé !

C'était Ruby, qui s'arrêta en dérapant, sa main dans celle de Seb.

— Je sais, fit Lottie en grimaçant. C'était magique.

— Qu'est-ce que tu ne ferais pas pour qu'on s'intéresse à toi ? commenta Seb en s'agenouillant à son tour. Les enfants, je crois que votre mère espérait que quelqu'un la filmerait en vidéo pour passer à la télé. Allez, dit-il à l'intention de Lottie, avec une petite tape sur le dos. Un coup de main pour te relever ?

Se relever ? Comme c'était drôle.

457

— Ça m'embête vraiment de me comporter en faible femme, souffla-t-elle, -mais je crois qu'il va falloir appeler une ambulance.

Lorsque Lottie fut enfin installée dans son lit d'hôpital et que le médecin s'en fut retourné consigner ses notes, il était dix-huit heures. Seb et les enfants réapparurent, toujours en tenue de ski et bottes de neige, finalement autorisés à la voir. Nat et Ruby, visiblement impressionnés par la perfusion et le plâtre, traitèrent leur mère avec un respect solennel.

Les calmants commençaient à faire effet, mais la douleur que ressentait Lottie dans le bas du dos était toujours intense. Elle embrassa ses enfants, puis regarda Seb.

— Bon, d'après le médecin, j'en ai pour une semaine d'hôpital. Les radios montrent un hématome sur un de mes reins, et il faut que je reste allongée le temps qu'il disparaisse.

Seb parut surpris.

— Une semaine ? Merde alors.

Merde alors, en effet. Une petite descente de rien du tout en luge, et là voilà, coincée dans un lit d'hôpital pour une semaine, avec le pied gauche cassé, une méchante foulure au poignet droit, plusieurs côtes fêlées et un rein amoché.

Et la tête, alouette.

— Le problème, c'est les enfants.

Depuis son arrivée à l'hôpital, Lottie ne pensait qu'à cela.

— Mario est à Tenerife, Cressida à Newcastle. Il faut que tu ailles chez moi chercher les coordonnées de Mario. Je peux lui demander de rentrer, mais pour ce soir, je ne sais vraiment pas comment faire.

— Il n'y a pas quelqu'un d'autre à qui tu pourrais demander ? Je sais pas, moi, les parents d'un copain de Nat ou d'une copine de Ruby.

458

— Non, j'avais quelques numéros de téléphone dans mon sac, mais quand on me l'a volé l'an dernier, je n'ai jamais pris la peine de les redemander. Je ne pouvais pas savoir que j'en aurais besoin à ce point... Et Mario qui choisit ce moment pour prendre des vacances...

— Bon, écoute, c'est pas grave, dit Seb. Je vais m'en occuper, moi.

— Quoi ?

Le cœur de Lottie fit un bond. Seb lui avait déjà dit qu'il avait un rendez-vous de travail important ce soir.

— Mais, et ton...

— Je vais annuler, voilà tout. Et les deux monstres peuvent venir chez moi. Hein, les enfants ? Qu'est-ce que vous en pensez ? A moins que vous ne préfériez passer la nuit sous un abribus ?

— Je préfère chez toi, déclara Nat. On pourra jouer au Monopoly ?

— Peut-être. Ruby, qu'est-ce que tu en dis ?

— Et au Scrabble ? s'enquit-elle.

Le soulagement de Lottie fut immense. Elle soupira et, avec un sourire, articula un « merci » à l'intention de Seb, avant de se tourner vers les enfants.

— Vous serez sages, hein ? Promis ?

— On est toujours sages, protesta Nat, vexé.

— Bon, il faut que tu prennes les clés de chez moi, dans mon sac. Et est-ce que tu peux passer par Hesta- combe House, pour prévenir Tyler

? Le numéro de téléphone de Mario est sur un papier, quelque part dans la cuisine.

— Je l'appellerai, promet Seb. En attendant, repose- toi. On viendra te voir demain matin.

— Qu'est-ce que je ferais sans toi? murmura-t-elle comme il se penchait vers elle pour l'embrasser, caressant doucement son épaule meurtrie.

Seb lui fit un clin d'œil.

— Je sais. Je suis un saint.

459

Seb rumina le problème pendant tout le trajet jusqu'à Kingston Ash. Ça ne pouvait pas tomber plus mal, cette histoire. Lottie était super, il aimait beaucoup ses enfants, mais là, c'était franchement galère. Karina, la divine Karina, arrivait de Dubaï aujourd'hui pour le week-end et il avait déjà prévu comment s'excuser auprès de Lottie, invoquant un supposé rendez-vous professionnel.

Et voilà qu'il lui avait dit qu'il annulerait tout pour s'occuper de Nat et Ruby à la place. Mais, vu les circonstances, qu'aurait-il pu faire d'autre ?

Appeler les services sociaux et leur demander de prendre les enfants pour le week-end ?

Et puis, c'était lui qui avait apporté les bobs et poussé Lottie à essayer, alors il se sentait vaguement responsable de ce qui était arrivé.

Petit à petit cependant, l'ébauche d'un plan se dessina dans son esprit.

Finalement, sa soirée n'était peut-être pas tout à fait perdue...

— Seb? s'enquit Nat comme ils arrivaient. Est-ce qu'on devra se brosser les dents, chez toi ?

Seb eut un large sourire, parce que Maya était exactement pareille.

— Vous plaisantez ? Bien sûr que vous ne devrez pas vous brosser les dents !

Un peu plus tard, Nat et Ruby étant dans le salon et préparant le Monopoly, Seb s'assura que la porte de la cuisine était fermée, et

appela Karina.

— Changement de programme, chuchota-t-il avant d'expliquer la situation en deux mots.

— Mais c'est pas possible ! gémit Karina. J'ai fait tout ce voyage pour rien ?

— Eh, pas de panique. J'avais pas vraiment le choix, de toute façon. Et puis ce sont des gamins super. On va jouer au Monopoly, là.

— Ouais, super ! Gardez-moi un hôtel et trois maisons.

— Ensuite, je les coucherai. Là-haut, dans la chambre d'amis. À neuf heures au plus tard.

460

— Et ensuite, tu me rejoins à l'hôtel?

Seb secoua la tête, amusé.

— Merde, chérie, on voit que tu n'as pas de mômes, toi. Laisse-les tout seuls comme ça et tu risques la mise en examen. Non. Mais comme je disais, à partir de neuf heures et demie, ils dormiront à poings fermés. Et rien ne t'empêche de sauter dans un taxi et de venir ici.

— Faut-il que j'aie envie de te voir, toi, hein, soupira Karina.

— Tu ne le regretteras pas, baby.

— T'as de la dope ?

Un large sourire fendit le visage de Seb. Il était allé voir son dealer pas plus tard que la veille.

— Qu'est-ce que je viens de dire, ma belle ? J'ai dit que tu ne le regretterais pas.

61

Ruby n'arrivait pas à dormir. La partie de Monopoly avait été super, battre Seb en particulier l'avait réjouie au plus haut point. Mais dès que neuf heures avaient sonné, il les avait envoyés se coucher dans la chambre du haut, qui ressemblait à un grenier, et elle avait un peu peur. En plus, c'étaient des draps et des couvertures, et elle avait l'habitude d'une couette.

Et puis Seb avait dit qu'il allait se coucher aussi, mais il était encore debout.

Ruby avait entendu une voiture s'arrêter devant la maison, et maintenant, des voix montaient du salon, qui ne ressemblaient pas à celles de la télévision.

Il était dix heures et quart. À côté d'elle, dans un autre lit, Nat dormait profondément. Mue en partie par la soif et en partie par la curiosité, Ruby se leva et ouvrit la porte de la chambre sans faire de bruit. En descendant, il lui vint à l'esprit que peut-être Seb avait un visiteur, et que ce visiteur était Maya, qu'il avait fait venir pour leur faire la surprise.

Le sol de l'entrée était froid sous ses pieds nus. La porte du salon était fermée, mais il y avait quelqu'un avec Seb, cette fois elle en était certaine.

Sur la pointe des pieds, elle s'approcha, puis se baissa afin de regarder par le trou de la serrure.

Elle se redressa immédiatement, pour se baisser à nouveau et vérifier qu'elle ne se trompait pas. Mais non. Il y avait quelque chose de pas normal.

Seb était sur le canapé avec une femme. La femme était en sous-vêtements, Seb avait ôté sa chemise et se penchait sur la

table basse pour renifler quelque chose à l'aide d'une paille.

C'était de la drogue, Ruby en était presque sûre. Elle avait vu le même genre de scène à la télévision. Lorsque, sous l'effet de la surprise, elle fit un pas en arrière, une latte du plancher craqua.

— C'est quoi, ce bruit ? demanda la femme dans le salon.

Ruby, le cœur battant, se fondit dans la pénombre d'un recoin, sous l'escalier. Quelques instants plus tard, elle entendit s'ouvrir la porte du salon.

— Tout va bien, assura Seb au bout d'un moment. Il n'y a personne.

La femme pouffa.

— Tu aurais mieux fait de les enfermer à la cave, ces mômes.

— Ne t'inquiète pas, ils dorment. Mais pas moi... dit Seb avant de

refermer la porte.

De là où elle se trouvait, Ruby aperçut le portable de Seb, posé sur une console dans l'entrée. En un éclair, elle jaillit de sa cachette, s'en saisit puis se rua dans l'esca- lier qu'elle remonta quatre à quatre.

De retour dans la petite chambre en soupente, à genoux par terre, elle réussit à trouver le numéro de sa mère dans le répertoire de Seb et le composa.

— Maman, maman, s'il te plaît, réponds...

Mais la boîte vocale s'enclencha, et les yeux de Ruby s'embuèrent de larmes. Agrippée au portable, elle attendit le bip et murmura :

— Maman? Maman, t'es là? Je voulais... c'est juste.. je voudrais rentrer à la maison, lâcha-t-elle d'une voix tremblante.

Lottie n'aurait pu dire si elle somnolait ou si elle rêvait quand elle entendit une voix féminine chuchoter :

— Il dit qu'il ne partira pas tant qu'il ne vous aura pas vue.

464

Elle ouvrit les yeux et aperçut l'infirmière à côté de son lit.

— Pardon ?

— Votre patron. Tyler, c'est ça ? Je lui ai répondu que les heures des visites étaient terminées, mais il insiste. Il dit qu'il n'en a que pour cinq minutes, si vous êtes d'accord.

À l'air contrarié de l'infirmière, Lottie comprit qu'elle enfreignait le règlement en le laissant entrer.

— Est-ce que j'ai une tête à faire peur ?

— Franchement ? Oui.

— Bon. Tant pis. Dites-lui qu'il peut venir.

Lorsque Tyler entra, Lottie devina comment il avait réussi à pousser l'infirmière à enfreindre le règlement. Il était en smoking, avec une chemise blanche à jabot, et un nœud papillon dépassait de sa poche.

— Houlà. Vous avez une tête à faire peur, annonça-t-il d'emblée.

Le charmeur à la langue fourchue.

— Merci. Vous aussi. Je vois que vous bossez toujours comme physionomiste pour boîte de nuit.

— Nous sommes rentrés il y a une demi-heure à peine, expliqua-t-il en tirant une chaise pour s'asseoir. J'ai trouvé un mot glissé dans la fente de la boîte, qui disait que vous aviez eu un accident, que vous étiez à l'hôpital, et que vous alliez être en congé maladie pendant plusieurs semaines. J'ai cru que je devenais fou : il n'y avait aucune précision sur ce que vous aviez et dans quel hôpital vous étiez. Alors, qu'est-ce que vous avez ?

Lottie lui raconta les péripéties de sa journée, touchée par l'inquiétude dont il faisait montre à son égard et les efforts qu'il avait faits pour la retrouver. Le voir était un vrai réconfort. C'était même beaucoup plus qu'un réconfort, mais mieux valait taire certaines choses.

— Et où sont Ruby et Nat ? demanda Tyler.

— Ils couchent chez Seb. Il a été super, vraiment. D'ailleurs, il a peut-être laissé un message sur mon portable pour me dire s'il a pu joindre Mario.

Mon sac est

465

dans le placard, expliqua Lottie, mais on n'a pas le droit de les allumer ici,-Vous pourriez sortir et écouter si j'ai des nouvelles de lui ou de Mario

?

Plus soulagé de savoir Lottie hors de danger qu'il ne voulait bien le laisser paraître, Tyler sortit de l'hôpital, et constata qu'il y avait un message de Seb.

Sauf que ce n'était pas Seb qui parlait.

Il écouta la voix heurtée, étranglée, de Ruby. Et réalisa immédiatement qu'il ne pouvait pas transmettre ce message à Lottie.

Sans hésitation, il appela le portable de Seb. À la sixième sonnerie, on décrocha. De toute évidence, Ruby avait vu de qui venait l'appel.

— Maman? fit-elle d'une toute petite voix.

— Ruby, ta maman n'a pas le droit de se servir de son téléphone dans l'hôpital. C'est Tyler. Est-ce que tu vas bien ? Tu semblais bouleversée quand tu as laissé ton message. S'il y a le moindre problème, je peux venir vous chercher, toi et Nal.

Le silence fut long, et lourd. Il était l'Ennemi. Il ne le savait que trop. Enfin, d'une voix tendue, elle lâcha :

— Non, non, ça va.

Et raccrocha.

Tyler resta figé, ne sachant que faire. Ne rien dire à Lottie, c'était évident.

Elle se ferait un sang d'encre. Mais la voix de Ruby trahissait plus qu'un petit coup de blues. Et pourquoi n'était-ce pas Seb qui avait répondu?

Devait-il appeler la police, ou...

Le téléphone sonna entre ses mains. La gorge sèche, il répondit.

— Oui, murmura Ruby d'une voix tremblante.

— Tu veux que je vienne vous chercher? demanda Tyler.

— Oui. Vous serez là bientôt ?

— Ne t'inquiète pas, ma puce, j'arrive. Maintenant, écoute-moi. Je sais que vous êtes chez Seb, à Kingston

466

Ash, mais je ne connais pas la maison. Est-elle sur la rue principale ?

— Oui. Et nous, on est dans la chambre du haut, sous les toits. Je vois la rue depuis la fenêtre.

— Super. Alors dans dix minutes, dès que tu verras une voiture, allume et éteins la lumière de la chambre. Comme ça, je saurai à quelle maison m'arrêter. Tu as compris ?

— Oui.

— C'est très bien. Est-ce que Nat est avec toi ?

— Oui.

— Et Seb ? Il est dans la maison ?

— Oui. Il est en bas avec. . quelqu'un d'autre.

Tyler serra les mâchoires.

— Bon, alors ne bougez pas, tous les deux. J'arrive. Ne vous inquiétez surtout pas.

— D'accord. À tout à l'heure.

De retour dans l'hôpital, Tyler trouva Lottie à nouveau assoupie, les cheveux épars sur l'oreiller, sa lèvre coupée très enflée, les bleus sur ses bras nus déjà spectaculaires. Le plâtre de sa jambe gauche dépassait des draps, et son avant-bras droit, entièrement bandé, reposait sur son ventre.

Comme chaque fois qu'il la voyait, Tyler sentit son cœur s'accélérer.

— Pas de message, dit-il doucement. Mario appellera probablement demain. Bon, je vais y aller, moi. Je garde votre téléphone, il ne vous sert à rien, ici.

Lottie cligna des yeux, et lui sourit.

— Merci. Merci d'être passé. Et désolée pour le boulot.

Jamais il n'avait autant eu envie d'embrasser quelqu'un. Mais il en eut presque honte, tant la tâche qui l'attendait était importante.

— Ne vous tracassez pas pour le boulot. Prenez soin de vous. Tout ira bien.

Du moins l'espérait-il.

La neige s'était remise à tomber, de façon nettement plus dense. Il aborda le village de Kingston Ash avec

467

prudence, ne voulant pas risquer un dérapage dans le fossé alors qu'il cherchait du regard une fenêtre en hauteur dont la lumière clignoterait.

Il trouva ce qu'il cherchait juste après l'église. La maison était une des

plus grosses du village, et un 4x4 rutilant était garé devant. Plus important, la lumière d'une des fenêtres du dernier étage clignotait, illuminant deux frêles silhouettes blotties l'une contre l'autre.

Tylcr se gara et alla sonner.

Rien.

Il sonna de nouveau.

Enfin, il entendit des pas, un bruit de clés. La porte s'entrouvrit et il découvrit Seb, pieds nus, cheveux ébouriffés, ne portant qu'un jean.

— Bonsoir. Lottie m'a demandé de passer prendre les enfants.

Seb éclata de rire.

— Quoi?

Tyler vit immédiatement qu'il était sous l'emprise de la drogue.

— Vous n'avez plus besoin de vous en occuper. Je suis venu les chercher.

— Us dorment. Et puis.. comment dire... ils vous détestent. Salut.

Riant encore, Seb tenta de refermer la porte, mais Tyler avait déjà glissé un pied dans l'entrebâillement. Surpris, Seb fit un pas en arrière, et Tyler en profita pour pousser la porte et entrer. Les portes de la cuisine et de la salle à manger étant ouvertes, il se dirigea droit sur celle qui était fermée.

— Merde ! Mais vous êtes qui, vous ? s'exclama une blonde, entièrement nue si ce n'était la chemise de Seb qu'elle serrait contre elle. Sortez ou j'appelle la police !

— Excellente idée, approuva Tyler en embrassant du regard la poudre répandue sur la table basse et les petits cercles blancs assortis autour de ses narines. N'oubliez pas de leur dire de venir avec la brigade cynophile, les braves toutous vont croire que c'est Noël !

468

Refermant la porte, Tyler se retourna et vit Ruby et Nat dans les bras l'un de l'autre, en haut de l'escalier.

— Allez, les enfants, dit-il en leur faisant signe de descendre. On y va.

— Connard, siffla Seb lorsqu'il repassa devant lui. Vous vous prenez pour qui, pour débarquer et foutre ma vie en l'air comme ça ? Je sais très bien pourquoi vous faites ça, c'est parce que vous..

— Ne me tentez pas, le prévint Tyler.

Ignorant le conseil, Seb se lança, poings en avant. Tyler le saisit d'abord par un poignet, puis par l'autre, et lui fit une clé dans le dos, tirant jusqu'à ce qu'il jappe comme un chien. Puis il le poussa dans le jardin et, d'un coup de poing magistral dans la mâchoire, l'envoya s'écraser dans un buisson couvert de neige, où il resta à gémir tandis que les enfants grimpaient dans la voiture.

Avant de monter à son tour, Tyler s'approcha de Seb et, contenant à grand-peine sa fureur, lâcha, les dents serrées :

— Je vous interdis de revoir Lottie. N'essayez même pas de l'appeler. Et si un jour elle pose un œil sur vous, je vous conseille de partir en courant : votre vie sera en danger. Elle vous faisait confiance, vous deviez vous occuper de ses enfants.

— Ouais, bon, ça va, ça va.. Putain, il fait froid, grommela Seb, torse nu dans la neige. Vous avez eu ce que vous vouliez. J'espère que vous êtes content. Vous m'aidez quand même à me relever ? dit-il en tendant la main. Avant que je crève de froid ?

Tyler le regarda avec dégoût.

— Je ne crois pas, non. Relevez-vous tout seul. Ou, mieux : crevez de froid.

62

Lorsqu'ils eurent quitté Kingston Ash, Tyler arrêta la voiture et se retourna pour regarder Nat et Ruby. Ce fut à ce moment-là qu'il réalisa que s'il avait attendu ne serait-ce qu'un iota de gratitude, il aurait été déçu.

Heureusement, ce n'était pas le cas.

— Bon, je vais vous emmener chez moi, à Hestacombe House.

— Je veux voir maman, geignit Ruby.

— Je sais, bien sûr que tu en as envie. Mais elle dort, maintenant. Et ils ne nous laisseront pas entrer, à l'hôpital. Alors nous ne pouvons

pas...

— Je veux pas aller chez vous, déclara Nat d'un ton assez définitif, tout en regardant fixement par la vitre.

Bien. On respire à fond. Patience.

— Il n'y aura pas que moi. Il y a Liana, aussi.

Nat croisa les bras.

— Je veux pas y aller quand même.

— Mais tu n'as pas vraiment le choix, fit remarquer Tyler. Vu que tu as sept ans. Ruby, explique-lui.

— Je veux pas aller chez vous non plus, répliqua-t-elle. Vous n'avez qu'à nous laisser à l'hôpital et on attendra dans la salle d'attente que maman se réveille.

Oh, ça commençait à bien faire.

— Bon, écoutez-moi. Je ne vous ai pas kidnappés, que je sache, si ? C'est toi, Ruby, qui m'as appelé, tu te souviens ? Tu m'as demandé de venir vous chercher.

— J'ai rien fait, moi, dit Nat. Je voulais pas qu'on vienne me chercher. Je dormais, jusqu'à ce qu'elle me réveille, elle..

471

— Arrête de me pointer du doigt, gronda Ruby en poussant son frère.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Que je vous ramène chez Seb ?

Silence.

— Dites-moi, insista Tyler. C'est vraiment ce que vous voulez ?

Enfin, à voix basse, Ruby grommela :

— Non.

— Mais on veut pas aller chez vous non plus, répéta obstinément Nat.

— D'accord, mais je dois vous dire que vous n'avez pas beaucoup de

solutions. Votre père est à Tenerife. Et Lottie m'a dit que son amie Cressida n'était pas là. Vous voulez que je demande à la maman de Ben et de Harry Jenkins si vous pouvez partager leur chambre ? Ou à Ted s'il a de la place ? Ou non, attendez, c'est quoi, le nom de cette institutrice dont votre mère a peur ? Elle vous prendrait, elle, vous croyez ?

Nouveau silence.

— On peut rester à l'hôpital, insista Nat.

— Non, parce que quelqu'un appellera la police et on vous arrêtera tous les deux.

Tyler soupira. La neige tombait de plus en plus, déjà on ne voyait plus à travers le pare-brise.

— Bon, écoutez, je vous fais une dernière proposition. Demain, on trouvera une meilleure solution, mais ce soir, vous couchez chez moi.

Ruby tira alors une clé de sa poche et déclara, triomphante :

— Non, on va coucher chez nous ! Seuls !

— Pas question. Pas seuls.

— Vous n'allez pas appeler la police, quand même !

— Je vais me gêner, tiens, dit Tyler avec une ébauche de sourire. Et ils vous mettraient au trou pour une semaine.

Ruby ne trouva pas cela drôle et le fusilla du regard. Puis elle haussa les épaules.

472

— En tout cas, vous couchez pas dans le lit de maman. Vous pourrez dormir en bas, sur la banquette.

Lorsqu'elle vit arriver ses enfants en compagnie de Tyler, Lottie se demanda si, finalement, elle n'était pas aussi tombée sur la tête.

— Que se passe-t-il ? Où est Seb ?

Nat et Ruby déposèrent chacun un baiser sur la joue de leur mère.

— Bonjour, maman, on va bien.

Et quittèrent la chambre.

— Ils n'en ont pas pour longtemps, dit Tyler. Comme vous le voyez, tout va bien. Il faut juste que je vous...

— Que s'est-il passé ? s'alarma Lottie.

Déjà, elle imaginait le 4x4 de Seb dérapant sur la neige, les secours parvenant à dégager les enfants mais pas le conducteur, une violente explosion.

— Seigneur, dites-moi qu'il va bien !

Dix minutes plus tard, Tyler lui avait tout raconté. Raide d'horreur et de dégoût, Lottie l'avait écouté en silence. Quand il eut terminé, elle était prête à arracher sa perfusion et à se lever à la manière du monstre de Frankenstein. Sauf qu'elle ne pouvait pas marcher.

— Je suis navré, tenez, dit Tyler en lui passant une série de mouchoirs.

Ne pleurez pas. Je sais que c'est un choc, mais vous méritez cent fois mieux que lui.

— Vous pensez sérieusement que c'est à cause de ça que je pleure ?

s'enquit-elle en s'essuyant maladroitement les yeux de la main gauche.

Parce que ce connard me trompait ? Mon Dieu, vous me prenez pour qui ?

— Mais vous pleurez...

— Parce que je suis soulagée que mes enfants soient sains et saufs !

s'exclama Lottie en lui jetant un mouchoir, agacée qu'il perçoive aussi mal les choses. Parce que j'ai été stupide à un point inimaginable ! Parce que j'ai confié mes enfants à quelqu'un d'autre et je n'aurais pas dû ! Parce que je me suis plantée, et que je suis

473

nulle, j'aurais dû... Il aurait pu leur arriver n'importe quoi !

— Mais il n'est rien arrivé. Ils vont bien, assura Tyler d'un ton apaisant. Et puis, comment auriez-vous pu deviner ?

— J'aurais dû, voilà tout.

Lottie se moucha, persuadée que Tyler brûlait de lui lancer : « Je vous l'avais dit. » Parce qu'il n'avait jamais aimé Seb.

— Saviez-vous qu'il prenait de la cocaïne?

— Non ! Bien sûr que non !

Même si, maintenant, elle comprenait plus de choses. L'enthousiasme débordant de Seb, toujours, et pour tout, ses crises d'hyperactivité, sa façon de rire un peu trop fort à des choses qui n'étaient pas si drôles que cela.

Mais cette jovialité permanente était une des raisons pour lesquelles il avait plu à Nat et à Ruby.

— Et vous ? demanda Lottie, se sentant plus bête que jamais.

— L'idée m'a traversé l'esprit, admit Tyler en lui tendant un nouveau mouchoir. J'ai travaillé à Wall Street, vous vous rappelez ? Il y avait un peu plus de ce genre de comportement à New York qu'à Hestacombe.

Cela ne soulagea pas Lottie pour autant. Elle avait très envie d'étrangler Sébastien Gill de ses propres mains.

— Je suis désolée de vous avoir bombardé de mouchoirs, dit-elle, réalisant qu'elle les avait jetés dans sa direction au fur et à mesure de leur utilisation.

— Ne vous en faites pas. Je suis un homme. Les mouchoirs usagés, ça me connaît.

— Et merci d'être allé au secours de Nat et de Ruby. Vous pensez qu'ils ne vous détestent plus, maintenant ?

— Ce serait bien, hein? fit Tyler avec un sourire ironique.

Malheureusement, il n'y a aucun risque qu'une chose pareille arrive. Vos enfants me détestent autant qu'au premier jour.

— Oh, soupira Lottie, déçue. Et Mario? Il doit rentrer quand ?

— Nous n'avons pas encore réussi à le joindre.

— Merde. Il joue à quoi, à la fin ?

— En fait, le fameux papier avec ses coordonnées est introuvable. Nous avons mis la cuisine sens dessus dessous, regardé partout : rien. Vous vous souvenez du nom de l'hôtel, peut-être ?

— Non.

— Nous revoilà ! annonça Nat.

— Oh, mes chéris ! s'écria Lottie, prête à refondre en larmes. Venez ici que je vous serre dans mes bras.

Vu son état, c'était plus facile à dire qu'à faire.

Nat se mit hors de sa portée d'un mouvement sur le côté.

— Beuh, non, pas si tu pleures.

— Pauvre petite maman, il faut être gentil avec elle, s'apitoya Ruby en caressant l'épaule de Lottie.

— Je suis désolée pour hier soir, ma chérie. Tu es sûre que tout va bien ?

Ruby fit oui de la tête, avant d'indiquer Tyler.

— Sauf qu'on doit rester avec lui.

Lottie en fut mortifiée.

— Oh, Ruby, ne dis pas ça ! Regarde ce qu'il a fait pour vous !

— Je l'aime pas quand même, déclara Ruby sans animosité particulière.

Et de toute façon, papa va bientôt rentrer, non ?

— Il faudrait qu'on arrive à le contacter, pour ça. Écoute, réfléchis. Le nom et le numéro de téléphone de son hôtel étaient écrits sur une feuille jaune posée sur le meuble de la cuisine, vendredi. Elle n'a pas pu disparaître comme ça.

En disant cela, elle vit son fils se renfrogner.

— Nat? Tu as une idée d'où elle peut être ?

— Non ! répliqua-t-il, outré.

— Parce que, s'il y a eu un accident, ce n'est pas grave, intervint Tyler d'un ton dégagé. Mais si cette feuille est quelque part, il va falloir qu'on retourne chercher, jusqu'à ce qu'on la trouve.

475

Nat hésita un instant puis, d'une traite, lâcha :

— Bon, d'accord. J'ai renversé du jus d'orange dessus, l'encre a coulé, alors j'ai jeté le papier.

— Espèce d'idiot ! gémit Ruby.

— Bon, ce n'est pas grave, assura Tyler. Tout ce qu'il faut, c'est vider la poubelle de la cuisine.

Le fait qu'il soit prêt à aller fouiller dans un mélange nauséabond et répugnant de boîtes vides, épiluchures de patates et vieux os de poulet, montrait à quel point il avait hâte de se débarrasser de Nat et de Ruby.

— Je voulais pas qu'on sache que c'était moi, alors je l'ai jeté dans les toilettes et j'ai tiré la chasse, marmonna Nat.

Lottie et Tyler se regardèrent.

— Je l'ai pas fait exprès ! se défendit Nat.

— Et dire que ça devait être la première fois de ta vie que tu tirais la chasse ! s'exclama Ruby en levant les yeux au ciel.

C'était trop vrai pour être drôle. Ils n'avaient plus aucun moyen de contacter Mario.

Avisant une infirmière qui passait, Lottie lui demanda :

— Si je promets de rester couchée, est-ce que je pourrais rentrer chez moi ?

L'infirmière leva les yeux au ciel, exactement comme Ruby venait de le faire.

— Non.

Ah. Bien.

— J'ai une idée ! dit Ruby. Amber !

— Ouais, Amber! Elle pourrait s'occuper de nous, s'enthousiasma Nat.

Hein, maman ? Hein qu'elle pourrait? On l'aime bien, Amber!

— Vous pouvez l'appeler? demanda Lottie à Tyler. Son numéro de téléphone est dans l'agenda de mon portable. Espérons qu'elle sera disponible.

Tyler disparut pendant un bon quart d'heure. Et lorsqu'il revint, il n'irradiait pas le soulagement.

— Elle ne peut pas.

— Oh, c'est trop injuste ! gémit Nat. Pourquoi ?

— Elle a trop de travail au salon. Tout le monde veut se faire coiffer avant Noël. Et le soir, elle coiffe à domicile.

476

— Et aujourd'hui, on peut pas aller chez elle? insista Ruby. On est dimanche. Elle ne travaille pas le dimanche.

— Elle ne peut pas aujourd'hui non plus, répliqua Tyler en passant une main dans ses cheveux. Quentin l'emmène chez sa tante à Oxford.

Et voilà. Leur dernier espoir s'envolait.

— Ce n'est pas la peine de me regarder comme ça, dit Tyler à Nat. Je ne le voulais pas non plus. Mais il semble qu'on soit coincés ensemble pour quelques jours. Alors, autant essayer que cela se passe le mieux possible.

— Y a pas de mieux possible. On veut pas rester avec vous, rétorqua Nat.

— Et pour moi, c'est le pire cauchemar qui soit, promit Tyler. Donc tu vois, on est à égalité.

Seigneur, songea Lottie, il n'y en a pas un pour rattraper l'autre. De vrais gamins dans une cour d'école.

Une infirmière entra à cet instant.

— Je viens vous chercher pour votre pyélogramme.

— Bien, on vous laisse, dit Tyler.

Ruby lui lança un regard méfiant.

— Qu'est-ce que vous allez faire de nous ?

— Je vais vous enfermer dans le garage.

Quand ils eurent quitté la chambre, l'infirmière se tourna vers Lottie avec un sourire indulgent.

— Et voilà. Maman est à l'hôpital, et papa ne comprend pas ce qui lui arrive. La plupart d'entre eux n'ont pas la moindre idée de ce que s'occuper des enfants représente, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas leur père, expliqua Lottie. C'est mon patron.

— Vraiment? Eh bien! Vous en avez, de la chance ! C'est drôlement gentil de sa part, de s'occuper de vos enfants !

Les auxiliaires de santé étaient arrivés pour sortir son lit de la chambre. Se préparant à être quelque peu ballottée, Lottie répondit d'un ton légèrement anxieux :

— Croyez-moi, il n'a pas vraiment eu le choix.

63

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? Ça pèse une tonne.

Question idiote. Tyler souleva le cartable de Nat, l'ouvrit, et découvrit qu'il était bourré... de cailloux. Évidemment.

— C'est des cailloux. J'ai pas le droit de collectionner les cailloux? dit Nat tout en ôtant ostensiblement des morceaux de brûlé sur le dessus de ses lasagnes surgelées.

— Mais bien sûr que si, tout à fait. Puis-je me permettre de te demander pourquoi tu les mets dans ton cartable ?

— C'est les soldats qui font ça. Pour devenir plus forts. C'est complètement cramé, ce truc.

Tyler était au-dessus des critiques, surtout dans le domaine culinaire.

— Moi, j'appelle ça grillé à point.

— Moi, j'appelle ça cramé.

— C'est comme ça que les soldats mangent les lasagnes, décréta Tyler en fouillant entre les cailloux pour en retirer un papier bleu froissé et déchiré.

Qu'est-ce que c'est, ça ?

— Un papier de l'école, marmonna Nat.

— Et il est dans ton cartable depuis combien de temps ?

— J'en sais rien. C'est vraiment cramé.

Tyler lut la feuille bleue, apparemment distribuée à tous les élèves par la directrice de l'école. Elle était si joliment tournée que l'espace de quelques instants, il crut qu'elle ne pouvait pas annoncer de mauvaise nouvelle. Puis il comprit qu'il se trompait.

— Il est vingt heures trente lundi soir, et cette circulaire demande à tous les élèves de l'école de venir avec

479

des gâteaux mardi matin, pour la vente annuelle. Mais nous n'avons pas de gâteaux, et les magasins sont fermés, dit-il en regardant tour à tour Nat, puis Ruby.

— De toute façon, on n'a pas le droit de les acheter, répondit Nat. Il faut qu'ils soient faits maison.

Génial.

— Ruby ? s'enquit Tyler. Tu as une circulaire du même genre, toi aussi ?

— Non.

— Enfin une bonne nouvelle.

— Je crois que je l'ai perdue, la mienne, précisa-t-elle.

— Bon, et que se passera-t-il si vous allez à l'école demain sans gâteaux ?

Les deux enfants eurent l'air scandalisé.

— On ne peut pas. Il faut qu'on en apporte. Sinon, on aura des ennuis.

Tyler termina la lecture de la circulaire, qui ajoutait que tous les parents étaient invités à la fête de Noël mardi soir, pour écouter les chants du même nom, par la chorale des cinquièmes en costume de fête de style victorien.

Il se tourna vers Ruby.

— Tu es en quelle année ?

— Pff... en cinquième, répliqua-t-elle, offusquée par une question aussi idiote.

Restons calme. Apprendre nécessite toujours de la patience.

— Donc, tu chantes des chants de Noël demain soir.

— C'est pas grave. Je leur dirai que je peux pas y aller.

— Et le costume de fête de style victorien, il est où ?

— Il faut demander à sa mère de le faire. Mais comme la mienne est à l'hôpital, de toute façon, on n'ira pas à la fête de Noël et à la vente de gâteaux. Alors c'est pas la peine de vous prendre la tête avec ça.

Tyler la regarda. Apprendre nécessitait de la patience, et de la rapidité.

— Et puis, c'est pas la peine de faire des gâteaux non plus, conclut Nat.

Cramés comme ça, personne en voudra.

480

— Vous avez fait quoi, hier soir ?

— Vingt-quatre muffins au chocolat.

— Mais pourqu... Mince ! La vente de gâteaux pour Noël ! Je l'avais complètement oubliée ! Et Ruby qui devait être en... Oh, ils se passeront d'elle, tant pis.

— Non, non, tout est réglé, nous irons, dit Tyler un peu sèchement. Pour le costume de fête de style victorien, je connais un magasin qui en loue à Cheltenham, je m'en occupe.

- Non, nous n'avez pas à faire tout ça, protesta Lottie.
- Mais il faut faire les choses comme il faut.
- C'est une école de campagne, vous savez, pas le stade olympique de Londres. Elle peut y aller déguisée en gamine des rues. Un vieux pantalon coupé aux genoux pour faire haillons, une chemise boutonnée de travers, les cheveux ébouriffés et de la terre sur le visage, ça ira.
- D'accord, fit Tyler, soulagé.
- N'oubliez pas de prendre l'appareil photo.
- Bien.
- Ah, et puis je m'étais portée volontaire pour la vente des sapins de Noël, aussi.
- C'est parti pour la vente des sapins de Noël, alors.
- Vous aurez besoin de gants de jardinage.
- Pour le cas où Nat auraienvie de me mordre ?
- Ils ne vous détestent plusUlutant, quand même, si ?
- Plus que jamais. Mais ça va.
- Et Liana?
- Elle ne me déteste pas.
- Elle doit commencer à en avoir un peu marre, non? s'enquit Lottie d'un ton qu'elle tenta de rendre préoccupé.
- C'est comme ça, dit Tyler avant de changer brusquement de sujet en sortant la circulaire bleue. Bon, c'est aussi le spectacle de Noël de Nat, demain soir.
- La crèche vivante, oui, je sais. Il joue un des moutons. C'est assez facile. Il suffit de l'envelopper dans la peau de mouton, qu'on fait tenir avec une ou deux ceintures.

- Il a été promu. Charlie Johnson a la grippe, alors Nat a été nommé

berger en chef. J'ai déjà vu ça avec une maman ce matin en les déposant à l'école. Torchon de cuisine sur la tête, grande chemise, pieds nus, bâton.

Sans problème.

Tyler n'était pas peu fier, cela s'entendait dans sa voix. Lottie avait les larmes aux yeux. Pour la première fois, elle allait rater le spectacle de Noël de ses enfants.

— Ne vous inquiétez pas, la directrice doit tout filmer. Je n'y serai pas, moi non plus.

— Quoi?

— Interdit de séjour par Nat. Je dois attendre dans le hall de l'école.

Tyler se tut un instant, puis reprit :

— Mais bien sûr que j'y serai. Nat ne le saura pas, c'est tout.

Lorsqu'ils furent de retour à Piper's Cottage, le facteur était passé. Ruby s'empara de la carte postale qui les attendait.

— Oh, je connais, on a travaillé sur l'Australie à l'école. Ça, c'est le pont de Sydney.

Tyler regarda par-dessus son épaule.

— Non, je ne crois pas.

— Si, c'est celui-là.

— Non, ce n'est pas celui-là.

— Si!

— Regarde au dos. On verra bien ce qui est écrit.

Ruby s'exécuta.

— Regarde, dit Tyler en montrant la légende. Le pont sur la Tyne, Newcastle-upon-Tyne.

— Comment vous le savez? demanda Ruby, agacée.

— Je suis très intelligent, répondit-il avec un petit sourire. Mais tu

n'étais pas si loin. Ils se ressemblent beaucoup, ces deux ponts.

— C'est pas juste, soupira Ruby. Je voudrais tout savoir, moi. Je voudrais être grande et tout savoir et jamais me tromper.

482

Tyler songea à Lottie et à Liana, et aux événements de ces derniers mois.

— Crois-moi, dit-il à Ruby d'un ton doux. Être grand ne veut pas dire qu'on ne se trompe jamais.

— Tu te trompes, toi ? interrogea Nat, que cette idée réjouissait tellement qu'il en oubliait la distance du vouvolement.

— Oh que oui. J'ai fait de grosses erreurs, dans ma vie. Comme la fois où j'avais cm que vous aviez volé les vêtements de votre maman, quand elle nageait dans le lac.

— C'était pas nous.

— Non, ce n'était pas vous. Je le sais aujourd'hui. Mais sur le moment, je me suis trompé. J'ai fait une erreur.

— Et puis tu as jeté mon nounou.

— Ça aussi, c'était une erreur. Et je me suis excusé.

— De toute façon, les nounous, c'est pour les bébés, déclara Nat, fier désormais de ne plus en avoir besoin.

— Vous avez tué Bernard, intervint Ruby avant qu'il puisse envisager une demi-seconde qu'ils étaient sur le point de lui pardonner quoi que ce soit.

Et ça, c'était un meurtre.

— Je sais, mais je ne l'ai pas fait délibérément, c'était un accident. Je te l'ai dit, les grands font des erreurs.

— Enfin bon, lança-t-elle en brandissant la carte, pour changer de sujet.

C'est pour maman, de Cressida. Je la lis?

— En principe, on ne doit pas lire le courrier de quelqu'un d'autre, fit

remarquer Tyler.

— C'est qu'une carte postale. Tout le monde les lit, les cartes.

Elle n'avait pas tort.

— Alors lis-la.

Ruby se racla la gorge et arbora un air important pour lire à voix haute.

— « Newcasde est super. Tom aussi. Je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie. La vue est superbe depuis mon petit nuage, je ne sais pas si je vais avoir envie de redes

483

endre ! Bisous, Cress. Pssss. J'espère que tout va bien pour toi et Seb.
» Eh ben, quand elle va apprendre ce qui . s'est passé...

— PCF, alors ce Tom va être l'amoureux de Cress, commenta Nat. Us vont se faire des bisous tout le temps, tu vas voir !

Les veinards, pensa Tyler.

— Si elle était pas allée le voir, c'est elle qui s'occuperait de nous, et pas toi.

Tyler eut du mal à garder son sérieux.

— Moi, je dis qu'elle a eu une sacrée chance... Bon, q'i m'aide à préparer le dîner?

Mat eut l'air affligé.

— Ma série préférée commence dans une minute.

— Plus vous m'aidez, moins vous courez le risque de manger du charbon.

Ce fut au tour de Ruby de soupirer.

— Bon, ben, je vais vous aider, alors. Mais pas longtemps, hein.

— Merci.

Ce n'était qu'une victoire minime, mais elle lui fit... comment dire ?

elle lui fit un bien fou. Quand Nat se fut éclipsé en direction de la télé, Tyler indiqua la carte postale que Ruby tenait toujours, et expliqua gentiment :

— Au fait, le truc à la fin, c'est PS, pas Pssss.

Ruby se cabra.

— Je le savais.

— Bien sûr que tu le savais.

Elle ressemblait tellement à Lottie lorsqu'elle se défendait!

— Je voulais juste te dire que je préférais Pssss, reprit Tyler. Comme ça, on dirait un secret qu'on chuchote au creux de l'oreille de quelqu'un. C'est bien mieux que PS.

Ruby sourit presque. Presque. Puis elle eut un mouvement de tête plein d'assurance et lâcha :

— Moi aussi.

484

Après avoir descendu les escaliers quatre à quatre et traversé la cour en direction de l'endroit où l'on vendait les sapins, Ruby se dandina quelques secondes avant de demander, tout essoufflée :

— Alors, tu m'as vue ?

Elle avait gardé son costume de gamine des rues, et grelottait.

— Je t'ai vue. Et entendue. Tu t'en es sortie comme un chef, assura Tyler en dénouant le pull bleu qu'il avait sur les épaules. Si tu mettais ça, avant d'attraper une pneumonie?

Elle eut un mouvement de recul et regarda le vêtement comme s'il était couvert de cafards.

— Mais c'est ton pull !

— Oui, et tu as laissé ton manteau à la maison, je te rappelle. Et là, tu as froid. Bon, tu n'en veux pas? Alors pose-le sur le mur, là.

Trois minutes plus tard, Ruby insista :

— Tu m'as entendue dans mon solo ?

— Tu plaisantes? Bien sûr! C'est moi qui ai applaudi le plus fort. J'ai sifflé, aussi. Tu m'as entendue, toi? D'ailleurs, je crois qu'il ne vaut mieux pas raconter ça à Lottie, elle penserait qu'il n'y a qu'un idiot d'Américain pour fourrer ses doigts dans sa bouche à un spectacle de Noël.

— Je ne suis jamais arrivée à siffler comme ça, moi, dit Ruby, à la fois admirative et envieuse.

— Oh, je peux t'apprendre, si tu veux. Moi, j'ai appris quand je travaillais dans un ranch, en Amérique.

Quelqu'un s'approcha pour choisir un sapin. Tyler alla s'occuper de son client. Lorsqu'il revint, Ruby était partie discuter avec ses copines, du côté du stand chocolat chaud. Mais elle portait son pull.

Une petite concession, mais peut-être... peut-être... un début.

— Mon torchon glisse tout le temps ! Il me tombe sur les yeux et j'y vois plus rien !

485

— Allons, allons, pas de panique. Je vais trouver une solution.

— Je vais être en retard ! Ça commence !

— Raison de plus pour rester tranquille.

Accroupi devant Nat dans le parking de l'école, Tyler réajusta le torchon et l'élastique censé le maintenir en place.

— Dépêche, dépêche !

— Voilà, c'est bon. Tu es parfait. Allez, l'artiste. Le spectacle va commencer.

Nat le regarda.

— Tu seras où, toi ?

—: Ne t'inquiète pas, je vais attendre dans la voiture.

Après un moment d'hésitation, Nat lui demanda :

— C'est vrai que tu as travaillé dans un vrai ranch, comme les cow-boys

?

Tiens, tiens. Ruby lui avait donc parlé de cela.

— Oui, c'est vrai. J'ai même appris à me servir d'un lasso.

— Et à siffler très fort avec tes doigts dans ta bouche.

Il y eut un silence. Nat cligna des yeux et lâcha enfin :

— Tu peux venir à mon spectacle, si lu veux.

Tyler eut soin de ne pas réagir. Mais intérieurement, il s'étonna lui-même d'être aussi heureux de cette invitation que s'il avait gagné au loto.

— C'est vrai? Ça ne t'embête pas, tu es sûr?

— Non, tu peux, si tu veux.

— Merci.

Comme Nat se dirigeait déjà vers l'école, Tyler lui lança :

— Et si c'est bien, est-ce que j'ai le droit de siffler, à la fin?

Il faisait trop sombre pour le dire vraiment, mais il fut pratiquement certain que Nat souriait quand il lui répondit :

— Tu peux, si tu veux.

486

Lottie n'en crut pas ses yeux lorsque, le vendredi, elle vit arriver Nat et Tyler... main dans la main.

Et sa surprise doubla lorsque son fils lui sourit.

— Nat ! Je ne savais même pas que tu avais une dent qui bougeait !

— Elle bougeait pas, maman, je suis tombé au jardin et elle s'est cassée, et Tyler m'a emmené chez le dentiste, qui m'a fait une piqûre pour me l'arracher, et Tyler m'a donné une pièce d'une livre parce que j'avais été très courageux, pas douillet du tout, et demain il nous

emmène faire du patin à glace à Bristol.

— Oh, mon chéri... dit Lottie en embrassant son fils. Et je n'étais pas là !

— Et puis tu sais, enchaîna Ruby, hier, j'ai entendu Mlle Batson qui parlait à Tyler quand il est venu nous chercher, elle riait et elle lui disait que vraiment il faisait du bon travail avec nous.

Doux Jésus.

— Je l'ai vu moi aussi, approuva Nat. On aurait cru qu'elle voulait l'embrasser.

Lottie avait les yeux comme des soucoupes.

— Si Mlle Batson avait essayé de s'approcher de moi, j'aurais mis mes doigts dans la bouche et sifflé si fort qu'elle en aurait eu les tympans percés, précisa Tyler.

— Moi, c'est ce que je ferai si des filles essaient de me toucher, assura Nat.

— Raconte l'autre truc à maman, dit Ruby.

— Quel autre truc ? s'enquit Lottie, presque inquiète.

Les yeux de Tyler brillèrent, amusés.

— Eh bien, Mlle Batson m'a dit que c'était bien de voir vos enfants aussi heureux aujourd'hui, parce que vous aviez eu une liaison avec un homme il y a peu de temps, qui avait provoqué plein de problèmes dans votre foyer. Et elle a ajouté que, Dieu merci, vous avez recouvré vos esprits et fait de toute évidence le bon choix avec moi. Je n'ai pu qu'acquiescer.

— Alors je lui ai dit que Tyler était celui qu'on détestait au début car il était méchant avec nous ! exulta Nat.

487

Pour la première fois, Lottie fut heureuse d'être consignée dans un lit d'hôpital.

— Et elle a dit quoi ?

— Elle s'est penchée vers moi, répliqua Tyler, et m'a murmuré : « Vous

savez, si je n'étais pas institutrice, je suggérerais qu'on les jette dans l'huile bouillante. »

Celle fois, c'en était presque trop. Découvrir que Tyler et ses enfants s'entendaient comme larrons en foire était une chose, mais apprendre que Mlle Batson était peut-être un être humain, là...

— Ah oui, et puis papa a appelé hier soir, annonça Nat à retardement.

— Ah bon ? Enfin ! soupira Lottie, soulagée. Alors, il rentre quand ?

Ruby secoua la tête.

— Il ne rentre pas. Il l'a proposé, mais on lui a dit que c'était pas la peine.

On s'en sort très bien sans lui.

On s'en soit sans Mario. On s'en sort avec Tyler. Lottie digéra lentement l'information. Quelques mois auparavant, cela aurait été inespéré. Un changement de la part de Nat et Ruby qui aurait exaucé son désir le plus cher.

Mais c'était avant l'arrivée de Liana, à Hestacombe et dans la vie de Tyler.

— Mon chéri, je vais bientôt retourner à la maison. L'hôpital me prêtera un fauteuil roulant, mais il me faudra de l'aide.

— Mais on a dit à papa que c'était pas la peine qu'il rentre, dit Nat. Et puis on t'aidera, nous. On aide Tyler, tu sais.

— On ? C'est même pas vrai ! s'insurgea Ruby. Moi je l'aide, et toi tu regardes la télé !

— Menteuse ! Tu racontes n'importe quoi ! J'ai...

— Maman ! Il m'a traitée de menteuse !

— Holà ! s'interposa calmement Tyler pour les empêcher d'en venir aux mains. Vous voulez faire du patin à glace, oui ou non ?

Nat et Ruby se regardèrent, puis s'assirent côte à côte sur le lit de Lottie.

— Je vais finir par savoir comment ça fonctionne, moi, commenta Tyler, pas mécontent de lui.

— Vous avez réglé ça comme un pro, reconnu Lottie, émue.

Nat donna un petit coup de coude à sa sœur et lui souffla :

— Mais il fait quand même toujours tout brûler quand il prépare à manger.

64

— Lottie ? Vous avez encore une visite.

Plongée dans un magazine, Lottie leva les yeux.

Voir Liana lui causa un choc. Un vendredi soir, la jeune femme avait forcément mieux à faire que venir voir celle dont les enfants monopolisaient l'attention de son fiancé depuis déjà trop longtemps.

— Mon Dieu, vous êtes dans un état... dit Liana devant les bleus du visage, les cheveux sales, le poignet bandé et la jambe plâtrée. Comment vous sentez-vous ?

— Oh... euh... mieux, je vous remercie, répondit Lottie en posant son magazine.

— Et contente de vous, je suppose.

Liana affichait un sourire factice. Son regard, lui, ne souriait pas du tout.

— Je vous prie de m'excuser ?

— Ah, ça aussi, vous avez l'air de le vouloir. Mais pas assez pour y mettre un terme.

— Mettre un terme à quoi ?

Mais Lottie savait de quoi elle parlait. Cela faisait six jours que Liana n'avait pratiquement pas vu Tyler, il était évident qu'elle commençait à en avoir plus qu'assez.

Et franchement, comment le lui reprocher ?

— Vous savez très bien de quoi je parle.

— D'accord. Mais je ne pouvais pas faire grand-chose d'autre, si ? Je suis coincée ici, et il faut que quelqu'un s'occupe de Nat et de Ruby.

— Et ce quelqu'un, c'est mon petit ami.

491

Oh, cette utilisation du possessif, comme c'était désagréable...

— Écoutez, je suis désolée. Les médecins pensent que je devrais pouvoir sortir lundi. Donc, vous serez débarrassée de nous.

— Et où irez-vous ? Dans ce petit cottage pas fonctionnel pour un sou ?

dit Liana avec un petit rire.

Non mais, quel toupet !

— Je connais plein de gens qui vivent très bien dans des petits cottages pas fonctionnels ! rétorqua Lottie, qui adorait sa maison et son intérieur.

— Alors Tyler ne vous a rien dit ? Il ne vous a pas annoncé qu'il voulait que vous vous installiez à Hesta- combe House ?

— Quoi ? Non !

Liana serra les poings autour du barreau métallique du lit.

— Nous avons eu une très grosse dispute à ce propos hier soir. Il ne voulait rien entendre, disait que les portes étaient assez larges pour que vous puissiez vous déplacer en fauteuil roulant, et qu'il pouvait facilement transformer le petit salon en chambre. En gros, il avait réponse à tout. Du moment qu'il vous avait sous son toit. J'ai fini par lui dire que j'en avais plus qu'assez, et que si vous vous installiez, je m'en allais. Et devinez quoi ? Je suis partie !

Lottie était stupéfaite. Elle ne savait que dire. Heureusement, Liana avait de quoi parler pour deux. Elle était venue pour vider son sac.

— Donc voilà. On dirait que vous avez gagné. Je suis sûre que vous n'arrivez pas à croire la chance que vous avez, n'est-ce pas ? Moi, en tout cas, je n'y arrive pas, c'est sûr. C'est moi qui mérite Tyler. Je suis belle, tout le monde le dit. Je suis mince. Je suis intelligente et toujours très gentille avec les gens. Je plais à tout le monde. Et mon fiancé est mort, ce qui veut dire que j'ai suffisamment souffert comme

cela. Si quelqu'un mérite d'être heureux, c'est bien moi, non ?

492

Sa voix se faisait cassante, chaque mot était comme une brindille qui craquait. Liana ne comprenait pas la réalité du rejet, et encore moins comment elle avait pu perdre face à quelqu'un qui pesait quinze kilos de plus qu'elle.

À moins que... Une terrible idée traversa l'esprit de Lottie. Et si Tyler se servait d'elle comme excuse pour rompre avec Liana ?

— C'est vrai, quoi, regardez-vous, continuait celle-ci. Vous n'êtes jamais coiffée, vous ne mangez pas équilibré... Je ne tiens pas à être particulièrement vexante, mais je ne comprends pas. Je m'occupe de moi, je fais tout pour rester en parfaite condition physique. Tandis que vous...

— Moi, non, reconnut Lottie.

— Je peux vous poser une question personnelle ? Êtes- vous déjà allée chez un pédicure professionnel ?

Lottie regarda ses pieds. La veille, c'était Ruby qui lui avait gentiment verni les ongles, pas exactement de façon professionnelle.

—

Non. Jamais. '

— Et votre façon de vous habiller. Jamais je ne vous ai vue avec des accessoires coordonnés.

Cette fois, Lottie avait du mal à ne pas sourire.

— Je suis navrée.

— Mais personne ne semble le remarquer ! C'est ça qui me renverse !

Vous vivez seule avec vos deux enfants.. j'aurais cru que ça dissuadait d'entrée, une situation pareille. Et votre dernier petit ami se droguait, ce qui en dit long sur vos capacités d'appréciation.

Bon, elle allait un peu loin, là.

— Eh, non mais dites donc ! Ce n'est pas juste, ça ! Je ne savais pas...

— Ne le prenez pas mal, coupa Liana en levant les mains. Vous ne voyez pas ? Vous n'avez même pas besoin de vous défendre parce que, apparemment, peu importe où vous vous trompez. Tout le monde vous pardonne de toute façon. Tandis que moi, je ne commets jamais d'im
493

pair, et je m'occupe de mon corps, et je dépense plus d'argent pour une paire de chaussures que vous n'en dépensez en vêtements en un an, mais au bout du compte, pour une raison que j'ignore, c'est vous qu'on préfère quand même.

Revoir Amber lui fit un bien fou. Découvrir qu'elle était venue avec son matériel de coiffeuse la réjouit plus encore. Depuis sa sortie d'hôpital, trois jours plus tôt, Lottie apprenait à manœuvrer son fauteuil roulant au rez-de-chaussée de Hestacombe House. Désireuse de montrer ce qu'elle savait faire, elle vira un peu trop court dans le petit salon et coinça sa main entre la roue et l'encadrement de la porte.

— Tu as encore le permis probatoire, à ce que je vois, commenta Amber.

Une fois les freins bloqués, elle passa une serviette autour des épaules de Lottie et sortit son peigne et ses ciseaux.

— Il s'en est passé, ces dix derniers jours, dis donc. Toi à l'hôpital, Nat et Ruby confiés à Tyler.. Tu sais quoi ? Quand ils sont venus à ma rencontre tout à l'heure, j'ai trouvé qu'ils avaient une pointe d'accent américain. S'ils font ça, c'est qu'il les a définitivement mis dans sa poche.

— C'est le cas. Et Liana est repartie.

Lottie regarda l'arbre de Noël, écouta le rassurant clip- clip des ciseaux derrière elle. Une des raisons pour lesquelles elle était si contente de voir Amber, c'était pour pouvoir se confier à une amie.

— Alors ça y est, en avant toute ? Tyler et toi, vous êtes ensemble? Une bonne quinzaine de centimètres, ou plus?

Lottie resta interdite. Amber avait décidément le don d'aller droit au but.

— Eh bien.. euh... je n'ai pas...

— Quinze centimètres quand ils sont frisés, je veux dire, hein ? Ça fait

plus long quand on tire dessus. Regarde.

Elle montra une mèche à Lottie.

494

— Tu vois ? Boiiiiinnngg, ça fait comme un ressort. Ils ont poussé tellement vite, je pense que tu peux en couper pas mal.

— Bon, fais comme tu le sens. Je... j'ai cru que tu parlais d'autre chose.

— Oh, oh ! Petite coquine, va ! Mais puisque tu abordes la question, est-ce que je peux savoir si...

— Tu peux me le demander, mais je ne te le dirai pas.

— Pff ! T'es pas drôle ! Mais tu oublies que j'ai tes cheveux entre les mains. Alors... ?

— Je ne te le dirai pas parce que je n'en sais rien. Tyler et moi, on n'est pas ensemble de cette façon.

— Oh, pardon. Les médecins le déconseillent, c'est ça ? Il ne faut pas recommencer trop tôt ?

— Je voulais dire qu'on n'est pas ensemble, point. C'est mon patron. Je suis son employée. Et ça ne va pas plus loin.

Les clip-clip cessèrent, et Amber vint regarder Lottie en face.

— Vraiment?

— Vraiment.

— Mais.. pourquoi ?

— J'en sais rien !

— Il a dit quelque chose ?

— Non ! gémit Lottie.

— Tu lui as demandé ?

— Nooon!!

— Tu veux que je lui demande?

— Noooooon !!!

— D'accord, d'accord, pas la peine de me percer les tympans, dit Amber, les sourcils froncés. Mais je croyais qu'il était dingue de toi.

— Moi aussi !

— Et que la seule chose qui vous empêchait d'être ensemble, c'était que Nat et Ruby le détestaient. Mais ils ne le détestent plus, et Liana s'est barrée. Seb ne fait plus partie du décor, donc ça devrait aller... En avant toute, quoi !

495

— Exactement.

— Alors pourquoi ça n'est pas le cas ?

— Tu veux que je te dise ? Je crois qu'il a changé d'avis.

Dieu que c'était dur à dire.

— Pourquoi ?

— Parce que Tyler n'est pas du genre à s'attarder. S'il avait eu quelque chose à dire, il l'aurait fait, depuis le temps. Il a eu des milliers d'occasions de le faire et il ne l'a pas fait. Des fois, j'ai l'impression qu'on est comme frère et sœur. Il m'aide en m'offrant l'hospitalité le temps que je me remette, mais ça ne signifie rien. En gros, je pense qu'il était dingue de moi il y a quelques mois, et que maintenant ses sentiments ont changé. C'est comme quand tu achètes un pantalon que tu trouves absolument génial, pendant un moment tu le porterais jour et nuit, et puis un jour, tu te rends compte qu'il ne te va pas si bien que ça.

— Je n'arrive pas à croire que tu n'aies pas abordé le sujet avec lui.

Lottie elle-même se demandait pourquoi. Cela ne lui ressemblait pas.

Mais tant de choses étaient en jeu, elle redoutait de faire quoi que ce soit qui puisse mal tourner.

— Je ne peux pas. Et puis regarde-moi. Ce n'est pas comme si je pouvais lui sauter dessus pour le faire changer d'avis. Et au moins, si je ne dis rien, je ne me couvre pas de ridicule.

— Tu vas rester ici combien de temps?

— Encore quelques jours, c'est tout. Dès que mon poignet ira mieux, je pourrai me déplacer en béquilles. Et on rentrera à la maison. Mais bon, assez parlé de moi. Comment ça va, Quentin et toi ?

— Oh, bien ! Je suis débordée de boulot, mais il ne se plaint jamais.

Hier, je suis rentrée à vingt-deux heures, et il m'avait préparé un petit dîner sublime, tu te rends compte ?

— Mario n'aurait jamais fait ça, admit Lottie.

496

— Ça, non. C'est la différence entre eux. Quentin est attentionné, et digne de confiance. Il est tellement... gentil, tu vois ce que je veux dire ?

Tout ce qu'il veut, c'est me rendre heureuse.

— Oui, mais est-ce qu'il te fait rire ?

— Si tu commences, je te préviens, je vais demander à Tyler pourquoi il n'a pas tenté sa chance avec toi. Je lui dirai que tu l'aimeueueueu et que tu veux...

— J'arrête, j'arrête ! s'écria Lottie en levant les mains.

— Promis ?

— Promis.

— Bon.

— Il y a juste une petite chose que j'aimerais dire en passant, si tu le permets.

Méfiant, Amber plissa les yeux.

— Quoi ?

— Mario m'a appelée hier. Il n'a couché avec personne, pendant ses vacances. Pas une seule aventure, lien. Apparemment, il n'en avait même pas envie.

— C'est ce qu'il dit.

— Mais c'est la vérité : à moi, il n'a pas besoin de raconter des

bobards. Et je vais te dire, j'aurais préféré qu'il fasse des dizaines de conquêtes, parce que je commence à me faire du souci pour lui. Mario n'a jamais été célibataire. Tu sais, je crois vraiment que tu devrais...

— Stop! l'interrompt Amber en lui donnant un petit coup de peigne sur la tête. Je me fiche de ce que tu crois. J'ai Quentin et il me rend heureuse, merci beaucoup.

— Ça ne te donne pas le droit de frapper une invalide, protesta Lottie en se frottant le sommet du crâne.

Elle avait oublié la règle d'or : ne jamais agacer la coiffeuse en plein travail.

Et peut-être qu'Amber se fichait que Quentin ne la fasse pas rire.

65

L'annonce de chaque nouveau retard avait assombri l'humeur des passagers. Mais l'arrivée à destination, malgré les neuf heures de retard, suffit à faire revenir les sourires sur les visages.

Mario, lui, avait enduré les heures d'attente sans s'agacer. Pour lui, l'aéroport était un endroit comme un autre où passer le temps. En dehors de revoir Nat et Ruby, il n'attendait rien de son retour.

Rien du tout.

Sa valise récupérée, il passa la douane sans s'arrêter. Désormais, même rapporter des bouteilles d'alcool en douce n'était plus drôle : avec les nouvelles réglementations, on avait droit à tout. Fichue Europe.

Les portes vitrées s'ouvrirent devant lui et il sortit dans l'aéroport, décoré pour Noël, et assez animé malgré l'heure tardive, minuit. Quelques religieuses buvaient le thé d'un thermos, un groupe de voyageur était accueilli par des cris de joie, et une jeune femme dormait sur un banc, coiffée d'un bonnet. En la voyant, Mario sentit comme une décharge électrique lui parcourir l'épine dorsale, car les cheveux qui dépassaient du bonnet ressemblaient à ceux d'Amber. Plusieurs fois déjà, pendant les vacances, il avait cru la reconnaître au loin.

Celle-ci portait en plus le même genre de vêtements. Une petite jupe courte violette, un pull rose brillant, une écharpe multicolore. Et des bottes de cow-boy rose. Malgré lui, Mario s'approcha, certain qu'il se trompait, mais désireux de se le prouver malgré tout.

C'était elle.

C'était vraiment elle:

Mario cessa de respirer. Il regarda Amber, qui dormait paisiblement, la tête sur son bras replié, son sac à main à paillettes serré contre sa poitrine.

Que faisait-elle ici ? Attendait-elle son Quentin de malheur?

Il tendit une main et lui toucha l'épaule. Lorsque Amber ouvrit les yeux, il la retira brusquement comme s'il avait affaire à un pit-bull montrant les dents.

Génial. Très viril. Et maintenant qu'il l'avait réveillée, qu'était-il censé dire

?

— Tu pars en vacances ?

Complètement nul.

Elle le regarda.

— Non.

— Ah.

— Quelle heure est-il?

Il regarda sa montre.

— Minuit et demi.

— De tous les avions du monde, il fallait que tu choisisses celui-là.

Mario se refusait à espérer.

— Il a été retardé. On aurait dû arriver il y a neuf heures. Un problème de moteur. On a réparé, mais ça n'a pas marché, il a fallu recommencer, et après il n'y avait plus de place pour nous au décollage.

— C'est tout toi, ça.

N'osant toujours pas espérer, mais brûlant de poser la question, il demanda

:

— Tu... attends depuis trois heures de l'après-midi ?

— Oh non, pas du tout ! dit Amber en se redressant. J'attends ici depuis six heures du matin.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que Lottie ne savait pas à quelle heure tu arrivais, alors il fallait que je sois ici pour le premier avion, au cas où ça aurait été le tien. Et moi je m'endors sur un banc, tu aurais pu passer sans me voir et je t'aurais attendu tout ce temps pour rien !

500

Mario soupira lentement.

— Je ne pense pas que j'aurais pu passer sans te voir. C'est impossible, une chose pareille. Et tu dois me dire ce que tu fais ici. Parce que là, je suis un peu à court de...

— Sauce piquante? Stock-options? Cire d'abeille?

— C'est ça ! De cire d'abeille !

— Tu sais exactement ce que je fais ici. Et je dois aussi te dire que tout est de la faute de ton ex-femme. Bon, ces vacances, alors ?

— L'horreur.

Amber sourit.

— Alors je suis bien contente de ne pas être partie avec toi.

— Si tu étais venue, elles n'auraient pas été horribles.

Il lui tendit la main pour qu'elle se relève.

— Où est Quentin ?

— C'est fini. Je lui ai parlé hier.

— Je suppose qu'il l'a bien pris. Avec la décence qui le caractérise.

— Le mieux possible. Et c'est effectivement un type bien.

— Mais ?

— Ça ne suffit pas. Il n'était pas assez... Merde, il n'était pas assez toi !

Ces mots, il avait rêvé de les entendre. Le cœur battant, Mario demanda :

— Est-ce que ça veut dire que je ne suis pas un type bien, moi ?

— Ne la ramène pas trop, non plus. Je ne sais pas encore si je ne vais pas regretter ce que je suis en train de faire.

Il l'aimait. Il l'aimait tant.

— Tu ne le regretteras pas. Je te le promets.

Elle le considéra d'un air sévère.

— Tu as intérêt à la tenir, cette promesse. Parce que je te le dis tout de suite, si jamais tu me trompes, je te jure que je...

501

— Je ne t'ai jamais trompée. Et je ne te tromperai jamais. Et excuse-moi d'en parler, mais c'est toi qui as commencé les hostilités en partant avec un autre homme, pour le tester avant de décider de le garder lui ou de me garder moi.

— Tu as raison. J'ai eu tort, ce n'est pas une façon de faire. Je te jure que je ne referai jamais un truc pareil.

Mario lui caressa le visage, incapable d'en dire plus. Au fond de lui-même, il savait qu'elle avait eu raison d'agir de la sorte. Découvrir de la manière forte ce que cela faisait d'être trompé et quitté avait tiré la sonnette d'alarme chez lui. Il avait ouvert les yeux sur son attitude. Il irait même jusqu'à dire que cela l'avait rendu meilleur.

Mais pas question de l'avouer à Amber. Il n'était pas complètement idiot, non plus.

— Allez, viens, on rentre. Il faut juste que je retrouve mon ticket de parking.

— Tu as ta voiture ? fit Amber, visiblement déçue. Je n'avais pas compris que tu étais venu en voiture. Moi aussi, j'ai la mienne.

Mario la prit dans ses bras et l'embrassa longuement.

— Chuuut. Tu n'as pas idée de combien tu m'as manqué.

— Euh.. je crois que si, un peu, répondit Amber, toute rouge et à bout de souffle. Contrôle-toi, il y a des religieuses, ici.

La perspective de faire les cinquante kilomètres séparant Bristol de Hestacombe le séduisant modérément, Mario chuchota :

— Et si on se trouvait un hôtel dans le coin, plutôt?

66

— Oh, flûte, merde ! s'écria Lottie comme elle perdait l'équilibre, tombait sur le côté et, d'un moulinet de bras, envoyait balader la jolie déco de cheminée qu'elle venait de passer vingt minutes à installer.

La porte s'ouvrit, et Tyler apparut.

— Ça va ?

— Très bien ! On ne pourrait pas rêver mieux, répondit Lottie en indiquant le sol autour d'elle, jonché de branches de houx, de gui et de pommes de pin. C'était super beau, on aurait dit une photo de magazine, et maintenant tout est foutu !

— Allez, dit-il en se penchant pour l'aider à se relever et à se remettre dans son fauteuil.

Elle avait l'impression d'être traitée comme une enfant, avec lui.

— Et puis ce houx est pourri, regardez, il perd toutes ses baies rouges !

Comment je vais faire pour décorer la cheminée avec du houx sans baies?

Ça va être nul!

Ciel, et en plus, elle se comportait comme une enfant. Pas étonnant que Tyler ait cette attitude avec elle.

— Vous voulez que je retourne en couper?

— Vous ne saurez pas quel arbre choisir.

— Très bien.

Tyler quitta la pièce sans autre forme de procès. Se maudissant, et maudissant ses hormones, Lottie jeta une pomme de pin dans la cheminée.

Noël approchait, et dire qu'ils ne s'entendaient pas était un doux euphé 503

misme. Fauteuil roulant ou pas, elle ne pouvait pas rester plus longtemps à Héstacombe House.

La porte se rouvrit, et Tyler lui lança son pull noir et son gilet en fausse fourrure blanc.

— Mettez ça. Il fait froid, dehors.

— Ah bon, vraiment? feignit de s'étonner Lottie en regardant par la fenêtre le jardin scintillant de givre. Moi qui pensais mettre mon maillot de bain.

— Encore une réflexion de ce genre, et c'est peut-être ce que vous aurez.

— Et puis, je ne peux pas mettre ces deux trucs ensemble. Le gilet met des poils partout.

Déjà, Tyler la poussait à grande vitesse dans le hall d'entrée. Sans un mot, il lui arracha le gilet des mains et le jeta par terre.

— Ah ben, je vous remercie ! Maintenant, il est tout sale!

— Vous arrêtez de vous plaindre, un peu ? Vous en voulez, du houx, ou pas ?

Ils s'étaient brusquement immobilisés au centre du hall. Lottie enfila son pull puis lança, d'un ton irrité :

— Bon, qu'est-ce qu'on attend ? On y va, oui ou non ?

Le soleil n'avait pas encore fait fondre le givre matinal. Cahin-caha, ils descendirent le chemin en direction du lac. Tentée de se plaindre du manque de confort, Lottie ravala ses commentaires, craignant qu'être déposée sur le bord du chemin et laissée là à attendre une mort prochaine pour cause d'hypothermie.

— Pas ceux-là, c'est les mêmes que la dernière fois. Là-bas, plutôt, dit-

elle, indiquant un arbre plus proche de la rive.

Sans rien dire, Tyler la poussa jusque-là. Les cygnes s'approchèrent du bord, puis s'éloignèrent, comprenant qu'on ne leur apportait rien à manger.

Un peu comme Tyler avec moi, songea Lottie.

Ce dernier avait déjà cueilli une branche de houx, et la secoua pour voir si les baies en tombaient, avant de

504

la tendre à Lottie. Elle regarda les feuilles brillantes, les petites boules rouges.

— Écoutez, je crois que ce n'est pas la peine, finalement. Je préfère rentrer.

Il secoua la tête.

— Vous n'allez pas faire la chochette, en plus ? On en a pour cinq minutes.

— Je voulais dire que décorer cette pièce était idiot. Je veux rentrer chez moi.

Ça y est. Elle l'avait dit. Enfin.

Tyler se baissa à sa hauteur.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on vous dérange depuis suffisamment longtemps. Noël est bientôt là. Ça fait quinze jours que vous supportez Nat et Ruby, vous devez rêver d'un peu de calme et de tranquillité.

— C'est vraiment à cause de ça ?

Non ! avait-elle envie de crier. Bien sûr que non ! Mais je ne vais pas vous la dire, la vraie raison, si ?

Si ?

Mon Dieu, si, je vais vous la dire...

Tyler la dévisageait toujours. Horrifiée, Lottie s'entendit lâcher le

morceau.

— En fait, je suis un peu perdue. Je ne sais pas si vous vous souvenez, mais il y a quelques mois, pendant l'été, vous aviez l'air de beaucoup m'apprécier, et entre nous, ça allait plutôt bien, jusqu'à ce que... enfin, bon, vous savez. Jusqu'à ce que Nat et Ruby rendent les choses impossibles entre nous et qu'on se mette d'accord pour en rester là.

— Continuez, murmura Tyler.

Continuer? Elle n'en avait pas dit assez? Mais non, déjà, les mots sortaient de sa bouche, incontrôlables.

— Donc tout allait bien. On était deux adultes qui savaient qu'ils n'avaient pas le choix. Et puis j'ai rencontré quelqu'un d'autre et, peu après, Liana est arrivée, mais au fond j'étais toujours attirée par vous, et je suis peut-être idiote, mais je pense qu'au fond, vous l'étiez aussi par moi.

505

Tyler haussa un sourcil intéressé.

— Et?

— Et? répéta-t-elle, exaspérée. Et aujourd'hui, ils ne sont plus là ni l'un ni l'autre, vous êtes arrivé à conquérir Nat et Ruby, ce qui relève du miracle, mais veut aussi dire qu'il n'y a plus vraiment de raison pour... enfin pour que nous ne...

— Pour que nous ne ?

Cramoisie, morte de honte, Lottie enchaîna :

— Tout ce que je veux dire, c'est que si vous ne vous intéressez plus à quelqu'un, il serait plus poli de le lui dire, afin que cette personne arrête de perdre du temps à se demander si elle vous plaît ou pas.

Tyler hocha la tête, demeura silencieux un instant, puis déclara :

— Vous avez raison, c'est logique. D'accord, je le ferai.

Lottie attendit, tendue.

Attendit encore.

Finalement, n'y tenant plus, elle s'entendit dire :

— Vous ne le faites pas, là.

Tyler haussa les épaules et, pour la première fois depuis un très long moment, Lottie crut détecter l'ombre du commencement d'un sourire sur ses lèvres.

— Non, je sais. C'est probablement parce que vous n'avez pas cessé de me plaire.

Elle était déjà assise, et c'était aussi bien.

— Alors vous... encore... ?

— Oh que oui. Encore.

Il marqua un silence, puis reprit :

— Mais à votre tour, maintenant. Est-ce que vous... encore... aussi?

— Espèce de goujat ! s'écria Lottie en lui jetant la branche de houx qu'elle avait sur les genoux. Vous saviez très bien que moi aussi !

— Je m'en doutais un peu. Je l'espérais. Mais je n'en étais pas sûr. Vous ne m'avez pas donné beaucoup de signes positifs.

— C'est parce que vous ne disiez rien ! s'emporta Lottie en se levant sur sa jambe valide. C'est vous qui ne me

506

donniez pas de signes positifs ! J'ai cru que vous ne vous intéressiez plus à moi, alors je n'allais pas me ridiculiser !

Ce disant, elle perdit l'équilibre, vacilla l'espace de quelques secondes, et manqua tomber par terre. Pour changer.

Tyler la rattrapa au vol. Comme secrètement elle avait espéré qu'il ferait.

— Oh, non, ce n'est pas votre genre, de vous ridiculiser, railla-t-il.

Il sentait toujours aussi bon. Comme dans son souvenir. Sa chaleur l'attirait tel un aimant. Mais elle avait encore quelques questions à lui poser.

— Alors, est-ce que vous envisagiez de faire quelque chose?

demanda-t-elle, sentant malgré tout l'indignation céder doucement le pas au désir. Je veux dire, si je ne m'étais pas lancée aujourd'hui, est-ce qu'on aurait continué comme ces quinze derniers jours encore longtemps ?

— Non, répondit Tyler. Je me serais lancé, comme vous dites. Mais je ne voulais pas brusquer les choses.

Brusquer les choses ?

— Vous êtes fou ? Ça fait tellement longtemps que j'attends que vous les brusquiez, les choses. J'étais sur le point d'éclater, moi !

— Mais peut-être que vous n'étiez pas la seule concernée, si ?

Le cœur de Lottie s'arrêta.

— Ah bon. Je ne suis pas la seule ? Qui d'autre est concerné, alors ?

Il n'avait pas intérêt à lui annoncer que Liana était de retour, car...

— IL y a d'autres gens concernés. Comme... deux personnes assez importantes pour vous, par exemple ?

Ah. Pff. Ouf.

— Nat et Ruby ? Mais ils vous adorent, maintenant !

— Ils m'ont adoré pendant neuf jours. Neuf jours et demi, peut-être même. Avant cela, ils m'ont détesté passionnément. Qui vous dit qu'ils ne changeront pas d'avis demain ?

507

— Ils ne changeront pas d'avis. Vous les avez complètement conquis !

Alors nous pouvons être ensemble ! conclut Lottie d'un ton enjoué.

— Je l'espère. Mais je crois qu'il serait mieux de leur demander ce qu'ils en pensent, plutôt que de les mettre devant le fait accompli.

— C'est tellement attentionné de votre part ! Vous avez raison. Nous le leur demanderons dès leur retour.

Les enfants étaient allés faire des courses de Noël à Cheltenham avec Mario et Amber. Lottie regarda sa montre.

— Ils ne devraient pas être rentrés avant quelques heures. Pff... je me demande ce qu'on pourrait faire en attendant, pour passer le temps. ..

— Arrêtez. Pas tant qu'on ne saura pas, dit Tyler en lui saisissant les mains.

Rabat-joie, va.

— Ce sont mes enfants, protesta Lottie. Faites-moi confiance, ils seront d'accord.

— Tout de même.

Tyler sortit son téléphone de la poche de sa veste et le lui tendit.

— Vous n'avez qu'à appeler Mario.

— Mario ?

— Dites juste : « Tu leur as demandé ? »

— Vous voulez dire que.. ?

— Allez, faites-le !

Stupéfaite, Lottie composa le numéro de Mario. Lorsque celui-ci décrocha, elle dit :

— Tyler me demande de te demander si tu leur as demandé.

Quelques instants plus tard, elle répondit :

— D'accord. Merci.

Et raccrocha.

— Alors?

— H leur a demandé. Ils ont dit que c'était cool.

Lentement, un sourire se dessina sur les lèvres de Tyler.

508

— Cool. Me voilà soulagé. Cool, c'est bien plus que je ne l'espérais.

' — Vous voyez? Je savais qu'ils seraient d'accord ! s'exclama triomphalement Lottie en refermant ses bras autour du cou de Tyler

avant de l'embrasser. J'ai toujours raison !

Il l'embrassa en retour, jusqu'à ce qu'elle frémissse de plaisir de la tête aux pieds.

— Toute cette histoire résolue par un seul petit mot... Eh, mais qu'est-ce que vous faites?

Lottie s'était dégagée de son étreinte et sautillait à reculons.

— Ramenez-moi à la maison, lança-t-elle en s'installant dans son fauteuil. Il fait beaucoup trop froid ici pour ce que j'ai en tête.

Tyler fit pivoter le fauteuil en direction de la maison.

— Vraiment ? Ah bon, dans ce cas. . *Cool.*

Table of Contents

1	
2	
3	
5	
6	
7	
8	
9	
10	
11	
12	
13	
14	
15	
16	
17	
18	
19	
20	
21	
22	
23	
24	
25	
26	
27	
28	
29	
30	
31	
32	
33	
34	
35	
36	
37	
38	
39	
40	
41	
42	

43.....
44.....
45.....
46.....
47.....
48.....
49.....
50.....
51.....